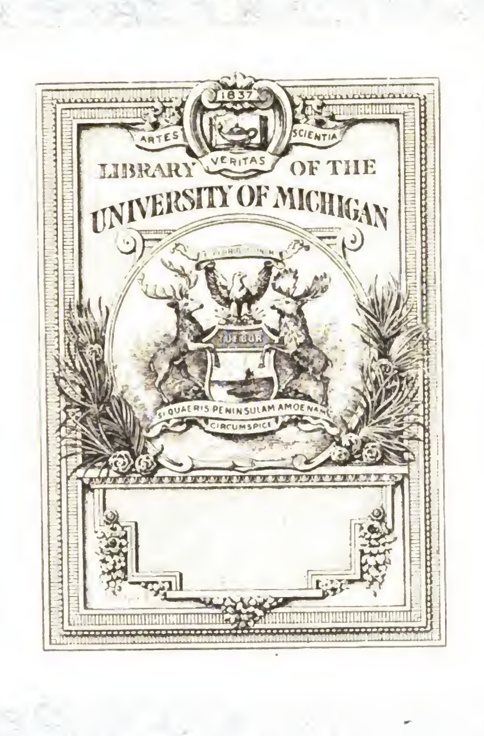
Guerre des Gaules

Julius Caesar


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

C.-J. CÉSAR

GUERRE DES GAULES

TRADUCTION NOUVELLE

ERRATA

Page 44, ligne 12
au lieu de : *quarante* mille
lisez : *huit* mille

Page 98, ligne 20
au lieu de : *lui*
lisez : *qui*

Page 304, ligne 18
au lieu de : *César*
lisez : *Cicéron*

JUSTIN BELLANGER

C.-J. CÉSAR

GUERRE DES GAULES

TRADUCTION NOUVELLE

Ouvrage couronné par l'*Academie Française*
par la *Société Nationale d'Instruction et d'Éducation*
et honoré de la Souscription du Ministre de l'Instruction
Publique

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
A. FONTEMOING, ÉDITEUR
Ancienne Maison THORIN ET FILS
Librairie du Collège de France, de l'École normale supérieure
des Écoles françaises d'Athènes et de Rome
et de la Société des Études historiques
4, RUE LE GOFF, 4
1897

C.-J. CÉSAR

GUERRE DES GAULES

LIVRE I

Géographie de la Gaule — Guerre contre les Helvètes
Guerre contre Arioviste

(696 de Rome — 58 av. J.-C.)

I. La Gaule se divise en trois parties : la première habitée par les *Belges*, la seconde par les *Aquitains*, et la troisième par les *Celtes* (en langue du pays) ou *Gaulois* (dans notre langue).

Chacun de ces trois peuples a sa langue, ses coutumes, ses lois distinctes.

Les Gaulois proprement dits sont séparés des Aquitains par la Garonne et des Belges par la Seine et la Marne.

Les plus vaillants des trois sont les Belges. Plus éloignés que les autres de notre Province et du contact de la civilisation, ils sont moins exposés

aux visites des marchands qui apportent avec eux le luxe et la corruption. En outre, ils ont pour voisins les Germains établis sur l'autre rive du Rhin et ils sont en guerre continuelle avec eux. Pour un motif semblable, les Helvètes sont les plus braves des Gaulois-Celtes, car ils combattent journellement, eux aussi, contre les Germains, tantôt pour repousser les invasions de ce peuple, tantôt pour envahir son territoire.

La région de la Gaule occupée, comme on vient de le dire, par les Gaulois-Celtes commence au Rhône. Elle a pour bornes la Garonne, l'Océan, le pays des Belges, et va jusqu'au Rhin en comprenant le pays des Séquanes et celui des Helvètes. Elle est située au Nord.

Le territoire des Belges commence où finit celui des Celtes et s'étend jusqu'à l'embouchure du Rhin. Il est situé au Nord-Est.

Enfin l'Aquitaine est comprise entre la Garonne, les Pyrénées et la partie de l'Océan qui touche l'Espagne. Elle est située au Nord-Ouest.

II. Chez les Helvètes, l'homme le plus considérable du pays, non seulement par sa naissance, mais par sa richesse, était Orgétorix (1). Sous le

(1) Orgétorix — or-kedo-righ, chef de cent collines.

Consulat de M. Messala et de M. Pison (1), cet Orgétorix, poussé par l'ambition d'arriver au pouvoir, se mit à la tête d'une conspiration formée de la noblesse, et fit entendre à ses compatriotes « qu'il ne leur serait pas difficile de sortir de « chez eux avec toutes leurs forces et de réduire « sous leur domination les autres peuples de la « Gaule, qu'ils surpassaient tous en valeur guer- « rière ». Il eut d'autant moins de peine à les convaincre, que de toutes parts les Helvètes sont emprisonnés dans leur pays par des barrières naturelles. D'un côté, le Rhin, fleuve très large et très profond, les sépare de la Germanie; de l'autre, le Jura, montagne très élevée, les sépare des Séquanes; enfin, le Rhône et le lac Léman se trouvent entre eux et notre Province. Ces conditions géographiques les condamnaient à rester chez eux et leur rendaient fort difficile de porter la guerre chez leurs voisins; et cela désespérait des gens dont tout le souci était la guerre. Ne pouvant mesurer dans leur pays qu'un espace de deux cent quarante mille pas (2) de long sur cent quatre-vingt mille pas de large (266 kilom. sur

(1) 693 de Rome, 61 av. J.-C.

(2) La mesure du pas Romain = 1^{m} 481^{mm}. Le pas se divisait en 5 pieds.

355 kilom.), ils se trouvaient resserrés dans des bornes trop étroites pour leur nombre, pour leur valeur et pour leur gloire.

III. Séduits par ces raisons, et cédant à l'influence d'Orgétorix, ils prennent la résolution de tout préparer pour le départ. Ils réunissent la plus grande quantité possible de chariots et de bêtes de somme, font des semailles extraordinaires afin d'amasser des provisions de grains pour le voyage, et renouvellent avec leurs voisins leurs traités de paix et d'alliance. Ils calculent qu'un délai de deux années suffira pour achever les préparatifs, et une loi fixe le départ pour la troisième année. Orgétorix est choisi comme organisateur de l'expédition et il se charge d'aller lui-même en ambassade chez les peuples d'alentour. Arrivé chez les Séquanes, il s'adresse à un fils de Catamantalède, à un certain Castic, dont le père avait longtemps régné sur le pays et avait même reçu du Sénat le titre d'ami du Peuple Romain. Il persuade à ce Castic de s'emparer du pouvoir suprême que son père avait exercé. Chez les Édues, il persuade la même chose à Dumnorix, frère de Divitiac, c'est-à-dire de l'homme qui occupait alors le premier rang dans le pays et qui y jouissait de la plus grande popularité. A ce

Dumnorix il donne sa fille en mariage. « Rien de « plus aisé — leur dit-il — que de réussir dans « notre entreprise. Je suis à la veille de devenir le « chef de ma nation. Or, vous le savez, les Hel- « vètes sont le peuple le plus puissant de toute la « Gaule. Fort de leur puissance et de leur armée, « je serai à même d'assurer votre domination ». Séduits par les discours d'Orgétorix, Dumnorix et Castic lui engagent leur parole et reçoivent la sienne. Déjà ils se voient à la tête des trois nations gauloises les plus importantes et les plus braves, et les maîtres de la Gaule entière.

IV. Aussitôt que ce complot fut découvert, Orgétorix dut se constituer prisonnier pour rendre compte de sa conduite. S'il était déclaré coupable, il devait, suivant la loi, être brûlé vif. Le jour fixé pour le jugement, Orgétorix amena avec lui devant les juges tous les hommes de son clan : leur nombre s'élevait à dix mille. En outre, il fit venir des points les plus éloignés tous ses clients et tous ses débiteurs : il en avait une quantité considérable. Ainsi entouré, il put éluder la loi. Pendant que la cité indignée voulait faire justice du coupable par les armes, pendant que les Magistrats appelaient à eux la population des campagnes, Orgétorix mourut. Les Helvètes pensèrent

qu'il s'était tué, et cette opinion est la plus probable.

V. La mort d'Orgétorix n'empêcha pas les Helvètes de mettre leur projet à exécution et de quitter leur pays. Dès qu'ils se voient prêts pour le départ, ils détruisent par le feu tous leurs oppides (1), au nombre de douze, tous leurs villages, au nombre de quatre cents, toutes leurs propriétés particulières, et, de plus, tout le grain qu'ils ne peuvent pas emporter avec eux, afin que, privés de tout espoir de retour, ils soient mieux disposés à braver les périls. Chaque Helvète reçoit l'ordre d'emporter avec lui une provision de farine pour trois mois. Cela fait, ils persuadent aux Raurakes, aux Tulinges et aux Latobriges, leurs voisins, de les imiter, de brûler leurs oppides et leurs villages, et

(1) César distingue les oppida, les castella, les vici et les adificia.

L'*oppidum* (mot que la langue des savants a francisé depuis peu) était une forteresse, soit naturelle, soit construite. Elle servait à la fois de retranchement aux armées et de refuge à la population. En cas de danger, on y remisait tout ce qu'on pouvait, les bestiaux, les récoltes et tous les biens meubles.

Le *castellum* était le diminutif de l'oppidum. Il différait du premier, non seulement par l'étendue, mais vraisemblablement aussi par l'importance politique.

Le *vicus* était le village ouvert.

Enfin il faut entendre par *adificia* les demeures isolées, soit chaumières des paysans, soit habitations analogues à nos fermes et métairies, soit encore les villas des riches Gaulois.

de se joindre à eux. Ils se grossissent encore des Boïes, peuple qui, après avoir habité au delà du Rhin, s'était établi dans le Norique et rendu maître de Noréïa.

VI. Les Helvètes, pour sortir de chez eux, n'avaient que deux routes. L'une, par le pays des Séquanes, étroite et difficile, resserrée entre le Rhône et le Jura, permettait à peine aux chariots de passer un à un. Ce défilé était commandé par une haute montagne, et un petit nombre d'hommes aurait suffi pour le défendre. L'autre route était notre Province, route bien autrement praticable et rapide que la première, les Helvètes n'étant séparés des Allobroges, nation récemment soumise à nos armes, que par le Rhône, et ce fleuve offrant plusieurs passages guéables. La dernière ville des Allobroges, et, par conséquent, celle qui se trouve la plus rapprochée des Helvètes, c'est Genève. Le pont de Genève met les deux pays en communication. Les Helvètes supposaient que les Allobroges ne nous regardaient pas encore avec une bien vive sympathie, et ils comptaient obtenir d'eux le passage ; en cas de refus, ils étaient décidés à le forcer. Tous leurs préparatifs achevés, ils se donnent rendez-vous sur le bord du Rhône pour le 5 des Kalendes d'Avril (24 Mars),

sous le Consulat de L. Calpurnius Pison et de A. Gabinius (696 de Rome, 58 av. J.-C.).

VII. César, averti que les Helvètes ont l'intention de passer par notre Province, quitte Rome immédiatement, gagne en toute hâte la Gaule Ultérieure et arrive à Genève. Une fois à Genève, il donne à la Province l'ordre de mettre sur pied tout le contingent dont elle peut disposer (la garnison de la Gaule Ultérieure se composait d'une seule légion), et, tout d'abord, fait couper le pont. Les Helvètes, informés de la présence de César, lui envoient une députation composée des plus nobles chefs de leur nation, et à la tête desquels se trouvent Nammei et Vérudoct. Ils disent que le dessein des Helvètes est de traverser la Province Romaine sans lui faire éprouver ni dégât ni dommage, et simplement parce qu'ils n'ont pas d'autre route que celle-là. Ils prient César de vouloir bien les laisser passer librement.

César n'avait pas oublié que les Helvètes avaient tué le consul Lucius Crassus (1), qu'ils avaient battu et fait passer sous le joug une armée ro-

(1) 647 de Rome, 106 av. J.-C.

Le Consul Lucius Cassius Longinus, ayant poursuivi les Tigurins jusqu'à l'Océan, tomba dans une embuscade, fut enveloppé et périt avec sa légion (Orose).

maine ; et ce souvenir lui paraissait un motif suffisant pour refuser. Il se disait, en outre, que ces gens-là, qui au fond étaient nos ennemis, s'abstiendraient bien difficilement de violences et de rapines, si on leur permettait de faire route par la Province. Mais, pour donner aux troupes, qu'il venait d'appeler, le temps de le rejoindre, il répondit aux députés Helvètes qu'il avait besoin de quelques jours pour réfléchir, et que, s'ils voulaient connaître sa réponse, ils eussent à se représenter aux Ides d'Avril (8 avril).

VIII. Dans cet intervalle de temps, avec la légion dont il disposait et les troupes qu'il avait recueillies dans la Province, César fait construire, sur une longueur de dix-neuf mille pas (28 kilom.), à partir du lac Léman, qui se déverse dans le Rhône (1), jusqu'au mont Jura (2), qui sépare les

(1) Les opinions des anciens sur ce que nous pourrions appeler les relations intimes du Rhône et du Léman, sont très variées et bien curieuses. César déverse le Léman dans le Rhône; Ammien Marcellin et, avant lui, Pomponius Méla affirment que les eaux du Rhône traversent le Léman sans se mêler avec les eaux du lac.

(2) Par *ad montem Juram*, il faut entendre la partie du Jura située au sud du Rhône, c'est-à-dire le mont Vuache. Le mont Vuache, en effet, n'est pas autre chose que le dernier contrefort de la chaîne du Jura, cette chaîne se trouvant non terminée, mais bien coupée par la gorge qui donne passage au Rhône.

Séquanes des Helvètes, un retranchement de seize pieds de hauteur, muni d'un fossé. Après avoir achevé cet ouvrage, il distribue ses troupes sur sa ligne de défense et les établit dans des redoutes, afin de repousser plus aisément l'ennemi dans le cas où celui-ci voudrait forcer le passage. Au jour indiqué, les députés se représentèrent. César leur signifia que les traditions du Peuple Romain et les précédents s'opposaient à ce qu'il ouvrît la Province à aucun peuple étranger ; et que, s'ils tentaient de passer de vive force, il était prêt à les repousser. Déçus dans leur espoir, les Helvètes lièrent des bateaux les uns aux autres et construisirent une grande quantité de radeaux. Un certain nombre d'entre eux passèrent à gué dans les endroits où ils trouvèrent le moins d'eau, parfois en plein jour, plus souvent pendant la nuit.

On compte du lac de Genève au Vuache 27 kilomètres, juste la distance indiquée par César.

Le retranchement de César partait de la pointe méridionale du lac de Genève, suivait la rive gauche du Rhône et aboutissait au Vuache.

Ce retranchement était, non continu, mais à intervalles. Certains points seulement furent munis d'ouvrages; les autres se défendaient d'eux-mêmes. On s'appliqua à utiliser les ressources de la topographie locale; on établit des redoutes de place en place ; mais, dans beaucoup d'endroits, la seule configuration du terrain constitua une barrière suffisante.

Bref, ils firent tout ce qu'ils purent pour percer nos lignes. Mais, arrêtés par nos ouvrages, repoussés par la vigoureuse résistance de nos soldats, et à coups de javelots, ils renoncèrent à leur dessein.

IX. Une seule route restait aux Helvètes, c'étaient les défilés de la Séquanie. Encore était-il nécessaire qu'ils eussent pour eux les habitants ; sinon, il n'y fallait pas songer. Sachant bien qu'ils ne réussiraient pas par eux-mêmes à séduire les Séquanes, ils envoient des députés à l'Édue Dumnorix pour le prier de vouloir bien intercéder pour eux. Dumnorix jouissait d'une grande influence chez les Séquanes : il y comptait une foule d'amis que lui avait attirés sa prodigalité, et les Helvètes lui inspiraient de la sympathie parce qu'il avait épousé une de leurs compatriotes, la fille d'Orgétorix. C'était un ambitieux ; il saisissait avec avidité toute occasion de bouleversement, dans le but d'arriver au pouvoir, et son plan consistait à enchaîner à lui le plus grand nombre de nations par la reconnaissance. Aussi n'hésita-t-il pas à se charger de cette négociation. Par son entremise, les Helvètes obtiennent des Séquanes l'autorisation de traverser leur pays. Les deux peuples échangent des otages : les Séquanes accorderont

aux Helvètes libre passage ; de leur côté, les Helvètes s'abstiendront de tous dégâts et de toutes violences.

X. César apprend que l'objectif des Helvètes est de franchir la Séquanie et le territoire des Édues pour gagner le pays des Santons. Or le pays des Santons est peu distant de celui des Tolosates qui est Province Romaine. Si les Helvètes se dirigeaient sur ce point, César pressentait quel danger ce serait pour nous d'avoir pour voisins de notre Province, dans un pays de plaine et de culture, des gens habitués à vivre de la guerre et qui étaient nos ennnemis. En conséquence, il confie à son lieutenant Titus Labiénus la garde des retranchements récemment construits, et gagne l'Italie en toute hâte. Il lève deux légions, tire de leurs quartiers trois autres légions qui hivernaient auprès d'Aquilée. Puis, à la tête de ces cinq légions, prend à travers les Alpes le chemin le plus direct et arrive dans la Gaule Ultérieure. Là, il trouve les Ceutrons, les Graïocèles et les Caturiges postés sur les hauteurs et qui essaient de lui disputer le passage. Il les défait dans une série de combats. Parti d'Ocelum, point extrême de la Province Citérieure, il atteint en sept journées le territoire des Voconces, dans la

Province Ultérieure. De là, il conduit son armée chez les Allobroges, puis du pays des Allobroges dans celui des Ségusiaves. C'est le premier peuple au delà du Rhône en sortant de notre Province.

XI. Déjà les Helvètes avaient franchi les défilés et le territoire des Séquanes, déjà ils étaient parvenus chez les Édues et ils ravageaient les champs de ce peuple. Les Édues, se sentant trop faibles pour se défendre, envoyèrent des députés à César pour le prier de les secourir. « Ils avaient — disaient-« ils — toujours vécu en trop bonnes relations « avec le Peuple Romain pour admettre que l'on « pût impunément, et sous les yeux mêmes de « notre armée, ravager leurs terres, réduire leurs « enfants en esclavage, et s'emparer de leurs « forteresses. » En même temps que les Édues, les Ambarres, qui sont les alliés et les frères des Édues, informent César que l'ennemi, après avoir dévasté leurs champs, menace leurs oppides. Enfin les Allobroges, qui possèdent au delà du Rhône des villages et des terres, accourent se réfugier dans le camp de César en disant qu'on leur a tout détruit, qu'il ne leur reste plus rien que le sol de leurs champs. En présence de ces faits, César résolut d'agir sans retard et de ne pas laisser aux Helvètes le temps de consommer

la ruine de nos alliés et d'arriver jusque sur le territoire des Santons.

XII. A travers le pays des Séquanes et celui des Édues passe une rivière, qu'on appelle la Saône. Cette rivière, affluent du Rhône, coule avec une telle lenteur que l'œil peut à peine distinguer dans quel sens est le courant. Les Helvètes étaient occupés à la franchir au moyen de radeaux et de barques liées ensemble. César apprend par ses éclaireurs que les trois quarts de l'armée ennemie sont déjà de l'autre côté de la rivière, tandis que le reste n'a pas encore passé. Sans perdre un instant, il prend avec lui trois légions, sort du camp à la troisième veillée (minuit) (1), et atteint la colonne ennemie avant que celle-ci ait eu le temps d'effectuer son passage. Il tombe sur les

(1) Voici comment les Romains divisaient le temps:

Ils partageaient la nuit en 4 veilles : la première veille commençait au coucher du soleil, la dernière finissait à son lever.

Ils partageaient le jour en 12 heures : la première heure commençait au lever du soleil ; la dernière finissait à son coucher.

Mais la longueur des jours et celle des nuits variant suivant les saisons, cette distribution variait aussi. Pour établir une concordance exacte entre les heures romaines et les nôtres, Leverrier a dressé une table, à laquelle nous nous conformerons.

Helvètes à l'improviste, profite de leur confusion, et en tue un grand nombre. Les autres trouvent leur salut dans la fuite et se cachent dans les forêts voisines. Tout l'État des Helvètes est partagé en quatre clans (1) distincts. Celui qui fut ainsi défait portait le nom de Tigurin. Or, c'était précisément celui-là qui, jadis, dans une expédition guerrière, avait tué notre Consul L. Cassius et fait passer sous le joug une armée Romaine. Ainsi, soit hasard, soit volonté divine, la fraction

(1) *Omnis civitas Helvetia in quatuor pagos divisa est.* Suivant la remarque judicieuse de M. de Saulcy, ce passage est l'un des plus explicites et des plus concluants pour montrer ce que César entend par civitas. Civitas, c'est le corps de la nation, et nullement ce qu'on a appelé ultérieurement la cité. Pagus est la fraction ; civitas, l'ensemble. Pagus est le clan ; civitas, la peuplade.

Aussi M. Deloche nous paraît-il à côté de la vérité lorsqu'il définit la Civitas « une collection de citoyens pourvue d'insti- » tutions et de magistratures municipales ». (V. *Revue archéologique,* 1878). Cette définition, excellente pour l'époque du Moyen âge, manque de justesse si on l'applique aux époques antérieures, surtout à l'époque de la guerre de l'indépendance.

Les noms des 4 pagi dont se composait la nation ou peuplade des Helvètes étaient les suivants ; les Tigurins, les Verbigènes (et non Urbigènes), les Ambrons et les Toygènes.

César ne nomme que les deux premiers. Strabon nous révèle d'une façon à peu près certaine le nom des Toygènes. Quant à celui des Ambrons, il reste encore à l'état douteux, bien que Strabon et Eutrope semblent le désigner.

L'auteur de la *Vie de César* place le lieu de la défaite des Tigurins sur la Saône entre Trévoux et Villefranche.

du peuple Helvète qui avait fait essuyer un si grave désastre au Peuple Romain fut la première à en porter la peine. Dans cette occasion, César, en vengeant la République, vengea encore sa propre famille. Car, dans l'affaire où avait péri Cassius, les Tigurins avaient tué aussi le lieutenant Lucius Pison, aïeul de Lucius Pison, beau-père de César (1).

XIII. Après ce combat, César, pour atteindre le reste de l'armée ennemie, jette un pont sur la

(1) César eut quatre femmes.

Il épousa : 1° Cossutia, fort riche, d'une famille de chevaliers. Il l'épousa — suivant Suétone — à peine sorti de l'adolescentia, et même il fut fiancé lorsqu'il portait encore la prétexte, c'est-à-dire, avant d'avoir atteint l'âge de 17 ans. Il la répudia presque aussitôt pour épouser : 2° Cornélia, fille de Cinna, quatre fois consul. Ce fut de Cornélia que César eut sa fille Julia. Ce fut Cornélia que Sylla voulut le forcer à répudier, mais que César garda contre la volonté du dictateur. César perdit Cornélia avant de partir pour l'Espagne en qualité de questeur, et, l'année suivante, à son retour à Rome, il épousa : 3° Pompéïa, fille de Pompée et petite-fille de Sylla. Il répudia Pompéïa à la suite du scandale dont Clodius se rendit l'auteur en s'introduisant chez elle sous des vêtements féminins pendant la célébration des Mystères de la Bonne-Déesse. Enfin, il épousa, en l'an 695 : 4° Calpurnia, la filie de L. Pison, consul, celui dont l'aïeul avait été tué par les Tigurins, 52 ans avant la victoire de César.

Peu de temps auparavant, il avait marié sa fille Julia à Pompée, dont il se trouvait ainsi être à la fois le gendre et le beau-père.

Saône et fait passer son armée. Les Helvètes demeurèrent stupéfaits en l'apercevant auprès d'eux. Ils n'en revenaient pas de voir que ce passage de la Saône, qui leur avait coûté, à eux, vingt journées d'un travail opiniâtre, avait pu être effectué par César en un seul jour. Ils lui envoyèrent immédiatement une députation, à la tête de laquelle était Divic, le même qui avait commandé les Helvètes lors de la défaite de Cassius (1). Divic parla de la sorte à César :

« Si le Peuple Romain veut faire la paix avec « les Helvètes, les Helvètes promettent à César « d'aller se fixer dans le lieu qu'il leur désignera. « Mais, si César veut continuer la guerre, qu'il « se souvienne de l'ancienne défaite du Peuple « Romain et de notre vieille réputation guerrière. « Il a bien pu surprendre un de nos clans, et « profiter pour l'accabler du moment où ceux « d'entre nous qui avaient déjà passé la rivière, « se trouvaient dans l'impuissance de porter « secours à leurs frères. Mais César ne saurait « voir dans ce facile succès ni une preuve de sa « propre valeur, ni un argument pour mépriser « la nôtre. Nous avons appris de nos pères et de

(1) 46 ans auparavant.

« nos ancêtres à faire la guerre avec courage « plutôt qu'avec adresse, et à combattre nos « ennemis sans leur tendre de pièges. Que César « y prenne garde ! Le nom de ce lieu, où nous « sommes, pourrait bien devenir célèbre et im- « mortaliser le souvenir d'une défaite de César « et d'un grand désastre du Peuple Romain (1). »

XIV. César répondit :

« Ma résolution est d'autant mieux arrêtée que « je me souviens parfaitement de l'événement « que rappellent les Helvètes ; et le souvenir de « cet ancien désastre m'est d'autant plus pénible « que c'est de la façon la plus injuste que vous « l'avez jadis fait subir aux Romains. Si les « Romains vous avaient fourni alors le moindre « prétexte pour les attaquer, il leur eût été facile « de se tenir sur leurs gardes ; mais, n'ayant « aucun motif pour redouter une attaque de votre « part, ils ne se défiaient nullement de vous, et « c'est ce qui vous a permis de les surprendre. « Et d'ailleurs, quand je consentirais à effacer le « souvenir de cette vieille insulte, comment

(1) Est-ce que M. de Saulcy ne commet pas ici une grosse injustice à l'égard du vieux Divic, en lui reprochant de parler à César avec arrogance ? Fermeté, oui. Dignité, oui. Arrogance, non pas.

« pourrais-je oublier tant d'insultes récentes ?
« N'avez-vous pas, malgré ma défense, tenté de
« passer de vive force par notre Province ? N'avez-
« vous pas porté préjudice aux Édues, aux Am-
« barres, aux Allobroges ? Ne vous glorifiez pas
« avec tant d'insolence de votre ancienne victoire,
« et cessez de vous étonner que cet affront soit
« demeuré si longtemps sans vengeance. Sachez
« que les Dieux immortels, pour donner aux
« hommes des exemples plus éclatants des vicis-
« situdes de la fortune, ont le soin d'accorder
» quelquefois aux criminels une prospérité éphé-
« mère, et de suspendre leurs coups avant de
« frapper. Quoi qu'il en soit, si vous consentez
« à me livrer des otages pour me répondre de
« votre bonne foi ; si, en outre, vous indemnisez
« de leurs pertes les Édues et leurs alliés, ainsi
« que les Allobroges, je consens à faire la paix
« avec vous. »

Divic répondit :

« Nous avons appris de nos pères, non à donner
« des otages, mais à en recevoir. Témoin le
« Peuple Romain. »

Là-dessus, il se retira.

XV. Le lendemain même, les Helvètes lèvent

leur camp et se mettent en marche. César fait comme eux, et envoie toute sa cavalerie pour savoir quelle direction ils vont prendre. Elle était forte de quatre mille chevaux et comprenait le contingent de la Province avec celui des Édues et de leurs alliés. Nos cavaliers ayant serré de trop près l'arrière-garde des Helvètes, il y eut un engagement de cavalerie dans un lieu défavorable pour nous et nous essuyâmes quelques pertes. Enivrés de ce succès, et fiers d'avoir, avec cinq cents chevaux seulement, repoussé un corps de cavalerie si nombreux, les Helvètes nous opposèrent une résistance plus vigoureuse et nous eûmes avec eux plusieurs affaires d'arrière-garde. César évitait tout engagement sérieux. Il se contentait d'empêcher l'ennemi de piller, de fourrager et de ravager le pays. On marcha ainsi pendant une quinzaine de jours, sans jamais laisser plus de cinq à six mille pas (7 à 8 kilom.) d'intervalle entre l'arrière-garde des Helvètes et notre avant-garde.

XVI. Cependant César demandait chaque jour aux Édues le blé que ceux-ci s'étaient engagés à lui fournir. Car, à cause du froid (on a vu plus haut que la Gaule est située au Nord), non seulement il n'y avait pas encore de blés mûrs dans les champs, mais on manquait même de fourrage.

Quant aux bateaux de blé que César avait amenés par la Saône, ils lui devenaient inutiles, puisque les Helvètes s'éloignaient de la Saône et qu'il ne voulait pas s'éloigner des Helvètes. Les Édues remettaient de jour en jour la livraison de leur blé. Ils disaient : « On le réunit... il est en route... il arrive. » César comprit que ces atermoiements n'étaient pas naturels, et, comme il voyait approcher le jour de la distribution aux troupes, il manda auprès de lui les chefs Édues. Il s'en trouvait un grand nombre dans le camp, notamment Divitiac et Lisc, le premier magistrat, celui qu'ils appellent le Vergobret (1) (le Vergobret est nommé pour une année et a le droit de vie ou de mort). César leur adresse ces paroles sévères :

« C'est dans ces circonstances difficiles, c'est « au moment où je ne puis me procurer du blé « ni dans les champs, ni dans les marchés, c'est « en présence de l'ennemi, que vous me refusez « votre concours. Et cela, quand vous savez bien « que, si j'ai entrepris cette guerre, ç'a été prin- « cipalement pour céder à vos instances. N'ai-je « pas de justes raisons pour me plaindre de votre « défection ? »

(1) *Vergo-breith.* — Homme par le jugement.

XVII. Touché par ces paroles de César, Lisc se décida enfin à lui faire une révélation qu'il avait reculée jusqu'ici. « Il y a — dit-il — chez « les Édues un petit groupe d'hommes qui exer- « cent une grande influence sur la populace, et « qui, simples particuliers, ont plus de pouvoir « sur elle que les magistrats eux-mêmes. Ce sont « ces hommes qui, par leurs discours séditieux et « criminels, persuadent au peuple qu'il ne doit « pas livrer son blé aux Romains. *Puisqu'enfin* — « lui disent-ils — *ce ne sera pas à nous que la* « *Gaule appartiendra, maîtres pour maîtres, ne* « *vaut-il pas mieux pour nous obéir à des Gau-* « *lois, comme nous, qu'au Peuple Romain ? N'est-* « *il pas, d'ailleurs, évident que, si les Romains* « *triomphent, ils étoufferont la liberté aussi bien* « *chez nous que dans le reste de la Gaule ?* » — « C'est par ces hommes — continue Lisc « — que l'ennemi est tenu au courant de toutes « vos résolutions, de tout ce qui se passe dans « votre camp ; et moi, premier magistrat, je ne « puis rien contre eux. Bien plus, en faisant ici « à César cette révélation que j'ai crue nécessaire, « je ne me dissimule pas à quel danger je m'ex- « pose. Telle est la raison qui m'a fermé la bouche « jusqu'à ce jour. »

XVIII. César devina que ces dernières paroles faisaient allusion à Dumnorix, frère de Divitiac. Ne voulant pas traiter cette affaire devant tout le monde, il congédia immédiatement l'assemblée et retint Lisc auprès de lui. Une fois seul avec ce magistrat, il l'invite à lui répéter dans le tête-à-tête ce qu'il vient de dire en présence de ses compatriotes. Lisc, dépouillant toute crainte, devient beaucoup plus explicite. César complète ses informations en s'adressant à d'autres Édues, et fait si bien qu'il arrive à connaître exactement la situation. « C'est bien en effet de Dumnorix qu'il « s'agit. Dumnorix est un ambitieux. Il s'est, à « force de libéralités, rendu très populaire. Il ne « rêve que révolutions. Depuis plusieurs années « il s'est fait adjuger à vil prix les droits de péage « et autres fermes de la cité, personne n'ayant « osé les lui disputer au moment des enchères. (1) « C'est ainsi qu'il a pu amasser une fortune con- « sidérable et se procurer les moyens de faire le « généreux. Il entretient à ses frais une troupe « nombreuse de cavaliers, dont il s'entoure « comme d'une garde. Mais ce n'est pas seule-

(1) Ces détails relatifs à l'organisation financière des Gaulois ne laissent pas d'être piquants.

« ment dans notre pays que s'exerce l'influence « de cet homme; elle s'étend jusque chez les « nations qui nous environnent. Il a marié sa « mère chez les Bituriges à l'un des hommes les « plus considérables et les plus puissants du « pays; lui-même a épousé une Helvète; enfin il « a établi dans diverses contrées sa sœur utérine « et ses cousines. Il fait cause commune avec les « Helvètes et leur veut du bien comme étant « presque des leurs par suite de son mariage, et « il a des motifs personnels pour détester César « et les Romains, puisque l'arrivée de ceux-ci a « eu pour résultat d'amoindrir sa puissance et de « relever la fortune de son frère Divitiac. Dans « le cas où les Romains éprouveraient un échec, « Dumnorix a beaucoup de chances d'arriver au « pouvoir avec l'aide des Helvètes; au lieu que « la perspective de la domination Romaine non « seulement lui ôte tout espoir de régner, mais « menace de lui faire perdre jusqu'à l'ombre de « puissance qui lui reste encore. » En outre, l'enquête vint révéler un fait nouveau. Dans ce combat de cavalerie qui avait été livré si malheureusement quelques jours auparavant, c'étaient Dumnorix et ses cavaliers qui avaient donné le signal de la fuite (en effet, le corps que les Édues

avaient fourni à César était commandé par Dumnorix), et la fuite des Édues avait entraîné la panique générale.

XIX. En apprenant ces faits, César voyait désormais ses soupçons changés en certitude. Si les Helvètes avaient pu passer par la Séquanie, c'était grâce à l'intervention de Dumnorix; c'était par les soins de Dumnorix que les deux nations avaient échangé des otages; et tout ce qu'avait fait cet homme, il l'avait fait non seulement à l'encontre des ordres de César, mais même sans l'autorisation des Édues et à leur insu. Enfin il était accusé par le premier magistrat de sa nation. César trouvait dans ce concours de circonstances des motifs plus que suffisants soit pour avoir le droit de le châtier de sa propre autorité, soit pour forcer les Édues à le châtier eux-mêmes. Mais une considération le retenait. Il connaissait Divitiac, le frère de Dumnorix. Il le savait l'ardent partisan des Romains, son ami personnel, un modèle de loyauté, de justice et de modération. César craignit de le blesser en frappant son frère. Aussi, avant de prendre une détermination, il mande auprès de lui Divitiac (1), et, éloignant

(1) Ce Divitiac était druide. César ne nous le dit nulle part, mais nous le savons par Cicéron. « Même chez les Bar-

les interprètes ordinaires, l'entretient avec le secours de Valérius Procillus. Valérius Procillus, l'un des Gaulois les plus distingués de la Province, était un de ses intimes et il avait en lui toute confiance. César rappelle à Divitiac ce qui a été dit en sa présence dans l'assemblée, et lui révèle ce qu'il a su d'ailleurs. Il le prie de ne pas prendre la chose en mauvaise part, et le laisse maître, maintenant qu'il sait tout, soit de prononcer lui-même sur le sort de son frère, soit de confier ce soin à ses compatriotes.

XX. Divitiac fond en larmes. Il embrasse César; il le supplie de ne pas sévir contre Dumnorix avec trop de rigueur. « Tout cela est la vérité — « lui dit-il — je le sais trop bien, car personne « plus que moi n'a à se plaindre de Dumnorix. « J'avais déjà acquis une grande influence, non « seulement dans mon propre pays, mais dans la « Gaule entière, quand mon frère comptait à « peine pour quelqu'un en raison de son jeune « âge. S'il s'est élevé, c'est grâce à moi. Et le

« bares, la divination n'a pas été négligée. La Gaule a ses « *Druides*, parmi lesquels j'ai connu l'*Édue Divitiac*, votre « hôte, votre panégyriste. Divitiac prétendait posséder la « connaissance des choses naturelles, appelée physiologie « par les Grecs. Il disait que, en partie par science augurale, « en partie par conjecture, il savait lire dans l'avenir ». (Divination — L. 2 — ch. 41.)

« voici qui se sert aujourd'hui de cette richesse et « de cette puissance, qu'il me doit, pour miner « mon propre crédit et me mettre à deux doigts « de ma perte. Toutefois, c'est mon frère et je ne « puis me défendre de l'aimer. Je songe, en outre, « à l'opinion. Si vous le punissez avec rigueur, « comme on sait que je suis bien avec vous, on « ne manquera pas de dire que j'ai été pour « quelque chose dans cette sévérité, et vous aurez « attiré sur moi le mépris de la Gaule entière ». Divitiac suppliait ainsi, pleurant et parlant avec effusion. César lui prend les mains, le console et le rassure. Il lui dit que, par amitié pour lui, il cède à ses instances et à ses prières, qu'il consent à oublier l'outrage fait à la République et son propre ressentiment. Puis il fait venir Dumnorix, le met en présence de son frère, lui expose tous les griefs qu'il a contre lui, lui découvre tout ce qu'il a pénétré, tout ce que sa propre nation lui reproche. Il l'avertit d'avoir bien soin de ne plus donner prise désormais au moindre soupçon. « Pour cette fois, — dit-il — je veux bien tout « oublier par considération pour votre frère. » Après quoi, il attache des gardes à sa personne pour surveiller ses agissements et être tenu au courant de ses relations.

XXI. Le même jour, César apprend par ses éclaireurs que l'ennemi s'est établi au pied d'une montagne, à une distance de huit mille pas (12 kilom.) de notre camp. Aussitôt il envoie reconnaître cette position et découvrir s'il n'y aurait pas moyen de la gravir en la tournant. On lui rapporte que cela peut se faire sans difficulté. A la troisième veille (minuit), il donne à Titus Labiénus, son Lieutenant-Propréteur (1), l'ordre de partir avec deux légions, de prendre pour guides les hommes qui viennent de faire cette reconnaissance, et de couronner la montagne. Il lui confie son plan d'attaque. Lui-même, à la quatrième veille (2 h. du matin), précédé de toute sa cavalerie, s'avance contre les Helvètes par la

(1) On sait très bien ce qu'étaient les Lieutenants-Propréteurs au temps d'Auguste, qui faisait d'eux des espèces de gouverneurs militaires pour les provinces de l'Empire ; on ne sait pas aussi exactement en quoi consistaient les attributions des Lieutenants-Propréteurs au temps de César. Ce qui paraît incontestable, c'est que Labiénus était le premier après César, non seulement par ses talents, mais hiérarchiquement.

Dans les premiers temps de la République, on appelait Préteur le Consul placé à tête des armées. Peut-être la dénomination de Lieutenant-Propréteur vient-elle de là ? On appela vraisemblablement ainsi le Lieutenant servant de second au consul, c'est-à-dire au Préteur. Dans ce sens, le titre de Labiénus signifierait proprement : Général commandant en second, ou Lieutenant principal.

route que ceux-ci avaient suivie. Il donne le commandement de l'avant-garde à Paulus Considius. Considius passait pour un officier de mérite. Il avait servi d'abord dans l'armée de Sylla, puis dans celle de Marcus Crassus.

XXII. Au point du jour, le sommet de la montagne était occupé par Labiénus. César n'était plus qu'à quinze cents pas (2 kilom.) du camp ennemi, et les Helvètes, comme on le sut plus tard par les prisonniers, n'avaient aucun soupçon ni de la présence de Labiénus, ni de l'approche de César (1). Tout à coup Considius accourt à bride abattue. « La montagne, que Labiénus « devrait occuper, est au pouvoir des Helvètes. « J'ai reconnu les armes et les enseignes gau- « loises. » Voilà ce qu'il dit. En présence de cette affirmation, César se replie sur une hauteur voisine et y range son armée en bataille. Cependant Labiénus avait reçu de César l'ordre de ne pas engager l'action avant que les troupes de celui-ci ne fussent en présence du camp ennemi, afin que l'attaque pût avoir lieu de tous les côtés à la fois. Après avoir pris possession de la montagne, il nous attendait et restait sur la défensive. Ce ne

(1) Il faut avouer que les Helvètes ne faisaient pas bonne garde.

fut qu'au grand jour que César apprit enfin par ses éclaireurs et que la montagne était bien occupée par les nôtres, et que les Helvètes avaient levé le camp, et que Considius, victime d'une panique, avait donné ses visions pour des réalités. Le jour même, César se remet à la poursuite des Helvètes, en gardant toujours entre eux et lui sa distance habituelle, et il pose son camp à trois mille pas du leur (4 kilom. 1/2).

XXIII. Le lendemain, considérant que les troupes n'ont plus que deux jours de vivres (1), et que la ville de Bibracte, la plus importante et la plus riche du pays des Édues, n'est pas éloignée de plus de dix-huit mille pas de là (27 kilom.), César juge l'occasion favorable pour ravitailler son armée. Il laisse les Helvètes et marche sur Bibracte. L'ennemi fut instruit de ce mouvement par les déserteurs de Lucius Émilius, décurion (2) de la cavalerie gauloise. Soit qu'ils se missent en tête que la peur nous faisait fuir

(1) « Les 17 jours de vivres que le soldat, en partant pour « une expédition, portait sur ses épaules. » (Ammien, 17. 9. 2.)

(2) Le décurion, à l'époque de César, commandait 32 cavaliers. 3 décuries, c'est-à-dire environ 100 cavaliers, formaient une turma, et 10 turmæ, c'est-à-dire 1,000 cavaliers, composaient l'ala. Celle-ci était commandée par un Préfet de cavalerie, grade à peu près équivalent à notre grade de colonel.

(d'autant plus que la veille, bien que maîtres des hauteurs, nous ne les avions pas attaqués), soit plutôt qu'ils eussent formé le projet de nous couper les vivres, ils modifient brusquement leur itinéraire, font demi-tour, rebroussent chemin, et se mettent à nous suivre et à harceler notre arrière-garde.

XXIV. César établit ses troupes sur une hauteur voisine. Il envoie en avant sa cavalerie pour retarder la marche de l'ennemi, et en même temps se met en bataille. Il range, à mi-côte, sur trois lignes, ainsi qu'il avait fait précédemment, ses quatre légions de vétérans (1) ; et, sur le plateau

(1) Voici quelle était la composition de la légion au temps de César.

La légion, ou infanterie cuirassée, se divisait en 10 cohortes; la cohorte en 3 manipules; le manipule se subdivisait en 2 centuries, nous dirions compagnies. La centurie comprenait bien réellement 100 hommes, et était commandée par un centurion.

Le manipule, c'est-à-dire 2 centuries réunies, comptait donc 200 hommes et était commandé par le centurion de la 1re centurie.

La cohorte, c'est-à-dire 3 manipules réunis, comptait donc 600 hommes. Elle était commandée par un Tribun militaire, grade à peu près correspondant à notre chef de bataillon. Enfin, la Légion, c'est-à-dire les 10 cohortes ensemble, était forte de 6,000 hommes et commandée par un Légatus ou officier général.

Outre les Légionnaires, ou l'infanterie de ligne, il y avait

au-dessus, ses deux légions récemment levées dans la Gaule Citérieure, ainsi que toutes ses forces auxiliaires, de manière à couvrir entièrement la montagne avec ses troupes. En même temps il fait rassembler tous les bagages (1), et ordonne aux troupes placées au sommet de la montagne de les entourer d'un retranchement. Les Helvètes, qui nous avaient suivis avec leurs chariots, les réunirent aussi dans un même endroit. Après quoi, ils se massèrent, repoussèrent notre cavalerie, et, formés en phalanges, s'avancèrent contre notre première ligne.

des Vélites ou infanterie légère, se divisant en funditores et en sagittarii, frondeurs et archers.

Les Enseignes, qu'il faut toujours, dans César, éviter de confondre avec les insignes (signa et insignia), étaient très multipliées. La centurie avait son drapeau; la cohorte avait son drapeau; enfin l'aquila, l'aigle était le drapeau commun de toute la légion. Il faut ajouter que le vexillum, après avoir été longtemps le drapeau de la cohorte, finit par être réservé exclusivement à la cavalerie.

Dans la bataille, la légion se développait sur 3 lignes. La 1re était formée par les hastati et comprenait les jeunes soldats; la 2me comprenait les principes, soldats déjà expérimentés; la 3me, les triarii, les plus solides, les plus braves ceux dont le courage servait comme de rempart à l'armée entière. C'était la garde.

(1) Sarcinas. Il s'agit du bagage particulier que chaque soldat porte sur son dos, nous dirions mettre sacs à terre... Sarcinas est opposé à inpedimenta, qui désigne les convois.

XXV. César renvoie le premier son cheval et ordonne que tout le monde fasse comme lui, afin que le péril soit égal pour tous et qu'il ne reste à personne la ressource de chercher son salut dans la fuite. Puis il harangue ses troupes et engage le combat. Nos soldats, qui lançaient leurs javelots d'un lieu élevé, n'eurent pas de peine à rompre les bataillons des Helvètes. Après les avoir enfoncés, ils mirent l'épée au poing et se précipitèrent sur eux. Une circonstance vint gêner les Helvètes dans leurs mouvements. Le même javelot perçait quelquefois ensemble plusieurs boucliers et les liait entre eux. Dans ce cas, les Helvètes ne pouvaient plus ni arracher ces javelots de leurs boucliers à cause de la courbure du fer, ni combattre à l'aise avec le bras gauche ainsi embarrassé. Beaucoup d'entre eux, après avoir inutilement secoué le bras, aimaient mieux jeter le bouclier et se battre à découvert. Enfin, criblés de blessures, ils lâchèrent pied et se replièrent sur une montagne, à environ mille pas de là. Pendant qu'ils y prenaient position et que nous étions en marche pour les rejoindre, les Boïes et les Tulinges, qui, au nombre de quinze mille environ, fermaient la marche des colonnes ennemies et composaient l'arrière-garde, arrivent sur le champ de bataille

et, sans s'arrêter, se jettent sur notre flanc découvert et nous enveloppent. A cette vue, les Helvètes, qui étaient déjà sur la montagne, reviennent à la charge, et la bataille recommence. Les Romains exécutent un changement de front et font face à l'ennemi de deux côtés à la fois. La première et la seconde ligne sont occupées à contenir les Helvètes déjà vaincus et repoussés tout à l'heure ; la troisième reçoit les nouveaux arrivants.

XXVI. Ainsi dédoublé, le combat demeura longtemps acharné et indécis. Enfin les Helvètes, enfoncés pour la seconde fois, se replièrent, les uns sur la montagne où ils s'étaient déjà retirés auparavant, les autres à l'endroit où leurs bagages avaient été rassemblés. On se battait depuis la septième heure (1 heure après midi), et, le soir venu, pas un seul des ennemis n'avait encore tourné les talons. Le combat se prolongea assez avant dans la nuit à cet endroit où les Helvètes avaient rangé leurs chariots. Ils s'en étaient fait une sorte de retranchement. Les uns, du haut des chariots, lançaient leurs traits sur nos soldats à mesure que ceux-ci se présentaient ; les autres se tenaient dans l'intervalle des voitures et derrière les roues, et de là blessaient nos hommes à coups

de matras (1) et de tragulas (2), Enfin, après une lutte fort longue, les voitures et le camp tombèrent en notre pouvoir, et avec eux la fille d'Orgétorix et l'un de ses fils. Après cette bataille, les Helvètes se trouvèrent réduits au nombre de cent trente mille hommes. Ils partirent la nuit même, marchèrent sans s'arrêter ni jour ni nuit, et, en quatre journées, atteignirent le pays des Lingons. Il fallut à César trois jours pour relever les blessés et enterrer les morts, de sorte qu'il lui fut impossible de se lancer immédiatement à la poursuite de l'ennemi. Mais il dépêcha des courriers aux Lingons pour leur intimer défense expresse de rien fournir aux Helvètes, ni blé, ni quoi que ce fût. Dans le cas où ils leur fourniraient le moindre secours, il les menaçait de les traiter comme eux. Les trois jours écoulés, il se remit avec toutes ses forces à la poursuite des Helvètes.

XXVII. Les Helvètes, affamés et manquant de tout, envoyèrent des députés à César pour capi-

(1) Matara. — Le Breton a le mot *mât-tark*, qui signifie mot à mot : *frappe fort*.

(2) Quant à la Tragula, c'était une sorte de javelot muni d'une courroie qui permettait de ramener l'arme à soi, le coup lancé. La Matara et la Tragula étaient deux armes de jet.

tuler. Ceux-ci le rencontrèrent en marche, se jetèrent à ses pieds et demandèrent la paix avec larmes et prières. César ordonna aux Helvètes de l'attendre là où ils se trouvaient, et les Helvètes obéirent. Quand il fut arrivé auprès d'eux, il dit qu'il lui fallait des otages, les armes, et tous les transfuges. Pendant que l'on s'occupait à les réunir, la nuit vint. Alors, soit qu'ils eussent peur qu'on les tuât après qu'ils auraient rendu leurs armes, soit qu'ils se flattassent de l'espoir que dans le nombre leur disparition passerait inaperçue, environ quarante mille hommes appartenant au canton de Verbigène s'échappent du camp des Helvètes et prennent la direction du Rhin et de la Germanie.

XXVIII. A cette nouvelle, César fait savoir à ceux chez qui les Helvètes doivent nécessairement passer, qu'ils aient à les arrêter et à les ramener au camp Romain, sous peine d'être considérés comme leurs complices et traités comme tels. Les fugitifs furent amenés et traités comme ennemis (1). Quant aux autres, César les reçut à discrétion, après qu'ils eurent livré les otages, les armes et les transfuges exigés. Il

(1) Égorgés ou vendus.

ordonna aux Helvètes, aux Tulinges et aux Latobriges de retourner dans leurs pays respectifs, et, comme ils avaient tout détruit chez eux et qu'ils n'y trouveraient plus rien pour subsister, il ordonna aux Allobroges de leur fournir une provision de blé. Il leur intima l'ordre de reconstruire eux-mêmes les villes et les villages qu'ils avaient détruits par le feu. Son but était de ne pas laisser sans habitants le territoire que les Helvètes avaient abandonné, dans la crainte que, attirés par le fertilité du sol, les Germains d'au delà du Rhin n'eussent l'idée d'abandonner leurs terres pour celles des Helvètes, et qu'ils ne devinssent les voisins des Allobroges, c'est-à-dire de la Province Romaine. Les Édues demandèrent l'autorisation de laisser s'établir sur leur territoire les Boïes, vantés pour leur bravoure, et César ne s'y opposa pas. Ils leur donnèrent des terres, et les admirent par la suite à jouir de leurs droits, de leur liberté, et à vivre avec eux sur le pied de l'égalité.

XXIX. On trouva dans le camp des Helvètes des tablettes écrites en caractères grecs et on les apporta à César. Elles contenaient un état nominatif de leur armée, le chiffre qu'elle atteignait au jour du départ, les dénombrements partiels

des guerriers, des vieillards, des femmes et des enfants. L'effectif général se décomposait ainsi : Helvètes, deux cent soixante-trois mille ; Tulinges, trente-six mille ; Latobriges, quatorze mille ; Raurakes, vingt-trois mille ; Boïes, trente-deux mille. Total : trois cent soixante-huit mille individus, dont quatre-vingt douze mille combattants. D'après le recensement qui fut fait conformément aux ordres de César, ils ne se retrouvèrent plus que cent dix mille (1) pour regagner l'Helvétie.

XXX. Après cette guerre, presque toutes les cités de la Gaule envoyèrent à César des députations composées des personnages les plus considérables du pays pour le féliciter de sa victoire (2).

(1) Les Helvètes, en entrant sur le territoire des Séquanes comptaient 368,000 têtes. Le recensement opéré d'après les ordres de César après leur défaite ne dépasse pas 110,000 têtes. Faut-il conclure que la différence représente le montant de leurs pertes subies tant sur les champs de bataille que par maladie? Évidemment non. Napoléon 1er pense qu'une grande partie de ces malheureux trouvèrent refuge dans les villes et dans les villages gaulois, et purent dans la suite regagner leur pays.

(2) Grande faute politique, mais qui prouve dans quelle illusion étaient les Gaulois et avec quelle naïveté ils accueillaient les Romains comme des libérateurs. Ce malentendu de la première heure fut la principale cause de cette facilité relative avec laquelle César conquit la Gaule.

Quant à l'antipathie des Gaulois du centre pour les Helvètes, elle ne devait pas être bien profonde, puisque, dès que ceux-ci

« Bien que le Peuple Romain ait trouvé dans « cette guerre l'occasion de laver une vieille « injure, le succès n'en est pas moins heureux « pour nous — dirent-ils — que pour les Ro- « mains eux-mêmes. Car les Helvètes, qui pour- « tant n'avaient rien à désirer sous le rapport « du bien-être, avaient émigré de leur pays dans « le seul but de nous soumettre par les armes à « leur domination et de s'établir dans la contrée « de la Gaule qu'ils auraient jugée la plus riche « et la plus avantageuse, pour lever de là des « tributs sur toutes les autres. » Ils demandèrent ensuite à César de vouloir bien les autoriser à convoquer une Assemblée générale, « ayant — « ajoutèrent-ils — certaines propositions à lui « soumettre au nom du pays tout entier. » César leur accorda cette autorisation. Ils fixèrent le jour de la réunion et tous ceux qui furent appelés à y prendre part durent s'engager par serment à garder le secret le plus absolu sur les délibérations.

sont vaincus, César, voulant empêcher les Verbigènes de lui échapper, est obligé de défendre, sous les peines les plus terribles, aux populations gauloises de protéger les fuyards. Si les populations gauloises avaient détesté les Helvètes, est-ce qu'une pareille défense eût été nécessaire ? Est-ce qu'elles n'auraient pas, au contraire, profité de cette occasion pour massacrer leurs ennemis, et pour se venger de leurs prétendues déprédations ?

XXXI. Après la clôture de ces États, les mêmes notables qui s'étaient déjà présentés devant César, revinrent le trouver et lui demandèrent la permission de l'entretenir dans le plus grand mystère de certaines questions qui intéressaient non seulement leur propre salut, mais celui de la Gaule entière. César y consentit. Aussitôt ils se jettent à ses pieds. « Ce que nous sollicitons tout d'abord, « — dirent-ils avec larmes — c'est moins encore « l'heureux succès de notre démarche auprès de « vous, que le secret le plus absolu sur les révé-« lations que vous allez entendre de notre bouche. « Si le mystère en était divulgué, nous serions « tous infailliblement condamnés aux derniers « supplices. »

L'Édue Divitiac prit alors la parole au nom des autres :

« La Gaule — dit-il — est partagée entre deux « grands partis opposés. A la tête de l'un sont « les Édues, et à la tête de l'autre, les Ar-» vernes. Depuis longtemps ces deux peuples « se disputaient entre eux la prééminence, lors-« qu'un jour les Arvernes, de concert avec « les Séquanes, eurent l'idée d'acheter le ser-« vice des Germains. Ceux-ci passèrent une « première fois le Rhin au nombre de quinze

« mille. Ces gens, grossiers et barbares, furent « séduits par la fertilité de nos terres, par le « spectacle de notre civilisation et de notre pros- « périté. Ils revinrent en plus grand nombre, et, « à l'heure où je parle, ils ne sont pas moins de « cent-vingt mille sur le sol gaulois. Deux fois « nous et nos alliés avons tenté contre eux le sort « des armes ; mais nous avons été battus avec des « pertes considérables. Ni noblesse, ni Sénat, ni « cavalerie, nous n'avons plus rien. Enfin, brisés « par ces défaites, nous, qui, naguère encore, « grâce à l'amitié et à la protection du Peuple « Romain, étions la nation la plus puissante de la « Gaule, nous nous sommes vus réduits à livrer « en otages les hommes les plus considérables de « la cité. On a exigé de nous le serment de ne « jamais les réclamer, de ne faire aucune dé- « marche auprès des Romains pour solliciter leur « appui, enfin de nous reconnaître définitivement « et sans arrière-pensée comme les tributaires et « les sujets de nos vainqueurs. Un seul homme « parmi les Édues ne put être contraint à prêter « serment d'obéissance, ni à livrer ses enfants en « otages. Cet homme, c'est moi, Divitiac. Et « voilà ponrquoi je me suis échappé de mon « pays, pourquoi je suis allé jusqu'à Rome, pour-

« quoi j'y suis venu demander au Sénat aide et « protection. Car, seul de tous mes compatriotes, « je n'étais retenu pour parler ni par la peur de « violer un serment, ni par celle de donner la « mort à des enfants retenus en otages. Aujour- « d'hui, cependant, voici que les vainqueurs sont « plus à plaindre que les vaincus. Arioviste, roi « des Germains, qui s'était établi chez les Séquanes « et s'était adjugé un tiers de leurs terres, les plus « fertiles de toute la Gaule, Arioviste prétend « maintenant les obliger à lui en abandonner « encore un second tiers ; et cela sous le prétexte « que, il y a plusieurs mois, environ vingt-quatre « mille Harudes sont venus le rejoindre et qu'il « faut leur faire de la place ! Il s'écoulera peu « d'années avant que tous les peuples indigènes « soient expulsés de la Gaule et que tous les « Germains aient franchi le Rhin. Car il n'y a pas « de comparaison entre le sol de la Germanie et « celui de notre Gaule, pas plus qu'entre les « conditions d'existence des deux pays. Quant à « Arioviste, depuis la bataille de Magétobriga, où « il a défait les Gaulois, il commande en tyran, « avec insolence et cruauté; il exige de tout noble « ses enfants en otages, et, pour peu que l'on « refuse de céder à ses caprices, il exerce sur ces

« malheureux toutes sortes de cruautés. C'est un « homme farouche, emporté, sans frein. Son joug « est intolérable. Si César et le Peuple Romain « nous abandonnent, nous nous verrons réduits à « faire comme ont fait les Helvètes, à émigrer. « Nous irons chercher ailleurs, et bien loin des « Germains, une nouvelle patrie et de nouvelles « demeures. Bref, nous confierons nos destinées « aux hasards de la Fortune. Si Arioviste était « instruit de notre entretien, nul doute qu'il ne « livrât aux plus cruelles tortures tous les otages « qui sont entre ses mains. Mais César trouvera, « soit dans son autorité personnelle et dans celle « de son armée, soit dans le prestige de sa récente « victoire, soit dans le nom seul du Peuple Ro- « main, et le pouvoir d'empêcher les Germains « de passer le Rhin en plus grand nombre, et « celui de protéger la Gaule contre la brutalité « d'Arioviste. »

XXXII. Quand Divitiac eut cessé de parler, tous les assistants se mirent à implorer avec larmes le secours de César. César remarqua que, seuls parmi tous ces hommes, les députés Séquanes ne faisaient pas comme les autres. Tristes, la tête basse, ils tenaient leurs regards fixés vers la terre. Surpris de cette attitude, il leur en demanda la

raison. Les Séquanes gardèrent le silence et demeurèrent dans le même abattement. César ayant renouvelé plusieurs fois la question sans réussir à les faire sortir de leur mutisme, l'Édue Divitiac lui donna l'explication suivante : « C'est — dit-il « — que la condition des Séquanes est pire encore « que celle des autres Gaulois. Seuls de nous « tous, ils n'osent même pas élever une plainte « contre leur tyran, ni implorer en secret votre « appui. La férocité d'Arioviste, que pourtant ils « savent loin d'ici, les fait trembler encore comme « s'ils étaient devant lui. Les autres ont du moins « la ressource de fuir; mais les Séquanes, qui ont « reçu Arioviste sur leur territoire, les Séquanes, « dont tous les oppides sont occupés par les « Germains, se voient livrés sans retour à la « fureur du barbare. »

XXXIII. Quand César eut pris connaissance de ces faits, il rassura les Gaulois par de bonnes paroles et leur promit de prendre en main leurs intérêts. « Je ne doute pas — leur dit-il — que « mon intervention ne soit efficace, et que, par « égard pour moi, dont il est l'obligé, Arioviste « ne mette un terme à ses violences. » Ayant ainsi parlé, il congédia l'assemblée. Plusieurs autres considérations l'engageaient d'ailleurs à examiner

cette affaire et à s'en mêler. Premièrement, c'étaient les Édues, c'est-à-dire une nation qui avait reçu du Sénat les titres d'alliée et de sœur du Peuple Romain, c'étaient eux qui se trouvaient réduits sous la domination des Germains et devenus leurs tributaires. C'était des Édues qu'Arioviste et les Séquanes retenaient les otages. Une telle situation, eu égard à la puissance Romaine, lui semblait profondément humiliante et pour lui-même et pour la République. Puis, laisser les Germains prendre peu à peu l'habitude de passer le Rhin, leur permettre d'immigrer en nombre considérable dans la Gaule, cela lui paraissait n'être pas sans danger pour le Peuple Romain. Il se disait que ces hommes grossiers et barbares, une fois devenus les maîtres de la Gaule, ne se gêneraient pas pour faire comme avaient fait jadis les Kimbres et les Teutons, c'est-à-dire pour envahir la Province Romaine et de là marcher sur l'Italie même, le pays des Séquanes n'étant séparé de notre Province que par le Rhône. Il fallait au mal un prompt remède. D'ailleurs l'ambition d'Arioviste et son insolent orgueil ne pouvaient être tolérés plus longtemps.

XXXIV. En conséquence, César jugea à propos d'envoyer à Arioviste des députés pour le

prier de vouloir bien fixer lui-même un rendez-vous à moitié chemin de l'un et de l'autre pour une entrevue qu'il serait bien aise d'avoir avec lui. « Il avait — lui disait-il — à l'entretenir des « affaires de la République et de certaines ques- « tions d'un intérêt commun. » Arioviste répondit aux députés : « Si j'avais à parler à César, j'irais « le trouver. Si César a quelque chose à me « demander, il n'a qu'à venir me trouver lui- « même. D'ailleurs, je ne serai pas assez fou pour « m'aventurer seul et sans armée dans une contrée « de la Gaule occupée par César. Or, emmener « avec moi une armée pour me rendre à cette « entrevue, cela m'entraînerait nécessairement à « des frais considérables de nourriture et de « transport. Au surplus, je m'étonne que dans la « région de la Gaule qui est mienne et que j'ai « conquise par mes armes, je puisse avoir rien à « démêler soit avec César, soit avec le Peuple « Romain (1). »

XXXV. César envoya à Arioviste une seconde députation chargée de lui porter ces paroles : « Après avoir reçu de moi personnellement et du « Peuple Romain une marque de faveur, après

(1) Cette réponse d'Arioviste paraît à Lemaire pleine de jactance et d'orgueil... Bien à tort, ce me semble.

« avoir été sous mon Consulat (1) salué par le « Sénat du double titre de roi et d'ami ; puisque « vous nous faites à moi et au Peuple Romain « l'incivilité de vous refuser à une entrevue que « je vous propose, puisque vous ne tenez ni à « causer avec moi d'intérêts qui nous sont com- « muns, ni même à savoir de quels sujets je « voudrais vous entretenir, voici, en quelques « mots, ce que j'ai à vous demander. Première- « ment, de ne plus introduire désormais de « nouveaux Germains dans la Gaule ; seconde- « ment, de restituer aux Édues tous les otages « remis par eux entre vos mains, et d'autoriser « les Séquanes à leur restituer pareillement tous « ceux dont ils sont détenteurs ; enfin, de mettre « un terme à toutes vos violences contre les « Édues et de laisser vivre en paix et eux et leurs « alliés. Si vous consentez, ma faveur et mon « amitié vous sont assurées pour jamais, ainsi « que la faveur et l'amitié du Peuple Romain. Si « vous refusez, en vertu d'un sénatus-consulte « promulgué sous le Consulat de M. Messala et

(1) Consulat de J. César et de L. Calpurnius Bibulus, ou, comme disaient les farceurs, consulat de *Jules* et de *César*, 695 de Rome, 59 av. J.-C.

« de M. Pison (1), et qui enjoint à quiconque « sera chargé du gouvernement de la Gaule « Romaine, de protéger autant que faire se « pourra, sans préjudice pour la République, les « Édues et tous alliés du Peuple Romain, je me « verrai forcé de prendre les Édues sous ma « protection. »

XXXVI. « Le droit de la guerre — répondit « le Germain — est que le vainqueur impose « comme il l'entend sa loi au vaincu. Le Peuple « Romain, par exemple, lorsqu'il veut imposer « sa loi à un peuple qu'il a vaincu par les armes, « n'a l'habitude de consulter personne pour cela ; « il ne prend conseil que de lui-même. Or, si « moi, Arioviste, je m'abstiens de prescrire au « Peuple Romain de quelle façon j'entends qu'il « exerce son droit, de son côté le Peuple Romain « doit, en bonne justice, me laisser libre dans « l'exercice du mien. Les Édues ont voulu tenté « les chances de la guerre ; ils m'ont attaqué en « armes ; je les ai vaincus : ils sont devenus mes « tributaires. La présence de César dans leur « pays me cause un véritable dommage, puis-

(1) Consulat de M. Pison et de M. Massala, 693 de Rome, 61 av. J.-C.

« qu'elle a pour résultat de diminuer mes revenus. « Je garderai les otages des Édues. Je ne leur « ferai pas la guerre pour le plaisir de les tour- « menter, ni à eux, ni à leurs alliés, pourvu qu'ils « observent exactement nos conventions et qu'ils « me paient avec exactitude leur tribut annuel. « Sinon, le titre d'alliés du Peuple Romain ne « leur servira de rien. Si César déclare qu'il « prendra fait et cause pour les Édues, je lui « déclare, moi, que tous ceux qui m'ont cherché « querelle jusqu'à ce jour ont eu lieu de s'en « repentir. S'il tient à combattre, soit, combattons. « Je lui ferai voir ce que c'est que mon peuple. « Mes Germains ne connaissent pas encore leurs « vainqueurs. Ils ont une science profonde de la « guerre, et, depuis quatorze années, ils n'ont pas « reposé leur tête sous un toit. »

XXXVII. En même temps que l'on rapportait cette réponse à César arrivaient dans le camp une députation des Édues et une autre des Trévires. Les premiers venaient se plaindre que les Harudes, ce peuple récemment appelé en Gaule par Arioviste, dévastaient leur territoire. Ils se plaignaient, en outre, que, malgré les otages qu'ils avaient livrés au roi Germain, celui-ci continuât à les traiter en ennemis. Quant aux Trévires, ils ve-

naient annoncer que cent tribus Suèves campaient au bord du Rhin et cherchaient à passer. Elles étaient commandées par deux frères, Nasua et Kimber. César apprit ces nouvelles avec une vive émotion. Il jugea qu'il n'avait pas un instant à perdre, s'il voulait empêcher cette horde de Suèves de faire sa jonction avec les vieilles troupes d'Arioviste et de compliquer les difficultés de la lutte. En conséquence, il fait en toute hâte sa provision de campagne et s'avance contre Arioviste à marches forcées.

XXXVIII. Après trois jours de marche, on vint annoncer à César qu'Arioviste à la tête de toutes ses forces marchait sur Vesontio, le principal oppidum des Séquanes, pour s'en emparer, et qu'il était déjà en route depuis trois jours. César redoutait beaucoup que cette place ne tombât au pouvoir de l'ennemi, car elle était d'une grande importance au point de vue militaire. Sa position la rend inexpugnable. Le Doubs dessine autour d'elle un cercle qui l'enveloppe presque complètement. L'espace de six cents pieds (1),

(1) Ici se présente une grosse difficulté sur laquelle s'est exercée assez inutilement jusqu'ici la sagacité des divers commentateurs. Le texte porte bien nettement pedum DC, six cents pieds. Or le Doubs offre devant Besançon un espace

tout au plus, où cette défense fait défaut, est fermé par une haute montagne qui de chaque côté descend jusqu'à la rivière. Une muraille l'entoure et fait de cette montagne une forteresse reliée à la ville. Ce fut là que César se dirigea à marches forcées, sans s'arrêter ni jour ni nuit. Une fois dans la place, il y établit une garnison.

XXXIX. César fit à Vesontio une halte de quelques jours nécessaire pour organiser ses convois et ses vivres. Il arriva pendant ce temps que les nôtres bavardèrent avec des marchands Gaulois. Ceux-ci leur firent un tableau exagéré des Germains. Ils leur vantèrent à plaisir la taille gigantesque de ces barbares, leur prodigieuse valeur, et leur grande expérience de la guerre. A

ouvert mesurant, non 600 pieds, mais 1620 pieds. D'Anville propose de lire MD. L'auteur de la *Vie de César*, toujours un peu prompt à accuser les copistes, n'hésite pas à avancer l'opinion que ceux-ci ont négligé de mettre M avant DC.

Un traducteur a l'idée de substituer le mot *passus* au mot *pedum*. Mais il ne voit pas que cette substitution déplace la difficulté, ne la résout pas. Car, dans ce système, l'ouverture mesure trop, au lieu de ne pas mesurer assez ; la mesure vraie étant de 1600 pieds, c'est-à-dire de 320 pas, et la mesure adoptée par le traducteur étant à peu près du double.

Je me retranche derrière ma qualité de simple traducteur, pour me borner ici à rendre à César ce qui est à César. Autre est le rôle du géographe, autre celui de l'interprète littéraire. Tous les textes disant 600 pieds, je me conforme aux textes, sans entreprendre de les corriger.

les entendre, lors de leur rencontre avec eux, ils n'avaient même pas osé les regarder en face, ils n'avaient pas pu soutenir le feu de leurs regards. Une panique générale s'empara de l'armée, et vint porter le désordre dans les imaginations et glacer les courages. Elle commença par les Tribuns militaires, par les Préfets, puis par les Volontaires (1), par ces jeunes gens qui avaient quitté Rome pour suivre César et n'étaient pas encore rompus à la vie des camps. Ils se lamentaient tous. Ils croyaient tout perdu. Chacun d'eux alléguait quelque motif particulier qui rendait sa présence en Italie tout à fait indispensable, et venait demander un congé à César. Un certain nombre n'étaient retenus que par la honte, et, s'ils ne partaient pas, c'était seulement dans la crainte qu'on les soupçonnât de lâcheté. Mais il était impossible à ces malheureux de composer

(1) Les Tribuns militaires, les Préfets, les Volontaires. — Les Tribuns — ainsi qu'on l'a vu plus haut — commandaient les cohortes. Ce grade, paraît-il, n'était pas toujours donné au plus digne, mais au mieux parenté. De là sans doute cette défaillance qui surprend de la part d'officiers supérieurs.

Quant aux Préfets, ils commandaient, non les cavaliers légionnaires, mais les cavaliers auxiliaires. On sent que César n'est pas fâché de montrer que les pires éléments de l'armée étaient les volontaires, ou soldats amateurs, les alliés, et les tribuns arrivés par protection.

leur visage et de retenir leurs larmes. Cachés au fond de leurs tentes, ils passaient le jour à gémir sur leur infortune et à déplorer avec leurs amis le danger qu'ils couraient ensemble. Chacun faisait son testament (1). Peu à peu ces bruits et cet affolement acquirent assez de force pour troubler jusqu'à ceux qui avaient l'expérience de la vie des camps, jusqu'aux soldats, jusqu'aux centurions, jusqu'aux commandants de cavalerie (2). Ceux qui voulaient paraître moins poltrons que les autres prétendaient que ce n'était pas l'ennemi qui leur faisait peur, mais bien la difficulté des chemins, les immenses forêts qui nous séparaient d'Arioviste, ou encore la question des vivres et l'impossibilité de les faire voyager avec nous. On en vint à prévenir César que lorsqu'il donnerait l'ordre

(1) Chacun faisait son testament ! Voilà un trait du meilleur comique. Au fond de cette peinture on sent je ne sais quelle âpre ironie à l'adresse des mauvais soldats, des fils de famille, qui ont peur pour leur peau. C'est déjà l'homme qui criera quelques années plus tard : « Soldat, frappe au visage ! »

(2) Les soldats, les Centurions, les commandants de cavalerie, à la bonne heure ! Voilà ceux qu'il aime, voilà les vrais troupiers, les vrais braves, ceux en qui il met sa confiance ! Notez qu'il s'agit des commandants de la cavalerie légionnaire, non de ceux de la cavalerie auxiliaire. Il y avait par chaque légion un petit corps de 300 cavaliers Romains. C'est de cette cavalerie et de ces commandants que parle César et il les oppose dans sa pensée aux Préfets de cavalerie (auxiliaire) dont il vient de parler plus haut.

de lever le camp, l'armée refuserait de marcher en avant, tant elle avait peur.

XL. César, voyant cette disposition des esprits, convoqua une assemblée et donna aux Centurions de tous rangs (1) l'ordre de s'y rendre. Il leur adressa alors ces paroles sévères:

« Avant tout, je vous reprocherai de vous être « préoccupés de mon plan de campagne et de « l'avoir discuté (2). Sous mon Consulat, Ario- « viste a sollicité avec ardeur l'amitié du Peuple « Romain. Pourquoi supposer gratuitement qu'il « aura l'imprudence d'oublier cette faveur? Dès « qu'il saura ce que je réclame de lui, et combien « mes propositions sont équitables, croyez-moi, « il n'aura pas l'idée de rompre pour si peu de « chose avec moi et avec le Peuple Romain. Mais « admettons même que, aveuglé par la passion, il « soit assez fou pour vouloir la guerre : qu'est-ce « qui vous épouvante si fort, et pourquoi déses- « pérer ainsi de votre valeur et de mon activité?

(1) Il y avait dans le grade de Centurion une hiérarchie extrêmement compliquée. On comptait 60 degrés à monter successivement avant d'atteindre au plus élevé, à celui de Centurion Primipile.

(2) Il accoutumait surtout ses soldats à obéir similement, sans se mesler de contrerooler ou parler des desseings de leur capitaine, lesquels il ne leur communiquait que sur le poinct de l'exécution. (Montaigne-Essais — L. 2 — Ch. 33).

« Demandez à nos pères si c'est la première « fois que nous rencontrons devant nous ces « ennemis, et si la défaite des Kimbres et des « Teutons par notre Caïus Marius n'a pas couvert « de gloire notre armée elle-même aussi bien que « son général ? Dernièrement encore, en Italie, « n'avez-vous pas affronté le même danger dans « la guerre des esclaves ? Et pourtant ceux-ci « avaient pour eux une certaine discipline, une « certaine instruction militaire qu'ils tenaient de « nous. Voyez ce que peut la fermeté ! Ces mêmes « hommes qui vous avaient fait trembler sans « motif alors qu'ils étaient sans armes, vous avez « triomphé d'eux plus tard quand ils sont revenus « contre vous armés et vainqueurs. Qu'est-ce, « après tout, que ces fameux Germains, sinon « ceux à qui les Helvètes ont fait si souvent la « guerre, ceux que les Helvètes ont vaincus tant « de fois, et non pas seulement chez eux, mais « jusque dans leur Germanie ? Eh ! bien, est-ce « que nous ne valons pas les Helvètes ? Si la « défaite et la fuite des Gaulois ont fait quelque « impression sur certains esprits, que l'on se « donne la peine de réfléchir un instant et l'on « se rendra bien vite compte de ce qui s'est « passé.

« Les Gaulois étaient fatigués d'une guerre qui « durait depuis longtemps. Arioviste se tenait « depuis plusieurs mois retranché dans son « camp, protégé par un marais et ne donnant « pas signe de vie. Désespérant de le faire sortir « de ses lignes pour combattre, les Gaulois pri- « rent le parti de se disperser. Aussitôt Arioviste « tomba sur eux et fut leur vainqueur, moins par la « force des armes que par la ruse et le stratagème. « Mais un tel piège ne pouvait tromper que des « gens simples et sans expérience, et Arioviste « lui-même ne ferait pas au Peuple Romain « l'injure de supposer que notre armée s'y laissât « prendre. Quant à ceux qui veulent couvrir leur « lâcheté sous le prétexte du manque de vivres ou « de la difficulté des chemins, je les trouve bien « osés d'avoir si mauvaise opinion du talent de « leur général et de prétendre lui enseigner son « métier. C'est mon affaire et non la leur. Les « Séquanes, les Leukes et les Lingons me four- « nissent mon blé; déjà même la moisson est « mûre. Et quant aux chemins que je compte « prendre, ceux qui en parlent jugeront bientôt « par eux-mêmes s'ils sont bons ou mauvais. « J'entends dire que mes soldats refuseront de « marcher !... Sur ce point-là je suis tranquille.

« Je sais qu'il n'y a que deux cas qui puissent « amener une armée à se révolter contre son « Général : c'est quand le Général a causé un « désastre par son incapacité; ou bien quand il « a été convaincu d'avoir détourné à son profit « l'argent de l'État. Or, n'ai-je pas ma vie entière « pour témoin de ma probité, et la guerre des « Helvètes pour garant de mon succès? Aussi, « vais-je faire sans retard ce que mon intention « était de remettre à quelques jours. La nuit pro- « chaine, à la quatrième veille (3 h. du matin), « je lève mon camp. Aussi bien je suis impatient « de savoir qui l'emportera dans mon armée ou « de la lâcheté, ou de l'honneur et du devoir. Si « vous refusez de me suivre, je partirai, moi, « César, à la tête de ma dixième légion toute « seule, qui ne m'abandonnera pas. Ce sera ma « cohorte prétorienne. »

La dixième légion était en effet sa légion favorite, celle dont la valeur lui inspirait le plus de confiance.

XLI. Le revirement que le discours de César opéra dans les esprits fut merveilleux. Tout le monde, maintenant, désirait avec ardeur que l'on entrât en campagne. Avant toutes les autres, la dixième légion, par l'organe de ses tri-

buns militaires, remercia César d'avoir eu d'elle si bonne opinion, et l'assura qu'elle n'attendait que ses ordres pour marcher. Après elle, les autres légions envoyèrent à César leurs tribuns et leurs centurions primipiles pour lui faire leurs excuses. Ils dirent « qu'ils n'avaient jamais douté « de lui, ni eu peur, et que, pour le plan de cam- « pagne, ils savaient bien que c'était l'affaire du « Général et non la leur. »

Après avoir reçu cette satisfaction de la part de ses troupes, César s'enquit des chemins auprès de Divitiac, celui de tous les Gaulois en qui il avait le plus de confiance. On décida de faire un détour de cinquante mille pas (75 kilom.) pour gagner la plaine, et, comme César l'avait annoncé, à la quatrième veille on se mit en marche. On marchait depuis sept jours sans relâche lorsque César apprit enfin par ses éclaireurs que l'armée d'Arioviste n'était plus qu'à vingt-quatre mille pas (36 kilom.) de la nôtre.

XLII. A la nouvelle de l'approche de César, Arioviste lui envoya des ambassadeurs. « Cette « entrevue que César m'a demandée — lui fai- « sait-il dire — je puis maintenant la lui accor- « der. Du moment que César a supprimé la dis- « tance qui nous séparait, les inconvénients

« n'existent plus, et la chose ne me paraît plus « offrir de danger. » César accepta. Le barbare lui semblait devenir un peu plus raisonnable, puisqu'il accordait aujourd'hui de son propre mouvement ce qu'il avait refusé une première fois à la demande de César. Bref, César commençait à espérer sérieusement que le Germain se souviendrait des faveurs qu'il avait reçues tant de lui-même que du Peuple Romain, et qu'il ne s'entêterait pas davantage. On fixa l'entrevue à cinq jours de là. Dans l'intervalle on échangea de part et d'autre force courriers. Arioviste exigea que César n'amenât avec lui aucune escorte d'infanterie. « Il avait — disait-il — peur d'une « embûche. On n'amènera de part et d'autre « qu'une escorte de cavaliers. Il ne viendra qu'à « cette condition. » César voulait éviter de fournir à Arioviste le moindre prétexte pour se dérober à cette entrevue. D'un autre côté, il ne se souciait nullement de confier la sûreté de sa personne à la fidélité de la cavalerie gauloise. Il trancha la difficulté en mettant à pied les cavaliers gaulois et en donnant leurs chevaux à ses légionnaires (1). Il choisit à cet effet la dixième légion, celle qui

(1) Il faut conclure de ce passage que, par suite de son éducation militaire, tout Romain savait monter à cheval.

avait toute sa confiance, sûr d'avance de son dévouement en cas de besoin. A cette occasion, un soldat de la dixième légion dit plaisamment : « César tient plus qu'il ne promet. Il a promis « de nous faire *Prétoriens* : il nous fait *Cheva-* « *liers* ! »

XLIII. A peu près à mi-chemin des deux camps s'étendait une vaste plaine au milieu de laquelle on voyait un tertre assez élevé. Ce fut sur ce point que l'on prit rendez-vous. César fit arrêter à deux cents pas de ce tertre ses légionnaires transformés en cavalerie ; les cavaliers d'Arioviste s'arrêtèrent à une distance égale. Arioviste demanda que l'entretien eut lieu sans que l'on mit pied à terre et sans qu'il y eût de chaque côté plus de dix hommes d'escorte. Quand Arioviste et César furent en présence, César prit le premier la parole. Il commença par rappeler au Germain les bienfaits dont celui-ci avait été honoré par le Sénat et par lui. « Le Sénat — lui « dit-il — vous a décerné les titres de roi et d'ami ; « il vous a envoyé de riches présents. Ces faveurs, « dont vous avez joui, ne sont le privilège que « d'un petit nombre d'hommes et les Romains ne « les accordent d'habitude qu'à titre de récom-

« penses et pour payer d'importants services (1).
« Vous n'aviez, vous, aucun titre pour y préten-
« dre, et, si vous les avez obtenus, vous n'en êtes
« redevable qu'à la générosité et à la bienveillance
« du Sénat. Vous n'ignorez pas les liens si
« anciens, si légitimes qui nous unissent aux
« Edues. Vous savez combien de Sénatus-Con-
« sultes ont été rendus en leur faveur et dans
« quels termes honorables pour eux. Vous n'igno-
« rez pas davantage que de tous temps les Edues
« ont occupé le premier rang parmi les nations
« gauloises, qu'ils occupaient ce rang bien long-
« temps avant l'époque où ils ont recherché notre
« alliance. C'est la coutume du Peuple Romain,
« non seulement de ne pas souffrir que ses alliés
« et ses amis perdent rien de leur puissance, mais
« d'augmenter encore, autant qu'il le peut, leur

(1) « Pour payer de grands services ». Cela ne s'accorde guère avec le passage suivant d'une lettre écrite par César à Cicéron et reproduite par celui-ci :

« J'étais chez moi à causer avec Balbus, notre ami ocmmun, « et je lui parlais sérieurement de mes vues pour Trébatius. On « me remet une lettre de vous. Or, voici ce que j'y lis à la fin :

« *Puisque vous me recommandez M. Orfius, je le ferai, à* « *votre choix, ou roi en Gaule, ou lieutenant de Lepta. Avez-* « *vous quelque autre heureux à faire ? Adressez-le moi.* » (Cicéron-Lettres — l'an 700, — n° 133).

On voit que les faveurs du Peuple Romain étaient distribuées par ses fonctionnaires avec une certaine désinvolture.

« honneur, leur éclat et leur considération. Pou-
« vons-nous souffrir qu'on leur arrache sous nos
« yeux ce qu'ils ont confié comme un dépôt à
« notre amitié ? Ce que je vous ai demandé une
« première fois par l'organe de mes ambassadeurs,
« je vous le demande de nouveau aujourd'hui.
« Engagez-vous à ne plus faire la guerre ni aux
« Edues ni à leurs alliés ; rendez-leur les otages
« qui sont entre vos mains ; et, s'il vous est abso-
« lument impossible de renvoyer chez eux une
« partie de vos Germains, empêchez tout au
« moins qu'il n'en vienne de nouveaux en Gaule.

XLIV. Arioviste répondit très brièvement aux demandes de César. En revanche, il s'étendit longuement sur ses mérites personnels.

« Nous avons — dit-il — passé le Rhin, non
« pour contenter notre fantaisie, mais pour céder
« aux vœux et pour répondre à l'appel des Gau-
« lois. Il nous a fallu, pour abandonner ainsi
« notre pays et nos frères, une espérance bien
« séduisante et l'attrait d'un bien grand profit.
« Les demeures que nous possédons dans la
« Gaule nous ont été données par les Gaulois
« eux-mêmes ; les otages que j'ai dans mes mains
« m'ont été remis par eux et de leur propre mou-
« vement. Quant aux impôts que je lève, je le

« fais en vertu du droit de la guerre qui veut que « le vaincu paie tribut au vainqueur. Ce n'est pas « moi qui ai attaqué les Gaulois; ce sont les « Gaulois qui m'ont attaqué. Toutes les Cités de « la Gaule sont venues à moi en armes et ont « placé leur camp devant mon camp. Une seule « bataille m'a suffi pour vaincre et pour disperser « leur armée. S'ils veulent une seconde leçon, je « suis prêt à la leur donner. Si, au contraire, ils « préfèrent la paix, pourquoi faire une chose « injuste en refusant de payer le tribut auquel « ils se sont soumis jusqu'à ce jour? J'entends « que l'amitié du Peuple Romain soit pour moi « un honneur et un appui, mais non qu'elle porte « préjudice à mes intérêts. C'est dans cette seule « espérance que je l'ai sollicitée. Mais, si cette « amitié doit avoir pour résultat de me priver de « mes revenus et de m'enlever mes tributaires, « autant j'ai mis d'empressement à la briguer « naguère, autant j'en mettrai à la répudier aujour- « d'hui. Quant au nombre plus ou moins consi- « dérable de Germains que j'ai fait passer en « Gaule, ce ne fut jamais pour attaquer les Gau- « lois, mais pour me défendre contre eux. Et la « preuve, c'est que je n'y suis entré moi-même « qu'à leur prière; c'est que, loin d'être un agres-

« seur, je me suis borné à repousser des attaques.
« Je suis venu dans la Gaule avant les Romains.
« L'armée de César est la première armée Ro-
« maine qui franchisse la frontière de la Province
« Gauloise. Que me veut-elle? De quel droit les
« Romains se permettent-ils d'entrer sur mes
« terres? Cette Gaule-ci est ma Province, à moi,
« comme l'autre Gaule est votre Province, à vous.
« Si j'envahissais votre territoire, vous cherche-
« riez à m'en empêcher, et vous seriez dans votre
« droit. Pareillement, si vous ne respectez pas
« mon droit, vous méconnaissez la justice. Ne
« me parlez plus de ce titre d'ami qui fut octroyé
« aux Edues par un Sénatus-Consulte. Me croyez-
« vous donc si barbare et si ignorant que je ne
« sache rien de ce qui se passe? Dans la guerre
« que les Romains ont faite récemment contre les
« Allobroges, est-ce que les Edues vous ont prêté
« leur concours? D'autre part, dans la querelle
« qui a éclaté entre les Séquanes, soutenus par
« moi, et les Édues, est-ce que les Romains sont
« venus au secours de ces derniers? Je dois
« donc supposer que le titre d'allié du Peuple
« Romain n'est qu'un prétexte, mais que le véri-
« table motif qui a conduit dans la Gaule une
« armée Romaine, c'est que César veut m'attaquer

« moi-même. Partez, emmenez votre armée hors « de mon territoire, sinon je vous considérerai « non plus comme allié, mais comme ennemi. En « vous tuant, du reste, je ferais plaisir à plus « d'un noble et puissant personnage de Rome. « Beaucoup d'entre eux ont pris soin de m'en « avertir par des messages, et la faveur et la pro- « tection de ces hommes seraient le prix dont ils « me paieraient votre tête (1). Mais consentez « seulement à vous éloigner, laissez-moi jouir en « paix du fruit de ma conquête, je vous récompen- « serai magnifiquement, et toutes les guerres qu'il « vous plaira d'entreprendre, je m'engage à les

(1) Rien n'était plus ordinaire, au temps de César, que de se défaire par le poison ou par le poignard d'un adversaire politique.

« César — dit Suétone — suscita Nettius contre ses adver- « saires, et il le paya pour déclarer faussement que plusieurs « de ceux-ci l'avaient pressé de tuer Pompée et pour nommer « du haut de la tribune les principaux auteurs de ce complot. « Mais, quand il vit qu'un ou deux avaient été nommés en « vain et que la fraude était éventée, désespérant du succès, « il fit — dit-on — empoisonner le dénonciateur. »

Dans l'affaire de Catilina, après que César eut parlé dans un sens opposé à celui du décret qui condamnait les conjurés à la peine de mort, une troupe de Chevaliers Romains, préposés à la garde du Sénat, tournèrent contre lui leurs épées. Il n'échappa que grâce au dévouement de quelques Sénateurs qui lui firent un rempart de leurs corps. (Suétone — *Vie de César*, p. XIV).

« faire pour vous à mes risques et périls. »

XLV. César fit valoir un grand nombre de raisons pour démontrer à Arioviste qu'il lui était impossible de rien modifier à ses conditions. « Ce « n'est — dit-il — ni mon habitude, ni celle du « Peuple Romain d'abandonner des alliés qui « ont toujours bien mérité de la République. Je « n'admets pas que la Gaule appartienne plus à « Arioviste qu'au Peuple Romain. Quand les « Arvernes et les Rutènes ont été vaincus par « notre Fabius Maximus (1), le Sénat ne leur a « pas refusé le pardon ; il n'a pas réduit leur pays « en Province Romaine ; il ne leur a imposé « aucun tribut. S'il faut invoquer le droit de pre-« mier occupant, rien de plus légitime que la do-« mination des Romains dans la Gaule ; si, au « contraire, on veut se conformer à la décision du « Sénat, la Gaule doit être libre, puisque le Sénat « a décidé que, malgré sa défaite, elle continue-« rait de se gouverner d'après ses lois. »

XLVI. On discutait ainsi, lorsque tout-à-coup on vient dire à César que les cavaliers d'Arioviste se sont rapprochés du tertre, qu'ils s'avancent contre les nôtres et leur lancent déjà des pierres et des

(1) Fabius Maximus, vainqueur des Arvernes et des Rutènes, l'an de Rome 633, av. J.-C., 121.

traits. César met fin à l'entretien, rejoint ses cavaliers et leur défend expressément de rendre un seul trait à l'ennemi. Il savait bien qu'en engageant le combat entre la cavalerie Germaine et sa légion favorite, il ne courait aucun risque ; mais il voulait éviter de rien faire qui pût lui attirer le reproche d'avoir mis en fuite l'ennemi après l'avoir attiré dans un piège. Lorsque l'on apprit dans le camp quelle avait été l'arrogance d'Arioviste dans son entrevue avec César, et la prétention qu'il affichait d'interdire la Gaule aux Romains ; enfin, quand on sut que ses cavaliers avaient attaqué les nôtres et comment cet incident avait rompu l'entretien, l'impatience et l'ardeur de combattre redoublèrent dans l'armée.

XLVII. Deux jours après, Arioviste envoya des députés à César. Il voulait — disait-il — reprendre la discussion interrompue, et il lui demandait, soit de fixer lui-même une nouvelle entrevue, soit, si cela lui convenait mieux, de lui envoyer un de ses Lieutenants. César ne voyait aucune raison pour accepter ce nouveau rendez-vous, quand la veille même les Germains avaient eu assez peu de modération pour nous lancer des traits. D'un autre côté, envoyer un de ses Lieutenants auprès d'Arioviste, c'était (il le craignait

ainsi) l'exposer à un danger certain, c'était le livrer aux mains d'ennemis cruels. Il éluda la difficulté en chargeant de cette mission Caïus Valérius Procillus, fils de Caïus Valérius Caburus, jeune homme brave et d'un esprit distingué, dont le père avait été fait citoyen Romain par Caïus Valérius Flaccus. César fit choix de ce jeune homme pour plusieurs raisons : d'abord, à cause de son dévouement à nos intérêts ; puis, parce qu'il parlait le Celte, qu'une longue pratique avait rendu familier à Arioviste ; enfin, parce que les Germains n'avaient aucun motif pour le maltraiter. Il lui adjoignit Marcus Mettius, qui était lié à Arioviste par les liens de l'hospitalité, et il leur donna à tous deux pour instructions de prendre bien garde à tout ce que dirait le Germain et de le lui reporter. Arioviste ne les eut pas plus tôt aperçus au milieu de son camp, qu'il s'écria en présence de ses soldats : « Que venez-vous faire « ici ? M'espionner ? » Ils voulurent s'expliquer. Le barbare refusa de les entendre et les fit jeter dans les fers.

XLVIII. Le même jour il leva son camp et vint s'établir au pied d'une montagne, à six mille pas de nous (9 kilom.). Deux jours après, il fit passer son armée devant notre camp et posa le

sien à deux mille pas (3 kilom.) au delà. Il voulait nous couper les vivres en fermant 'nos communication savec les Séquanes et les Edues. Pendant cinq jours consécutifs César fit sortir son armée et la tint rangée en bataille devant le camp, pour donner à Arioviste la facilité de nous attaquer, s'il le voulait. Mais pendant ces cinq jours Arioviste resta immobile dans ses lignes. Il se contenta d'escarmoucher chaque jour avec sa cavalerie. Les Germains avaient une habitude spéciale de ce genre d'engagements. Ils avaient six mille cavaliers d'élite. Ces six mille cavaliers choisissaient individuellement, et chacun pour son compte, dans toute l'armée un nombre égal de fantassins d'une bravoure et d'une agilité remarquables, destinés à leur servir d'auxiliaires. Les uns et les autres se prêtaient dans le combat un mutuel appui. Les cavaliers se repliaient, au besoin, derrière l'infanterie ; et, réciproquement, si les fantassins se trouvaient trop pressés par l'ennemi, les cavaliers accouraient pour les dégager. Un cavalier était-il blessé et démonté, les fantassins lui faisaient un rempart de leurs corps. Fallait-il s'avancer un peu loin, ou bien opérer une retraite précipitée, les fantassins avaient acquis par l'exercice une telle agilité qu'ils se pendaient à la cri-

nière des chevaux et allaient aussi vite qu'eux.

XLIX. César, voyant qu'Arioviste était décidé à ne pas sortir de ses lignes, ne songea plus qu'au moyen d'éviter d'être pris par la famine. Il avisa à une distance d'environ six cents pas (900 mètres) au delà de l'armée Germaine un emplacement qui lui parut avantageux pour un camp. Il rangea son armée sur trois lignes et s'avança jusqu'à cet endroit. Il ordonna aux deux premières lignes de rester en bataille pendant que la troisième travaillerait à faire le retranchement. Comme on vient de le dire, nous n'étions guère éloignés de l'ennemi que de six cents pas. Arioviste envoya contre nous toute sa cavalerie, appuyée par un corps de seize mille hommes d'infanterie légère, dans le but de nous intimider et de gêner notre travail. César, fidèle à son plan, repoussa l'ennemi à l'aide des deux premières lignes, et, à l'aide de la troisième, acheva l'ouvrage. La fortification terminée, César laissa dans ce camp supplémentaire deux légions, avec une partie des troupes auxiliaires, et ramena les quatre autres légions dans le camp principal.

L. Le lendemain, renouvelant sa tactique des jours précédents, il fit sortir ses troupes hors des deux camps. Puis, s'avançant assez loin du grand, il déploya son armée et offrit encore la bataille

à l'ennemi. Vers le milieu de la journée, les Germains ne donnant pas signe de vie, il ramena son armée dans ses lignes. Alors seulement Arioviste se décida à envoyer une partie de ses troupes attaquer le petit camp. On combattit jusqu'au soir avec un acharnement égal des deux côtés, et de part et d'autre il y eut beaucoup de blessés. Au coucher du soleil, Arioviste fit rentrer ses troupes. César demanda aux prisonniers pour quel motif leur roi refusait d'engager la bataille. Ils répondirent que la coutume des Germains était de ne jamais livrer bataille avant d'avoir consulté les devineresses. Or, celles-ci avaient prédit que la victoire n'appartiendrait pas aux Germains s'ils combattaient avant la nouvelle lune.

LI. Le lendemain, César ne laissa dans l'un et dans l'autre de ses deux camps que juste le nombre d'hommes indispensable pour les garder, et, comme ses troupes légionnaires étaient inférieures en nombre aux troupes d'Arioviste, il eut soin de disposer devant le petit camp et face à l'ennemi toutes ses troupes auxiliaires, pour qu'elles eussent l'air de faire partie des légions. Puis, il rangea son armée sur trois lignes et s'avança de sa personne contre le camp des Germains. Ceux-ci

cédèrent à la nécessité, et, ne pouvant plus éviter le combat, ils sortirent enfin de leur camp avec toutes leurs forces. Ils se rangèrent par nationalités. On distinguait à égale distance les uns des autres les Harudes, les Markomans, les Tribokes, les Vangions, les Némètes, les Séduses et les Suèves. Ils se barricadèrent avec leurs chariots et leurs voitures, afin de s'ôter à eux-mêmes tout espoir de chercher leur salut dans la fuite. Ils placèrent leurs femmes sur les chariots, et pendant qu'ils défilaient devant elles pour marcher au combat, celles-ci, échevelées et en larmes, les exhortaient à bien combattre pour qu'elles ne devinssent pas les esclaves des Romains.

LII. César mit à la tête de chacune des légions soit un des Lieutenants, soit le Questeur (1), afin que chaque soldat les eût pour témoins de son courage. Puis, s'étant aperçu que le point faible de l'ennemi était sa gauche, il engagea en per-

(1) Lemaire suppose à tort que chaque légion avait son questeur particulier. César, dans ce cas, eut dit: *Singulis legionibus singulos legatos et quæstores. Singulis legionibus singulos legatos et quæstorem* ne saurait être pris dans ce sens. Le texte signifie exactement ceci : Le nombre des légions étant supérieur à celui des Lieutenants, César fait commander l'une des légions par le questeur de l'armée faisant fonctions de lieutenant, et les autres légions par leurs Lieutenants respectifs.

sonne l'action avec son aile droite. Dès qu'il eut donné le signal de l'attaque, nos soldats s'élancèrent sur l'ennemi avec tant de vigueur, et celui-ci courut au-devant d'eux avec une telle impétuosité qu'on se trouva trop près pour lancer le javelot. On abandonna le javelot, on mit l'épée à la main et le combat s'engagea corps à corps. Suivant leur habitude de combattre, les Germains se formèrent rapidement en phalange (1) et soutinrent le choc de nos épées. Quelques-uns de nos hommes sautèrent sur ces phalanges, et, détournant de la main les boucliers, frappèrent les Germains sur lesquels ils étaient montés. Pendant que l'aile gauche de l'ennemi était enfoncée et mise en déroute, son aile droite nous pressait vigoureusement et nous accablait par le nombre. Le jeune Paulus Crassus, qui commandait la cavalerie, s'en aperçut, et, comme il était plus libre de ses mouvements que les autres lieutenants engagés dans la mêlée, il envoya immédiatement la troisième ligne pour soutenir nos troupes qui pliaient.

LIII. La bataille se trouva rétablie. Toute l'armée ennemie tourna les talons. Elle ne s'ar-

(1) C'est-à-dire en ordre de phalange.

rêta dans sa fuite qu'aux bords du Rhin, à cinquante mille pas (74 kilom.) environ du champ de bataille. Là, un petit nombre d'entre eux, se fiant à leurs forces, essayèrent de franchir le fleuve à la nage ; les autres purent se sauver dans des barques qu'ils trouvèrent sur la rive. Parmi ces derniers fut Arioviste. Il eut le bonheur de mettre la main sur une petite barque amarrée au rivage et échappa ainsi. Tout le reste des Germains furent taillés en pièces par la cavalerie lancée à leur poursuite. Arioviste avait deux femmes (1) : la première, une Suève qu'il avait amenée de son pays ; la seconde, originaire du Norique et fille du roi Vocion. Cette dernière lui avait été envoyée par le roi Vocion en Gaule, où il l'avait épousée. Toutes deux furent tuées dans la déroute. Elles avaient chacune une fille ; l'une de ces filles périt, l'autre fut prise. Caïus Valérius Procillus avait été chargé d'une triple chaîne et les Germains préposés à sa garde l'entraînaient dans leur fuite, lorsqu'il tomba entre les mains de César, qui, à la tête de sa cavalerie, s'était élancé lui-même à

(1) « Les Germains — dit Tacite — sont presque les seuls « de tous les Barbares qui se contentent d'une seule femme. « Excepté un petit nombre d'entre eux, les plus puissants, « qui en ont plusieurs, non par libertinage, mais comme marque de distinction ».

la poursuite des Germains. Cette rencontre causa autant de joie à César que la victoire elle-même. Il avait arraché à l'ennemi l'homme le plus distingué de la Gaule Romaine, et la Fortune, en lui rendant ainsi son ami et son hôte, n'avait pas permis qu'une perte douloureuse vînt mêler la moindre amertume aux faveurs si douces qu'il recevait d'elle. Caïus Valérius Procillus racontait que l'on avait, lui présent, consulté les Sorts jusqu'à trois fois pour savoir s'il devait être brûlé vif immédiatement, ou si son supplice serait différé. Il avait dû son salut à la réponse des Sorts. Marcus Mettius, son compagnon, fut également retrouvé et on le ramena à César.

LIV. La nouvelle de cette bataille (1) n'eut pas plus tôt franchi le Rhin que les Suèves, campés sur les bords du fleuve, se mirent en marche pour retourner chez eux. Les Ubes, peuple qui habite les bords du Rhin, profitèrent de leur affolement, se mirent à leur poursuite et les massacrèrent en grand nombre. Après avoir ainsi terminé deux grandes guerres en une seule campagne, César ramena son armée chez les Séquanes

(1) La bataille d'Arioviste a dû se livrer dans le triangle formé par Bedfort, Montbéliard et Lure. (Ernest Desjardins — T. 2 — p. 621).

et lui fit prendre ses quartiers d'hiver un peu plus tôt que la saison ne l'exigeait. Il laissa le commandement à Labiénus et partit dans la Gaule Citérieure pour y tenir les États.

LIVRE II

Guerre contre les Belges — Bataille sur l'Aisne — Bataille sur la Sambre — Soumission des Atuatukes — Crassus bat les Armorikains — Sergius Galba soumet les populations des Alpes.

(697 de Rome — 57 av. J.-C.)

I. Pendant tout cet hiver, que César (ainsi qu'on l'a dit) passa dans la Gaule Citérieure (1), on ne cessa de lui reporter certains bruits, confirmés d'ailleurs par les lettres de Labiénus. Tous les peuples de la Belgique, c'est-à-dire le tiers de la Gaule, avaient formé une ligue contre les Romains et s'étaient liés entre eux en échangeant des otages. Voici quels motifs les faisaient agir. D'abord, ils craignaient que César, une fois la Celtique soumise, ne tournât ses armes contre eux. Puis ils étaient poussés en grande partie par

(1) On sait ce que César allait faire à Lucques dans l'intervalle de ses campagnes. « Il y grossissait — nous dit Plu-« tarque — le nombre de ses partisans, donnant libéralement « ce que chacun lui demandait ». C'était l'or gaulois qui servait à acheter les consciences romaines.

les Celtes eux-mêmes. Parmi ceux-ci, les uns obéissaient à un sentiment d'indépendance nationale : autant il leur avait répugné jadis de voir les Germains s'établir dans la Gaule, autant il leur répugnait aujourd'hui de voir une armée Romaine y prendre ses quartiers d'hiver et y faire un séjour trop prolongé. Chez les autres, c'était légèreté d'esprit, mobilité de caractère, amour du changement. Un certain nombre enfin n'avaient d'autre mobile que leur intérêt personnel. Le pouvoir, en Gaule, appartient généralement au plus riche, c'est-à-dire à celui qui a les moyens de lever des troupes à ses frais. Or ceux-là voyaient s'anéantir toutes leurs espérances avec la perspective de la domination Romaine.

II. Ces bruits, auxquels les lettres de Labiénus le forçaient d'ajouter foi, donnèrent de l'inquiétude à César. Il leva deux nouvelles légions dans la Province, et, dès le commencement de l'été, les dirigea sur la Gaule intérieure sous le commandement de son Lieutenant Quintus Pédius. Lui-même, dès que le fourrage fut abondant, vint prendre en personne le commandement de l'armée. Aussitôt arrivé, il charge les Sénons, ainsi que tous les autres peuples de la Celtique placés sur les frontières des Belges, de s'informer exacte-

ment de ce qui se passe chez ceux-ci et de l'en instruire. Leurs rapports furent unanimes : « On « levait des troupes dans le pays ; on y rassem- « blait une armée ». En conséquence, César jugea qu'il ne devait pas hésiter à marcher contre eux, et il résolut d'entrer en campagne à douze jours de là. Il fait sa provision de vivres, lève son camp, et, en une quinzaine d'étapes, atteint la frontière Belge.

III. Cette arrivée si soudaine fut un coup de foudre pour tout le monde. Les Rêmes, ceux de tous les Belges qui habitent le plus près de la Celtique, députèrent à César Icc et Antebroge, les deux personnages les plus considérables de leur Cité. « Nous venons — dirent-ils — nous soumettre, « corps et biens, à l'autorité du Peuple Romain. « Nous ne sommes nullement de connivence « avec les Belges, nous n'avons pris aucune part « à la conjuration qu'ils ont organisée contre « vous. Nous sommes prêts à vous livrer des « otages, à exécuter vos ordres, à vous ouvrir « nos oppides, enfin à vous fournir soit des « vivres, soit toute espèce de secours. Quant aux « autres peuples de la Belgique, ils sont tous en « armes. Les Germains Cisrhénans se sont joints « à eux. Telle est la fureur qui les anime tous,

« que les Suessions eux-mêmes, nos alliés et nos
« frères, les Suessions, qui ont nos lois et notre
« organisation civile, et dont le Gouvernement et
« les Magistrats ne font qu'un avec les nôtres,
« sont entrés dans cette ligue, malgré nos efforts
« pour les en détourner. »

IV. César demanda aux Rêmes les noms, le nombre et la force respective des nations coalisées. « Presque toute la race des Belges — répon-
« dirent-ils — est originaire de la Germanie. Les
« Belges ont passé le Rhin à une époque déjà
« reculée. Séduits par la fertilité du sol, ils ont
« chassé les Celtes de cette contrée (devenue la
« Belgique) et s'y sont établis à leur place. Seuls,
« au souvenir de nos pères, ils ont repoussé les
« Kimbres et les Teutons, alors que tout le reste
« de la Gaule subissait le joug de ces terribles
« ennemis. Cet exploit les a rendus fameux, et,
« même encore aujourd'hui, il leur inspire une
« confiance sans bornes dans leur talent militaire.
« Nous sommes à même de vous renseigner avec
« précision sur l'état de leurs forces. Unis dou-
« blement avec eux et par la parenté et par le
« voisinage, nous savons exactement le montant
« du contingent que chacune des nations Belges
« doit fournir à l'armée commune. Les premiers,

« sous les rapports de la vaillance, de l'influence « et de la population, ce sont les Bellovakes. Ils « peuvent mettre sur pied cent mille combattants. « Ils se sont engagés à fournir pour leur part « soixante mille hommes d'élite, mais ils récla- « ment pour eux la direction suprême des opéra- « tions militaires. Les Bellovakes ont pour voisins « les Suessions, dont les terres sont très étendues « et extrêmement fertiles. C'est chez les Suessions « que de notre temps encore régnait Divitiac. « Divitiac fut le plus puissant chef de la Gaule, « car il étendit sa domination non seulement sur « une grande partie de ces régions, mais même « jusque dans la Bretagne. En ce moment ils ont « pour roi Galba, et c'est ce Galba qui, d'un « commun accord, a été nommé général en chef « de l'armée confédérée, en raison de son équité « et de sa prudence. Les Suessions possèdent « douze oppides. Ils ont promis cinquante mille « combattants. Les Nerves, placés tout à fait à « l'extrémité de la Belgique, et qui, même aux « yeux de leurs frères, passent pour les plus sau- « vages de tous les Belges, en ont promis un « nombre égal. Les Atrébates en envoient quinze « mille; les Ambianes, dix mille; les Morins, « vingt-cinq mille; les Ménapes, sept mille;

« les Calètes, dix mille; les Veliocasses et les « Viromandues réunis, autant; les Aduatukes, « dix-neuf mille; les Condruses, les Éburons, « les Cérèses, les Pémanes, que l'on comprend « ensemble sous la dénomination commune de « Germains, environ quarante mille (1). »

V. César adressa de bonnes paroles aux Rêmes et les engagea à persévérer dans ces sentiments. Il exigea deux choses : que le sénat Rémois se rendit tout entier auprès de lui, et que les enfants des principales familles lui fussent livrés en otages. Ces deux conditions furent remplies avec ponctualité. Alors César prend à part l'Édue Divitiac et fait tout pour échauffer son zèle. Il lui explique combien il importe aux intérêts de la République et au salut commun de diviser les forces de l'ennemi pour éviter d'avoir à les combattre en masse. « Pour que ce but soit atteint — lui dit-il — il « suffit que les Édues envahissent avec leur armée « le territoire des Bellovakes et qu'ils ravagent « leurs champs. » Divitiac part, muni de ces instructions (2). César apprend alors et par ses

(1) Total : 296.000.

(2) Odieux spectacle, en vérité, que celui de ce Druide sinistre, qui, pour conserver sa puissance, appelle les étrangers dans sa patrie, qui les guide lui-même, au milieu des



éclaireurs et par les Rêmes que les Belges, ayant opéré leur concentration, s'avancent à notre rencontre et sont déjà assez près de nous. Il se hâte de porter son armée au delà de la rivière d'Aisne, qui coule à l'extrémité du pays des Rêmes, et il pose son camp sur les bords. Grâce à cette position, un des côtés de son camp avait la rivière pour défense naturelle, ses derrières se trouvaient assurés, et il avait toute facilité pour se ravitailler soit chez les Rêmes, soit ailleurs. Il existait à cet endroit un pont (1) sur l'Aisne. César a soin d'y établir un fort, et il laisse de l'autre côté de la rivière six cohortes sous le commandement de son Lieutenant Quintus Titurius Sabinus. Puis il entoure son camp d'un retranchement de douze pieds de haut et d'un fossé de dix-huit pieds de profondeur.

VI. A huit mille pas de là (12 kilom.) était Bibracte, un oppide des Rêmes. Les Belges se détournèrent de leur route et attaquèrent cette place avec une grande vigueur. Elle eut bien de la peine à se défendre ce jour-là. Voici comment les Belges et aussi les Celtes font le siège d'une forte-

ruines, la torche à la main, contre ses propres compatriotes. (Francis Monnier — *Vercingétorix*.)

(1) Berry au Bac.

resse. Ils commencent par l'investir complètement. Une fois que leurs troupes ont formé le cordon tout à l'entour, de tous les côtés à la fois on crible de pierres les remparts. Aussitôt que les remparts sont balayés et qu'il n'y reste plus personne pour les défendre, on fait la tortue avec les boucliers, on s'approche des portes et on les sape. Cette tactique était particulièrement facile devant Bibracte. Il y avait autour de la place une telle multitude d'assiégeants pour lancer les pierres, qu'il était de toute impossibilité pour les assiégés de se tenir sur les remparts. Quand la nuit eut fait trêve au combat, Icc, qui commandait la place, Icc, l'un des Rêmes les plus considérés pour ses qualités personnelles et pour sa naissance, l'un des deux députés naguère choisis par eux pour demander la paix à César, lui dépêcha des gens pour l'informer que, s'il n'était promptement secouru, il allait être forcé de capituler.

VII. Au milieu de la nuit, César envoya au secours des assiégés les fantassins Numides, les archers Crétois, les frondeurs des îles Baléares et leur donna pour guides les envoyés eux-mêmes. L'arrivée de ce renfort rendit aux Rêmes la confiance et l'ardeur, en même temps qu'elle enleva à l'ennemi tout espoir d'emporter la place. Ils

restèrent quelques jours devant Bibracte, ravagèrent les champs des Rêmes, brûlèrent tous les villages et toutes les habitations isolées aussi loin qu'ils purent s'étendre, puis s'avancèrent contre nous avec toutes leurs forces et vinrent poser leur camp à moins de deux mille pas (3 kilom.) du nôtre. A en juger d'après leurs feux, ils devaient occuper une étendue de plus de huit mille pas (12 kilom.)

VIII. En raison du nombre extraordinaire de ses ennemis et de leur grande réputation militaire, César résolut de ne pas engager immédiatement une bataille. En attendant, il escarmoucha avec sa cavalerie pour tâter un peu la valeur des Belges et le moral de ses soldats. Il se convainquit par ces expériences que nos troupes pouvaient lutter sans désavantage. Alors il choisit en avant du camp, pour y ranger son armée en bataille, un terrain qui se trouvait très heureusement disposé par la nature. La colline (1) sur laquelle le camp était assis s'élevait insensiblement au-dessus de la plaine. De face, elle présentait juste la superficie nécessaire pour tenir notre armée en ligne. A droite et à gauche, la pente

(1) Colline de Meauchamp.

était plus accentuée, mais au milieu, c'est-à-dire face à l'ennemi, la colline s'en allait rejoindre la plaine en pente douce. Sur les deux côtés de cette colline César fit creuser transversalement un fossé d'une longueur de quatre cents pas environ. A l'extrémité de chacun de ces fossés il éleva un fort, qu'il munit de machines de guerre. Ces dispositions avaient pour but d'empêcher l'ennemi, en raison de sa force numérique, de nous prendre en flanc et de nous envelopper pendant la bataille. Cet ouvrage achevé, César laissa comme réserve dans l'intérieur du camp les deux légions récemment levées, et rangea les six autres en bataille devant le camp. Les Belges étaient également sortis de leur camp avec toutes leurs forces et s'étaient comme nous rangés en bataille.

IX. Entre les deux armées s'étendait un petit marais (1). Les ennemis attendaient de leur côté que nous le franchissions, nous attendions du nôtre qu'ils s'y engageassent les premiers, prêts à nous élancer sur eux et à profiter de leur désavantage. Pendant ce temps, on escarmouchait avec la cavalerie. Personne ne se décidant à ten-

(1) La Miette.

ter le premier le passage du marais, César profita d'un engagement où notre cavalerie avait eu l'avantage, et fit rentrer ses troupes. Aussitôt, les Belges se mirent en marche et se dirigèrent sur l'Aisne, qui coulait (nous l'avons dit) derrière notre camp. Là, ils trouvèrent des passages guéables et essayèrent de faire franchir la rivière à une partie de leurs troupes. Leur plan était d'enlever le fort commandé par Quintus Titurius, et de couper le pont. En cas d'échec, ils ravageraient le territoire de Rêmes, qui nous prêtaient dans cette guerre un concours si efficace, et ils intercepteraient nos vivres.

X. Aussitôt que Titurius eut informé César des intentions de l'ennemi, César fit traverser le pont à toute sa cavalerie, ainsi qu'aux fantassins Numides armés à la légère, aux archers et aux frondeurs, et se porta à la rencontre des Belges. Le combat fut acharné. Nos soldats attaquèrent les Belges encore embarrassés dans la rivière et en tuèrent un grand nombre. Ceux qui arrivaient par derrière faisaient d'héroïques efforts pour passer par-dessus les cadavres des autres, mais les traits qui pleuvaient sur eux les forcèrent enfin à battre en retraite. Quant à ceux qui avaient déjà passé l'Aisne avant notre arrivée, ils furent

enveloppés par notre cavalerie et périrent tous, jusqu'au dernier. A la suite de cette défaite, les Belges comprirent qu'il leur fallait renoncer et à s'emparer de Bibracte et à passer la rivière ; ils comprirent, en outre, que nous étions décidés à ne pas nous laisser attirer sur un terrain défavo. rable pour combattre. D'ailleurs, les vivres commençaient à leur manquer. Ils tinrent conseil, et conclurent que le meilleur parti était de retourner chacun chez soi et de se tenir prêts à marcher ensuite au secours de ceux que l'armée Romaine attaquerait les premiers. Ils combattraient — pensaient-ils — « plus commodément sur leur propre « territoire que sur un territoire étranger. En tous « cas, ils seraient sûrs de ne pas manquer de vivres, « car ils en avaient chez eux en abondance. » Une autre considération les poussait encore à prendre ce parti. Ils avaient reçu la nouvelle que Divitiac, à la tête des Edues, s'avançait sur le territoire des Bellovakes, et il fut impossible d'empêcher le corps des Bellovakes de quitter l'armée confédérée pour aller défendre ses frères.

XI. Leur résolution une fois prise, à la deuxième veille ils évacuent leur camp. Ils se mettent en marche en tumulte et à grand bruit, dans le désordre le plus complet, sans aucun chef qui les

dirige. Chacun prend sur la route la première place venue et ne songe qu'à une seule chose, regagner son pays au plus vite. Bref, ce n'était pas une retraite; on eût dit d'une déroute. César apprit cela par ses vedettes; mais ignorant encore les motifs de cette prompte retraite et craignant quelque ruse, il fit rester dans le camp toutes les troupes, légions et cavalerie. Au point du jour, la nouvelle ayant été confirmée par les éclaireurs, il lança immédiatement toute la cavalerie à la poursuite des ennemis pour arrêter leur arrière-garde. Il en confia le commandement à ses deux Lieutenants Quintus Pédius et Lucius Aurunculéïus Cotta. Il donna à son Lieutenant Labienus l'ordre de marcher derrière avec six légions. Les nôtres tombèrent sur l'arrière-garde des Belges, les poursuivirent pendant plusieurs milles, et en firent un grand carnage. On atteignit la queue des colonnes. Les Belges qui étaient là tinrent bon et reçurent notre choc avec vigueur. Mais quant à ceux qui se trouvaient en tête, et qui, se voyant placés loin du danger, n'avaient ni leur vie à défendre, ni la voix d'un chef pour les retenir, dès qu'ils entendirent le bruit de la bataille, ce fut pour eux le signal d'un sauve-qui-peut général. Nos soldats n'eurent, pour ainsi dire, que la peine de

tuer, et la nuit seule vint mettre un terme au massacre. Conformément aux ordres de César, nos troupes cessèrent leur poursuite au coucher du soleil, et rejoignirent le camp.

XII. Dès le lendemain, César, sans laisser à l'ennemi le temps ni de se rallier, ni de se remettre de sa terreur, dirigea son armée sur le territoire des Rèmes, et, après une longue marche, arriva sous les murs de Noviodunum. Il avait appris que la place se trouvait en ce moment sans défenseurs, et il voulait tenter de l'enlever en passant. Cet oppide était, en effet, défendu par peu de monde, mais la profondeur du fossé qui l'entourait et l'élévation de ses murailles le protégeaient si bien qu'il fut impossible à César de l'emporter par un coup de main. Il établit un camp retranché et se mit immédiatement à faire ses mantelets (1) et tous les préparatifs nécessaires pour entreprendre un siège en règles. Cependant les troupes Suessionnes lui avaient échappé à la défaite générale, se jetèrent dans la place la nuit suivante. César ordonne sur le champ de pousser les mantelets auprès des

(1) Barraques de bois revêtues de claies ou de peaux. Elles formaient allée couverte et jouaient le rôle de nos parallèles.

murailles, d'établir la terrasse (1) et d'élever les tours. Les Suessions, épouvantés de notre rapidité, et à la vue de ces travaux tout à fait nouveaux pour eux, et dont ils n'avaient même jamais entendu parler, envoient des députés pour capituler. A la prière des Rèmes, César leur accorde la vie sauve.

XIII. César reçut comme otages les principaux habitants et les deux fils du roi Galba lui-même. Il se fit livrer toutes les armes, et reçut la soumission des Suessions. Aussitôt après, il se mit en marche contre les Bellovakes. Ceux-ci s'étaient réfugiés avec tous leurs biens dans l'oppide de Bratuspantium. César, à la tête de son armée, n'était guère qu'à cinq mille pas de cette place, quand tous les vieillards sortirent et s'avancèrent à sa rencontre. Ils tendirent vers lui leurs mains suppliantes, criant qu'ils se soumettaient, qu'ils n'avaient nullement l'intention de combattre contre nous. Puis, quand l'armée fut arrivée sous les murs et qu'elle eut posé son camp, du haut des remparts, les femmes et les enfants tendirent leurs mains et demandèrent aussi la paix à leur manière.

(1) Remblai destiné à former la plate-forme sur laquelle on faisait rouler les tours pour les approcher de la muraille.

XIV. Divitiac, qui, après la déroute des Belges, avait licencié l'armée des Edues et était revenu auprès de César, lui parla en faveur des Bellovakes. « De tout temps — lui dit-il — les « Bellovakes ont été les fidèles amis des Edues. « Ils ne se sont séparés de nous et n'ont attaqué les « Romains que par suite d'un malentendu. Leurs « propres chefs leur ont fait croire que César « avait réduit les Edues en esclavage, qu'il les « accablait sous un joug despotique et brutal. Ils « ont cédé à l'influence de ces hommes. Mais les « auteurs de ces perfides conseils ont si bien « compris eux-mêmes à quels maux ils avaient « livré leur patrie, qu'ils se sont sauvés en Bre- « tagne. Soyez clément à l'égard de ce peuple. « Ce ne sont pas seulement les Bellovakes qui « vous supplient, ce sont les Edues eux-mêmes « qui vous implorent en leur nom personnel. Si, « à notre prière, vous faites grâce aux Bellovakes, « vous augmenterez notre influence auprès de tous « les peuples de la Belgique, qui ont l'habitude, « quand nous faisons la guerre, de nous prêter le « concours de leurs armes et de leurs ressour- « ces. »

XV. Par égard pour Divitiac et pour les Edues, César consentit à faire grâce aux Bellovakes et à



accepter leur soumission. Mais, comme ils étaient une nation d'une importance exceptionnelle tant par leur crédit que par leur population, il exigea six cents otages. On les lui livra, ainsi que toutes les armes qui se trouvaient dans l'oppide. De là César se dirigea sur le territoire des Ambianes, qui se rendirent à lui, corps et biens, sans résistance. Par delà les Ambianes étaient les Nerves. César demanda des renseignements sur le caractère et les habitudes de cette nation. Voici ce qu'on lui apprit sur elle. « C'est un pays dans « lequel les marchands n'ont jamais mis le pied. « Les Nerves ne laissent entrer chez eux ni vin, « ni denrée de luxe quelconque. Ils disent que « tout cela n'est bon qu'à amollir les hommes et « à énerver le courage. Ce sont des guerriers « intrépides, indomptables. Ils font un crime aux « autres nations Belges de s'être soumises aux « Romains. Ils les accusent d'avoir dégénéré de la « valeur de leurs ancêtres. Pour eux, ils sont « résolus à n'envoyer à César aucuns députés, à « rejeter toute proposition de paix. »

XVI. On marchait depuis trois jours sur le territoire des Nerves, quand César apprit par des prisonniers que la Sambre n'était qu'à dix mille pas de son camp, que les Nerves avaient rassem-

blé toutes leurs forces sur la rive opposée, et qu'ils nous attendaient là. Ils avaient avec eux les Atrébates et les Viromandues, deux nations voisines, qu'ils avaient entraînées à courir avec eux les chances de la guerre, et attendaient encore les Aduatukes en marche pour les rejoindre. Ils s'étaient débarrassés de leurs femmes, de tous ceux que l'âge rendait impropres à la guerre, et ils les avaient mis tous ensemble dans un refuge protégé par des marais et inaccessible à une armée.

XVII. Instruit de ces faits, César envoya en avant ses éclaireurs avec des centurions chargés de découvrir une position avantageuse pour un camp. Un certain nombre de Belges récemment soumis et d'autres Gaulois avaient accompagné César et faisaient route avec nous. Plusieurs d'entre eux (on le sut plus tard par les prisonniers) profitèrent de leur séjour à l'armée pour se mettre parfaitement au courant de nos dispositions et de nos habitudes en marche. Une nuit ils nous quittèrent et se rendirent droit au camp des Nerves. Ils expliquèrent à ceux-ci comment nous laissions toujours entre chacune des légions un intervalle assez considérable destiné à être occupé par une longue file de voitures. « De telle sorte — ajou-

« tèrent-ils — qu'il serait aisé de choisir le mo-
« ment où la première légion arriverait au lieu
« désigné pour le campement, et où les autres se
« trouveraient encore lôin en arrière. On attaque-
« rait cette légion isolée avant qu'elle n'ait eu le
« temps de mettre ses fardeaux à terre. Une fois
« ces troupes culbutées et leurs bagages détruits,
« la terreur s'emparerait des autres légions et
« elles n'oseraient même pas résister .» Une circonstance venait à l'appui de cette combinaison. Autrefois les Nerves n'avaient aucune cavalerie, et, même encore aujourd'hui, c'est une arme qu'ils négligent pour donner tous leurs soins à l'infanterie. Aussi ont-ils dû, dans leurs guerres avec leurs voisins, recourir à un système de défense tout spécial. Pour paralyser l'action de la cavalerie ennemie, ils coupent très près de terre de jeunes arbres, les forcent à se développer horizontalement, et à enchevêtrer leurs branches les unes dans les autres ; puis, ils plantent dans les intervalles des épines et des ronces, et se trouvent alors derrière une barricade semblable à un mur, derrière un véritable retranchement aussi impénétrable aux regards des cavaliers qu'aux pieds des chevaux. Toute la route que nous avions à parcourir était ainsi obstruée, et les

Nerves voyaient là un motif de plus pour exécuter le plan qu'on leur indiquait.

XVIII. Voici la position que nos officiers avaient choisie pour le camp (1). C'était une colline qui du sommet à la base offrait une pente parfaitement régulière et qui descendait jusqu'à la rivière de Sambre, nommée plus haut. De l'autre côté de la rivière, exactement en face de cette colline, à une distance de deux cents pas environ, s'en élevait une autre absolument semblable et présentant la même inclinaison que la première. Cette seconde colline avait sa partie inférieure complètement nue et son sommet garni de bois touffus qui la rendaient à peu près impénétrable aux regards. C'était dans ces bois que l'ennemi se tenait caché. Dans la partie découverte on n'apercevait aucunes troupes, si ce n'est quelques piquets de cavalerie échelonnés le long de la rive. La Sambre à cet endroit peut avoir trois pieds de profondeur.

XIX. César avait lancé toute sa cavalerie en avant-garde, et suivait avec l'armée. On ne marchait plus maintenant dans l'ordre de route si exactement décrit aux Nerves par les Belges. En

(1) Hauteurs de Neuf-Mesnil.

approchant de l'ennemi, César, comme toujours, s'avançait à la tête de ses six légions sans bagages ; derrière elles venaient les convois ; enfin les deux légions récemment levées protégeaient les bagages et formaient l'arrière-garde. Notre cavalerie passa la rivière et engagea le combat avec les cavaliers ennemis. Elle était soutenue par les archers et par les frondeurs, qui avaient aussi passé la Sambre. De temps en temps, les cavaliers Belges, pressés par les nôtres, se repliaient sous bois pour y chercher un refuge auprès des leurs ; puis ils se montraient de nouveau et revenaient à la charge. Nos cavaliers n'osaient pas se risquer à les poursuivre au delà des endroits découverts. Cependant les six légions arrivèrent, précédant le reste de la colonne. On leur distribua leur besogne et elles se mirent immédiatement à travailler aux retranchements. Embusqués dans les bois, les Nerves guettaient pour agir le moment où ils verraient poindre sur l'horizon la première voiture de nos convois. Rangés en bataille, ils s'excitaient silencieusement au combat dans l'ombre. Aussitôt que paraît le signal, ils s'élancent tout d'un coup avec toutes leurs forces. Ils tombent sur notre cavalerie, l'enfoncent sans peine, la mettent en déroute, et courent sur nous avec un tel élan,

que nous les voyons, pour ainsi dire, dans le même instant sortir du bois, traverser la rivière et nous assaillir. Du haut de la colline opposée ils arrivent d'un seul trait dans le camp et sur les soldats occupés à travailler.

XX. César avait tout à faire à la fois. Il lui fallait déployer l'étendard (c'est le signal pour courir aux armes), faire sonner les trompettes, rappeler les soldats occupés aux retranchements, rappeler les soldats qui venaient de partir au bois, ranger l'armée en bataille, haranguer et donner le signal du combat. Presque toutes choses impossibles, faute de temps. L'ennemi était sur nous. L'expérience des soldats suppléa à tout. Ils étaient si bien exercés par les combats précédents qu'ils exécutèrent de leur propre mouvement tout ce que le Général eût ordonné lui-même et aussi bien que s'ils eussent été commandés par lui. En outre, César avait donné pour instructions à ses Lieutenants de ne pas s'éloigner de leurs légions et de rester auprès des travaux jusqu'à ce que les fortifications fussent achevées. Ceux-ci, vu la rapidité de l'attaque et la présence de l'ennemi, n'attendirent pas pour agir les ordres du Général, et prirent sur eux

l'initiative des dispositions qu'ils jugèrent les meilleures.

XXI. César, après avoir donné les ordres indispensables, courut exhorter les troupes selon que le hasard les lui présenta. Il arriva à la dixième légion et ne s'amusa pas à lui faire un long discours. En quelques paroles, il lui recommanda de se souvenir de sa vieille réputation, de garder son sang-froid, de soutenir avec vigueur le choc de l'ennemi. Puis, comme les Nerves étaient déjà à portée du trait, il donna immédiatement le signal d'engager l'action. Il courut ailleurs pour en dire autant ; mais il arriva comme on se battait. Tout cela se fit si rapidement, et les ennemis avaient une telle impatience de combattre, qu'on n'eut pas même le temps de revêtir les insignes des grades, ni de coiffer les casques, ni de sortir les boucliers de leurs enveloppes. Chacun, en revenant des tranchées, se rangea sous la première enseigne qui s'offrit à lui pour ne pas perdre du temps à chercher la sienne.

XXII. L'armée se trouva donc formée en bataille comme le permirent et la nature de la position qu'elle occupait, et la pente de la colline, et surtout le manque de temps, mais nullement comme l'eussent voulu la logique et la science

militaire. Chaque légion combattait isolément de son côté. Les épaisses barricades, qui fermaient la route (comme on l'a dit plus haut), interceptaient la vue, de telle sorte qu'il était absolument impossible, soit d'envoyer des renforts sur les points où ils eussent été nécessaires, soit de distinguer de quel côté on en avait besoin, soit de donner aucun ordre d'ensemble. Dans une telle confusion le hasard ne pouvait manquer de produire des succès bien divers.

XXIII. Le hasard avait placé la neuvième et la dixième légions à notre aile gauche. Elles eurent affaire avec les Atrébates. Ceux-ci arrivèrent essoufflés et à bout de forces, tant ils avaient couru. Nos soldats les reçurent à coups de pilums (1), les criblèrent de blessures et eurent bientôt fait de les précipiter au bas de la colline et de les rejeter dans la Sambre. Les Atrébates s'efforcèrent de repasser sur l'autre rive. Mais, quand les nôtres les virent embarrassés dans la rivière, ils les poursuivirent l'épée dans les reins et en tuèrent un grand nombre. Après quoi, ils

(1) Pilum — javelot lourd et court, composé de deux parties égales : d'une pique de fer et d'un manche de bois. Nous ne connaissons le pilum que par les descriptions des écrivains. Nous n'en possédons aucun spécimen. C'était à la fois une arme de jet et de main.

passèrent à leur tour. Là, ils eurent le malheur de s'engager sur un terrain désavantageux, l'ennemi reprit l'offensive, et un nouveau combat s'engagea qui se termina, comme le précédent, par la défaite des Belges. Dans le même temps, deux autres légions, la onzième et la huitième, recevaient d'un autre côté l'attaque des Viromandues. Elles avaient le même bonheur que les deux autres, faisaient pareillement descendre la côte à l'ennemi, et transportaient le combat sur les bords de la Sambre. Ces deux mouvements simultanés de notre centre et de notre gauche eurent pour résultat de découvrir presque entièrement notre camp. Notre droite était formée des douzième et septième légions, séparées entre elles par un intervalle peu considérable. Les Nerves marchèrent droit à elles, en colonnes serrées. Ils étaient commandés par Boduognat (1), général en chef de l'armée. Une partie d'entre eux enveloppèrent nos deux légions par leur flanc découvert (2); les autres gagnèrent la partie supérieure du camp.

(1) Buddig-nat — fils de la victoire.

(2) Contrairement à l'opinion de plusieurs écrivains, je crois que *latere aperto* signifie ici le flanc gauche, non le flanc droit.

Les deux légions occupent la droite de l'armée Romaine

XXIV. On se souvient que nos cavaliers avaient été mis en déroute au premier choc de l'ennemi, ainsi que l'infanterie légère qui les accompagnait. Au moment où ces troupes accouraient dans le camp pour y chercher un refuge derrière les légionnaires, elles se heurtèrent de front aux Nerves et se sauvèrent dans une autre direction. Cependant les valets d'armée, qui de la porte Décumane et du sommet de la colline avaient vu nos soldats franchir la Sambre en vainqueurs, sortirent en toute hâte pour aller au butin. En se retournant, ils aperçoivent tout d'un coup les

Par suite de la marche en avant du reste de l'armée, notamment du centre qui les flanquait à gauche, elles se trouvent découvertes par leur gauche. Les Nerves voient cette ouverture; ils en profitent, tournent le corps d'armée devenu isolé, et montent la colline en marchant sur le terrain occupé tout à l'heure par le centre. Cette manœuvre de Beduognat est d'après le récit de César, la conséquence du déplacement de la gauche et du centre.

Or, si l'on admet que Boduognat se porte, non sur le flanc gauche des deux légions, mais sur leur flanc droit, on ne voit plus en quoi le déplacement de la gauche et du centre de l'armée Romaine motive sa manœuvre. Même en supposant les 12ᵉ et 7ᵉ légions toujours flanquées sur leur gauche, Boduognat aurait pu, ce semble, tout aussi bien se porter sur le flanc droit.

En résumé, il s'agit ici, non du flanc découvert de chaque soldat individuellement, mais bien du flanc découvert du corps d'armée pris dans son ensemble, ce qui, dans l'espèce, signifie : non couvert par un autre corps de troupes.

Nerves dans l'intérieur du camp, et prennent la fuite à toutes jambes. On entendait les clameurs de ceux qui arrivaient avec les convois. Épouvantés, on les voyait se sauver dans toutes les directions. Pour augmenter la confusion générale, les cavaliers Trévires, qui jouissent en Gaule d'une grande réputation de bravoure, et qui faisaient partie de notre armée en qualité de troupes auxiliaires envoyées par leur nation, voyant notre camp envahi, nos légions en péril et sur le point d'être enveloppées, enfin les valets d'armée, les frondeurs et les Numides en déroute et se sauvant de tous côtés, les Trévires nous jugèrent perdus et reprirent immédiatement le chemin de leur pays. Ils racontèrent chez eux que les Romains avaient été battus et mis en déroute, et que leurs bagages étaient tombés aux mains de l'ennemi.

XXV. Après avoir harangué la dixième légion, César s'était porté à l'aile droite. De ce côté la situation était extrêmement grave. Toutes les enseignes se trouvaient réunies sur le même point, de sorte que les soldats de la douzième légion s'entassaient les uns contre les autres et se gênaient mutuellement pour combattre. La quatrième cohorte avait déjà perdu tous ses centurions, son porte-enseigne et son enseigne. Pres-

que toutes les autres cohortes avaient leurs centurions ou tués ou blessés. Parmi ces derniers le primipile Paulus Sextius Baculus, l'un des plus braves officiers de l'armée. Criblé de blessures, et des plus graves, à peine pouvait-il se soutenir. Ceux qui restaient encore debout commençaient à faiblir. Plusieurs hommes des derniers rangs avaient même déjà quitté le rang et s'étaient retirés à l'écart pour s'abriter contre les traits. Alors, voyant que l'ennemi montait toujours, que nos flancs allaient d'un moment à l'autre être débordés, que le péril était extrême, qu'enfin il n'y avait à compter sur aucune réserve, César saisit un bouclier, qu'il arrache à un soldat des derniers rangs (car il était venu sans bouclier), et il s'avance à la première ligne. Il s'adresse aux centurions, les interpelle nominativement, exhorte au combat ceux qui restent, ordonne de porter les enseignes en avant et de desserrer les files, pour pouvoir plus commodément se servir de l'épée. Sa présence fait renaître l'espoir dans l'âme du soldat et ranime les courages près de défaillir. Dès que chacun se voit sous l'œil du Général, on ne songe plus qu'à une chose, à faire face au péril, et cet élan de vigueur nouvelle arrête un moment les progrès de l'ennemi.

XXVI. On se souvient que la septième légion n'était pas loin de là. César remarqua que cette légion se trouvait, elle aussi, dans une situation des plus critiques. Il ordonna aux tribuns militaires de ces deux corps de rapprocher peu à peu leurs deux légions l'une de l'autre, afin de les réunir ensemble, de les placer dos à dos, et de faire face à l'ennemi chacune en sens inverse. Cette manœuvre réussit complètement. Les deux légions, voyant leurs forces doublées l'une par l'autre, ne craignirent plus d'être enveloppées et retrouvèrent aussitôt plus de confiance et plus d'ardeur. Cependant les deux légions qui composaient l'arrière-garde et qui escortaient les bagages, avaient appris qu'une bataille était engagée et elles accouraient au pas de course. Les Nerves les aperçurent tout à coup en haut de la colline. En même temps, Labiénus, qui s'était emparé du camp ennemi, de la hauteur où il se trouvait aperçut ce qui se passait dans le nôtre. Il envoya immédiatement la dixième légion pour nous soutenir. Les soldats comprirent par la fuite des cavaliers et des valets d'armée où en étaient les choses, et dans quel péril se trouvaient tout ensemble et le camp et les légions et le général, et ils volèrent à notre secours.

XXVII. L'arrivée de la dixième légion changea brusquement la face du combat. Parmi nos soldats, ceux-là mêmes qui étaient couverts de blessures et déjà à terre se relevèrent et recommencèrent à se battre en s'appuyant sur leurs boucliers. Les valets, voyant la terreur de l'ennemi, se jetèrent sans armes sur les hommes armés. Enfin, nos cavaliers, jaloux d'effacer à force de bravoure la honte de leur déroute, rivalisèrent avec les légionnaires. Les Nerves conservèrent jusqu'au dernier moment leur héroïque valeur. Quand les premiers rangs étaient tombés, ceux qui leur succédaient montaient par-dessus les corps, et continuaient à combattre debout sur les cadavres. Ils amoncelaient leurs morts, en faisaient de véritables retranchements, et du haut de ces murailles encore palpitantes nous lançaient leurs traits, ramassaient nos javelots et nous les renvoyaient. Pouvait-on moins attendre de pareils hommes ? Ils avaient eu assez de hardiesse pour traverser sous nos yeux une large rivière, escalader une colline escarpée, et s'aventurer dans la position la plus désavantageuse pour livrer bataille. Et tous ces obstacles, toutes ces impossibilités n'avaient été qu'un jeu pour eux ?

XXVIII. Cette bataille et le carnage qui en fut

la suite avaient presque anéanti la nation des Nerves (1). Il ne restait plus guère des Nerves autre chose que le nom. Nous avons vu plus haut qu'ils avaient laissé dans des espèces d'îles situées au milieu de marécages (2) leurs vieillards, leurs enfants et leurs femmes. Ces malheureux comprirent qu'aucune retraite ne serait capable de les dérober à leurs vainqueurs, et qu'aucun peuple n'offrirait asile à des vaincus. D'un commun accord, ils envoyèrent des députés à César et se rendirent. Dans ce mémorable désastre de leur nation, ils se trouvaient réduits — nous dirent-ils — de six cents sénateurs à trois seulement, et de soixante mille hommes en état de porter les armes, à peine au nombre de cinq cents. César voulut se montrer clément à l'égard de ces infortunés qui imploraient sa pitié. Il pourvut avec soin à leur conservation. Il ordonna que leur territoire et leurs villes demeureraient leur propriété, et il défendit aux peuples voisins soit de

(1) Les Nerves ne furent pas anéantis à ce point, puisque dans la campagne de l'année 700, c'est-à-dire, deux années seulement après leur défaite sur la Sambre, nous les retrouverons assiégeant le camp de Cicéron ; et puisque, dans la campagne de l'an 702, ils fourniront leur contingent de troupes pour l'armée confédérée.

(2) Forcellini définit des œstuaria de simples inondations fluviales.

leur nuire, soit de permettre qu'on leur nuisît dans leurs personnes ou dans leurs biens.

XXIX. Les Aduatukes, dont il a été question plus haut, s'étaient mis en marche avec toutes leurs forces pour venir se joindre aux Nerves. A la nouvelle de cette bataille, ils reprirent le chemin de leur pays. Arrivés chez eux, ils abandonnèrent tout ce qui était ville ou place quelconque, et se renfermèrent avec tous leurs biens dans l'un de leurs oppides qui se trouvait admirablement défendu par sa position. C'était une place entourée de toutes parts par des rochers à pic et par des précipices. Elle n'était accessible que d'un seul côté par une rampe en pente douce qui n'avait pas plus de deux cents pieds de large. Ce point était fortifié par une double muraille très élevée et qui se composait d'un mur fait de rochers énormes, et surmonté d'une palissade de pieux aiguisés. Ce peuple descend des Kimbres et des Teutons. A l'époque où ces barbares se dirigèrent sur la Province Romaine pour pénétrer de là jusque dans l'Italie, tout le bagage qu'ils ne purent ni voiturer ni porter sur leur dos, ils le laissèrent en dépôt de ce côté-ci du Rhin, et en confièrent la garde à un corps de six mille hommes détachés de leur armée. Or ces six mille hommes

de l'ancienne armée des Kimbres et des Teutons ne sont autres que les Aduatukes d'aujourd'hui. Lesquels, après s'être battus durant de longues années avec les peuples qui les entouraient, tantôt comme agresseurs, tantôt pour se défendre, ont, d'un commun accord, fait la paix avec tous et se sont établis dans cette contrée d'une façon stable et définitive.

XXX. Les premiers jours que nous fûmes sous leurs murs, les assiégés firent de fréquentes sorties et escarmouchèrent avec nous. Mais quand ils se virent enveloppés par un rempart de douze pieds de haut et de quinze mille pieds (1) de circuit, appuyé de forts nombreux, ils se tinrent renfermés dans la place. On pose les mantelets, on élève la terrasse, on construit la tour. Et les Aduatukes de rire, de nous plaisanter du haut des remparts. « Êtes-vous fous — nous crient-ils — « pour établir à une si grande distance de nos « murailles une si énorme machine ? Vous aurez « de bons bras, vous autres, vous serez des gail-

(1) A propos des mesures de la contrevallation, la commission de la carte des Gaules croit devoir faire observer qu'il s'agit bien de 15,000 pieds, et non de 15,000 pas de circuit. L'observation était superflue. Le texte ne prête nullement à la confusion. Nous disons de même en français sans ambiguité : un rempart de 12 pieds de haut et de 15,000 de circuit.

« lards solides, si vous pouvez transporter jusqu'à « nous une tour de cette taille-là !... Il est vrai que « vous êtes de si beaux hommes ! (1) » On sait que les Gaulois, dont la stature est élevée, ont généralement en mépris notre petite taille.

XXXI. Mais quand ils virent notre tour se mettre en marche et s'approcher contre leurs murs, ce spectacle nouveau pour eux, et dont ils n'avaient aucune idée, fit sur eux tant d'impression qu'ils députèrent tout de suite à César pour capituler. Voici en quels termes s'exprimèrent les envoyés : « Nous voyons bien que les Romains « font la guerre avec le secours et la protection « du Ciel. Sinon, comment mettraient-ils en « mouvement, et avec une telle vitesse, des ma- « chines d'une telle hauteur, et viendraient-ils « nous combattre de si près ? Nous nous rendons « à eux, corps et biens. Nous avons entendu « vanter la clémence et le grand cœur de César. « Si, par un effet de cette bonté, César nous « laisse la vie, nous ne lui demandons qu'une « grâce, nous ne lui adressons qu'une prière, « c'est qu'il ne nous retire pas nos armes. Pres-

(1) Comme cette gouaillerie est bien conforme à notre caractère national !

« que tous les peuples qui nous entourent sont « pour nous des ennemis. Ils sont jaloux de notre « valeur. Le jour où nous serons désarmés, com- « ment nous défendrons-nous contre eux ? Si une « telle destinée nous est réservée, plutôt subir « n'importe quel traitement de la part du Peuple « Romain, que mourir dans les tortures de la « main même de ceux à qui nous commandions « en maîtres ! »

XXXII. César répondit : « Si vous vous ren- « dez avant le premier coup de bélier, vous serez, « en effet, épargnés ; non par une faveur, dont « vous êtes peu dignes, mais parce que telle est « ma règle habituelle. Mais sachez que je ne « veux entendre parler d'aucune capitulation « avant que vous n'ayiez préalablement livré vos « armes. J'agirai à votre égard comme j'ai agi à « l'égard des Nerves : j'intimerai aux peuples qui « vous entourent de respecter une nation soumise « aux Romains. » Les envoyés reportèrent cette réponse. Les Aduatukes dirent qu'ils acceptaient les conditions de César. Ils jetèrent leurs armes du haut du rempart dans le fossé qui était en avant de la place. Il y en avait une telle quantité qu'elles formèrent un monceau atteignant en hauteur le niveau des murs et de notre terrasse. Et pourtant,

comme on ne devait pas tarder à s'en apercevoir, ils en avaient detourné environ le tiers et l'avaient caché dans la place. Après quoi, ils ouvrirent leurs portes, et la journée s'acheva pacifiquement.

XXXIII. Vers le soir, César fit évacuer la ville par ses troupes. Il ordonna que les portes fussent fermées, pour éviter que, pendant la nuit, les habitants ne devinssent l'objet d'aucune violence de la part des soldats. Mais, comme on le vit bien, les Aduatukes avaient leur plan. Ils supposaient que, par suite de leur soumission, ou nous dégarnirions tout à fait nos postes, ou, tout au moins, nous ne les garderions pas avec la même vigilance. Dans cette conviction, les uns tirèrent de leur cachette les armes qu'ils avaient dérobées à nos regards ; les autres s'armèrent de boucliers d'osier ou d'écorce qu'ils couvrirent de peau à la hâte, vu l'urgence. Puis, à la troisième veille (minuit), prenant pour objectif la partie de nos retranchements qui leur paraît la plus accessible, ils s'élancent brusquement hors de la place et tombent sur nous avec toutes leurs forces. L'alarme fut donnée aussitôt par de grands feux (c'était le signal d'alerte ordonné par le Général), et des redoutes les plus proches on court immédiatement sur le point attaqué. Les ennemis se

comportèrent avec une vigueur admirable. Ils firent tout ce que l'on pouvait attendre d'hommes braves réduits au désespoir et combattant dans une position désavantageuse, c'est-à-dire contre des soldats qui les criblaient de traits du haut de tours et de retranchements. Bref, ils se battirent en gens qui n'avaient plus de salut que dans leur courage. On en tua quatre mille; le reste fut rejeté dans la place. Le lendemain, on enfonça les portes, et nos troupes entrèrent dans la ville sans résistance. César fit vendre à l'encan tout ce qui s'y trouvait renfermé. Le chiffre accusé par les adjudicataires fut de cinquante-trois mille têtes.

XXXIV. César avait envoyé son Lieutenant Paulus Crassus avec une légion contre les Vénètes, les Unelles, les Osismes, les Curiosolites, les Ésuves, les Aulerkes et les Redons, toutes populations maritimes des côtes de l'Océan. En même temps qu'il terminait ce siège, il reçut la nouvelle que ces différents peuples avaient fait leur soumission.

XXXV. A la suite de ces victoires, la Gaule se trouvait complètement pacifiée. Cette guerre donna aux barbares une si haute idée de notre puissance, que plusieurs nations Transrhénanes députèrent à César pour lui dire qu'elles étaient

prêtes à lui envoyer des otages et à faire leur soumission. César était impatient de se rendre en Italie et en Illyrie. Il répondit aux députés qu'il les recevrait au commencement de l'été. Il laissa ses légions en quartiers d'hiver chez les Carnutes, les Andes et les Turons, nations voisines des contrées où il avait fait la guerre (1), et partit pour l'Italie. Dès que les lettres de César eurent porté à Rome la nouvelle de ces événements, on décréta quinze jours d'actions de grâces. C'était la première fois que pareil honneur était rendu à un Général.

(1) « Les nations voisines des lieux où il avait fait la « guerre ». Ici l'auteur de la *Vie de César* prend la liberté de substituer au nom de César le nom de Crassus. « Car, dit-il — « si l'Anjou et la Touraine sont près de la Bretagne et de la « Normandie, où Crassus avait combattu, ils sont bien éloignés « de la Sambre et de la Meuse où César avait porté la « guerre ». Ce raisonnement ne me paraît pas inattaquable. César commande en chef l'armée Romaine. Un de ses Lieutenants, à qui il confie une des divisions de son armée, s'est battu en Bretagne et en Normandie, suivant ses ordres. Ce Lieutenant a agi comme délégué du Général. Mais, en réalité, c'est bien le Général, c'est bien César qui a fait partout la guerre, ici par lui-même, ailleurs par son Lieutenant. L'expression de César est donc parfaitement à sa place et n'a pas besoin d'être imputée à une erreur de copiste.

LIVRE III

Guerre contre les Vénètes — Victoire navale remportée par Décimus Brutus — Quintus Titurius Sabinus bat les Unelles, les Eburovikes et les Lexoves — Crassus bat les Aquitains.

(698 de Rome — 56 av. J.-C.)

I. En partant pour l'Italie, César envoya Servius Galba avec la douzième légion et une partie de la cavalerie chez les Nantuates, les Véragres et les Sédunes, populations qui habitent la contrée comprise entre le territoire des Allobroges, le lac Léman, le Rhône et les Hautes-Alpes. Voici quel était le but de cette expédition. César voulait ouvrir dans les Alpes une route à nos marchands, qui étaient obligés pour les traverser de s'exposer à de grands dangers, et de payer aux habitants des droits fort onéreux. Le Lieutenant fut autorisé à faire hiverner sa légion dans le pays, dans le cas où cette mesure lui paraîtrait opportune. Galba livra quelques combats heureux et s'empara d'un certain nombre de forteresses. Aussitôt il vit

venir à lui de tous côtés députés et otages, fit la paix, et prit le parti d'établir deux de ses cohortes chez les Nantuates, tandis que lui-même choisit pour hiverner avec le reste de sa légion un bourg des Véragres nommé Octodur. Ce bourg est situé au fond d'un vallon (1) assez resserré, environné par de très hautes montagnes. Une rivière le coupe en deux : Galba abandonna aux Gaulois une moitié du bourg; dans l'autre, restée sans habitants, il établit ses cohortes en cantonnements. Il s'y fortifia d'un fossé et d'un retranchement.

II. Il y avait plusieurs jours que Galba était entré en quartiers d'hiver, et il avait donné ses ordres pour que les habitants eussent à lui livrer à Octodur sa provision de blé. Tout à coup il est informé par ses éclaireurs que toute la partie du bourg abandonnée par nous aux Gaulois a été évacuée par eux pendant la nuit, et que les hauteurs environnantes sont occupées par une multitude innombrable de Véragres et de Sédunes. Plusieurs motifs avaient déterminé les Gaulois à reprendre subitement l'offensive et à attaquer la

(1) On peut s'étonner que Galba se soit écarté ici de la coutume Romaine qui consistait à camper toujours sur des positions dominantes, jamais sur des positions dominées.

légion. En premier lieu, ils savaient que cette légion isolée n'était même pas au complet ; non seulement on en avait distrait deux cohortes, mais celles qui restaient se trouvaient encore affaiblies par l'éloignement d'un très grand nombre de soldats, détachés de côté et d'autre pour les approvisionnements : ils méprisaient cette poignée d'hommes. Puis, ils comptaient sur les avantages de leur position. Ils se disaient que nous étions enfermés au fond d'une vallée ; qu'ils tomberaient sur nous du haut des montagnes, eux et leurs traits ; que nous ne pourrions même pas soutenir leur premier choc. Enfin, c'était pour eux un supplice de voir leurs enfants retenus loin d'eux à titre d'otages. Ils avaient d'ailleurs la conviction que notre but en occupant la partie supérieure des Alpes n'était pas tant de nous ouvrir une route dans les montagnes, que de prendre possession pour toujours de cette région et de l'annexer à notre Province (1).

III. Galba n'avait pas même entièrement terminé ses travaux de cantonnement ni ses ouvrages de défense. Ses approvisionnements, soit en grains, soit en autres vivres, étaient encore tout

(1) C'était raisonner juste.

à-fait insuffisants. Ayant reçu la soumission et les otages des Gaulois, il s'était cru en parfaite sécurité. Il réunit le conseil en toute hâte et recueillit les avis. Le péril était aussi grave qu'il était imprévu et soudain. Toutes les hauteurs voisines couvertes d'une multitude en armes ; les communications coupées ; par suite, tout secours impossible, soit comme renfort, soit comme ravitaillement. La situation paraissait désespérée. Plusieurs exprimèrent l'avis de sacrifier les bagages, de faire une trouée à travers les masses ennemies, et de se sauver par où l'on était venu. Mais l'opinion qui prévalut fut que, tout en réservant çe parti pour la dernière extrémité, on devait tenter le sort des armes et défendre le camp.

IV. Cette résolution venait à peine d'être adoptée, et on avait à peine eu le temps de prendre les dispositions nécessaires pour en assurer l'exécution, lorsque tout à coup l'ennemi, obéissant à un signal, s'élança de toutes parts du haut des montagnes et fit pleuvoir sur nos retranchements pierres et *gœsa* (1). Nos soldats, dont

(1) M. D'Arbois de Jubainville a publié une note très intéressante sur le gœsum, gai en irlandais. Dans un manuscrit du VIIIe siècle, conservé à Saint-Gall, gaide ou gaisatias sert de glose au latin *pilatus*, armé du pilum.

les forces étaient encore toutes fraîches, se défendirent d'abord avec vigueur. Lancés de haut en bas, aucun de leurs traits n'était perdu. Dès qu'un point paraissait dépourvu de défenseurs ou près de faiblir, on y courait pour y porter secours. Mais l'ennemi possédait sur nous un avantage : à mesure que le combat s'avançait, les Gaulois fatigués pouvaient se retirer du champ de bataille et céder la place à des réserves fraîches ; ce qui était absolument impossible aux nôtres, en raison de leur faiblesse numérique. Non seulement nos soldats épuisés n'avaient aucun moyen de s'éloigner momentanément pour reprendre haleine, mais les blessés eux-mêmes se trouvaient condamnés à ne pas quitter leur place de combat.

V. On se battait sans relâche depuis plus de six heures. Nos soldats commençaient à être à

D'après les traditions du VIII[e] siècle, le gœsum gaulois serait donc une arme comparable au pilum romain.

(V. *Revue archéologique* — Gœsa — 1877).

Dans un récit légendaire, écrit en moyen irlandais, on trouve gai (gœsum) dans le sens de javelot. Le gai — dans ce récit — est lancé par un guerrier à un autre guerrier. Ce jeu dangereux se renouvelle trois fois.

(V. *Revue Celtique* 1877).

On se souvient des vers où Virgile nomme le gœsum et où il met cette arme aux mains des Gaulois escaladant le Capitole.

(V. Virgile, *Énéide*, L. VIII, v. 659-662).

bout de leurs forces et même de leurs traits. L'ennemi devenait de plus en plus pressant, les nôtres faiblissaient de plus en plus. Déjà le retranchement était entamé ; déjà le fossé se comblait ; bref le péril était extrême. A ce moment, P. Sextius Baculus, centurion primipile, le même que nous avons vu, plus haut, criblé de blessures à la bataille contre les Nerves, et Caius Volusénus, tribun militaire, officier de tête et de main, accourent ensemble auprès de Galba. Ils lui représentent que l'armée n'a plus qu'une chance de salut, c'est de faire une vigoureuse sortie et de tenter cette suprême ressource. Les Centurions sont convoqués. Les soldats reçoivent les ordres suivants : ils suspendront un instant le combat, et, momentanément, se contenteront de parer ; ils reprendront haleine ; puis, au signal donné, ils se précipiteront hors du camp au pas de charge et mettront tout leur espoir dans leur vaillance.

VI. Nos soldats exécutent ces ordres. Brusquement, par toutes les portes à la fois, ils fondent sur l'ennemi. Ils ne lui laissent le temps ni de se reconnaître, ni de se rallier. Aussitôt la fortune change de face. Les barbares, qui se voyaient déjà maîtres de notre camp, sont enveloppés et taillés en pièces. Le nombre des assail-

lants dépassait trente mille. Plus du tiers fut tué. Le reste, saisi de terreur, prit la fuite, et ne put même pas trouver de refuge sur les hauteurs. Après avoir ainsi dispersé toutes les masses ennemies et s'être emparé de leurs armes, nos soldats rentrèrent dans leur cantonnement et derrière leurs retranchements. Content de sa victoire, Galba ne voulut pas tenter de nouveau la fortune. C'était, il ne l'oubliait pas, dans un tout autre but qu'il était venu hiverner dans cette contrée, bien qu'il eut été détourné de ce but par suite d'événements imprévus. En outre, la question des approvisionnements ne laissait pas de l'inquiéter. Aussi, le lendemain même il livra aux flammes toutes les habitations du bourg et prit la route de la Province. Il ne fut ni inquiété, ni retardé par l'ennemi, et ramena sa légion saine et sauve chez les Nantuates, puis de là chez les Allobroges, où il hiverna.

VII. Après ces événements, César avait toutes sortes de raisons pour regarder la Gaule comme pacifiée : les Belges étaient domptés, les Germains repoussés, les Sédunes vaincus dans les Alpes. Il partit donc, au commencement de l'hiver, pour l'Illyrie dans le dessein de visiter cette contrée et de faire connaissance avec ses

habitants. Tout à coup la guerre se ralluma en Gaule. Voici quelle en fut l'occasion.

Le jeune Paulus Crassus hivernait avec la septième légion chez les Andes, non loin de l'Océan. Manquant de blé dans la région où il se trouvait, il envoya un certain nombre de Préfets et de Tribuns militaires chez les nations d'alentour avec mission de réquisitionner du blé et d'autres vivres. Il envoya, entre autres, Titus Terrasidius chez les Ésuves, Marcus Trébius Gallus chez les Curiosolites, et Quintus Velanius avec Titus Silius chez les Vénètes.

VIII. De tous les peuples qui habitent cette côte maritime, ce dernier est le plus puissant. Les Vénètes possèdent une quantité considérable de navires, qui les mettent en communication constante avec la Bretagne. Ils l'emportent sur tous leurs voisins par leur habileté et leur expérience dans la navigation. Leur mer vaste et orageuse n'offre qu'un très petit nombre de ports, dont ils sont maîtres. Il en résulte que presque tous les peuples qui naviguent dans ces eaux sont obligés de leur payer tribut. Les Vénètes donnèrent le signal du soulèvement en retenant prisonniers Silius et Vélanius. Ils comptaient par ce moyen recouvrer les otages qu'ils avaient livrés à Cras-

sus. Entraînés par leur exemple et obéissant au même motif, leurs voisins, avec cette vivacité qui caractérise la race gauloise, retiennent également prisonniers Trébius et Terrasidius. Cela fait, ils s'envoient tout de suite des députés les uns aux autres, et, par l'organe des personnages les plus considérables de leurs Cités, s'engagent mutuellement, et par serment, à former une ligue et à courir ensemble la même fortune. Ils exhortent les autres peuples d'alentour à ne pas se laisser ravir cette liberté, héritage de leurs pères, et à la préférer au joug des Romains. Tous les peuples du littoral entrent bien vite dans ces sentiments, et ils envoient à Crassus une députation pour lui signifier, au nom de tous, que, s'il veut revoir ses envoyés, il faut qu'il remette les otages.

IX. Crassus rendit compte à César de ces événements. César se trouvait fort éloigné en ce moment. Il envoya des ordres : construire, en l'attendant, des galères sur la Loire, rivière qui se jette dans l'Océan, lever des rameurs dans la Province, rassembler des matelots et des pilotes. Ces divers ordres furent exécutés avec promptitude, et aussitôt que la saison le permit, César rejoignit l'armée. Les Vénètes et les autres populations soulevées sentaient bien la gravité de

l'attentat qu'ils avaient commis en retenant par force et en jetant dans les fers des députés (1), c'est-à-dire des personnages dont le caractère est toujours inviolable et sacré chez toutes les nations. Ce sentiment, et la nouvelle de l'arrivée de César, les poussèrent à faire des préparatifs de guerre proportionnés à la grandeur du danger qui les menaçait. Il s'occupèrent surtout d'armer des navires. Leur confiance était d'autant plus grande qu'ils espéraient tout des conditions topographiques de la contrée. Par terre, nous ne trouverions devant nous que des routes sans cesse submergées par la marée ; par mer, la navigation serait pour nous d'une extrême difficulté en raison de notre ignorance complète de ces parages et par suite de la rareté des ports. Ils savaient cela, et comptaient, en outre, sur le défaut de vivres pour nous forcer à une prompte retraite. Enfin, même en supposant qu'aucune de ces prévisions ne se réalisât, il leur restait dans leur flotte une ressource toute puissante. Les Romains

(1) Ces tribuns militaires, ces chevaliers Romains venus là pour réquisitionner du grain, étaient-ils bien des ambassadeurs proprement dits ? Au surplus, nous verrons au ch. 13 du livre 4 avec quelle désinvolture le Proconsul sautait lui-même à pieds joints par-dessus ces *droits sacrés* qu'il fait ici résonner si haut.

n'avaient pas de marine. De cette côte, où ils venaient faire la guerre, ils ne connaissaient ni les bas-fonds, ni les ports, ni les îles. D'ailleurs quelle différence ne trouveraient-ils pas entre la navigation sur l'Océan vaste et sans bornes, et celle dont ils ont l'habitude sur leur mer fermée !

Après avoir ainsi combiné leur plan, les Vénètes mettent leurs oppides en état de défense ; ils enlèvent tout le blé des campagnes pour l'emmagasiner dans les forteresses ; ils concentrent à Vannes toutes les forces navales dont ils peuvent disposer, sachant bien que ce sera sur ce point que portera la première attaque de César. Ils s'associent pour cette guerre les Osismes, les Lexoves, les Namnètes, les Ambiliates, les Morins, les Diablintres, les Ménapes ; ils vont chercher des secours jusque dans la Bretagne, située vis-à-vis de leurs côtes.

X. Cette guerre présentait les difficultés que l'on vient de voir. Et pourtant de nombreux motifs obligeaient César à l'entreprendre. On l'avait insulté en retenant prisonniers des Chevaliers Romains ; on s'était soulevé contre lui après lui avoir juré obéissance ; on l'avait trahi, après lui avoir remis des otages. Puis cette ligue

était si étendue! César avait à craindre que le jour où une telle révolte resterait impunie, l'exemple des Vénètes ne fut suivi par toutes les autres nations de la Gaule. Il connaissait les Gaulois, leur esprit avide de changements, leur légèreté, leur promptitude à se laisser entraîner à la guerre. N'est-ce pas, d'ailleurs, l'instinct commun à tous les hommes de se passionner pour la liberté et d'abhorrer l'esclavage? Aussi, dans le but de prévenir de nouveaux soulèvements, il divisa son armée en plusieurs corps, de manière à pouvoir occuper militairement une plus grande partie de la Gaule.

XI. Il envoie son Lieutenant Titus Labiénus, à la tête de la cavalerie, chez les Trévires, peuple voisin du Rhin. Il lui donne pour mission de visiter les Rêmes et en général tous les peuples de la Belgique, afin de les maintenir dans le devoir; puis, comme les Belges avaient — disait-on — fait appel aux Germains, de repousser ceux-ci, dans le cas où il tenteraient de passer le fleuve de vive force à l'aide de bateaux. Il ordonne à Paulus Crassus de prendre avec lui douze cohortes légionnaires et une forte cavalerie, et de marcher sur l'Aquitaine, pour empêcher les Aquitains d'envoyer aucun secours aux Celtes, et aussi pour

prévenir le danger d'une coalition entre des peuples si puissants. Il envoie son Lieutenant Quintus Titurius Sabinus, avec trois légions, chez les Unelles, les Curiosolites, et les Lexoves, pour tenir en respect ce groupe d'ennemis.

Cela fait, il confie au jeune Decius Brutus le commandement de la flotte et celui des vaisseaux gaulois que les Pictons, les Santons et autres populations soumises avaient reçu l'ordre de fournir. Il lui ordonne de se porter le plus vite possible chez les Vénètes, et s'y dirige de sa personne avec l'armée de terre.

XII. Voici quelle était généralement la position de leurs oppides. Ils étaient situés à l'extrémité de langues de terre et sur des promontoires. La marée haute les rendait inaccessibles aux troupes de pied (et ce phénomène se reproduit périodiquement deux fois en vingt-quatre heures); la marée basse les rendait inaccessibles aux vaisseaux, que le reflux eût laissés à sec. Ainsi le flux et le reflux servaient tour à tour à les défendre. Parvenait-on, à force de travail, à surmonter ces obstacles; après avoir entassé roches sur roches au fond de la mer, réussissait-on enfin à élever la terrasse au niveau des murailles ? Les assiégés n'avaient pas plus tôt renoncé à l'espoir

de vaincre, qu'ils faisaient approcher une nombreuse flottille, ressource inépuisable pour eux. Ils chargeaient sur leurs bâtiments tout ce qu'ils possédaient, et se retiraient tout simplement dans les oppides voisins. Là, ils se confiaient de nouveau aux avantages de la position. Pendant la plus grande partie de l'été, cette tactique leur fut d'autant plus aisée que notre flotte se trouvait retenue par les gros temps et que la navigation était extrêmement difficile pour elle sur cette mer vaste, sans bornes, avec des marées très fortes, et une côte, pour ainsi dire, sans ports.

XIII. Voici comment leurs vaisseaux sont construits et armés. Ils ont la carène sensiblement plus plate que les nôtres, ce qui leur permet d'être moins incommodés par les bas-fonds et par la marée basse. Leurs proues sont très hautes ; leurs poupes, en état de résister aux plus fortes lames et aux tempêtes. Les bâtiments sont entièrement de chêne, à l'épreuve de tout choc et de toute insulte. Les bancs sont faits de poutres d'un pied d'équarrissage, fixées à l'aide de chevilles de fer grosses comme le pouce. Au lieu de câbles, des chaînes de fer pour les ancres. Quant aux voiles, elles sont faites de peaux amincies et souples, soit manque de lin, ou ignorance de

l'art de tisser, soit plutôt que des voiles ordinaires leur paraissent insuffisantes pour l'Océan, avec des tempêtes si terribles, des vents si impétueux et des bâtiments si pesants. Dans l'action, nos vaisseaux n'avaient qu'une supériorité sur ceux des Vénètes : c'était leur agilité, la vitesse due à leurs rames. Pour tout le reste, ceux des Vénètes étaient mieux appropriés aux conditions spéciales de cette côte, à la violence des tempêtes qui y règnent. Telle était leur solidité, que nos éperons demeuraient sans effet sur eux. L'élévation de leur bordage opposait un rempart à nos traits, et rendait, en outre, fort difficile l'usage des grappins. En cas de rafale, ils s'abandonnaient au vent, souffraient moins que nous, s'arrêtaient sans inconvénients sur les laisses de la basse mer, et dans le reflux n'avaient rien à craindre ni des roches, ni des brisants. Tous dangers redoutables pour nous.

XIV. César s'empara de plusieurs oppides. Mais il s'aperçut bien vite qu'il perdait sa peine. Il avait beau emporter des places, il ne pouvait ni empêcher les Vénètes de lui échapper, ni, en somme, leur faire le moindre mal. Il prit le parti d'attendre la flotte. Dès qu'elle fut en vue et que les Vénètes l'aperçurent, environ deux cent vingt

de leurs bâtiments parfaitement armés et équipés sortirent du port et vinrent prendre position en face des nôtres. Brutus, qui commandait en chef, ainsi que les Tribuns et Centurions chargés du commandement particulier de chacun des vaisseaux, se trouvaient dans une très grande perplexité. Ils ne savaient trop de quelle façon attaquer. L'éperon serait tout à fait illusoire. Quand aux tours, on aurait beau faire, jamais on ne les élèverait aussi haut que les poupes des navires gaulois ; par suite, nous aurions de notre côté un très grand désavantage, puisque nous serions obligés de lancer nos traits de bas en haut, tandis que les gaulois seraient tout à leur aise pour nous accabler des leurs. Une seule chose nous servit sérieusement. On emmancha à de longues perches des faux tranchantes, dans le genre de celles dont on se sert dans les sièges. Au moyen de ces faux, on accrochait les cordages qui fixaient les vergues aux mâts, on tirait en s'éloignant vivement à force de rames, et tous les cordages se trouvaient coupés. Les cordages coupés, les vergues tombaient nécessairement. Or, comme toute la force des vaisseaux gaulois résidait dans leur voilure et dans leurs agrès, en les perdant ils étaient réduits à l'impuissance. Dès lors, ce

n'était plus qu'une question de valeur, et sur ce terrain-là nos soldats n'avaient pas de peine à retrouver leur supériorité, d'autant mieux que la bataille se livrait sous les yeux de César et de toute l'armée, et que la moindre action d'éclat était sûre de ne point passer inaperçue. En effet, l'armée occupait toutes les collines et tous les points dominants, d'où le regard s'étend sur la mer.

XV. Une fois désemparé par le moyen expliqué plus haut, chaque navire gaulois était enveloppé par deux ou trois des nôtres, et nos soldats, avec un élan superbe, l'attaquaient à l'abordage. Les barbares s'aperçurent de notre tactique. Ne sachant que faire pour la déjouer, voyant d'ailleurs qu'un grand nombre de leurs bâtiments étaient déjà tombés en notre pouvoir, ils ne songèrent plus qu'à chercher leur salut dans la fuite. Mais, au moment même où leurs vaisseaux manœuvraient pour prendre le vent, survint un calme plat. Cette circonstance, si opportune pour nous, compléta notre victoire. Nos soldats abordèrent et prirent l'un après l'autre chacun des navires. De toute cette immense flotte il ne s'échappa qu'un très petit nombre de vaisseaux, qui, à la faveur de la nuit, réussirent à gagner la

côte. La bataille avait duré depuis la quatrième heure (10 h. matin) jusqu'au coucher du soleil.

XVI. Cette victoire termina d'un seul coup la guerre des Vénètes et du littoral tout entier. En effet, non seulement tous les jeunes gens, mais même parmi les hommes d'un certain âge, tous ceux qui comptaient pour quelque chose soit pour l'intelligence, soit pour le rang, s'étaient donné rendez-vous là ; tout ce que la région possédait de vaisseaux s'y était rassemblé. Cette flotte anéantie, il ne restait plus aux Vénètes ni refuge pour se sauver plus loin, ni ressources pour défendre leurs autres oppides. Aussi se rendirent-ils corps et biens. César, dans le but d'apprendre aux barbares à respecter à l'avenir le droit des ambassadeurs, résolut de frapper les Vénètes d'un châtiment terrible. Il fit mettre à mort le Sénat (1) et vendre le reste sous la couronne (2).

(1) Plutarque, le panégyriste de César, garde sur cette guerre contre les Vénètes un silence absolu. Ne serait-ce pas un peu à cause de cet odieux massacre des sénateurs, l'une des plus grosses taches de la gloire de César ?

(2) L'origine de l'expression n'est pas absolument certaine. Les uns disent : les prisonniers mis en vente stationnaient dans des sortes de halles, à la porte desquelles on pendait une couronne à titre d'indication, d'enseigne.

XVII. Tandis que ces événements s'accomplissaient chez les Vénètes, Quintus Titurius Sabinus arrivait sur le territoire des Unelles avec les forces que César lui avait confiées. A la tête de cette nation était Viridovix, général en chef de toutes les populations soulevées. Il avait réuni sous son commandement une armée et des forces imposantes. Peu de jours après l'arrivée de Sabinus, les Aulerkes Eburovikes et les Lexoves massacrèrent leur Sénat qui refusait de nous déclarer la guerre, fermèrent leurs portes et vinrent grossir l'armée de Viridovix. En outre, il était accouru là de tous les points de la Gaule une foule d'hommes perdus, de voleurs, arrachés à leurs champs et à leurs travaux quotidiens par l'appât du pillage et la passion de la guerre. Sabinus s'était retranché dans un camp parfaitement choisi et présentant toutes les sécurités. Il y restait obstinément renfermé, bien que Viridovix campât en face de lui à une distance de deux mille pas seulement, bien que chaque jour il déployât

Les autres disent : les prisonniers destinés à être vendus portaient sur la tête une couronne, qui signifiait « objet à vendre », tout comme nos chevaux exposés pour être vendus soit dans nos marchés, soit dans nos foires, sont ornés d'un bouchon de paille à la queue.

Cette seconde opinion est la plus probable.

ses troupes et lui offrît la bataille. Cette inaction attira sur Sabinus, non seulement le mépris de l'ennemi, mais même les railleries de ses propres soldats. Les Gaulois étaient si bien convaincus de la terreur qu'ils lui inspiraient, qu'ils poussaient l'audace jusqu'à s'avancer aux pieds des retranchements. Voici quel était le vrai motif de la conduite de Sabinus. Il estimait que son devoir de simple Lieutenant, surtout en l'absence de son Général en chef, était d'éviter la bataille avec un ennemi si nombreux, à moins d'avoir pour soi de grandes chances de succès, telles que l'avantage de la position, ou quelque autre circonstance favorable.

XVIII. Sabinus se garde bien de détromper l'ennemi. Mais parmi les Gaulois qui sont auprès de lui comme auxiliaires, il avise un homme adroit et rusé. A force de séductions et de promesses, il le décide à passer dans le camp ennemi et lui enseigne le rôle qu'il doit jouer. Cet homme se présente aux Gaulois comme un déserteur. Il leur expose la terreur des Romains. « César — « ajoute-t-il — se trouve en ce moment chez les « Vénètes dans une situation des plus critiques. « Pas plus tard que cette nuit, Sabinus va « décamper à la dérobée pour se porter à son

« secours ». A cette nouvelle, chacun s'écrie : « Ne laissons pas échapper une si belle occasion ! « Attaquons le camp sur l'heure ! » Plusieurs motifs inspiraient aux Gaulois cette résolution : la pusillanimité dont Sabinus avait fait preuve les jours précédents ; les récits affirmatifs du déserteur ; puis le manque de vivres, détail dont les Gaulois s'étaient peu inquiétés ; enfin, l'espérance d'un heureux succès du côté de Vannes, et cette disposition naturelle qui nous porte à croire aisément ce que nous désirons. Entraînés par ces divers sentiments, ils ne se séparent pas avant d'avoir arraché à Viridovix et aux autres chefs la permission de prendre immédiatement les armes et de marcher contre notre camp. Aussitôt, joyeux comme s'ils tenaient déjà la victoire, ils se munissent de sarments et de broussailles, destinés à combler les fossés des Romains et vont droit au camp.

XIX. Le camp était assis sur une hauteur. Il était séparé du fond de la vallée par une côte en pente douce d'une longueur de mille pas environ. Dans le but de laisser aux Romains le moins de temps possible pour se rassembler et pour revêtir leurs armes, les Gaulois escaladèrent cette côte au pas de course. Ils arrivèrent en haut tout essou-

flés. Sabinus encourage ses soldats, impatients de combattre, et donne le signal. Puis, pendant que les barbares sont encore embarrassés sous leurs fascines, Sabinus fait ouvrir brusquement deux portes, et se précipite sur eux au pas de charge. L'avantage du terrain, l'inhabileté des Gaulois, leur lassitude, joints à la bravoure de nos soldats et à l'expérience qu'ils avaient acquise dans les batailles antérieures, tout contribue à assurer notre succès. Les Gaulois furent rompus au premier choc et tournèrent immédiatement les talons. Sans pouvoir se rallier, ils furent poursuivis par nos soldats, dont les forces étaient toutes fraîches. On en fit un grand carnage. Puis la cavalerie s'élança contre les fuyards et n'en laissa échapper qu'un bien petit nombre. Ainsi, le jour même où Sabinus reçut la nouvelle de la bataille navale gagnée contre les Vénètes, César apprit, de son côté, la victoire remportée par Sabinus. Toutes les nations soulevées firent aussitôt leur soumission à Titurius. Car, autant les Gaulois apportent de vivacité et d'enthousiasme à se lancer dans une guerre, autant ils sont incapables de fermeté et de constance dès qu'il s'agit de supporter les revers.

XX. Presque dans le même temps, Paulus Crassus était arrivé dans l'Aquitaine, qui, tant

pour l'étendue que pour la population, forme (comme on l'a dit plus haut) le tiers de la Gaule. Appelé à faire la guerre dans une contrée où, peu d'années auparavant, le Lieutenant Lucius Valérius Préconinus avait été défait et tué, et le Proconsul Lucius Mallius mis en fuite après avoir perdu tous ses bagages, Crassus comprit qu'il ne pouvait déployer trop d'activité. Il pourvut à ses approvisionnements, rassembla les auxiliaires et la cavalerie, désigna nominativement et appela à lui de Toulouse et de Narbonne, cités Provinciales voisines de l'Aquitaine, une élite de combattants intrépides; puis entra avec ses troupes sur le territoire des Sotiates. A la nouvelle de cette invasion, les Sotiates mirent sur pied des forces importantes, notamment de la cavalerie, leur arme principale, et vinrent attaquer les Romains en marche. L'affaire débuta par un engagement de cavalerie. Leurs cavaliers ayant été repoussés, les nôtres venaient de s'élancer à leur poursuite, lorsque tout à coup leur infanterie, qu'ils avaient mise en embuscade dans un vallon, entra en ligne. Elle assaillit nos soldats, qui n'étaient pas en ordre de bataille, et le combat recommença.

XXI. Il fut long et acharné. Enflés de leurs anciennes victoires, les Sotiates considéraient le

salut de l'Aquitaine comme attaché à leur vaillance ; de leur côté, nos soldats étaient jaloux de montrer ce dont ils étaient capables en l'absence de leur Général, complètement isolés des autres légions, et sous les ordres d'un tout jeune chef. Enfin, les ennemis, couverts de blessures, montrèrent les talons. On en fit un grand carnage. Après quoi, Crassus, sans s'arrêter, marcha sur l'oppide des Sotiates et mit le siège devant cette place. Il trouva une résistance vigoureuse et fut obligé d'établir des mantelets et des tours. Tantôt les Gaulois faisaient des sorties ; tantôt ils creusaient sous nos mantelets et sous notre terrasse des galeries souterraines (genre d'ouvrages où ils sont très experts à cause des mines et des exploitations métallurgiques qui abòndent chez eux). Mais, voyant que tous leurs efforts échouaient contre la vigilance de nos soldats, ils députèrent à Crassus et présentèrent leur soumission. Crassus l'accepta, et leur ordonna de livrer leurs armes. Ils obéirent.

XVII. Tandis que nous étions tout entiers à cette affaire, voici ce qui se passait sur un autre point de l'oppide. Adiatunn, le général en chef des Gaulois, avait sous ses ordres six cents de ces guerriers qui se dévouent à un chef en vertu d'un

pacte, et que, chez ces peuples, on nomme des *Soldures*. Voici en quoi consiste la condition des Soldures. Le chef auquel ils se sont attachés par les liens de l'amitié, les admet, en échange, à partager avec lui, sa vie durant, tous les avantages matériels dont il jouit lui-même. Ce chef vient-il à périr de mort violente? Ses Soldures doivent partager son sort, et, au besoin, se tuer eux-mêmes. Et jamais, de mémoire d'homme, il ne s'est encore rencontré jusqu'ici un seul Soldure qui, son chef étant mort, se soit refusé à mourir immédiatement après lui. Ce fut à la tête de guerriers de ce genre qu'Adiatunn tenta une sortie. Aux clameurs qui s'élevèrent de ce côté des retranchements, nos soldats coururent aux armes. La lutte fut très vive; mais Adiatunn finit par être rejeté dans la place. Crassus ne laissa pas de lui accorder les mêmes conditions qu'aux autres Sotiates.

XXIII. Après avoir pris possession des armes et des otages, Crassus se dirigea sur le territoire des Vocates et des Tarusates. Ces barbares s'émurent en apprenant que Crassus avait pu en si peu de jours se rendre maître d'une place défendue non seulement par sa position, mais par des ouvrages. Ils se mirent à expédier des hérauts

dans toutes les directions, à se liguer entre eux, à échanger des otages, et à rassembler des troupes. Ils députèrent jusque chez les peuples d'Espagne Citérieure, voisins de l'Aquitaine, et tirèrent de cette contrée des troupes et des chefs. Une fois en possession de toutes ces forces, ils se préparent à faire la guerre en grand et à mettre en ligne de grandes masses d'hommes. Ils choisissent pour chefs des hommes qui avaient servi sous Quintus Sertorius et fait toutes ses campagnes, et qu'ils estimaient comme des militaires d'une science consommée. Ils furent initiés par eux à la tactique Romaine. Ils apprirent d'eux à choisir leurs positions, à fortifier leurs camps, à intercepter nos convois de vivres. Crassus, en raison de la faiblesse numérique de son armée, ne pouvait pas former de détachements. Les Gaulois, au contraire, grâce à leur multitude, pouvaient se répandre dans la campagne et occuper les routes sans dégarnir leur camp. Par suite, nos approvisionnements et nos convois ne nous parvenaient qu'avec une extrême difficulté. Enfin, chaque jour, l'ennemi augmentait en nombre. En présence de ces considérations, Crassus jugea que le mieux pour lui était de livrer bataille au plus tôt. Il proposa la chose au Conseil. Tout le monde

partagea son sentiment et la bataille fut fixée au lendemain.

XXIV. Au point du jour, Crassus fit sortir du camp toutes ses forces. Il les rangea sur deux lignes, avec les auxiliaires au centre, et attendit ce que ferait l'ennemi. Les Gaulois se voyaient tellement supérieurs à nous par le nombre, et le sentiment de leur vieille réputation guerrière leur donnait tant de confiance, qu'ils ne concevaient aucun doute sur le sort d'une bataille contre cette poignée d'hommes. Mais ils jugèrent plus sûr encore de nous bloquer, de nous réduire à la famine, et de triompher de nous sans qu'il leur en coutât une goutte de sang. Dans le cas où le manque de vivres nous forcerait à battre en retraite, ils profiteraient pour nous attaquer du moment où nous serions en marche, embarrassés sous le poids de nos bagages et démoralisés. Tel fut l'avis des chefs ennemis. En conséquence, ils laissèrent Crassus déployer son armée en bataille, et se tinrent immobiles dans leurs lignes. Crassus ne se trompa nullement sur le motif de leur inaction ; mais ses soldats prirent ce refus de combattre pour de la peur, et ils n'en furent que plus impatients d'en venir aux mains. Ils demandèrent a grands cris qu'on les menât sans retard à

l'ennemi. En voyant cet enthousiasme général, Crassus harangue les soldats et s'avance contre le camp gaulois.

XXV. Les uns comblaient les fossés ; les autres faisaient pleuvoir des traits sur les retranchements et sur le rempart pour en écarter les défenseurs. Les auxiliaires, sur lesquels Crassus ne comptait guère comme combattants, étaient employés au service des pierres et des traits, au transport des fascines. Ils avaient l'air de prendre part à l'action comme les légionnaires. De son côté, l'ennemi combattait avec solidité et avec bravoure. Il nous lançait ses traits de haut en bas et aucun d'eux n'était perdu. On en était là, quand nos cavaliers, ayant fait le tour du camp, vinrent informer Crassus que les fortifications étaient moins complètes du côté de la porte Décumane, et que, par là, on pouvait aisément pénétrer dans le camp.

XXVI. Crassus recommande aux Préfets de cavalerie d'encourager l'ardeur de leurs hommes par des promesses et par l'espoir de récompenses exceptionnelles. Il leur explique son plan. Conformément à ses instructions, ces officiers tirent du camp les quatre cohortes qui y étaient restées pour le garder, et qui, par conséquent, se trou-

vaient encore toutes fraîches. Ils prennent un long détour pour échapper aux regards de l'ennemi, et, tandis que tous les yeux et toutes les pensées sont à la bataille, par une marche rapide ils se portent vers les retranchements en question. Ils les forcent, pénètrent dans l'intérieur du camp ennemi, et y prennent position avant que les Gaulois aient eu le temps de s'apercevoir de leur présence ou de se rendre compte de ce qui se passe. Nos soldats entendent tout d'un coup de ce côté le cri des leurs. Ils croient déjà la victoire gagnée, et, ce qui ne manque jamais d'arriver dans ces cas-là, oublient leur fatigue et retrouvent une vigueur nouvelle. Les Gaulois, se voyant enveloppés de toutes parts et comprenant que tout est perdu pour eux, se précipitent du haut de leurs retranchements et cherchent leur salut dans la fuite. La cavalerie les poursuivit en rase campagne. Des cinquante mille Aquitains et Cantabres qui étaient là, à peine laissa-t-elle échapper le quart. Elle ne rentra au camp que fort avant dans la nuit.

XXVII. A la nouvelle de cette victoire, la plupart des peuples de l'Aquitaine firent leur soumission et envoyèrent spontanément des otages à Crassus : notamment les Tarbelles, les

Bigerrions, les Ptianes, les Vocates, les Tarusates, les Élusates, les Gaites, les Auskes, les Garumnes, les Sibuzates, et les Cocosates. Quelques nations très éloignées, se fiant à l'approche de l'hiver, furent les seules qui s'abstinrent.

XXVIII. A peu près dans le même temps, César, malgré la saison avancée, entreprit une autre guerre, qu'il comptait terminer promptement. Tandis que tous les autres peuples de la Gaule avaient fait leur soumission, seuls, les Morins et les Ménapes restaient en armes ; seuls, ils n'avaient jamais envoyé de députés à César pour demander la paix. César se porta chez eux avec son armée. Ils adoptèrent un système de défense tout à fait différent de celui des autres Gaulois. Voyant que tant de nations puissantes qui s'étaient hasardées à lutter contre nous en batailles rangées, avàient toujours été battues et écrasées, ils se gardèrent d'imiter cet exemple ; mais, comme leur territoire était couvert de marais et de forêts, ils s'y réfugièrent avec tout ce qu'ils possédaient. César arriva sur la lisière de ces forêts. Déjà il avait commencé à retrancher son camp et on n'avait encore aperçu nulle trace d'ennemis. Tout à coup, pendant que les hommes étaient dispersés pour le travail, les Gaulois

s'élancent de l'intérieur des bois et fondent sur nous de toutes parts. Nos soldats coururent aux armes et rejetèrent l'ennemi dans la forêt. Ils lui tuèrent beaucoup de monde, mais, s'étant emportés à les poursuivre, ils s'aventurèrent dans des endroits impraticables, et essuyèrent quelques pertes.

XXIX. Les jours suivants, César résolut de s'ouvrir à la hache un chemin à travers la forêt, dans la direction de l'ennemi. Pour éviter que ses soldats ne fussent surpris et attaqués de flanc pendant qu'ils étaient sans armes, au fur et à mesure que les arbres étaient abattus, on en faisait des amoncellements à droite et à gauche, en manière de retranchements. Une superficie considérable fut ainsi mise à bas en quelques jours avec une incroyable rapidité. Déjà nos soldats s'étaient emparés des troupeaux et de la queue des bagages, déjà les Gaulois étaient réduits à s'enfoncer dans la profondeur de leurs forêts, quand les mauvais temps survinrent. On fut forcé d'arrêter les travaux, et, les pluies ne s'arrêtant pas, il devint totalement impossible de laisser plus longtemps les soldats sous la tente. César, après avoir ravagé les champs, brûlé tous les villages et toutes les habitations isolées,

ramena son armée et la mit en quartiers d'hiver chez les Aulerkes, chez les Lexoves et chez les autres peuples récemment soulevés.

LIVRE IV

Invasion des Usipètes et des Tenctères — César les défait au confluent de la Meuse et du Rhin — 1er passage du Rhin — Dumnorix — 1re expédition en Bretagne.

(699 de Rome — 55 av. J.-C.)

I. L'hiver suivant, sous le Consulat de Cnéius Pompée et de Marcus Pison, les Usipètes et les Tenctères, deux peuples Germains, rassemblés en une multitude considérable, franchirent le Rhin non loin de son embouchure. Voici quelle était la cause de cette émigration. Depuis longtemps ils étaient en but aux attaques des Suèves. La guerre les accablait et les mettait dans l'impuissance de cultiver leurs champs. De toutes les nations Germaines, celle des Suèves est de beaucoup la plus importante et la plus belliqueuse. Les Suèves — à ce qu'on dit — possèdent cent cantons. Chaque année, chacun de ces cantons fournit mille guerriers qui vont combattre au

dehors, pendant que les autres demeurent au pays et cultivent la terre pour eux-mêmes et pour les absents. L'année suivante, c'est leur tour de rester aux champs, et ce sont les laboureurs de la saison précédente qui deviennent les guerriers. Grâce à cette combinaison, il n'y a jamais d'interruption ni dans les travaux de l'agriculture, ni dans la pratique de la guerre. Personne chez eux ne possède un morceau de terre qui lui appartienne en propre. Nul n'a le droit de rester plus d'une année sur le même champ pour cultiver. Les Suèves ne font pas grand usage du blé. Leur principale nourriture consiste dans le lait et la viande de leurs troupeaux. Ils vivent aussi beaucoup de la chasse. Cette dernière habitude, ce genre de nourriture, une activité incessante et une liberté sans bornes, fruit de leur éducation première (car dans leur enfance on ne les astreint à aucune discipline et ils s'accoutument à n'avoir aucune autre règle que leur volonté), telles sont les conditions qui favorisent le développement de leur vigueur physique et qui font d'eux des hommes d'une taille colossale. Sous un climat extrêmement rigoureux, tel qu'est le leur, ils ont l'habitude de porter pour tout vêtement des peaux de bêtes, dont l'exiguité ne leur couvre

qu'une partie du corps, et de se baigner dans les rivières.

II. Ils ouvrent leur pays aux marchands, mais c'est moins pour leur acheter des objets importés, que pour leur vendre le butin qu'ils font à la guerre. Bien plus. Ces chevaux étrangers, qui font la passion des Gaulois, et que ceux-ci paient si cher, les Germains n'en veulent pas pour leur propre usage. Leurs poulains indigènes sont laids et défectueux ; mais ils savent si bien les façonner par l'exercice et l'entraînement, qu'ils réussissent à obtenir d'eux des bêtes de très grand service. Dans leurs combats de cavalerie, très souvent ils sautent à bas de leurs montures et combattent à pied. Ils dressent leurs chevaux à rester immobiles sur place en les attendant, et, en cas de besoin, ils reviennent vivement à eux. Rien de plus honteux, rien de plus lâche, d'après leurs idées, que de se servir d'une selle. Aussi, quel que soit le nombre des cavaliers ennemis, et si peu nombreux qu'ils puissent être eux-mêmes, dès qu'ils voient ceux-ci montés en selles, jamais ils n'hésitent à les attaquer. Ils défendent expressément l'importation du vin. Ils disent que cette boisson n'est bonne qu'à énerver l'homme et à l'efféminer.

III. Ils mettent leur plus grande gloire nationale à être entourés de vastes solitudes. Cela signifie, suivant eux, qu'un grand nombre de peuples se sont trouvés dans l'impuissance de résister à leurs armes. Aussi d'un côté de leur territoire s'étend une région inhabitée dont la superficie — à ce que l'on prétend — ne mesure pas moins de six cent mille pas (888 kilom.) ; de l'autre côté habitent les Ubes. Ce dernier peuple fut jadis nombreux, et même florissant, autant que peut l'être un peuple Germain. Il est un peu plus civilisé que les autres nations de cette race, et cela pour deux raisons. La première, c'est qu'il touche au Rhin, et qu'il reçoit continuellement les visites des marchands ; la seconde, c'est que, vivant dans le voisinage des Gaulois, il a subi quelque influence de leur contact. Maintes fois, les Suèves tentèrent par la guerre d'expulser ce peuple de son territoire ; jamais ils n'y réussirent, à cause de la puissance numérique des Ubes. Mais ils firent d'eux leurs tributaires et les réduisirent à un état d'abaissement et d'impuissance.

IV. Pareille infortune était arrivée aux Usipètes et aux Tenctères, dont nous venons de parler. Après avoir, de longues années, résisté aux armes des Suèves, ils finirent par être chassés de leur

territoire. Pendant trois ans, ils errèrent à travers la Germanie, allant de tous les côtés, et finalement arrivèrent sur les bords du Rhin. Là habitaient les Ménapes, dont les champs, les habitations isolées et les bourgs s'étendaient sur les deux rives du fleuve. Les Ménapes, épouvantés à l'aspect de cette masse d'hommes, évacuèrent leurs possessions d'au delà du Rhin, organisèrent la défense en deçà, et s'opposèrent au passage des Germains. Ceux-ci, après avoir tout essayé, comprirent qu'ils ne pourraient effectuer le passage, ni de vive force, faute de bateaux, ni à la dérobée, les Ménapes ayant établi des postes [aux endroits guéables]. Ils eurent recours à une ruse. Ils feignirent de s'éloigner et de reprendre le chemin de leur pays. Mais, après trois journées de marche, ils rebroussent chemin, et franchissent à cheval en une seule nuit toute la distance parcourue. Les Ménapes étaient sans défiance. Dès qu'ils avaient appris par leurs éclaireurs le départ des Germains, ils s'étaient immédiatement réinstallés dans leurs bourgs transrhénans. Les Germains tombent sur eux à l'improviste, les massacrent et font main basse sur leurs bateaux. Pendant ce massacre, l'autre moitié des Ménapes, les Ménapes Cisrhénans, se reposaient paisible-

ment chez eux, et, avant qu'ils n'eussent eu le temps de rien soupçonner, les Germains avaient déjà franchi le Rhin. Les vainqueurs s'établirent dans les demeures des vaincus, et vécurent le reste de l'hiver avec les provisions amassées par ces derniers.

V. César, ayant appris ces événements, songea avec inquiétude à la légèreté des Gaulois, si versatiles dans leurs résolutions, si avides de changements. Il se dit que leur fidélité ne devait lui inspirer aucune confiance. C'est la coutume en Gaule de forcer les voyageurs à s'arrêter, même quand ceux-ci n'en ont pas la moindre envie, de les interroger sur ce qu'ils ont entendu dire, sur ce qu'ils savent par eux-mêmes. Tout marchand qui arrive dans une ville est aussitôt entouré. Il faut qu'il dise à haute voix et de quel pays il vient et ce qu'il y a de nouveau par là. Souvent, c'est sur l'impression produite par ces « on dit », par ces racontars, que les Gaulois prennent leurs décisions dans des circonstances graves. Ils ne tardent pas à s'en repentir, car ces nouvelles, sur la foi desquelles ils agissent, ne sont rien moins qu'exactes, et la plupart des gens qu'ils questionnent ainsi leur servent des mensonges dans le but de leur être agréables.

VI. César, à qui ces habitudes gauloises étaient bien connues, voulut prévenir une guerre plus sérieuse. Il rejoignit l'armée plus tôt que de coutume. Aussitôt arrivé, il reconnut que ses craintes s'étaient réalisées. Plusieurs peuples de la Gaule avaient envoyé des députés aux Germains, les avaient engagés à quitter les rives du Rhin, promettant de fournir tout ce que ceux-ci demanderaient. Guidés par cet espoir, les Germains s'étaient bientôt répandus plus loin, et déjà ils avaient atteint le territoire des Éburons et des Condruses, clients des Trévires. César convoqua immédiatement les chefs Gaulois. Il feignit d'ignorer ce qui s'était passé, leur adressa des paroles d'affection et d'encouragement, leur donna l'ordre de fournir de la cavalerie, et résolut de marcher contre les Germains.

VII. César, après avoir pourvu aux vivres et levé sa cavalerie, se mit en marche du côté où il entendait dire qu'étaient les Germains. Il n'était plus séparé d'eux que par une distance de quelques étapes, lorsqu'il reçut leurs envoyés. Voici ce que dirent ceux-ci : « Ce n'est pas nous qui « attaquons les premiers le peuple Romain ; mais, « si le peuple Romain nous attaque, nous sommes « tout prêts à lui répondre. Combattre et ne jamais

« supplier, quel que soit l'ennemi qui nous « déclare la guerre, telle est la coutume que nous « ont léguée nos ancêtres. Voici pourtant ce que « nous avons à vous représenter : c'est malgré « nous, c'est chassés de notre pays que nous « sommes entrés dans la Gaule. Si les Romains « veulent rester en bonnes relations avec nous, « nous pourrons devenir pour eux des alliés « utiles. Qu'ils nous désignent un territoire, ou « qu'ils nous laissent occuper celui que nous « devons à nos armes. Nous n'avons encore « reculé que devant un seul peuple, les Suèves, « contre lesquels les Dieux mêmes seraient « impuissants. Mais, excepté les Suèves, il n'y a « sur terre aucune nation capable de résister à « nos armes. »

VIII. César fit la réponse qui lui parut opportune, mais ses conclusions furent les suivantes : « Je ne puis lier avec vous aucune relation « d'amitié tant que vous serez sur le sol de la « Gaule. Il n'est pas juste que des gens s'empa- « rent du territoire des autres, sous le prétexte « qu'ils n'ont pas su défendre le leur. Il n'y a en « Gaule aucun territoire inhabité, aucun champ « que l'on puisse donner sans faire tort à quel- « qu'un, surtout lorsqu'il est question de l'éta-

« blissement d'une pareille multitude d'hommes.
« Il y a une chose que vous pouvez faire, c'est de
« vous établir sur le territoire des Ubes. Juste-
« ment leurs députés sont, à l'heure qu'il est,
« dans mon camp. Ils viennent se plaindre à moi
« des violences exercées contre eux par les
« Suèves, et solliciter mon appui. Je me charge
« de les faire adhérer à cet arrangement. »

IX. Les députés dirent qu'ils allaient reporter cette réponse à leurs compatriotes, que l'on en délibérerait et qu'ils seraient de retour dans trois jours. D'ici là, ils demandaient à César de ne pas porter son camp plus loin. César répondit que c'était là une concession impossible de sa part. Il savait, en effet, qu'une grande partie de la cavalerie Germaine avait, quelques jours auparavant, été envoyée au delà de la Meuse chez les Ambivarites, pour fourrager et chercher des vivres. Il pensait bien que ce délai, qu'ils voulaient obtenir, n'était qu'un prétexte pour donner à cette cavalerie le temps de revenir.

X. La Meuse prend sa source dans les montagnes des Vosges, chez les Lingons. Elle reçoit un bras du Rhin, le Wahall, forme avec lui l'île des Bataves, et va se jeter dans l'Océan à environ

quatre-vingt mille pas (118 kilom.) de là (1). Le

(1) Le texte ici paraît avoir été altéré.

Le voici, tel que le présentent la plupart des manuscrits, même les meilleurs :

Mosa profluit ex monte Vogeso... parte quadam ex Rheno receptâ, quæ appellatur Vacalus, insulam efficit Batavorum, in Oceanum influit, neque longius ob Oceano millibus passuum LXXX in Rhenum influit.

C'est-à-dire, mot pour mot :

La Meuse prend sa source dans le mont Vosgèse... Elle reçoit un bras du Rhin, qui s'appelle le Wahall, forme l'île des Bataves, se jette dans l'Océan, et, à une distance d'environ 80,000 pas de l'Océan, se jette dans le Rhin.

Le général Creuly élucide, à sa façon, cet étonnant brouillamini.

« La plume rapide de l'écrivain, entraînée par le mouve-
« ment de la phrase, verse — dit-il — la Meuse dans l'Océan.
« Puis elle se rectifie en faisant couler d'abord la Meuse dans
« le Rhin ; et, en définitive, c'est le Rhin qu'elle jette à la
« mer par toutes ses embouchures ».

L'explication ne manque pas d'originalité, mais ne sera-t-elle pas jugée un peu trop fantaisiste ?

Les commentateurs de tous les temps ont — cela va sans dire — entassé sur cette phrase gloses sur gloses, corrections sur corrections.

Lemaire, lui, déclare s'en tenir à la leçon vulgaire, la seule intelligible : « insulam efficit Batavorum, neque longius
« ab eo (id est locum ubi Wahalem recepit) millibus passuum
« LXXX in Oceanum transit ». On a vu que, nous aussi, nous avions adopté cette leçon.

Cette phrase soulève encore une autre difficulté, celle de la distance. Mais l'auteur de la *Vie de César* offre de ce problème une solution acceptable.

« L'étude des lits abandonnés du Rhin porte à croire que le

Rhin, lui, prend sa source dans les Alpes, chez les Lépontes. Il traverse les territoires des Nantuates, des Helvètes, des Séquanes, des Médiomatrikes, des Tribokes et des Trévires. Ses eaux sont rapides, son parcours immense. En approchant de l'Océan, il se divise en plusieurs bras et forme un grand nombre d'îles importantes. La plupart de ces îles sont habitées par des peuplades sauvages et féroces, dont un certain nombre passent pour se nourrir exclusivement de poissons et d'œufs d'oiseaux. Enfin, il se jette dans l'Océan par un grand nombre d'embouchures.

VI. César n'était plus qu'à douze mille pas (18 k.) de l'ennemi, lorsque, conformément à la convention, les députés revinrent. Ils nous trouvèrent en marche, et supplièrent César de ne pas s'avancer plus loin. Voyant que César ne voulait tenir aucun compte de leurs prières, ils lui demandèrent d'envoyer pour le moins à sa cavalerie, qui marchait en avant-garde, défense d'engager l'ac-

« confluent du Waal et de la Meuse, qui, de nos jours, est à « Gorcum, se trouvait alors beaucoup plus à l'Est, vers le « fort Saint-André. César ne se serait donc pas trompé en « comptant 80,000 pas (118 kilom.) depuis la jonction du Waal et de la Meuse jusqu'à l'embouchure de ce dernier fleuve.

(V. *Vie de César*, t. 2 — p. 143 — note 1).

tion. Il fallait leur laisser le moyen d'expédier des députés chez les Ubes. Dans le cas où les chefs et le Sénat de cette nation s'engageraient par serment à les recevoir, ils promettaient de se soumettre aux conditions de César. Cette affaire serait conclue dans trois jours. César avait la conviction que tous ces détours n'avaient qu'un but, c'était d'obtenir un délai de trois jours pour donner à la cavalerie absente le temps de rallier l'armée. Toutefois, il répondit que pour ce jour-là il se contenterait d'avancer de quatre mille pas (6 kilom.) pour trouver de l'eau, qu'ils pouvaient venir là, le lendemain, en grand nombre, et qu'il examinerait leur proposition. En attendant, il envoya aux Préfets, qui commandaient la cavalerie et l'avant-garde, l'ordre de ne pas attaquer les premiers, et, dans le cas où ils se verraient attaqués, de tenir jusqu'à ce qu'il ait eu le temps de les rejoindre avec l'armée.

XII. Cependant notre cavalerie arriva en vue des Germains. Elle était forte de cinq mille chevaux, tandis que la leur n'en comptait pas plus de huit cents, par suite du départ de ceux qui avaient passé la Meuse et qui n'étaient pas encore de retour de cette expédition. Les nôtres étaient sans défiance. Quelques instants auparavant, les dépu-

tés ennemis venaient de quitter César et de solliciter eux-mêmes que les hostilités fussent suspendues jusqu'au lendemain. Les Germains se jetèrent sur nous à l'improviste et n'eurent pas de peine à rompre nos escadrons. Nos cavaliers se reformèrent. Ce que voyant, les Germains, suivant la tactique de leur nation, sautent à terre, éventrent les chevaux, démontent un grand nombre de cavaliers et mettent le reste en fuite. Telle est la panique qui s'empare des nôtres, qu'ils ne cessent de courir que lorsqu'ils arrivent en vue de l'armée. Nous perdîmes dans cette affaire soixante quatorze hommes. De ce nombre fut l'Aquitain Pison, Gaulois d'un réel mérite et qui appartenait à l'une des plus grandes familles de son pays. Son aïeul avait régné et avait reçu du Sénat le titre d'ami. Son frère venait d'être enveloppé : Pison vole à son secours, le dégage, mais il a son cheval tué sous lui et se trouve démonté. Jusqu'au dernier moment il se défend avec un courage héroïque. Enfin, entouré de toutes parts, criblé de blessures, il succombe. Son frère, qui avait déjà quitté le champ de bataille, voit cela de loin. Il pousse son cheval, se jette au-devant des coups de l'ennemi, et reçoit la mort à son tour.

XIII. Après ce combat, le sentiment de César fut qu'il n'y avait plus désormais ni députés à entendre, ni propositions à examiner de la part de ces gens-là. Ils avaient eu assez de perfidie pour nous dresser un piège, et pour nous attaquer au moment même où ils demandaient la paix. Attendre que leurs forces fussent augmentées, et que la cavalerie les eût rejointes, cela lui paraissait le comble de la démence. D'ailleurs, il connaissait la légèreté des Gaulois. Il sentait combien cette seule affaire allait grandir l'ennemi dans leur estime, et il ne voulait pas leur laisser le loisir de faire de longues réflexions à ce sujet. Il résolut de livrer bataille immédiatement. Déjà les Lieutenants et le Questeur avaient reçu communication de son dessein, lorsque le hasard vint le servir bien à propos. Le lendemain matin, les Germains, poursuivant toujours leur ruse hypocrite, arrivèrent au camp en grande députation. Tous les chefs et tous les vieillards s'étaient réunis aux autres. Ils avaient deux objectifs : le premier, c'était de nous présenter leurs excuses au sujet de cette attaque de la veille, attaque faite par eux contrairement au droit des gens et en dépit de la demande de trève sollicitée par eux ; le second, d'obtenir de nouveaux délais au moyen

d'un nouveau mensonge. César ressentit une vraie joie en voyant qu'ils venaient se livrer eux-mêmes. Il les retint tous prisonniers (1). Après quoi, il fit sortir du camp toutes ses forces. Quant à la cavalerie, comme il pensait bien qu'elle n'était pas encore remise de sa panique de la veille, il la relégua à l'arrière-garde.

XIV. Il range son armée sur trois lignes, franchit par une marche rapide les huit mille pas qui le séparent de l'ennemi, et, avant que les Germains n'aient eu vent de rien, paraît tout à coup devant leur camp. Les Germains, à cet aspect, sont pris de terreur. Notre brusque arrivée, l'absence de leurs chefs, tout conspire pour les jeter dans la confusion. Ils n'ont le temps ni de délibérer, ni même de s'armer. Quel parti prendre? Marcher à notre rencontre? Rester dans le camp pour le défendre? Chercher le salut dans la

(1) Cette perfidie, que Caton, comme on le sait, reprocha durement à César en plein Sénat, avait un précédent. En l'année 121 av. J.-C., Bituit, roi des Arvernes, ayant été défait au confluent de l'Isére et du Rhône par le consul Fabius, demanda la paix. Le consul Domitius, auquel il s'adressa, l'invita à venir le trouver pour négocier entre eux les conditions. « Il « l'attira chez lui, sous prétexte d'un entretien, le reçut sous « la foi de l'hospitalité, puis le fit charger de chaînes et l'en- « voya à Rome. » (Val. Maxime). Et Bituit fut réservé pour le triomphe de son vainqueur.

fuite? On devinait leur affolement au frémissement et au tumulte qui régnaient dans leurs lignes. Nos soldats, dont l'ardeur était excitée par le souvenir du guet-apens de la veille, se précipitent sur le camp ennemi. Là, ceux des Germains qui ont eu le temps de courir à leurs armes, essaient de tenir et se défendent au milieu de leurs chariots et de leurs bagages. Le reste de la horde, femmes et enfants (car ils avaient abandonné leur pays et franchi le Rhin avec leurs familles au grand complet), se mit à se sauver à la débandade. César lança sur eux sa cavalerie (1).

XV. Les Germains, entendant s'élever de grands cris derrière eux, se retournent. Ils voient que l'on sabre leurs enfants et leurs femmes. Épouvantés, ils jettent leurs armes, abandonnent leurs enseignes, et se précipitent hors de leur camp. Ils arrivent ainsi jusqu'au confluent de la Meuse et du Rhin. Acculés à cet obstacle qui arrête leur fuite, ils sont massacrés. Ceux qui échappent au fer s'élancent dans le fleuve et y périssent, vaincus par la fatigue et la terreur, ou emportés par le courant. Les nôtres rentrèrent dans le camp sans avoir perdu un seul homme, et n'ayant qu'un

(1) « César lança sur eux sa cavalerie » — aveu peu honorable pour la civilisation Romaine.

petit nombre de blessés. Ainsi se termina cette guerre, qui menaçait d'être terrible, puisque le nombre des émigrants ne s'élevait pas à moins de quatre cent trente mille. César accorda aux Germains, qu'il avait retenus dans son camp, la liberté de se retirer. Mais ces malheureux redoutaient la vengeance des populations Gauloises dont ils avaient ravagé les champs, et ils ne voulaient pas courir le risque de périr dans les supplices et dans les tortures. Ils répondirent qu'ils préféraient demeurer auprès de César. Ce qui leur fut accordé.

XVI. La guerre des Germains une fois achevée, plusieurs motifs inspirèrent à César la résolution de passer le Rhin. Le plus impérieux de ces motifs était celui-ci. Voyant avec quelle facilité les Germains envahissaient la Gaule, il voulait leur apprendre à trembler, eux aussi, à leur tour, pour leurs foyers ; il voulait leur montrer qu'une armée Romaine pouvait et osait passer le Rhin. Puis, cette cavalerie des Usipètes et des Tenctères, qui (ainsi qu'on l'a dit plus haut) était allée par delà la Meuse fourrager et faire du butin, et qui avait manqué la bataille, s'était, après la déroute de ses compatriotes, réfugiée au delà du Rhin chez les Sicambres, et réunie à eux. César

députa aux Sicambres pour réclamer l'extradition de ces cavaliers qui avaient attaqué en armes et lui et la Gaule. Les Sicambres répondirent : « Le « pouvoir du Peuple Romain s'arrête au Rhin. « Si César juge que les Germains n'ont pas le « droit d'entrer en Gaule sans sa permission, de « quel droit prétendrait-il, de son côté, exercer « une autorité quelconque en dehors de la « Gaule ? »

En même temps, les Ubes, la seule des nations Transrhénanes qui eut envoyé des députés à César, la seule qui eut fait avec lui un traité d'alliance et lui eut remis des otages, les Ubes imploraient avec instance son secours contre les Suèves, qui les pressaient vivement. « Dans le « cas — disaient-ils — où le souci des affaires de « la République ne vous laisserait pas assez de « loisir [pour entreprendre une guerre contre les « Suèves], bornez-vous à franchir le Rhin avec « votre armée. Il n'en faudra pas davantage « pour nous délivrer présentement, et pour « assurer notre sécurité à venir. Car, la défaite « d'Arioviste et votre récente victoire ont acquis « à cette armée, jusque chez les nations les plus « reculées de la Germanie, une si grande renom- « mée et un si grand prestige, que ce sera assez

« pour notre sauve-garde de cette renommée et « de la certitude où l'on sera que vous êtes nos « alliés. » Ils offraient de mettre à notre disposition une grande quantité d'embarcations pour le transport des troupes.

XVII. César était décidé à passer le Rhin ; on vient de voir pour quels motifs. Mais le passer sur des bateaux lui répugnait. Un tel moyen, outre qu'il ne présentait pas la sécurité nécessaire, lui semblait peu digne de lui-même et du Peuple Romain. Aussi, malgré les difficultés que devait offrir l'établissement d'un pont sur le Rhin, en raison de la largeur, de la rapidité et de la profondeur du fleuve, César jugea qu'il n'y avait pas pour lui d'autre alternative que de passer sur un pont ou de ne point passer du tout. Voici d'après quel plan le pont fut construit (1). On joignit ensemble, à deux pieds l'un de l'autre, deux pieux, d'un pied et demi d'équarrissage, d'une

(1) « Voyez combien César se déploie largement à nous « faire entendre ses inventions à bastir ponts et engins ; et « combien, au prix, il va se serrant, où il parle des offices de « sa profession, de sa vaillance et conduite de sa milice. Ses « exploits le vérifient assez capitaine excellent ; il se veult « faire cognoistre excellent ingénieur : qualité aulcunement « estrangière ».

(V. Montaigne, *Essais*. l. I., ch. XVI).

longueur proportionnée à la profondeur du fleuve, et dont la base était taillée en pointe. A l'aide de machines, on les descendait et on les plantait dans le lit du fleuve. Puis, on les y enfonçait à coup de mouton, non point perpendiculairement, comme des pilotis ordinaires, mais obliquement et inclinés dans le sens du courant. En regard de ces pieux, et à une distance de quarante pieds au-dessous, on en établissait de la même façon une autre paire, mais celle-là inclinée dans le sens contraire, autrement dit d'aval en amont, pour opposer de la résistance à la force et à l'impétuosité du courant. Sur ces deux paires de pieux on plaçait une poutre d'une longueur égale à la distance qui les séparait l'une de l'autre, et à chaque bout, on fixait la poutre à l'aide de crochets. Telle était la disposition de ces pilotis, telle était leur force, que, plus cette construction se trouvait battue avec violence par le courant, plus les parties dont elle se composait acquéraient de cohésion et de solidité. Des traverses furent jetées sur ces poutres, et sur ces traverses reposa directement le plancher du pont, formé de fascines et de claies. On enfonça, en outre, d'autres pilotis; les uns, en aval, placés obliquement, en guise de contreforts, faisaient corps avec l'ouvrage et

avaient pour but de contribuer encore à supporter l'effort des eaux ; les autres, détachés un peu en avant du pont, étaient destinés à servir de rempart à celui-ci, et à le protéger contre les avaries dans le cas où les barbares auraient l'idée de lancer contre lui soit des troncs d'arbres, soit des bateaux chargés, pour le couper.

XVIII. Dix jours après que les premiers matériaux eurent été amenés en place, le pont se trouva prêt, et l'armée effectua son passage. A chaque tête du pont, César laissa une forte garde, et s'avança sur le territoire des Sicambres. Chemin faisant, il reçut les députations d'un certain nombre de peuples qui tous demandaient la paix et l'alliance. Il leur répondit avec bienveillance et leur ordonna de lui envoyer des otages. Les Sicambres, du jour où l'on avait mis la première main aux travaux du pont, avaient pris toutes leurs mesures pour organiser leur retraite. Ils avaient été poussés à cette résolution par les Usipètes et par les Tenctères, qu'ils avaient recueillis chez eux. Abandonnant leur territoire, ils avaient emporté avec eux tout ce qu'ils possédaient et s'étaient réfugiés dans les déserts et dans les forêts.

XIX. César ne fit pas un long séjour sur leurs terres. Après avoir brûlé leurs bourgs et leurs habitations isolées, après avoir détruit leurs récoltes, il se rendit chez les Ubes, à qui il promit son appui contre les Suèves, en cas d'attaque de la part de ces derniers. Voici ce que les Ubes lui apprirent sur ces barbares. Aussitôt que les Suèves avaient appris par leurs éclaireurs que les Romains jetaient un pont sur le Rhin, ils avaient, suivant leur coutume, tenu conseil. Puis, ils avaient expédié dans toute l'étendue de leur territoire l'ordre suivant : « Que les villes soient « évacuées sans retard ; que les enfants et les « femmes, ainsi que tout ce qu'on possède, soient « cachés dans les bois ; que tous ceux qui sont en « état de porter les armes se réunissent à tel « endroit. » Or l'endroit désigné était à peu près le point central de leur territoire. C'était là qu'ils attendaient les Romains et qu'ils avaient décidé de livrer bataille. Dès que César eut reçu ces informations, voyant que, en définitive, il avait atteint les divers objectifs qu'il s'était proposés en passant le Rhin, qu'il avait terrifié les Germains, châtié les Sicambres et délivré les Ubes, jugea qu'il avait fait assez pour la gloire et pour l'intérêt de la République. Après être resté dix-

huit jours au delà du Rhin, il repassa en Gaule et détruisit son pont (1).

XX. L'été était bien avancé, et, en raison de la position septentrionale de la Gaule, l'hiver commence de très bonne heure dans ces régions. Malgré cela, César n'hésita pas à faire une expédition en Bretagne. Dans presque toutes les guerres qu'il avait soutenues contre les Gaulois, les Bretons, il le savait bien, avaient envoyé des secours à ses ennemis. Même en supposant que l'état de la saison ne lui permît pas de faire campagne, cette simple traversée ne laisserait pas de lui être très utile. Il prendrait une idée de la Bretagne ; il verrait face à face cette race d'hommes ; il reconnaîtrait le terrain, les ports, les points de débarquement, toutes choses à peu près

(1) La vérité était que César n'avait atteint aucun de ces trois objectifs :

1° Les Germains n'étaient nullement terrifiés. S'ils se retiraient, c'était par tactique, non par peur ; ainsi les Russes, 2,000 ans plus tard, devant Napoléon Ier.

2° Le châtiment infligé par César aux Sicambres était bien anodin.

3° Quant à la délivrance des Ubes, elle était précaire et ne devait pas durer plus longtemps que l'occupation du pays par l'armée Romaine.

Mince résultat, si on le compare à l'effort.

Tout ce que l'on peut dire, c'est que cette expédition dut produire un effet moral sur les populations transrhénanes.

inconnues des Gaulois. Personne, en effet, ne se hasarde à aller en Bretagne, excepté les marchands. Encore ceux-ci ne connaissent-ils de l'île que les côtes et la partie qui fait face à la Gaule. César s'adressa à eux et en appela à lui de tous côtés. Mais il ne put tirer d'eux aucuns renseignements. Ils ne savaient absolument rien, ni sur l'étendue de l'île, ni sur le caractère ou le nombre des populations qui l'habitent, ni sur leur manière de faire la guerre, ni sur leurs institutions. Ils n'étaient pas même en état de lui indiquer si la côte offrait des ports capables de contenir une flotte composée de grands vaisseaux (1).

(1) Cette prétendue ignorance des Gaulois, relativement à la Bretagne, ne pouvait, en supposant que César soit ici bien sincère, qu'être un mensonge de leur part.

César nous a appris (l. 2, ch. 4) que le Suession Divitiac avait étendu sa domination jusque sur une partie de la Bretagne... Dans la guerre des Vénètes, les Bretons figurent au nombre des peuples coalisés... Dans toutes les guerres entreprises par César contre les Gaulois, toujours, il nous l'affirme lui-même, des secours sont venus à ces derniers de l'île de Bretagne, et même c'est le prétexte qu'il met en avant pour donner un semblant de raison d'être à son expédition... Enfin nous apprendrons plus loin (l. 6, ch. 13) que les jeunes Gaulois des puissantes familles allaient achever communément leurs études en Bretagne.

Les relations entre les Bretons et les Gaulois étaient trop multipliées, trop constantes, pour que nous admettions la

XXI. César avant de rien risquer, chargea de cette reconnaissance Caius Volusénus, qu'il jugea très propre à une telle mission. Celui-ci partit sur une galère, avec consigne de revenir aussitôt sa reconnaissance faite. Lui-même, à la tête de toutes ses forces, se rend dans le pays des Morins, la traversée de là en Bretagne étant extrêmement courte. Il donne l'ordre de concentrer sur ce point tous les bâtiments appartenant aux contrées voisines, ainsi que la flotte construite l'été précédent pour la guerre des Vénètes. Cependant, la nouvelle de ce projet s'était répandue en Bretagne par les marchands. Un grand nombre de nations de l'île envoyèrent des députés à César, se disant toutes prêtes à livrer des otages et à faire leur soumission aux Romains. César écouta ces députés avec bienveillance. Il les engagea à rester toujours dans les mêmes dispositions, et les renvoya dans leur pays accompagné de Comm, roi des Atrébates. Comm devait son autorité à César, qui l'avait imposé aux Atrébates vaincus. César appréciait en lui la valeur unie à l'intelligence ; il était sûr de sa fidélité, et le savait en grande

réponse de ceux-ci comme sincère. C'était refus de trahir des frères ; c'était mystification patriotique, c'était conspiration du silence ; mais ce n'était pas ignorance.

considération chez ces peuples. Il lui donna pour instructions de visiter le plus grand nombre de nations qu'il pourrait, d'encourager les Bretons dans leurs idées de soumission, et de les prévenir de sa prochaine arrivée dans leur île. Volusénus, après avoir exploré ces parages autant que la chose était praticable dans les conditions où il était placé, c'est-à-dire sans pouvoir ni débarquer, ni se mêler aux habitants, revint au bout de cinq jours auprès de César et lui rendit compte de ses observations.

XXII. Pendant que César était retenu chez les Morins par les préparatifs de son expédition navale, une grande partie de ces populations lui envoyèrent des députés pour lui présenter leurs excuses au sujet de ce qui s'était passé l'année précédente. Ils l'assurèrent que, s'ils avaient attaqué les Romains, il ne devait attribuer cette faute qu'à leur manque de civilisation et à l'ignorance où ils étaient de nos coutumes. Ils feraient — ajoutaient-ils — tout ce que César exigerait d'eux. César trouva que cette déclaration venait fort à propos. Car, d'un côté, il ne voulait pas s'embarquer en laissant un ennemi derrière lui; de l'autre, la saison était trop avancée pour qu'il entreprît une guerre en ce moment. D'ailleurs, il

ne croyait pas qu'une préoccupation d'un intérêt si secondaire dût passer avant l'expédition de Bretagne. Il exigea des Morins un grand nombre d'otages. Les Morins s'exécutèrent et leur soumission fut acceptée. César, ayant réuni et mis à flots environ quatre-vingts vaisseaux de transport, nombre qu'il estima suffisant pour embarquer deux légions, partagea le reste de sa flotte, c'est-à-dire les galères, aux Lieutenants, aux Préfets et au Questeur. L'effectif comprenait, en outre, dix-huit autres bâtiments de transport, que les vents contraires retinrent à environ huit mille pas (12 kilom.) de là, et qui ne purent pas rejoindre le gros de la flotte au port d'embarquement. César les attribua à la cavalerie. Il confia le reste de l'armée aux Lieutenants Quintus Titurius Sabinus et Lucius Aurunculéius Cotta, avec ordre de la conduire chez les Ménapes, et aussi dans tous les bourgs des Morins dont il n'avait pas reçu de députations. Il laissa la garde du port au Lieutenant Publius Sulpicius Rufus avec la garnison nécessaire.

XXIII. Après avoir pris toutes ces dispositions, César profita d'un vent favorable et leva l'ancre vers la troisième veille (minuit). Il avait donné à la cavalerie l'ordre de se rendre dans l'autre port,

situé au-dessus du premier. Là, elle devait s'embarquer sur les vaisseaux qui l'y attendaient, et le rejoindre en mer. Malheureusement, elle ne mit pas assez de promptitude dans l'exécution de ces ordres. On dut renoncer à l'attendre. Il était environ la quatrième heure du jour (10 heures du matin) quand César, avec ses premiers vaisseaux, toucha la côte de Bretagne. Il aperçut l'ennemi en armes couronnant toutes les hauteurs. Voici quelle est la configuration de cette côte : elle est formée de falaises tellement rapprochées de la mer que du haut de ces falaises on peut lancer des traits sur la plage. César jugea que ce lieu ne convenait nullement pour une tentative de débarquement. Il attendit sur ses ancres jusqu'à la neuvième heure (3 h. 27), espérant toujours que ses vaisseaux attardés le rallieraient. Dans cet intervalle, il réunit les Lieutenants et les Tribuns militaires, leur communique les renseignements recueillis par Volusénus, et leur expose son plan. Il ajoute que, conformément aux exigences de la guerre en général, mais plus particulièrement encore de la guerre navale, où toutes les évolutions se font avec tant de mobilité et de promptitude, ils devront prendre l'initiative des ordres nécessaires et s'inspirer directement des circons-

tances. Après les avoir congédiés, il profite d'un vent favorable et de la marée, et donne le signal d'appareiller. Il s'avance à environ sept mille pas (10 kilom.) de là, et s'arrête en face d'une plage unie et sans falaises (1).

XXIV. Les Barbares avaient parfaitement compris notre intention. Ils envoyèrent en avant leur cavalerie et ces chars (2) dont ils se servent dans les combats. Puis, arrivant avec toutes leurs forces, ils s'opposèrent à notre débarquement. Plusieurs circonstances rendaient cette opération extrêmement difficile. Nos bâtiments, en raison de leur tirant d'eau, étaient forcés de rester au large. Or, nos soldats ne connaissaient pas les bas-fonds ; ils avaient les mains embarrassées, le corps appesanti par le poids de leurs armes. C'était dans de pareilles conditions qu'il leur fallait tout à la fois et descendre des vaisseaux, et se maintenir debout et combattre. Les ennemis, au contraire, combattaient à pied sec sur la plage, ou ne s'avançaient que de quelques pas dans la mer ; ils avaient toute la liberté de leurs mouvements ; ils possédaient une connaissance exacte

(1) Vers Deal (de Saulcy — de Goëler).

(2) Au sujet des chars de guerre Gaulois et Bretons, on lira avec profit une très savante dissertation de M. Mazard. (V. *Revue archéologique*, 1877).

des lieux ; ils nous accablaient de leurs traits en toute assurance, et lançaient contre nous leurs chevaux, dressés à cette manœuvre. Tout cela n'était pas fait pour encourager nos soldats. Cette manière de combattre les sortait de leurs habitudes, les déconcertait. On ne leur voyait plus cette vigueur, cet élan, dont ils donnaient tant de preuves dans les batailles sur la terre ferme.

XXV. César s'en aperçut. Aussitôt il ordonna aux galères, bâtiments très peu connus des Bretons et meilleurs manœuvriers que les autres vaisseaux, de se détacher de la ligne des navires de transport, de s'avancer brusquement en faisant force de rames, et de s'établir de manière à prendre l'ennemi en flanc ; puis, dans cette position, où elles auraient devant elles l'ennemi à découvert, de l'éloigner et de le maintenir à distance en employant contre lui les frondes, les traits et les machines. Cette manœuvre fut d'un grand secours. La forme de nos galères, le mouvement rapide de nos rames, l'aspect de nos machines de guerre tout à fait nouveau pour leurs yeux, tout cela les troubla. Ils cessèrent d'avancer et firent même quelques pas en arrière. Cependant nos soldats hésitaient encore à sauter hors des navires,

à cause de la profondeur de l'eau. Alors le Porte-Aigle de la dixième légion donne l'exemple. Après avoir invoqué les Dieux en faveur de la légion, il crie d'une voix forte : « Sautez, cama-« rades, si vous ne voulez pas livrer l'Aigle aux « Barbares ! Pour moi, j'aurai rempli mon devoir « envers la République et envers le Général ». A ces mots, il s'élance dans la mer et marche droit à l'ennemi, l'Aigle haute. Alors nos soldats s'exhortent mutuellement à ne pas souffrir un tel déshonneur, et se précipitent en masse du haut du vaisseau. Ce que voyant, ceux des vaisseaux voisins s'élancent à leur tour, et tous ensemble s'avancent contre l'ennemi.

XXVI. Le combat s'engagea de part et d'autre avec une égale vigueur. Toutefois les nôtres, ne pouvant ni garder leurs rangs, ni s'établir avec solidité, ni suivre leurs enseignes, se confondaient pêle-mêle, ceux d'un vaisseau avec ceux d'un autre vaisseau, selon les caprices du hasard, de telle sorte que notre armée était dans un très grand désordre. Les ennemis avaient cet avantage de connaître parfaitement les endroits où l'on avait pied. Dès qu'ils apercevaient du rivage quelques soldats descendant d'un vaisseau, vite ils poussaient leurs chevaux contre eux et les atta-

quaient dans la situation gênante où ils les voyaient. Ils se mettaient un grand nombre autour d'une poignée de Romains, pendant que les autres, prenant l'armée en flanc, la criblait de traits. César, s'étant rendu compte de ce qui se passait, fit remplir de soldats les chaloupes des galères, ainsi que les embarcations faisant le service de vigies. Aussitôt qu'il apercevait des soldats en péril, il envoyait à leur aide. Les nôtres ne se sentirent pas plus tôt sur la terre ferme, que, suivis de toute l'armée, ils chargèrent l'ennemi et le mirent en fuite. Par malheur, notre cavalerie n'était pas là, n'ayant pu réussir à effectuer la traversée et à toucher l'île; de sorte qu'il ne nous fut pas possible de poursuivre bien loin les Bretons. Ce fut la seule chose qui manqua, ce jour là, à la Fortune ordinaire de César.

XXVII. A peine ralliés, les Bretons se hâtèrent de députer à César pour demander la paix. Ils s'engagèrent à livrer des otages et à faire tout ce qui serait exigé. Avec les députés ils renvoyèrent l'Atrébate Comm, qui, ainsi qu'on l'a dit, avait été chargé par César d'une mission en Bretagne. Aussitôt débarqué, Comm avait été saisi et jeté dans les fers, bien qu'il se présentât au nom de César et comme porteur de ses com-

mandements. Après la bataille, les Bretons lui rendirent la liberté. En demandant la paix, ils rejetèrent cet acte de violence sur la multitude. Ils prièrent César d'avoir égard à leur ignorance et de leur pardonner. César leur reprocha de lui avoir fait la guerre sans motif (1), et après lui avoir envoyé spontanément des députés sur le Continent pour lui demander la paix. Il ajouta qu'il voulait bien leur pardonner leur erreur, et exigea des otages. Les Bretons en livrèrent une partie immédiatement; pour les autres, ils prétendirent qu'ils avaient à les faire venir de très loin, qu'ils les remettraient sous peu de jours. Ils licencièrent leur armée, et de toutes parts César vit venir à lui les chefs, lui apportant leur soumission et celle de leurs Cités.

XXVIII. La paix se trouvait donc parfaitement

(1) Le reproche était au moins singulier. César voulait apparemment que les Bretons le reçussent à bras ouverts comme un hôte et un ami, disons comme un voyageur et un touriste, non comme un envahisseur. On ne se moque pas du droit des gens avec plus d'insolence. Les Bretons lui avaient fait la guerre dans la guerre des Vénètes, c'est vrai. Mais la paix avait été conclue entre César et les nations vaincues. Les Bretons avaient fait leur soumission et envoyé des otages. N'étaient-ils pas fondés, dès lors, à considérer César comme les attaquant sans raison? Leur reprocher d'avoir fait la guerre après avoir envoyé des otages, c'est leur reprocher de s'être défendus contre l'invasion des Romains.

établie, et il y avait déjà quatre jours que nous avions mis le pied sur le sol de la Bretagne, quand les dix-huit vaisseaux, dont il a été question ci-dessus, et qui portaient la cavalerie, profitèrent d'un vent favorable et appareillèrent du port supérieur. Déjà ils approchaient de la côte, et même étaient en vue du camp. Tout à coup s'éleva une tempête si furieuse que pas un d'entre eux ne put poursuivre sa route. Les uns furent rejetés au port d'embarquement; les autres, emportés, non sans courir les plus grands dangers, dans la direction du Couchant, et jusqu'à la pointe Sud de l'île. Ces derniers essayèrent de se maintenir sur leurs ancres; mais sous peine d'être submergés par les lames, il se virent forcés, dans cette nuit terrible, de prendre le large et de regagner le Continent.

XXIX. C'était pleine lune (30 août). Or, dans l'Océan, les pleines lunes coïncident toujours avec les plus fortes marées. Voilà ce que nos hommes ignoraient (1). Le désastre fut double. Tandis

(1) On peut s'étonner que César n'ait pas été informé de ce phénomène par les chefs gaulois qui l'entouraient, notamment par l'Atrébate Comm qui venait de lui être rendu par les Bretons. Comm ne pouvait ignorer le danger qu'allait courir la flotte Romaine. Jouait-il, lui aussi, la comédie pour les tromper? On serait tenté de le croire.

que les galères, dont César s'était servi pour le transport des troupes et qu'il avait fait tirer à sec sur le rivage, disparaissaient sous le flux, en même temps, les navires de charge, restés en rade sur leurs ancres, se trouvaient battus par la tourmente, sans que nous eussions aucun moyen ni de les gouverner, ni de les secourir. Un certain nombre d'entre eux furent brisés. Les autres, ayant perdu câbles, ancres, agrés, furent mis hors de service. Ce désastre répandit la consternation dans l'armée, consternation bien explicable, si l'on songe que, pour regagner la Gaule, nous n'avions pas d'autres bâtiments que ceux-là, et que nous ne possédions rien de ce qu'il fallait pour les radouber. Ajoutez à cela que, dans l'assurance où l'on était en partant de revenir hiverner en Gaule, on n'avait embarqué aucun approvisionnement pour un hivernement en Bretagne (1).

(1) On n'avait embarqué aucunes provisions ! L'aveu d'une bien grosse faute. Décidément tout allait de mal en pis dans cette première expédition. S'embarquer sans biscuits ! On ne reconnaît plus là le grand général, celui dont le génie consiste habituellement à ranger de son côté le plus de chances qu'il peut.

On remarquera que, dans cette occasion comme dans plusieurs autres semblables, César, forcé de reconnaître une imprudence imputable à lui seul, a l'habileté oratoire de rejeter

XXX. A ces nouvelles, les chefs Bretons, qui, après la bataille, étaient venus se mettre aux ordres de César, tinrent conseil entre eux. Ils comprenaient très bien que tout nous manquait, cavalerie, vaisseaux et vivres. L'exiguité de notre camp leur révélait assez clairement notre faiblesse numérique, et cette exiguité était d'autant plus sensible que César avait transporté ses deux légions sans bagages. Dans ces conditions, ils jugèrent que ce qu'ils avaient de mieux à faire, c'était de reprendre l'offensive, de nous bloquer, et de traîner la guerre en longueur jusqu'à l'hiver, persuadés que, s'ils pouvaient triompher de cette armée et lui fermer la retraite, personne désormais n'oserait plus franchir le détroit pour porter la guerre en Bretagne. Une nouvelle ligue se forme. Les chefs barbares s'éloignent successive-

sur l'armée entière une part de responsabilité. Lui, qui ne manque jamais de dire : « César donna tel ordre » ou « César prit telle précaution utile », lorsque cet ordre ou cette précaution a pu amener quelque résultat glorieux, ici il renonce à sa personnalité. Au lieu de dire : « César, dans l'assurance « où il était... n'avait embarqué aucunes provisions » ; il dit : « dans l'assurance où l'on était..., on n'avait embarqué aucunes « provisions ». Petite ruse, peu digne d'un grand homme, mais que nous retrouverons plus d'une fois dans son récit.

Cette légèreté de César dans les préparatifs de cette descente en Bretagne a été blâmée sévèrement par Napoléon Ier.

ment de notre camp, et rappellent en secret les hommes qu'ils avaient licenciés.

XXXI. César ne savait rien encore de leur dessein. Toutefois, le désastre de sa flotte et le retard qu'ils mettaient à livrer les otages promis, lui donnaient de la méfiance. A tout hasard, il prit ses mesures pour être prêt à parer aux éventualités. Chaque jour, par ses ordres, on allait ramasser du blé dans la campagne et on le transportait au camp. Ceux des navires qui avaient le plus souffert furent démolis, et le bois et l'airain qu'on en tira servirent pour radouber les autres (1). On fit venir du Continent tout le nécessaire. Grâce au zèle extrême apporté par les soldats à l'exécution de ces travaux, notre perte définitive se borna à douze vaisseaux. Tout le reste de la flotte fut remis en état de tenir la mer.

XXXII. Pendant que ces travaux s'exécutaient, une Légion, la septième, était sortie pour aller au blé, comme on faisait chaque jour. On n'avait

(1) Il faut ici admirer une fois de plus cette organisation militaire des Romains qui permettait aux légionnaires de se transformer, suivant les besoins de la circonstance, tantôt en bûcherons pour éclaircir les forêts, comme dans la guerre contre les Ménapes, tantôt, comme dans cette guerre de Bretagne, en charpentiers et en constructeurs de navires.

pas eu jusqu'alors le moindre motif pour redouter une attaque quelconque de la part des Bretons, les uns restant paisiblement dans les champs, sous nos yeux, les autres allant et venant dans l'intérieur même de notre camp. Tout à coup, les soldats de garde en avant des portes signalèrent du côté où la Légion s'était rendue une poussière plus épaisse que d'habitude. César, soupçonnant la vérité, c'est-à-dire quelque nouvelle attaque des Barbares, donne aux cohortes de garde l'ordre de partir immédiatement avec lui de ce côté. Il en désigne deux autres pour les relever de garde et ordonne au reste de l'armée de prendre les armes en toute hâte et de suivre. A une courte distance du camp, il aperçut ses soldats pressés vigoureusement par l'ennemi et dans une situation critique. La Légion était enveloppée et de tous les côtés les traits pleuvaient sur elle. Voici ce qui s'était passé. Les Barbares, voyant les blés moissonnés partout, excepté sur un seul point, s'étaient dit que nous viendrions sur ce point-là et non ailleurs. Ils s'étaient cachés dans les bois pendant la nuit. Ils avaient attendu que nos hommes eussent rompu les rangs, quitté les armes. Puis, quand ils les avaient vus bien occupés à faucher, ils s'étaient brusquement jetés sur eux, en avaient

tué quelques uns, et mis le désordre dans les rangs désorganisés des autres. En même temps ils les avaient enveloppés entièrement avec leur cavalerie et leurs chars.

XXXIII. Voici l'emploi qu'ils font de ces chars en combattant. Ils commencent par galoper de côté et d'autre en lançant des traits, et souvent il suffit de la terreur, qu'inspirent les chevaux et le fracas des roues, pour jeter le trouble dans l'armée ennemie. Après s'être frayé un passage à travers les escadrons, ils sautent à terre et combattent à pied. Les conducteurs se retirent lentement de la mêlée. Ils se rangent à portée des combattants, de manière que ceux-ci puissent se réfugier rapidement sur leurs chars, dans les cas où ils se verraient serrés de trop près. Grâce à cette manière de combattre, ils joignent à la rapidité du cavalier la solidité du fantassin. Par un exercice continuel, par un entraînement quotidien, ils acquièrent une telle habileté qu'ils peuvent arrêter brusquement leurs chevaux lancés au galop sur les pentes les plus rapides, les faire tourner, modérer leur allure, pendant qu'eux-mêmes courent sur le timon, s'assoient sur le joug, puis se rejettent dans le char, le tout avec une agilité merveilleuse.

XXXIV. Cette manière de combattre, tout à fait nouvelle pour nos soldats, les avait déconcertés, et il était grandement temps que César vînt à leurs secours. Dès qu'il parut, l'ennemi s'arrêta et les nôtres retrouvèrent leur assurance. Après quoi, César, jugeant le moment inopportun pour livrer bataille, se contenta de rester quelque temps en position, puis ramena les légions au camp. Pendant cette affaire, le reste des Bretons, ceux qui n'avaient pas quitté la plaine, voyant toute notre armée occupée, s'éclipsèrent. Les jours suivants furent marqués par des orages continuels qui nous retinrent dans le camp et empêchèrent l'ennemi de nous attaquer. Les Barbares employèrent ce temps-là à envoyer des gens dans toutes les parties de la Bretagne. Ils répandirent partout le bruit de notre faiblesse numérique. « Quelle occasion — publièrent-ils « — et pour faire un riche butin, et pour assurer « à jamais notre liberté, si nous réussissons à « chasser les Romains de leur camp ! » Grâce à ces appels, ils rassemblèrent très rapidement des forces considérables en infanterie et en cavalerie, et marchèrent contre nous.

XXXV. César prévoyait bien qu'il en serait de ce combat comme des précédents, c'est-à-dire

que nous aurions beau mettre l'ennemi en déroute, nous ne pourrions pas l'empêcher de nous échapper par la rapidité de sa fuite. Faute de mieux, il se servit d'une trentaine de cavaliers appartenant à l'Atrébate Comm, et que celui-ci avait amenés avec lui du Continent. Il rangea ses légions en bataille à la tête du camp, et le combat s'engagea. Les Bretons ne furent pas longtemps à tenir. Ils tournèrent les talons. On se lança à leur poursuite et on courut tant qu'on eut de forces et d'haleine. On leur tua beaucoup de monde et on ne rentra au camp qu'après avoir détruit par le feu toutes les habitations à la ronde.

XXXVI. Le jour même, les Bretons envoyèrent des députés à César pour demander la paix. César doubla le chiffre d'otages qu'il avait imposé précédemment, et il ordonna que la livraison en fût faite sur le Continent. Car on approchait de l'Équinoxe (1), et, n'ayant pas une flotte très solide, il ne se souciait nullement d'attendre l'hiver pour embarquer. Profitant d'un vent favorable, il leva l'ancre à minuit et aborda sans accident sur la terre des Gaules. Deux seulement de ses bâtiments de transport ne purent aborder au

(1) 26 septembre, suivant Leverrier.

même point que les autres et furent entraînés un peu plus bas (1).

XXXVII. Ces deux bâtiments portaient environ trois cents hommes. Ce détachement, après avoir débarqué, se mit aussitôt en marche pour rejoindre l'armée. Mais les Morins, que César en partant pour la Bretagne avait laissés parfaitement soumis, cédèrent à l'appât du butin et attaquèrent cette petite troupe. Ils commencèrent par la cerner sans déployer toutes leurs forces, et ils la sommèrent de se rendre, si elle ne voulait pas être massacrée. Les nôtres se formèrent en rond et se défendirent. Les Gaulois se mirent à pousser des cris pour appeler leurs frères, et en un instant nos trois cents soldats se trouvèrent enveloppés par environ six mille hommes. A cette nouvelle, César envoya immédiatement à leur secours la cavalerie tout entière. En attendant, nos soldats soutinrent les efforts de l'ennemi et combattirent vaillamment pendant plus de quatre heures. Ils n'eurent, de leur côté, qu'un petit nombre de blessés, et tuèrent beaucoup de monde aux Gaulois. Ceux-ci n'eurent pas plus tôt aperçu notre cavalerie qu'ils jetèrent leurs

(1) Au Châtelet, près le cap Gris-Nez.

armes et tournèrent les talons. On en fit un grand carnage.

XXXVIII. Le lendemain, César envoya son Lieutenant Titus Labiénus, avec les légions qui revenaient de Bretagne, chez les Morins révoltés. Les marais, où ceux-ci s'étaient retirés l'année précédente, étant à sec et ne pouvant plus leur offrir de refuge, ils tombèrent presque tous entre les mains de Labiénus. Quant aux deux Lieutenants Quintus Titurius et Lucius Cotta, ils avaient conduit leurs légions sur le territoire des Ménapes, mais n'avaient pas pu atteindre ceux-ci. Les Ménapes s'étaient dérobés à leur poursuite en s'enfonçant dans leurs impénétrables forêts. Titurius et Cotta ravagèrent les champs, coupèrent les récoltes, incendièrent les habitations, puis rejoignirent César. César fit hiverner l'armée tout entière chez les Belges. Là, de toutes les nations de la Bretagne, deux seulement lui envoyèrent des otages ; les autres s'abstinrent. Quand on reçut à Rome la lettre de César qui rendait compte de ces succès, le Sénat décréta vingt jours d'actions de grâces.

LIVRE V

Deuxième expédition en Bretagne — Cassivellaun — Soulèvement des Éburons — Ambiorix — Massacre de Sabinus et de Cotta — Cicéron assiégé dans son camp — César le délivre avec 8,000 hommes contre 60,000 — Labiénus bat les Trévires.

(700 de Rome — 54 av. J.-C.)

I. Sous le Consulat de Lucius Domitius et d'Appius Claudius, César, en partant pour l'Italie, comme il faisait chaque année dès que ses troupes avaient pris leurs quartiers d'hiver, ordonne à ses Lieutenants, sous le commandement desquels il laisse les Légions, d'employer leur hiver à construire le plus de vaisseaux nouveaux qu'ils pourront et à radouber les anciens. Il détermine la forme et le modèle auxquels on devra se conformer. Pour les rendre plus faciles à charger et à mettre à sec, on les fera un peu moins hauts que ceux dont nous nous servons sur notre mer; d'autant mieux que (César avait fait cette observation) les vagues sont moins hautes dans l'Océan,

par suite du mouvement incessant produit par le flux et le reflux. Ces vaisseaux étant appelés à recevoir des bagages, et une grande quantité de chevaux, devront avoir aussi un peu plus de largeur que les bâtiments avec lesquels nous naviguons sur les autres mers. Enfin, ils seront tous à voiles et à rames, ce qui sera rendu aisé par le peu d'élévation de leur bordage. Tous les agrès nécessaires à l'armement de la flotte seront tirés d'Espagne. Quant à lui, après avoir tenu l'Assemblée de la Gaule Citérieure, il part pour l'Illyrie, sur la nouvelle que les frontières de cette Province avaient été ravagées par les incursions des Pirustes. Aussitôt arrivé, il ordonne aux Cités de lui fournir des troupes et assigne à ces troupes un point de concentration. Les Pirustes, informés de ces préparatifs, lui envoient immédiatement des députés. « Le gouvernement « des Pirustes est — affirment-ils — resté absolu- « ment étranger à ce qui s'est passé. Il est prêt à « donner toutes les réparations pour le préjudice « causé. » Après avoir reçu cette déclaration, César leur ordonne de livrer des otages, et de les livrer au jour dit, les menaçant, en cas de désobéissance, de les traiter en ennemis. Au jour dit, les otages arrivèrent. Alors César établit des

arbitres entre les deux pays pour faire l'estimation du dommage et en fixer le prix.

II. Après avoir ainsi arrangé cette affaire et tenu l'Assemblée, César revient dans la Gaule Citérieure, puis de là rejoint l'armée. Son premier soin en y arrivant est de visiter tous les quartiers. Grâce à l'activité surprenante des soldats, et malgré le dénuement le plus absolu de toutes choses, il trouve construits environ six cents vaisseaux du modèle ci-dessus décrit et vingt-huit galères, le tout prêt, ou peu s'en fallait, à être lancé. Il adresse des éloges aux troupes et à ceux qui ont dirigé les travaux. Puis, il explique quel est son but et ordonne que toute la flotte ait à se réunir au port Itius. C'est de ce point (il le savait) que la traversée offre le plus d'avantages, la distance d'Itius à la côte de Bretagne n'étant que de trente mille pas (44 kilom.) environ. César laisse pour cette opération la quantité de troupes nécessaire, puis, prenant avec lui quatre légions armées à la légère, et huit cents chevaux, il se dirige sur le territoire des Trévires. Les Trévires n'envoyaient pas de députés aux Assemblées ; ils négligeaient de se conformer aux ordres de César ; de plus, le bruit courait qu'ils faisaient des démarches auprès des Germains transrhénans.

III. Les Trévires sont de toutes les nations Gauloises celle qui possède la cavalerie la plus forte, ce qui ne les empêche pas de posséder en même temps une infanterie très nombreuse. Comme on l'a vu plus haut, ils habitent les bords du Rhin. Deux hommes, Indutiomare et Cingétorix, se disputaient chez eux le premier rang. Cingétorix n'eut pas plus tôt appris que César arrivait avec ses légions, qu'il se rendit auprès de lui. Il l'assura que lui et ses partisans étaient décidés à rester fidèles aux Romains, et à ne jamais trahir leur amitié ; puis il le mit au fait de tout ce qui se passait chez les Trévires. Indutiomare, au contraire, rassemble de la cavalerie et des troupes de pied, cache dans les Ardennes (1) (immense forêt qui s'étend depuis le Rhin jusqu'à la frontière des Rêmes en traversant le territoire des Trévires) tous ceux qui en raison de leur âge ne sont pas en état de porter les armes, et se

(1) *Ar-dean* — la forêt. A moins que l'on n'adopte l'étymologie *Arddu* (Celte) — la profonde. (V. *Zeus*, gramm. celt.).
La forêt des Ardennes—dit Maury—garda pendant longtemps son aspect formidable. Elle produisait sur les imaginations une impression profonde. On la dépeignait comme le repaire des bêtes féroces étrangères à notre climat, lions, tigres, léopards..... Au fond de cette forêt les mœurs étaient restées ce qu'elles étaient au temps des Nerves et des Éburons. (Alfred Maury — *Forêts de la Gaule*, p. 61).

prépare à la résistance. Mais il arriva qu'un certain nombre d'hommes considérables de la nation, épouvantés à notre approche, et d'ailleurs attachés à Cingétorix, imitèrent l'exemple de ce dernier. Ils se rendirent auprès de César, et firent chacun leur soumission individuelle, n'ayant pas qualité pour négocier au nom de leur nation. Indutiomare craignit que la défection ne devînt générale et envoya des députés à César. « Si je « suis resté au milieu de mes compatriotes — lui « faisait-il dire — au lieu d'aller vous trouver, « c'est que ma présence était nécessaire pour « maintenir la nation dans le devoir. Par suite du « départ de toute la noblesse, il était à craindre « que la populace ne se laissât aller à des mouve- « ments irréfléchis, et c'est ce que j'ai voulu « éviter. La nation m'obéit. S'il plaît à César, je « suis prêt à venir le trouver dans son camp, et à « remettre entre ses mains ma propre destinée et « celle des Trévires. »

IV. César n'était pas dupe d'un pareil langage. Il comprenait fort bien les raisons qui déterminaient le Gaulois à faire volte-face. Toutefois, pour ne pas être forcé de passer son été chez les Trévires, quand tout était prêt pour l'expédition de Bretagne, il ordonna à Indutiomare de se

rendre auprès de lui avec deux cents otages. Indutiomare amena tous les otages requis, et parmi eux son propre fils et toute sa famille, dont chaque membre avait été spécialement désigné et exigé. César le consola et l'exhorta à rester dans le devoir. Mais, en même temps, il appela auprès de lui individuellement chacun des chefs Trévires et les décida, chacun en particulier, à se rallier au parti de Cingétorix. Il avait deux motifs pour agir ainsi : d'abord il savait Cingétorix digne d'être élevé au premier rang; puis il regardait comme de bonne politique de donner la plus grande influence possible dans cette nation à un homme qui nous avait donné de telles preuves de sympathie. Ce fut pour Indutiomare un coup terrible. Par là, il vit son crédit ruiné, et la répugnance qu'il avait primitivement conçue à notre égard, se changea en une implacable haine.

V. Ces mesures prises, César se rend avec ses légions au port Itius. Là, il apprend que quarante vaisseaux, construits chez les Meldes, ont été assaillis par une tempête, qu'ils n'ont pu tenir leur route et ont été rejetés à leur point d'embarquement. Il trouve tous les autres parfaitement équipés et tout prêts à appareiller. Il réunit encore

à Itius toute la cavalerie Gauloise, forte de quatre mille chevaux, ainsi que tous les chefs Gaulois. Un petit nombre de ces derniers, ceux dont la fidélité ne lui était nullement suspecte, furent autorisés à rester sur le Continent. Tous les autres, sans exception, reçurent l'ordre de l'accompagner (1). Il était bien aise de les avoir auprès de lui en guise d'otages, car il redoutait un soulèvement de la Gaule pendant son absence.

VI. Au nombre de ces chefs se trouvait l'Édue Dumnorix, dont il a été question précédemment. C'était principalement celui-là que César tenait à ne pas laisser derrière lui. Il le savait remuant, ambitieux, plein de courage, plein de crédit chez les Gaulois. De plus, Dumnorix avait dit publiquement, dans une assemblée des Édues, que César lui offrait le pouvoir suprême. Une telle parole avait été fort mal accueillie par les Édues, mais ils n'avaient pas osé envoyer des députés à César, soit pour protester contre ce choix, soit pour prier César de leur donner un autre maître. Celui-ci avait appris le fait de la bouche des Édues

(1) « Ils reçurent l'ordre de l'accompagner comme otages ». Odieux guet-apens — s'écrie Amédée Thierry. Jugement un peu dur. C'était autoritaire comme procédé, mais très habile comme mesure politique.

qui étaient auprès de lui. Dumnorix commença par essayer des supplications pour obtenir l'autorisation de rester en Gaule. D'abord, n'ayant jamais navigué, il avait — disait-il — peur de la mer. Puis, des scrupules de religion lui interdisaient ce voyage. Quand il vit que cette grâce lui était obstinément refusée, et que tout espoir de réussir par la prière était perdu pour lui, il se mit à essayer d'un autre moyen. Il travailla les autres chefs Gaulois, il leur monta la tête, il les excita, chacun séparément, à ne pas se laisser faire, à refuser d'embarquer. Il les prend par la terreur. « César — leur dit-il — a de bonnes rai-
« sons pour décapiter la Gaule de toute sa
« noblesse. En vous transportant en Bretagne, il
« n'a qu'un but, sachez-le, c'est de vous égorger
« tous là-bas, ce qu'il n'ose faire ici à la face du
« pays. » Bref, il les entraîne dans une conspiration, et chacun des conjurés s'engage par serment à faire, d'accord avec les autres, tout ce qui paraîtra commandé par les intérêts de la Gaule.

VII. César était mis au courant de ces menées par de nombreux rapports. Dans sa pensée, les Édues, grâce à lui, occupaient en Gaule une situation tellement exceptionnelle, que c'était pour lui un devoir de réprimer et de prévenir

Dumnorix par tous les moyens possibles. Cet homme poussait la démence trop loin. Il devait être mis hors d'état de nuire à César et à la République. Le vent de Nord-Ouest, qui souffle presque continuellement dans ces parages, s'opposant à la traversée, César fut retenu à Itius environ vingt-cinq jours. Pendant ce délai, il mit toute son application à contenir Dumnorix dans le devoir, tout en se tenant au fait de ses agissements. Enfin, le vent étant devenu favorable, César donne ordre à toute l'armée, légions et cavalerie, de monter dans les vaisseaux. Au milieu de la préoccupation générale, Dumnorix, à la tête de la cavalerie Éduenne, s'échappe du camp sans être aperçu de César, et prend la route de son pays. César, informé du fait, suspend l'embarquement, et, toute autre affaire cessante, dépêche une grande partie de la cavalerie à la poursuite de Dumnorix avec ordre de le ramener mort ou vif. S'il résiste, s'il refuse, qu'on le tue ! Aussi bien, que pouvait-il attendre de bon pendant son absence d'un homme qui foulait aux pieds ses ordres pendant qu'il était encore dans la Gaule ? Dumnorix répondit par un refus à l'injonction qui lui fut faite de revenir ; il mit l'épée au poing ; il se défendit, faisant appel à ses cavaliers. Il

criait : « Je suis né libre, enfant d'un peuple « libre ! » Les nôtres suivirent leurs instructions à la lettre. Ils l'enveloppèrent et le tuèrent. Après quoi, la cavalerie Éduenne revint tout entière auprès de César (1).

VIII. Cet incident clos, César laisse sur le Continent Labiénus avec trois Légions et deux mille chevaux, avec mission de garder les deux ports d'embarquement, de s'occuper des approvisionnements, d'observer la Gaule et de prendre conseil du temps et des événements. Cela fait, avec cinq légions et un nombre de chevaux égal à celui qu'il laisse sur le Continent, il lève l'ancre au coucher du soleil (20 juillet, 8 h. du soir), et met à la voile par une légère brise Sud-Ouest. Mais, vers minuit, le vent tomba et nous ne pûmes suivre notre route. La marée nous emporta à la dérive, et, au point du jour, nous vîmes que nous avions laissé la Bretagne à notre gauche. César profita du renversement de la marée et fit forcer de rames pour atteindre ce point de la côte qui, l'été d'avant, lui avait paru si commode pour débarquer. Dans cette circonstance la conduite de nos soldats fut au-dessus de tous éloges. Dans

(1) Cet assassinat, empreint de lâcheté, salit la mémoire de César.

leurs gros bâtiments de transport, chargés pesamment, ils ramèrent avec une énergie si bien soutenue qu'ils égalèrent en vitesse les galères. Il pouvait être midi, quand la flotte tout entière toucha la côte de Bretagne. Aucun ennemi ne fut aperçu dans ces parages. Les Barbares y étaient pourtant (on le sut plus tard par les prisonniers), et même en forces considérables. Mais la vue d'une flotte si nombreuse les terrifia. En effet, en comptant les bâtiments qui avaient pris part à la première expédition, ainsi que les embarcations légères dont tel ou tel se faisait suivre pour son usage personnel, cette nouvelle flotte ne comprenait pas moins de huit cents bâtiments marchant de conserve. A notre approche, les Barbares avaient évacué le rivage et s'étaient cachés sur les hauteurs.

IX. Le débarquement opéré, César choisit un camp avantageux. Puis, ayant su des prisonniers de quel côté l'ennemi s'était porté, il laissa au bord de la mer dix Cohortes et trois cents chevaux pour garder la flotte. Puis, à la troisième veille (minuit), il se mit en marche pour atteindre les Bretons. Il avait d'autant moins à craindre pour ses vaisseaux qu'il les laissait à l'ancre, et sur une plage unie et découverte. Il en confia le

commandement à Quintus Atrius. César avait fait dans la nuit environ douze mille pas (18 kilom.), lorsqu'il arriva en présence des Bretons. Ceux-ci s'étaient avancés jusqu'à une rivière (1), avec leur cavalerie et leurs chars, et occupaient les positions dominantes. Ils s'opposèrent à notre marche et engagèrent l'action. Repoussés par notre cavalerie, ils s'enfoncèrent dans les bois. Le lieu où ils se retranchèrent était solidement fortifié et par la nature et par l'art. C'était un ouvrage de défense qui remontait évidemment à l'époque de quelque guerre intestine. De grands abatis d'arbres en barricadaient tous les abords. Les Barbares combattaient en se répandant au dehors du bois par petits détachements, et empêchaient nos soldats d'approcher. Mais les soldats de la 7e légion formèrent la tortue, dressèrent une terrasse contre les retranchements, enlevèrent la position, et débusquèrent l'ennemi des bois. Ils en furent quittes pour quelques blessés. César défendit à ses troupes de poursuivre les fuyards, d'abord parce qu'il ne connaissait pas le pays, ensuite parce que cette expédition avait absorbé une grande partie de la journée et qu'il voulait avoir le temps de fortifier son camp.

(1) La Stour à Asfhord (Gl Creuly).

X. Le lendemain matin, César forma ses légions et sa cavalerie sur trois colonnes et les lança à la poursuite des Bretons. On n'avait pas fait beaucoup de chemin, et même l'arrière-garde se trouvait encore en vue du camp, lorsque des cavaliers accoururent auprès de César de la part de Quintus Atrius. Ils lui apprirent que, la nuit d'auparavant, il s'était élevé une tempête furieuse; presque tous les vaisseaux avaient été ou brisés ou jetés à la côte; ils avaient tous perdu leurs ancres et leurs agrès; ni matelots, ni pilotes n'avaient été capables de lutter contre la violence de la mer; enfin, par suite du choc d'une si grande quantité de bâtiments les uns contre les autres, la flotte tout entière avait éprouvé des dommages considérables.

XI. A cette nouvelle, César rappelle ses légions et sa cavalerie et leur envoie l'ordre de faire halte. Il retourne en personne auprès de sa flotte, et constate de ses propres yeux le désastre dont les courriers et la dépêche de son Lieutenant lui avaient apporté l'avis. Une quarantaine de vaisseaux étaient irrémédiablement perdus; le reste, bien que en piteux état, pouvait, à la rigueur, être réparé. César choisit tous les charpentiers des légions et envoie l'ordre qu'on lui en expédie

également du Continent. Il mande à Labiénus de faire construire par les légions restées avec lui autant de vaisseaux qu'il le pourra. Quant à lui, vu l'urgence, et malgré l'extrême difficulté de l'entreprise, il prend le parti de faire tirer à sec sur le rivage la flotte tout entière, et de l'établir en sûreté derrière un retranchement relié au camp. Ces travaux exigèrent une dizaine de jours pendant lesquels les soldats travaillèrent jour et nuit sans se reposer. La flotte mise à sec et le camp fortifié, César laisse à la garde des vaisseaux les mêmes forces que la première fois, et se dirige de nouveau vers le lieu d'où il a ramené ses troupes. Les Bretons s'y étaient donné rendez-vous, et, en arrivant, il trouva leurs forces singulièrement grossies. L'autorité suprême et le commandement en chef de l'armée Bretonne avaient, d'un commun accord, été confiés à Cassivellaun. C'était un chef dont les possessions étaient séparées des contrées du littoral par un fleuve nommé la Tamise, éloigné de la mer de quatre-vingt mille pas (118 kilom.) environ. Avant notre arrivée, ce Cassivellaun était en guerres continuelles avec toutes les populations de l'ile, mais la terreur que nous avions inspirée aux Barbares les avait amenés à se

rallier tous ensemble sous ses ordres et à le mettre à la tête de l'armée commune.

XII. Le centre de la Bretagne est habité par des populations qui, d'après les traditions locales, seraient autochthones ; la côte, par des populations venues de Belgique pour guerroyer et faire du butin. Ces dernières ont presque toujours conservé le nom de leur pays d'origine. Ils ont passé dans l'île, y ont fait la guerre aux indigènes, se sont établis sur le sol, puis se sont mis à le cultiver. La Bretagne est extrêmement peuplée ; les habitations y sont très nombreuses et offrant beaucoup de ressemblance avec celles des Gaulois ; le bétail y abonde. Pour monnaie, les Bretons se servent de morceaux de cuivre ou de fer d'un poids convenu. Les contrées du Centre produisent des mines d'étain ; celles du littoral, des mines de fer ; mais ces dernières sont rares. Quant au cuivre, ils le tirent du Continent. En fait d'arbres, ils possèdent toutes les essences que l'on trouve dans la Gaule, à l'exception du hêtre et du sapin. Le lièvre, la poule et l'oie sont pour eux des bêtes dont il n'est pas permis de se nourrir. Ils en élèvent pourtant, mais par amusement et en guise de distraction. Le climat de la

Bretagne est plus tempéré que celui de la Gaule ; le froid y est moins intense.

XIII. L'île a la forme d'un triangle. Un des côtés de ce triangle fait face à la Gaule. Ce côté a l'un de ses angles à l'Orient, dans la région de Kent, celle où abordent généralement les vaisseaux venant de la Gaule ; l'autre, plus bas, au Midi. La longueur est de cinq cent mille pas (740 kilom.). Le second côté du triangle regarde l'Espagne et le Couchant. C'est par là qu'est située l'Hibernie, une île moitié moins grande — dit-on — que la Bretagne, et à la même distance de celle-ci que la Bretagne l'est de la Gaule. Entre la Bretagne et l'Hibernie, on rencontre une île qui porte le nom de Mona, et un certain nombre d'autres îles de moindre dimension. A propos de ces dernières, quelques auteurs prétendent que, à l'époque du solstice d'hiver, elles restent durant trente jours plongées dans la nuit. Nos propres recherches ne nous ont rien appris de positif à cet égard. La seule chose que nous ayions pu constater, et d'après les mesures exactes prises au moyen de la clepsydre, c'est que les nuits sont plus courtes en Bretagne que sur le Continent. Suivant les gens du pays, ce second côté du triangle a une longueur de sept cent mille pas

(1036 kilom). Le troisième côté est au Nord. Il n'a devant lui aucune terre; seulement un de ses angles se trouve vis-à-vis de la Germanie. La longueur de ce troisième côté est estimée à huit cent mille pas (1184 kilom.). Ainsi le pourtour de l'île entière serait de vingt fois cent mille pas (2.960 kilom. de circuit total).

XIV. Les plus civilisés de tous les Bretons sont ceux du pays de Kent, contrée toute maritime. Leurs mœurs se rapprochent tout-à-fait de celles des Gaulois. La plupart des populations de l'intérieur ne sont pas agricoles. Elles vivent de viande et de lait, et sont vêtues de peaux de bêtes. Tous les Bretons se peignent au pastel. Cela leur donne une couleur azurée et un aspect horrible dans le combat. Ils portent les cheveux pendants, et se rasent toutes les parties du corps, à l'exception de la tête et de la lèvre supérieure. Chez eux les femmes sont en commun. Une seule appartient habituellement à dix ou douze hommes, et cette communauté a lieu de préférence entre frères, ou de père à fils. L'enfant qui provient de ces rapports multiples est censé avoir pour père celui qui le premier a introduit la femme dans la maison.

XV. Les cavaliers et les chars de l'ennemi

attaquèrent vivement notre cavalerie en marche. Celle-ci eut partout l'avantage, et força les Bretons à se replier dans les bois et sur les hauteurs. Elle leur tua beaucoup de monde, mais ayant mis trop d'ardeur à la poursuite, elle éprouva elle-même quelques pertes. Les Bretons laissèrent écouler un peu de temps ; puis, dès qu'ils virent nos soldats sans défiance et occupés à fortifier le camp, ils s'élancèrent brusquement hors des bois, tombèrent à l'improviste sur la garde du camp et engagèrent avec celle-ci un combat furieux. César la fit appuyer aussitôt par deux cohortes. Ces cohortes, les premières de leur légion, prirent position en laissant entre elles un faible intervalle. Telle était l'émotion causée à nos soldats par un genre de combat si nouveau pour eux, que l'ennemi put impunément se jeter dans cet intervalle et qu'il le traversa sans perdre un seul homme. Quintus Labérius Durus, tribun des soldats, fut tué dans cette journée. D'autres cohortes furent engagées, et on repoussa les Bretons.

XVI. Ce système d'attaque, cet engagement livré devant le camp et sous les yeux de l'armée, servirent de leçon. On se rendit compte que le légionnaire, sous sa pesante armure, se trouvait

très gêné pour poursuivre les ennemis, s'ils lâchaient pied, et qu'il n'osait pas trop s'écarter de son enseigne ; bref, qu'il n'était nullement propre à une guerre de cette nature. De son côté, la cavalerie était extrêmement exposée. La tactique des Bretons consistait à simuler la fuite ; puis, quand par cette feinte ils avaient entraîné nos cavaliers à une certaine distance des légions, ils sautaient à bas de leurs chars et engageaient à pied une lutte où toutes les chances étaient contre nous. Cette manière de faire la guerre rendait les combats de cavalerie également dangereux pour nous, soit dans la retraite, soit dans l'attaque. Ajoutez à cela que les Bretons ne combattaient jamais en corps d'armée, mais par pelotons isolés, séparés les uns des autres par de longs intervalles. Ils disposaient derrière eux des réserves, se remplaçaient continuellement entre eux, et nous opposaient ainsi des troupes toujours fraîches.

XVII. Le lendemain, l'ennemi prit position à quelque distance du camp, sur les hauteurs. Il se montra tout d'abord en petit nombre, et escarmoucha avec nos cavaliers avec moins de vigueur que la veille. Mais, à midi, César ayant envoyé au fourrage trois légions et la cavalerie tout

entière, sous les ordres de Caïus Trébonius, tout à coup les Bretons fondirent de toutes parts sur les travailleurs. Mais ceux-ci ne s'étaient pas écartés beaucoup des enseignes, de sorte que nos légions, qui se trouvaient à côté d'eux, purent charger l'ennemi avec vigueur et le repousser. Alors, notre cavalerie, se sentant appuyée par les légions qui s'avançaient derrière elle, ne craignit pas de s'élancer à la poursuite des Barbares et acheva leur déroute. On leur tua beaucoup de monde, et on ne leur laissa le loisir ni de se rallier, ni de s'arrêter, ni de descendre de leurs chars. Immédiatement après cette défaite, toutes les forces ennemies qui s'étaient réunies se dispersèrent. Ce fut la dernière rencontre où les Bretons nous opposèrent des masses.

XVIII. César fut instruit du nouveau plan adopté par eux. Il se porta avec son armée sur le territoire de Cassivellaun, au bord de la Tamise. Ce fleuve ne présente qu'un seul endroit guéable, et non des plus commodes. En y arrivant, César aperçut de nombreuses troupes en bataille sur la rive opposée. Cette rive était fortifiée. Une palissade de pieux aiguisés la défendait, et d'autres pieux semblables étaient fichés dans le lit du fleuve et cachés sous l'eau. Ces diverses informa-

tions furent fournies à César par les prisonniers et par les transfuges. César fit passer la cavalerie la première et ordonna aux légions de passer vivement derrière elle. Nos soldats avaient de l'eau jusqu'au col. Néanmoins, ils s'avancèrent avec tant de rapidité, et chargèrent l'ennemi avec une telle impétuosité que les Bretons ne purent soutenir le double choc des légions et de la cavalerie. Ils abandonnèrent la rive et se sauvèrent.

XIX. Comme nous l'avons dit tout à l'heure, Cassivellaun avait complètement renoncé à soutenir contre nous une lutte régulière. En conséquence, il licencia la majeure partie de ses troupes, ne garda (1) avec lui que quatre mille guerriers, de ceux qui combattent sur les chars, et, avec cette petite troupe, se mit à surveiller notre marche. Il se tenait aux alentours de nos colonnes en marche, se dissimulait dans des lieux impraticables et boisés, savait d'avance tous les endroits par où nous allions passer, faisait retirer des champs hommes et bétail, les cachait dans les bois ; puis, quand nos cavaliers se répandaient

(1) Ici la plupart des traducteurs ont fait un contresens bien étrange. Ils ont entendu « après avoir *abandonné* 4,000 chars de guerre ». C'est commettre une faute à la fois contre le sens et contre le bon sens. En outre, *essedarii* ne signifie pas les *chars*, mais ceux qui les montent.

dans la campagne pour piller et pour fourrager, tous les chemins, tous les détours, qu'il connaissait par cœur, se remplissaient en un clin d'œil de soldats ennemis. Les Barbares s'élançaient hors des bois, tombaient avec leurs chars sur nos cavaliers et leur faisaient courir les plus grands dangers. Ils parvinrent à leur inspirer tant de terreur, que ceux-ci n'osaient plus s'aventurer nulle part. La seule ressource qui restât à César était celle-ci : il défendait à la cavalerie de trop s'écarter des colonnes, et il faisait le plus de mal qu'il pouvait à l'ennemi en brûlant et en ravageant la contrée autant que le permettaient les forces et les jambes des légionnaires.

XX. Sur ces entrefaites, les Trinobantes, l'une des principales nations Bretonnes, députèrent à César. Le jeune Mandubrat, originaire de cette nation, avait vu Imanuent, son père, chef des Trinobantes, tué par Cassivellaun. Lui-même avait été réduit à se sauver pour échapper à la mort. Il était venu trouver César sur le Continent et s'était attaché à sa fortune. Les Tribonantes viennent offrir à César leur soumission et déclarent consentir d'avance à toutes les conditions qui leur seront imposées. Ils lui demandent, en échange, de protéger Mandubrat contre Cassi-

vellaun et de le leur envoyer pour qu'il devienne leur chef et leur roi. César exige d'eux quarante otages et du blé pour l'armée, et leur envoie Mandubrat. Ils exécutèrent ces ordres sans retard et envoyèrent le nombre d'otages exigé, ainsi que le blé.

XXI. Quand on vit les Trinobantes protégés par nous et à l'abri de toute insulte de la part de nos soldats, les Cénimagnes, les Ségontiakes, les Ancalites, les Bibrokes, les Casses, suivirent cet exemple et députèrent à César pour faire leur soumission. César apprit par eux que l'oppide de Cassivellaun n'était pas éloigné, qu'il était défendu par des bois et des marais et qu'on y avait rassemblé une assez grande quantité d'hommes et de bestiaux. Les Bretons donnent la dénomination d'oppide à un bois épais, qu'ils entourent d'un fossé et d'un retranchement, et où ils se réfugient pour se mettre à l'abri des attaques de l'ennemi. César se dirige de ce côté avec ses légions. Il arrive devant une position admirablement fortifiée par la nature et par l'art. Néanmoins, il n'hésite pas à l'attaquer sur deux points simultanément. Les Bretons essayèrent de tenir, mais ils ne purent résister à l'élan de nos soldats et évacuèrent l'oppide d'un autre côté. On y

ramassa une quantité considérable de bestiaux, et dans la déroute une masse de Barbares furent pris ou tués.

XXII. Pendant que ces événements se passaient sur ce point, Cassivellaun expédiait des courriers au pays de Kent, situé, nous l'avons dit, sur le littoral. Là commandaient quatre chefs, Cingétorix, Carvil, Taximagul et Ségovax. Cassivellaun leur ordonne de réunir leurs forces en commun, de marcher sur notre camp marin et de l'assaillir à l'improviste. Les Bretons se présentèrent en effet devant nos retranchements. Mais nos troupes firent une sortie, leur tuèrent beaucoup de monde, s'emparèrent même d'un de leurs principaux chefs, Lugotorix, et rentrèrent dans leurs lignes sans avoir perdu un seul homme. A la nouvelle de cette défaite, Cassivellaun, découragé par tant d'échecs successifs, par la dévastation de son territoire, surtout par la défection de plusieurs peuples, envoie, par l'entremise de l'Atrébate Comm, des députés à César pour faire sa soumission. César, en raison des derniers mouvements qui s'étaient produits en Gaule, avait décidé de passer l'hiver sur le Continent. Il voyait la saison s'avancer, et, comme il sentait que la guerre pourrait traîner en

longueur, il ordonna au chef Breton de livrer des otages et régla le tribut que la Bretagne aurait à payer annuellement au Peuple Romain (1). Puis il défend expressément à Cassivellaun de rien entreprendre ni contre Mandubrat, ni contre les Trinobantes.

XXIII. César, après avoir pris possession des otages, ramena son armée au bord de la mer. Il trouva ses vaisseaux réparés et les fit mettre à flots. Comme il avait une grande quantité de prisonniers, et que la tempête avait diminué sa flotte d'un certain nombre de bâtiments, il résolut d'effectuer son transport en deux voyages. Le hasard voulut que, sur tant de vaisseaux, et après tant de traversées, pas une seule fois, ni cette année-ci, ni la précédente, on n'eut à déplorer la perte d'un navire portant des soldats. Au contraire, il arriva malheur à presque tous ceux qui firent le voyage à vide, soit à ceux qui, après avoir débarqué en Gaule le premier convoi de troupes, retournaient vers César, soit à ceux que Labiénus avait fait construire en dernier lieu et qui s'élevaient au nombre de soixante. Ils furent presque tous jetés à la côte et un très petit nombre d'entre

(1) La bonne plaisanterie !

eux seulement arrivèrent à destination. César les attendit vainement pendant quelques jours. Mais il craignit que la mauvaise saison ne s'opposât à la traversée, car l'Equinoxe n'était pas loin, et, cédant à la nécessité, entassa ses troupes. Puis, profitant d'une mer tout à fait tranquille, il leva l'ancre au commencement de la seconde veille (9 h. du soir) et prit terre au point du jour, sans avoir perdu un seul vaisseau (1).

XXIV. César fit mettre sa flotte à sec, puis alla tenir à Samarobrive l'Assemblée de la Gaule. La sécheresse avait, cette année-là, fait manquer la récolte du blé. Cette circonstance contraignit César à répartir ses quartiers d'hiver autrement qu'il avait fait les années précédentes. Il fractionna son armée de manière à placer ses légions dans des régions différentes. Il envoya une légion

(1) Jules César — dit Tacite — fut le premier Romain qui pénétra en Bretagne. Mais, quoiqu'il eut épouvanté les Bretons par une victoire, et qu'il fut resté maître du rivage, on peut le regarder moins comme ayant fait une conquête que comme l'ayant indiquée à ses successeurs.

(*Vie d'Agricola* — par. 13).

Caractacus — dit encore Tacite — leur rappelait tous ces braves Bretons qui avaient chassé le Dictateur César, qui par leur valeur les avaient préservés des haches, et qui avaient conservé pur l'honneur de leurs femmes et de leurs enfants.

(*Annales* — L. 12 — par. 34).

chez les Morins, sous le commandement du Lieutenant Caïus Fabius. Il en envoya une autre, avec Quintus Cicéron, chez les Nerves ; une troisième, avec Lucius Roscius, chez les Esuves ; une quatrième, avec Titus Labiénus, chez les Rêmes, c'est-à-dire sur la frontière des Trévires. Chacune de ces légions reçut l'ordre de prendre respectivement ses quartiers d'hiver dans chacune de ces différentes contrées. Il en plaça trois autres dans le Belgium, sous le commandement du Questeur Crassus et des Lieutenants Lucius Munatius Plancus et Caïus Trébonius. Enfin, les Éburons, nation fixée entre le Rhin et la Meuse, et qui avait alors pour chefs Ambiorix et Catuvolke (1), reçoivent la légion récemment levée au delà du Pô, plus cinq cohortes, toutes ces troupes étant placées sous les ordres des deux Lieutenants Quintus Titurius Sabinus et Lucius Aurunculéïus Cotta. Grâce à cette distribution des légions, César se flattait de remédier en partie à cette difficulté de la disette. En définitive (si l'on met à part la légion conduite par Lucius Roscius dans la région la plus tranquille et la mieux soumise) l'ensemble de tous ces quartiers n'occupait pas

(1) Ambiorix — chef des remparts. Catuvolke *(folg. rapide)* rapide au combat.

une superficie de plus de cent mille pas (148 kil.). En outre, César décida qu'il ne mettrait pas le pied hors de la Gaule avant de savoir ses légions complètement installées dans leurs cantonnements et les travaux de défense tout à fait achevés.

XXV. Il y avait chez les Carnutes un homme d'une naissance illustre, qui se nommait Tasgète. Ses ancêtres avaient été Rois du pays. En considération de ses mérites, de l'attachement qu'il nous avait témoigné, des services sérieux qu'il n'avait cessé de nous rendre dans toutes nos guerres, César avait donné au fils la souveraineté qu'avait exercée le père. Tasgète régnait depuis trois ans, lorsqu'il fut publiquement assassiné. Les auteurs de ce meurtre étaient les ennemis personnels de Tasgète; mais ces hommes avaient trouvé des complices dans un nombre considérable de leurs compatriotes. On rapporta le fait à César. Celui-ci, voyant combien de personnes étaient compromises dans l'affaire, craignit que le pays, provoqué par elles, ne se soulevât. Il ordonna à Lucius Plancus de partir du Belgium avec la légion qu'il commandait, de se porter en toute hâte chez les Carnutes et d'y établir son quartier d'hiver. Là, il recherchera les auteurs du meurtre de Tasgète, les fera arrêter et les lui enverra. Sur

ces entrefaites, César reçut de tous les Lieutenants et du Questeur, à qui il avait confié le commandement des légions, l'assurance respective que chacune d'elles était rendue au lieu désigné pour son cantonnement et que chaque cantonnement était retranché.

XXVI. Il y avait une quinzaine de jours que les troupes étaient établies dans leurs quartiers, lorsque tout à coup Ambiorix et Catuvolke donnèrent le signal de l'insurrection. Ils étaient pourtant venus aux confins de leur territoire saluer Sabinus et Cotta, à l'arrivée de ceux-ci. Ils leur avaient même fourni des vivres pour leurs approvisionnements. Mais, cédant aux sollicitations du Trévire Indutiomare, ils provoquent un soulèvement, fondent à l'improviste sur nos soldats détachés pour aller au bois, et viennent attaquer le camp avec des forces considérables. Nos soldats courent aux armes et se précipitent aux remparts. Puis, les cavaliers Espagnols font une sortie heureuse et opèrent une diversion. L'ennemi, voyant son coup de mains manqué, abandonne l'attaque. Alors, suivant la coutume Gauloise, ils se mettent à pousser de grands cris. « Envoyez-
« nous quelques-uns des vôtres en parlementaires
« — nous disent-ils — ce que nous avons à vous

« communiquer n'est pas moins de votre intérêt « que du nôtre. Quand vous saurez de quoi il est « question, l'accord entre vous et nous deviendra « chose facile ; nous n'en doutons pas. »

XXVII. On leur envoie des parlementaires. C'étaient Caïus Arpinéïus, Chevalier Romain, ami personnel de Q. Titurius, et l'Espagnol Q. Junius, qui avait déjà rempli plusieurs missions auprès d'Ambiorix. Ambiorix leur parla en ces termes : « Je dois beaucoup, je ne m'en cache pas, aux « bontés de César. C'est lui qui m'a délivré du « tribut que je payais aux Aduatukes, mes voi- « sins ; lui, qui a rendu à la liberté mon fils et « mon neveu que les Aduatukes m'avaient pris « comme otages et qu'ils retenaient chez eux dans « la servitude et dans les fers. Aussi n'est-ce « point de mon propre mouvement, mais contre « mon gré, que j'ai fait cette attaque. J'y ai été « forcé par le peuple. Telle est la nature de mon « autorité que le peuple n'a pas moins de pouvoir « sur moi que je n'en ai sur lui. Or, le vrai motif « qui a poussé les Éburons à cette prise d'armes, « c'est qu'ils se sont trouvés dans l'impuissance « de résister à la conjuration générale de toute la « Gaule. Celle-ci, en effet, vient de se lever tout « entière contre César. Ma faiblesse même ne vous

« répond-elle pas de la sincérité de mes paroles ?
« Me croyez-vous assez dépourvu de sens pour
« m'être flatté un seul instant de l'espoir de
« battre les Romains à moi tout seul ? J'ai dû
« m'incliner devant la volonté de la Gaule. Ce
« jour même, où nous sommes, est celui qui a été
« fixé pour attaquer à la fois tous vos quartiers,
« de manière à mettre vos légions hors d'état de
« se porter secours les unes aux autres. Gaulois,
« il nous était bien difficile de refuser notre con-
« cours dans une guerre entreprise par la Gaule,
« surtout quand cette guerre avait pour but
« de reconquérir notre indépendance nationale.
« J'avais des devoirs envers ma patrie. Mais,
« quitte envers elle, il me reste à m'acquitter
« maintenant envers mon bienfaiteur. J'avertis
« Titurius de ce qui se passe. Au nom de l'hos-
« pitalité, je le conjure de veiller à son salut
« personnel et au salut de ses troupes. Les Ger-
« mains ont passé le Rhin en grand nombre.
« Dans deux jours ils seront ici. A vous de voir
« si, avant de laisser aux nations d'alentour le
« temps de rien soupçonner, vous ne voulez pas
« évacuer votre cantonnement et conduire vos
« troupes, soit vers Cicéron, soit vers Labiénus.
« L'un n'est guère qu'à cinquante milles (74 kil.)

« de vous, l'autre n'est pas beaucoup plus éloigné. « Je promets, je jure de vous laisser passer en toute « liberté, en toute sécurité sur mon territoire. En « agissant comme je fais, d'une part je sers les « intérêts de ma nation en faisant lever votre can- « tonnement; d'autre part, j'acquitte envers César « ma dette de reconnaissance. » Ayant ainsi parlé, il se retira.

XXVIII. Arpinéïus et Junius reportèrent ces paroles aux Lieutenants. Ceux-ci furent très émus en apprenant une nouvelle si imprévue. Bien qu'elle vînt de l'ennemi, ils ne crurent pas devoir passer outre. Une considération surtout les décida à y ajouter foi. Était-il présumable qu'une nation aussi humble, aussi peu redoutable que celle des Éburons, eût l'audace d'entreprendre à elle seule une guerre contre les Romains? L'affaire fut portée au Conseil. Elle y provoqua une discussion des plus vives. Lucius Aurunculéïus, et avec lui grand nombre de Tribuns militaires et de Centurions des premiers rangs, disaient : « Ne faisons « rien à la légère, et ne quittons pas notre can- « tonnement sans l'ordre de César. Quelles que « puissent être les forces des Germains, nous « en triompherons derrière nos retranchements. « Témoin, cette première attaque des Gaulois,

« que nous avons repoussée avec vigueur, en leur « infligeant des pertes sérieuses. Nous avons des « vivres ; nous sommes en mesure d'attendre les « secours qui ne peuvent manquer de nous venir, « soit des cantonnements les plus proches, soit de « César lui-même. Enfin, quoi de plus impru- « dent, et, en même temps, de plus honteux, que « de prendre conseil de son ennemi dans une « situation si grave ? »

XXIX. Tel n'était pas l'avis de Titurius. « Il « sera bien temps d'agir — s'écriait-il — quand « vous aurez laissé à l'ennemi le loisir d'opérer « sa jonction avec les Germains !... Et, s'il arrive « malheur aux autres légions de leur côté, ce « sera bien le moment de compter sur leur aide !... « Décidez-vous : vous n'avez plus une minute à « perdre. César, sans nul doute, est déjà parti « pour l'Italie. Sinon, les Carnutes n'auraient « jamais eu la pensée de tuer Tasgète, ni les « Éburons cette audace inouïe de venir nous « attaquer dans notre camp. Qu'importe l'origine « de l'avis qu'on me donne ; je ne considère que « l'avis en lui-même. Le Rhin est à deux pas de « nous. Les Germains ont à cœur la mort « d'Arioviste et nos récentes victoires. La Gaule « entière rougit de subir notre domination ; elle

« brûle du désir de venger son humiliation et de « relever sa gloire militaire tombée si bas. Enfin, « comment supposer qu'Ambiorix ait poussé la « condescendance jusqu'à nous communiquer une « nouvelle si grave sans en être absolument « certain? Quoiqu'il arrive, nous ne courons « aucun risque à exécuter le plan que je propose. « Si aucun danger plus sérieux ne nous menace, « nous en serons quittes pour aller donner la « main à la légion la plus rapprochée de nous ; « si, au contraire, il est vrai que la Gaule se soit « liguée contre nous avec les Germains, nous « n'avons de chance de salut que dans une « prompte retraite. A quoi nous mènera le parti « que veulent faire adopter Cotta et ceux qui sont « contre moi? Il nous tire de difficulté pour « aujourd'hui, je ne dis pas non ; mais il nous « condamne d'avance à mourir tous de faim après « un interminable blocus. »

XXX. Tels étaient les arguments que l'on s'opposait réciproquement, lorsque Sabinus voyant Cotta et les Centurions des premiers rangs s'opiniâtrer à le combattre : « Eh! bien! « s'écria-t-il, emportez-le donc! qu'il soit fait à « votre volonté! » Puis, élevant la voix de manière à être entendu des soldats : « Pas plus que vous,

« je ne crains la mort — continua-t-il — mais « voici ceux qui seront nos juges, Cotta, et, s'il « leur arrive malheur, c'est à toi qu'ils en deman- « deront compte. Car il dépend de toi que nous « soyions dans deux jours réunis à nos frères « d'armes, et en mesure d'affronter avec eux les « chances de la guerre, au lieu de demeurer ici, « coupés de l'armée, dans l'isolement, sans se- « cours possible, et de périr tous misérablement « ou par le fer, ou par la faim. »

XXXI. On se lève pour sortir du Conseil. On entoure les deux Lieutenants. On les conjure de ne pas aggraver encore le péril par leur obstination, par leur mésintelligence. « Partir, rester, « l'un et l'autre parti a du bon, pourvu que l'on « s'entende et que l'on s'accorde. Mais la désunion « nous ôtera toute chance de salut. » Voilà ce que chacun leur dit. La discussion se prolongea jusqu'au milieu de la nuit. Enfin, Cotta se laisse ébranler et cède : c'est l'avis de Titurius qui est adopté. Immédiatement on fait publier dans le camp l'ordre de partir au point du jour. Le reste de la nuit est perdu pour le repos. Chaque homme passe son temps à examiner son équipement, à voir ce qu'il pourra emporter, ce qu'il sera forcé d'abandonner. Tout s'arrange pour

que d'une part le séjour au camp cesse d'être une chose possible, et que, de l'autre, le départ devienne une opération difficile avec des troupes harassées de fatigue, par suite d'une nuit sans sommeil. Au point du jour, les Romains se mirent en marche, mais comme des gens convaincus que le conseil donné par Ambiorix, loin d'être d'un ennemi, était du plus généreux des alliés. C'est-à-dire que l'on forma une longue colonne embarrassée d'un grand convoi de bagages (1).

XXXII. Cette veille, cette agitation nocturne, furent pour les Gaulois des indices certains que nous levions le camp. Ils dressèrent dans les bois une double embuscade, et, cachés dans un lieu favorable pour une surprise, ils attendirent les Romains à une distance de deux mille pas, environ, du camp. La presque totalité de l'armée venait de s'engager dans un grand défilé (2),

(1) On rapprochera cette conduite aveugle de Titurius de l'habileté avec laquelle il avait combattu les Unelles commandés par Viridorix (V. L. III — ch. 17-18-19).

(2) *Convallis*, suivant le général Creuly, aurait la même signification à peu près que *Vallis*. On lira une discussion très approfondie à ce sujet dans l'examen de la carte de la Gaule. Mais l'argument le plus fort que le général pourrait produire en faveur de son opinion, c'est que César, ici même, emploie successivement, à deux lignes de distance, les deux mots *Vallis* et *Convallis* pour désigner le même lieu.

lorsque soudain, à chaque extrémité de ce défilé, paraît l'ennemi. Il tombe sur l'arrière-garde, empêche la tête de colonne de gravir la côte, et engage l'action sur un terrain on ne peut plus désastreux pour nous.

XXXIII. Alors Titurius, qui jusqu'au dernier moment n'avait eu aucun soupçon du piège, se démène, court çà et là, essaie de ranger ses cohortes, mais sans décision, en homme dont la tête se trouble et qui sent tout lui manquer à la fois. C'est le sort inévitable de tout général réduit à la nécessité de chercher son plan de bataille quand l'action est déjà engagée. Cotta, au contraire, qui avait prévu cette attaque, et qui avait repoussé l'idée du départ précisément en raison de cette crainte, Cotta conservait tout son sang-froid. Il prenait les dispositions nécessaires pour le salut de tous. Il remplissait son devoir de général en dirigeant, en exhortant les soldats, et son devoir de soldat en combattant lui-même. La longueur des colonnes gênait les deux Lieutenants : elle les empêchait de pouvoir se porter partout, de se rendre compte de ce qu'il y avait à faire sur tel ou tel point. Pour remédier à cet inconvénient, ils donnèrent l'ordre d'abandonner les bagages et de former le cercle. Bien que cette manœuvre

fût justifiée par la circonstance, elle ne laissa pourtant pas d'avoir un résultat déplorable. Elle diminua la confiance de nos soldats, en même temps qu'elle redoubla l'ardeur de l'ennemi. Car les uns et les autres pensèrent que c'étaient la peur et le désespoir qui avaient déterminé les Lieutenants à prendre cette résolution. En outre, inconvénient qu'on eût dû prévoir, les soldats s'écartèrent des enseignes; chacun courut aux bagages pour sauver ce qu'il avait de plus précieux. On n'entendait de tous côtés que cris et lamentations.

XXXIV. Les Barbares se conduisirent avec habileté. Leurs chefs firent crier sur toute la ligne de bataille : « Que chacun reste à son « poste! Ce butin ne nous échappera pas! tout « ce que les Romains abandonnent là sera à nous « après la bataille. Il ne s'agit donc que de vain- « cre. » Nos soldats n'étaient inférieurs aux Gaulois ni en nombre ni en courage. Bien qu'ils se vissent abandonnés à la fois par leur général et par la Fortune, ils ne renonçaient nullement à l'espoir de se tirer d'affaire, grâce à leur vaillance. Chaque fois qu'une cohorte chargeait, elle infligeait à l'ennemi des pertes énormes. Ambiorix s'en aperçut. Il ordonna à ses guerriers de lancer

leurs traits à distance, de ne pas s'approcher aussi près de nous, et, chaque fois que les Romains chargeraient, de reculer devant la charge sans opposer de résistance. Grâce à la légèreté de leur équipement, grâce à l'habitude journalière qu'ils avaient de cette manœuvre, ils éviteraient aisément nos coups. Puis, dès que nous nous replierions sur nos enseignes, ils recommenceraient l'attaque.

XXXV. Les Gaulois exécutèrent ces ordres avec ponctualité. Dès qu'ils voyaient une des cohortes sortir du cercle et s'élancer en avant, ils fuyaient devant elle avec vitesse. Pendant ce temps, un segment du cercle se trouvait nécessairement découvert et exposé sans défense à une grêle de traits. La cohorte n'avait pas plus tôt fait demi-tour pour regagner sa place de bataille, qu'elle se trouvait aussitôt enveloppée et par les Gaulois qui venaient de battre en retraite devant elle, et par ceux qui n'avaient pas été chargés. Renonçait-on à charger ? Dans ce cas le courage devenait inutile. Nos soldats, serrés en masse compacte, offraient un but trop facile aux traits lancés par une telle multitude d'assaillants. Et pourtant, malgré tous leurs désavantages, malgré leurs pertes, qui étaient énormes, nos

soldats tenaient toujours avec fermeté. La journée s'avançait. La bataille durait depuis le lever du soleil et l'on était arrivé à la huitième heure (2 h.) sans que l'honneur fût compromis. A ce moment, Titus Balventio, promu l'année précédente Centurion Primipile, homme d'une grande valeur et jouissant d'une grande considération dans l'armée, a les deux jambes traversées par un dard. Quintus Lucanius, du même grade, est tué en combattant avec un courage héroïque pour dégager son fils enveloppé par l'ennemi. Enfin, le Lieutenant Lucius Cotta est atteint d'un coup de fronde en plein visage pendant qu'il va de rang en rang animer les cohortes.

XXXVI. Épouvanté de cette situation, Quintus Titurius, qui voyait, à peu de distance de lui, Ambiorix excitant ses Gaulois, lui envoie immédiatement son interprète Cnéius Pompée et lui fait demander la vie sauve pour lui et pour les troupes. Ambiorix répondit : « Si le chef désire « conférer avec moi, qu'il vienne me trouver. Il « le peut. Je ne désespère pas d'obtenir de mon « peuple le salut de ses soldats. En tout cas, « pour lui personnellement, il ne court aucun « danger. Je lui en donne ma parole. » Titurius fait savoir à Cotta blessé que, s'il le veut, il n'a

qu'à sortir avec lui de la mêlée pour venir conférer avec Ambiorix; qu'il a l'espoir d'obtenir d'Ambiorix la vie sauve tant pour eux deux que pour l'armée. Cotta répond qu'il n'ira pas trouver son ennemi armé, et il demeure inébranlable dans sa résolution.

XXXVII. Sabinus ordonne aux Tribuns militaires qui l'entourent, ainsi qu'aux Centurions des premiers rangs, de le suivre. Il s'avance avec eux tout près d'Ambiorix. Celui-ci lui ordonne de mettre bas les armes. Sabinus obéit et ordonne aux siens d'en faire autant. Puis, tandis que les deux chefs règlent les conditions, tandis qu'Ambiorix traîne à dessein l'entretien en longueur, on enveloppe Sabinus et on le tue. Aussitôt les Gaulois, suivant leur coutume, crient: « Victoire! Victoire! » Ils poussent des hurlements, se précipitent sur nos soldats et les enfoncent. Lucius Cotta tomba là en combattant, ainsi que la plus grande partie des soldats. Les autres cherchèrent un refuge dans ce camp, que l'on venait d'évacuer. Parmi ceux-là se trouvait le Porte-Aigle Lucius Pétrosidius. Se voyant pressé par une masse de Gaulois, il lance l'Aigle par dessus le retranchement et se fait tuer bravement en avant du rempart. Ceux qui réussirent à s'enfermer dans

l'intérieur du camp, soutinrent, comme ils purent, le siège jusqu'à la fin du jour. La nuit venue, se voyant perdus sans ressources, ils s'entretuèrent tous jusqu'au dernier. Une poignée d'hommes, échâppée au carnage, prit à travers les bois, marcha au hasard, et arriva au camp de Titus Labiénus, à qui elle raconta ce qu'on vient de lire.

XXXVIII. Enflé de sa victoire, Ambiorix part aussitôt à la tête de sa cavalerie et se rend chez les Aduatukes, ses voisins. Il marche le jour et la nuit sans interruption, et ordonne à son infanterie de le suivre. Il informe les Aduatukes de notre désastre, et il les excite à prendre les armes. Le lendemain, il arrive chez les Nerves. Il exhorte ceux-ci à profiter de cette occasion pour recouvrer à jamais leur liberté et pour tirer vengeance des outrages que les Romains leur ont fait subir. « Deux Lieutenants et une grande « partie de l'armée Romaine ont été massacrés. « Rien de plus aisé que d'anéantir maintenant la « légion qui hiverne chez vous sous le comman- « dement de Cicéron. Il suffit de tomber sur elle « à l'improviste. Je suis là pour vous y aider. » Avec de pareils discours il n'a pas de peine à entraîner les Nerves.

XXXIX. Les Nerves lancent sans retard des courriers chez les Centrons, chez les Grudes, chez les Levakes, chez les Pleumoxes et chez les Geidunes, toutes populations placées sous leur dépendance. Ils réunissent le plus de troupes qu'ils peuvent et volent au camp de Cicéron avant même que celui-ci n'eût reçu la nouvelle de la mort de Sabinus. Il arriva (c'était inévitable) que quelques hommes en ce moment de corvée en forêt, et occupés à faire du bois, soit pour le chauffage, soit pour les retranchements, furent surpris par l'apparition inattendue de la cavalerie Gauloise et enveloppés. Aussitôt après, la légion était assaillie par des forces considérables composées des Éburons, des Aduatukes, des Nerves, ainsi que de leurs alliés et auxiliaires. Nos soldats coururent aux armes et se précipitèrent aux remparts. Cette journée fut rude, car l'ennemi mettait tout son espoir dans la soudaineté de l'attaque, convaincu que, s'il était vainqueur cette fois, la victoire lui serait assurée pour toujours.

XL. Cicéron écrit immédiatement à César. Il offre une magnifique récompense à ceux qui réussiront à faire parvenir sa lettre à destination. Mais tous les chemins sont gardés par les Gaulois.

Aucun des messagers ne peut passer. Pendant la nuit, avec le bois que les soldats avaient apporté au camp et qui était destiné aux ouvrages de fortification, on élève, avec une incroyable célérité, jusqu'à cent-vingt tours. Tout ce qui paraît laisser quelque chose à désirer aux retranchements, on le complète pendant la nuit. Le lendemain, les Gaulois reviennent à l'assaut en bien plus grand nombre que la veille, et comblent le fossé. Nos troupes se défendent avec le même sang-froid. Ainsi des jours suivants. On travaille la nuit sans relâche. Ni malade, ni blessé, personne n'a le droit de fermer un instant la paupière. Chaque nuit, on prépare ce qui doit servir pour la défense du lendemain. On fabrique une énorme provision de pieux passés au feu, de javelines de siège ; on ajoute aux tours de nouveaux étages ; avec des branches d'arbres on confectionne des claies et des mantelets. Cicéron lui-même, malgré sa santé délicate, ne prend pas une minute de repos, même la nuit, malgré les instances, malgré les prières des soldats, qui lui crient de se ménager.

XLI. Alors les chefs Nerves, ainsi que les Nerves d'importance qui avaient eu déjà l'occasion de causer quelquefois avec Cicéron et qui

étaient en relations amicales avec lui, demandent à l'entretenir. Cicéron consent à les recevoir. Ils lui tiennent exactement le même langage qui avait été tenu à Sabinus par Ambiorix : « Toute « la Gaule est en armes... Les Germains ont « passé le Rhin... César, tous ses Lieutenants sont « assiégés dans leurs cantonnements respectifs. » Ils ajoutent : « Sabinus a été tué, et la preuve que « nous ne vous trompons pas, c'est qu'Ambiorix « est devant vous. Vous vous faites illusion, si « vous comptez sur le secours de vos frères « d'armes. Ils ont fort à faire en ce moment de se « défendre eux-mêmes. Au reste, nous n'avons « aucune intention hostile à votre égard ; nous ne « vous demandons qu'une chose, c'est de nous « débarrasser de vos cantonnements d'hiver. Nous « ne voulons pas vous laisser prendre l'habitude « d'occuper militairement notre territoire. Vous « pouvez sortir de votre camp sans crainte et « évacuer la contrée avec la certitude de n'être « pas attaqués par nous Nous vous laissons libres « de vous diriger où vous voudrez. » A toutes ces paroles Cicéron ne fit qu'une réponse : « Ce n'est « pas l'habitude des Romains de traiter avec un « ennemi en armes. Commencez par désarmer. « Je me charge de présenter moi-même votre

« réclamation à César ; vous lui enverrez des « députés, et comptez sur sa justice pour obtenir « satisfaction. »

XLII. Trompés dans leur espoir, les Nerves entourent notre cantonnement d'un retranchement de onze pieds de hauteur et d'un fossé de quinze pieds de profondeur. Ils avaient appris à faire ces ouvrages en voyant travailler nos soldats, les années précédentes, et les quelques légionnaires capturés par eux leur montraient la manière de s'y prendre. Mais ils manquaient d'outils. Ils étaient obligés de couper le gazon avec leurs épées et de transporter la terre, comme ils pouvaient, avec leurs mains et dans leurs saies. On jugera de leur multitude par la rapidité avec laquelle ils firent cet ouvrage. Il ne leur fallut pas trois heures pour achever dans de telles conditions une ligne de contrevallation mesurant (1) quinze mille pieds (4 kilom. 1/2). Les jours suivants, ils se mirent à construire des tours d'une

(1) Tous les manuscrits sans exception disent 15,000 *pas*, et non 15,000 *pieds*. Mais, cette mesure étant absolument inadmissible, je ne puis que me ranger ici à l'opinion généralement adoptée et corriger le mot *pas* par le mot *pieds*. Le pied Romain était le cinquième du pas et équivalait à 0,29630. Il faut donc entendre 4 kilomètres 1/2, au lieu de 22 kilomètres.

hauteur proportionnée à celle des retranchements et à faire des faux et des tortues, tous ouvrages dont ces mêmes prisonniers leur donnaient le secret.

XLIII. Le septième jour du siége, un vent s'étant élevé, les Gaulois lancèrent à l'aide de frondes sur nos barraquements des balles d'argile incandescentes et des traits enflammés. Les barraquements, couverts en chaume, à la mode Gauloise, eurent bientôt pris feu. Le vent propagea immédiatement l'incendie dans toute l'étendue du camp. Les Barbares poussèrent de grands cris, comme s'ils tenaient déjà la victoire. Ils firent avancer leurs tours, leurs tortues, appliquèrent leurs échelles, et montèrent à l'assaut. Nos soldats furent admirables de courage et de sang-froid. Environnés par les flammes, accablés sous la grêle des traits, sachant bien que l'incendie dévorait tout leur bagage, tout leur avoir, pas un d'eux n'eut la faiblesse de déserter un instant son poste, pas un d'eux ne céda à la simple tentation de détourner la tête. Tout entiers à la lutte, ils ne songèrent qu'à se battre avec intrépidité. La journée fut dure pour nous; mais, en fin de compte, l'ennemi eut un nombre énorme de blessés et de morts. Les assaillants s'entassaient

tellement les uns derrière les autres au pied du rempart, que les derniers rangs fermaient la retraite aux premiers. Quand l'ardeur de l'incendie se fut un peu apaisée, les Gaulois poussèrent une de leurs tours contre le rempart. Les Centurions de la troisième cohorte, dont le poste était là, se reculèrent et firent également reculer leurs hommes. Puis, de la voix et du geste, ils invitèrent les Gaulois à entrer, si cela leur était agréable. Aucun d'eux n'eut la hardiesse de répondre à l'invitation. Alors on les cribla de pierres. Ils furent mis en déroute et leur tour brûlée.

XLIV. Il y avait dans cette légion deux hommes d'une bravoure extraordinaire, tous les deux Centurions et approchant des grades supérieurs : Titus Pullio et Lucius Varénus. Entre ces deux rivaux c'était un antagonisme perpétuel. Chaque année, ils se disputaient entre eux avec acharnement à qui dépasserait l'autre en avancement. Au plus fort du combat, Pullio s'écrie tout à coup en interpellant son rival : « Qui t'arrête, « Varénus ? Quelle meilleure occasion espères-tu « pour montrer ta vaillance ? Voici, voici le jour « qui décidera lequel de nous deux est le plus « brave. » A ces mots, il s'élance par-dessus le

retranchement et se précipite vers le plus épais des rangs ennemis. A cette vue, Varénus ne peut se contenir. Excité par la crainte de passer pour moins brave que Pullio, il saute derrière lui et le suit de près. Pullio lance son javelot contre la masse des Gaulois qui accourent vers lui. Il en tue un. Aussitôt, tous les autres couvrent le mort de leurs boucliers, font pleuvoir les traits sur le vainqueur et lui coupent la retraite. Pullio reçoit un javelot qui du même coup perce son bouclier et son baudrier. Cette circonstance le gêne pour tirer son épée. Les Gaulois profitent de son embarras et l'enveloppent. Ce que voyant, son rival Varénus vole à son secours et le dégage. Aussitôt les assaillants, persuadés que Pullio a été traversé par le fer, se détournent de lui pour tomber sur le nouveau venu. Varénus, l'épée au poing, tient tête à l'ennemi ; il tue un Gaulois et force un instant les autres à reculer. Mais, dans la chaleur de l'action, il n'aperçoit pas un creux, qui est devant lui, et tombe. Immédiatement, le voilà enveloppé, et Pullio lui sauve la vie à son tour. Puis, tous deux, sains et saufs, après avoir tué plusieurs Gaulois, rentrent dans le camp couverts de gloire. Telles furent les péripéties de ce combat, ou plutôt de ce duel, où le hasard voulut

que chacun des deux adversaires dût la vie à l'autre, et qu'il fût impossible de décider lequel des deux avait déployé le plus de vaillance.

XLV. Cependant, de jour en jour la situation devenait plus critique, et la résistance plus difficile. On avait une si grande quantité de blessés que l'effectif des combattants s'en trouvait singulièrement affaibli. Cicéron dépêchait coup sur coup à César lettres et courriers. Mais la plupart de ceux-ci tombaient entre les mains des Gaulois et périssaient dans les supplices à la vue de nos soldats. Il y avait dans le camp un Nerve, nommé Verticon (1), homme d'une haute naissance, qui, dès les premiers jours du siège, était passé à Cicéron et lui avait juré fidélité. Ce Verticon promet à son esclave la liberté et une magnifique récompense, et le décide à se charger d'une lettre pour César. L'esclave emporte la lettre liée autour de son javelot. Sa qualité de Gaulois lui permet de circuler au milieu des Gaulois sans exciter nulle défiance. Il parvient ainsi jusqu'à César. Grâce à cet esclave, César

(1) L'espion Verticon, appartenant à une famille considérable des Nerves ! de telles défections devaient être bien rares, puisque — ainsi que le remarque Am. Thierry — la nouvelle même du massacre des Lieutenants n'avait pas trouvé une bouche pour arriver à César.

apprend enfin le péril de Cicéron et de la légion.

XLVI. César reçut la lettre de son lieutenant vers la onzième heure du jour (4 h. après-midi). A l'instant même, il expédie un courrier au Questeur Marcus Crassus, cantonné chez les Bellovakes, à une distance de vingt-cinq mille pas (37 kilom.) de lui. Il ordonne à Crassus de partir au milieu de la nuit avec sa légion, et de le joindre en toute hâte. Crassus quitta son camp en même temps que le courrier. Il en expédie un autre au Lieutenant Caïus Fabius, avec ordre de conduire sa légion sur le territoire des Atrébates, où il calcule que lui, César, passera. Il écrit à Labiénus de se rendre sur le territoire des Nerves, mais seulement dans le cas où cela pourra se faire sans danger. Quant aux autres corps, plus éloignés, il ne juge pas à propos de perdre de temps à les attendre. Il prend environ quatre cents chevaux dans les cantonnements voisins.

XLVII. Vers la troisième heure (10 h. matin), on vint annoncer à César que Crassus approchait. César fit ce jour-là vingt mille pas (30 kilom.). Il laissa à Crassus le commandement de Samarobrive, avec une légion pour défendre la place. C'était là, en effet, qu'il avait concentré tout le matériel de l'armée, les otages de la Gaule, les

archives, ainsi que toutes les provisions de bouche pour l'hiver. Fabius exécuta l'ordre qu'il avait reçu et ne tarda pas à opérer sa jonction sur la route. Labiénus avait été informé de la mort de Sabinus et du massacre des cohortes, et il était en ce moment menacé dans son cantonnement par toutes les forces des Trévires. Il craignit, s'il quittait son camp, d'avoir l'air de battre en retraite. Il ne se crut pas, d'ailleurs, en mesure de lutter en rase campagne contre les Gaulois, surtout dans l'enivrement où étaient ceux-ci par suite de leur récente victoire. Il écrivit donc à César et expliqua à celui-ci quels graves inconvénients il voyait à décamper. En même temps il le renseigna avec détails sur l'affaire des Éburons. Enfin, il lui apprit que toute la cavalerie et toute l'infanterie des Trévires avaient pris position à une distance de trois mille pas (4 kilom. 1/2) de son camp.

XLVIII. César approuva la conduite de son Lieutenant. Il ne pouvait plus disposer maintenant que de deux légions seulement, au lieu des trois sur lesquelles il avait compté d'abord. Mais, songeant que le salut de ses troupes dépend de sa célerité, il se porte à marches forcées sur le territaire des Nerves. Là, il apprend par des prisonniers la situation de Cicéron et l'extrémité à

laquelle sont réduits les assiégés. Il offre à un cavalier Gaulois une magnifique récompense et le décide à se charger d'une lettre pour Cicéron. Par précaution, cette lettre était écrite en Grec, pour que les ennemis ne pussent en comprendre le sens, si elle tombait dans leurs mains. Dans le cas où le messager ne pourra pas parvenir en personne jusqu'à Cicéron, il devra attacher la lettre à la courroie de sa tragule (1), et lancer sa tragule dans l'intérieur du camp Romain. Cette lettre contenait deux choses : « César arrive en « toute hâte avec les légions ! Courage en l'atten- « dant ! » Le Gaulois, par crainte du péril, fit ce que César lui avait commandé : il lança sa tragule dans le camp. Mais celle-ci alla se ficher à une tour et elle y resta deux jours sans être remarquée. Ce fut seulement le troisième jour qu'un soldat l'aperçut par hasard. Il l'arracha et vint l'apporter à Cicéron. Cicéron, après avoir pris connaissance de la lettre, en donne lecture aux soldats, et tous les cœurs tressaillent d'une joie immense. Déjà on aperçoit à l'horizon la fumée des incendies... Plus de doute, les légions ne sont pas loin !

(1) V. page 43 — note 2.

XLIX. Les Gaulois furent informés de notre approche par leurs éclaireurs. Aussitôt, ils lèvent le siège et s'avancent à notre rencontre avec toutes leurs forces. Elles pouvaient s'élever à une soixantaine de mille hommes. Cicéron, une fois débloqué, trouve, toujours par l'intermédiaire de ce même Verticon, dont il a été question plus haut, un nouveau Gaulois qui consent à porter une lettre à César. Cicéron recommande au messager précaution et rapidité. Dans cette lettre, il informe César que l'armée Gauloise vient de lever le blocus du camp, et qu'elle se porte tout entière au-devant des Romains. La lettre parvient à César au milieu de la nuit. Il en donne à l'instant même communication aux troupes et les exhorte à bien faire. Le lendemain, au point du jour, il se remet en marche, et au bout d'environ quatre mille pas (6 kilom.), il aperçoit les bataillons épais de l'ennemi, séparés de nous par une large vallée et un ruisseau. C'eût été une imprudence de livrer bataille dans une position défavorable contre une armée si puissante en nombre. D'ailleurs, Cicéron étant débloqué, il n'y avait plus péril en la demeure. César fait halte, recherche la meilleure position possible pour asseoir son camp et s'y retranche. Bien que ce camp fût déjà

très petit règlementairement (un camp de sept mille hommes au plus, et sans bagages), César en fit encore rétrécir les allées, afin de le resserrer davantage et pour inspirer à l'ennemi un plus grand mépris pour notre faiblesse numérique. En même temps, il envoie de tous côtés des éclaireurs à la recherche de l'endroit le plus commode pour traverser la vallée.

L. Il y eut ce jour-là quelques escarmouches de cavalerie sur les bords du ruisseau. Mais chacune des deux armées demeura dans ses lignes. Les Gaulois ne voulaient pas agir avant l'arrivée de nouveaux renforts qu'ils attendaient ; et César feignait d'avoir peur, afin d'attirer par cette ruse les ennemis sur le terrain qu'il voulait, c'est-à-dire en deçà du vallon et en avant de son camp. Même en supposant que les Gaulois ne donnassent pas dans le piége, il y gagnerait encore d'avoir reconnu tous les chemins, et cette reconnaissance lui permettrait d'effectuer le passage du vallon et du ruisseau avec plus de sécurité. Au point du jour, la cavalerie Barbare s'approcha du camp et engagea le combat avec le nôtre. César donne ordre à ses cavaliers de battre en retraite et de se replier dans le camp. En même temps il ordonne aux soldats d'exhausser le rempart sur

tout le périmètre du camp, de boucher les portes, mais surtout il leur recommande de faire tout cela avec le plus d'agitation et de mouvement qu'ils pourront, et avec tous les airs de gens affolés par la peur.

LI. Toutes ces démonstrations décidèrent enfin les Gaulois à nous attaquer. Leur armée franchit le ruisseau et vient se ranger en bataille sur un terrain défavorable. Nos soldats poussent la ruse jusqu'à déserter les remparts. Ce que voyant, les Gaulois s'avancent tout près, et lancent de tous côtés des traits dans l'intérieur de nos retranchements. Puis, leurs crieurs font le tour du camp en publiant à haute voix : « Jusqu'à la troisième « heure (10 h. matin), tout Gaulois ou tout « Romain qui passera de notre côté aura la vie « sauve. Passé ce délai, plus de quartier ! » Ils arrivèrent à un tel degré de mépris pour nous, que, dans la crainte de ne pas réussir à forcer nos portes (celles-ci n'étaient pourtant barricadées que pour la forme et à l'aide d'une simple couche de gazon), ils se mettent, les uns à arracher les palissades avec leurs mains, pour y faire brèche, les autres à combler le fossé. César fait ouvrir brusquement les quatre portes, tombe sur eux avec ses légionnaires, les charge avec sa cavalerie,

et en un instant les culbute de telle sorte que pas un d'entre eux n'essaie de tenir. Ils perdirent énormément de monde et abandonnèrent toutes leurs armes sur le terrain.

LII. César ne voulut pas se risquer à poursuivre les Barbares, car il trouvait devant lui des bois et des marais. Satisfait, d'ailleurs, d'une victoire qui ne lui avait pas coûté un seul homme, le jour même, avec son armée intacte, il arrive auprès de Cicéron. Là, il considère avec étonnement les tours, les tortues, les retranchements exécutés par les Gaulois. Il passe en revue la légion, et constate qu'il ne reste pas un soldat sur dix sans blessure. D'après ces témoignages il juge de la grandeur du péril et de l'héroïsme de la défense. Il donne à Cicéron et à la légion tout entière les éloges auxquels ils ont tant de droits. Il félicite nominativement chacun des Centurions et des Tribuns militaires que le rapport de Cicéron lui a signalés comme s'étant plus particulièrement distingués. Il apprend par les prisonniers des détails plus circonstanciés touchant le désastre de Sabinus et de Cotta. Le lendemain, il fait assembler l'armée. Il rappelle aux soldats ce qui s'est passé. Il leur donne des consolations et des encouragements. « Tout ce malheur doit être

« imputé à l'imprudence d'un Lieutenant — leur « dit-il. — Ce qui doit nous aider le plus à le sup- « porter, c'est de songer que, grâce aux Dieux « immortels et à votre courage, la vengeance est « venue vite et que les ennemis n'ont pas été « longtemps à se réjouir de leur succès, ni vous à « souffrir de votre revers. »

LIII. Le bruit de la victoire de César parvint à Labiénus avec une incroyable rapidité. Entre le camp de Labiénus, chez les Rêmes, et celui de Cicéron, il y avait une distance de soixante mille pas (89 kilom.). Or, César n'avait opéré sa jonction avec Cicéron qu'après la neuvième heure du jour (3 h. du soir); et, il n'était pas minuit, lorsqu'une immense clameur s'éleva aux portes du camp de Labiénus. C'étaient les Rêmes qui venaient apporter au Lieutenant la nouvelle du succès de César et leurs félicitations à ce sujet. Cette nouvelle parvint aux Trévires, et Indutiomare, qui avait décidé pour le lendemain même l'attaque du camp de Labiénus, opéra sa retraite pendant la nuit et ramena toutes les troupes dans leur pays.

César renvoya Fabius dans ses quartiers avec sa légion. Quant à lui, il se proposa d'hiverner en personne aux environs de Samarobrive. Il forma là trois camps d'une légion chacune. En raison de

l'état d'effervescence où il voyait la Gaule, il prit le parti de ne pas quitter l'armée de l'hiver. A la suite du désastre qui avait coûté la vie à Sabinus, il n'y avait pas en Gaule une seule nation qui ne songeât à la guerre. Députés et messages se croisaient en tous sens. On dressait des plans de campagne. On se consultait pour déterminer sur quel point on commencerait les hostilités. On tenait des assemblées, la nuit, dans les lieux écartés. Bref, durant tout l'hiver, César ne fut pas un seul jour sans recevoir quelque rapport plus ou moins alarmant soit sur des conspirations, soit sur des projets d'insurrection. Le Questeur Lucius Roscius, qui commandait la treizième légion, lui apprit, notamment, que les nations dites Armoricaines avaient réuni des forces considérables pour venir l'attaquer. Elles n'étaient plus qu'à une distance de huit mille pas (12 kil.) de son camp, lorsqu'elles avaient reçu la nouvelle de la victoire de César. Elles avaient immédiatement fait demi-tour et s'étaient éloignées avec tant de précipitation que leur retraite avait eu l'apparence d'une déroute.

LIV. César manda auprès de lui les chefs de chaque nation. Il intimida les uns en leur disant qu'il était au courant de leurs menées ; il exhorta

les autres, et maintint dans le devoir une grande partie de la Gaule. Cependant les Sénons, nation des plus puissantes, et jouissant auprès des Gaulois d'une grande autorité, décidèrent, en assemblée publique, la mort de leur roi Cavarin, qui leur avait été imposé par César. Cavarin était de race royale, et son frère Moritasg régnait encore sur les Sénons au moment de l'arrivée de César en Gaule. Cavarin eut vent du complot et prit la fuite. Les Sénons le poursuivirent jusqu'à la frontière de leur territoire (1), et le déclarèrent déchu du trône et banni du pays. Cela fait, ils envoyèrent des députés à César pour justifier leur conduite. César ordonna que le Sénat tout entier se rendit auprès de lui. Les Sénons refusèrent. Quel ne fut pas l'enthousiasme de tous les Barbares en apprenant qu'il s'était trouvé parmi eux des hommes capables de prendre l'initiative de la lutte ! Quelle subite métamorphose un tel incident n'opèra-t-il pas dans les esprits ! A part les Édues et les Rêmes, dont César n'eut jamais qu'à se louer, les uns pour leur vieille et inébranlable fidélité, les autres pour les services qu'ils avaient rendus récemment dans la guerre des

(1) Par exception, le mot *fines* signifie bien ici *frontière* non territoire.

Gaules ; à part, dis-je, ces deux peuples, il n'y eut, pour ainsi dire, pas une seule nation en Gaule qui ne nous donnât sujet de nous méfier d'elle. Du reste, comment s'étonner d'un tel résultat, si l'on songe à tous les motifs qui pouvaient pousser les Gaulois à se soulever contre nous, surtout au dépit qu'ils avaient de se voir humiliés dans leur ancienne renommée guerrière ! Ils étaient réduits à subir le joug des Romains, eux qui naguère encore étaient placés, grâce à leur vaillance, en tête des nations Barbares !

LV. Durant tout l'hiver, les Trévires et Indutiomare ne cessèrent pas d'envoyer des députés au delà du Rhin, d'exciter les Germains à se mettre en marche, de leur faire des promesses d'argent. « Une grande partie de notre armée « était détruite... nous n'étions plus en Gaule « qu'une poignée d'hommes. » Voilà ce qu'ils leur disaient. Mais leurs tentatives échouèrent. Nul peuple Germain ne se décida à passer en Gaule. Tous répondirent : « Voici déjà deux expé- « ditions que nous risquons, la guerre d'Arioviste « et l'invasion des Tenctères. Nous nous en « en tiendrons là, et ne tenterons pas une troi- « sième épreuve. » Déçu de ce côté, Indutiomare ne se rebuta pas. Il rassembla des troupes et les

exerça ; il tira des chevaux des régions voisines ; il attira à lui, par l'appât d'un riche butin à conquérir, tous les proscrits, tous les condamnés. Grâce à ces manœuvres, bientôt son ascendant fut tel que, de tous les points de la Gaule, Cités et particuliers, chacun lui envoya des députés pour solliciter son alliance et son amitié.

LVI. Indutiomare voyait tout le monde se rallier à lui. Il voyait, en outre, d'une part, les Sénons et les Carnutes acquis à l'insurrection par le fait même de leur crime ; de l'autre, les Nerves et les Aduatukes se préparer à entrer en campagne. Il pouvait compter de plus, il le savait bien, sur le concours d'une multitude de volontaires, qui ne manqueraient pas d'accourir dans ses rangs dès qu'il aurait mis le pied hors de son territoire. Alors, suivant l'usage des Gaulois au moment d'entreprendre une guerre, il convoque une assemblée en armes. Là, tout Gaulois en âge d'homme doit se rendre avec ses armes. Celui qui arrive le dernier meurt dans les plus cruels supplices sous les yeux de la foule. Telle est la loi. Dans cette assemblée, Indutiomare prononce la condamnation de Cingétorix, son propre gendre, le chef du parti opposé ; de ce Cingétorix, qui, ainsi qu'on l'a vu plus haut, était toujours

resté attaché à César, et n'avait jamais voulu le trahir. Cingétorix est déclaré ennemi public : ses biens seront confisqués et vendus. Après quoi, Indutiomare annonce à l'assemblée que, appelé par les Sénons et les Carnutes, ainsi que par un grand nombre d'autres nations de la Gaule, il se portera chez eux en traversant le territoire des Rêmes et en le ravageant, mais qu'avant tout il attaquera le camp de Labiénus. Il donne des ordres dans ce but.

LVII. Labiénus ne bougea pas. Il savait son camp très fort, tant par sa position que par les ouvrages, et n'avait rien à craindre ni pour lui ni pour sa légion. Il ne songeait qu'à une chose, c'était à guetter l'occasion d'un coup d'éclat. Instruit par Cingétorix et par les proches de celui-ci des paroles prononcées dans l'assemblée par Indutiomare, il expédie immédiatement des courriers aux nations voisines, demande de tous côtés des cavaliers et fixe à ceux-ci une date précise pour rejoindre. Indutiomare poussait avec sa cavalerie des reconnaissances autour du camp, tantôt pour étudier notre position, tantôt avec l'espoir d'entamer des négociations, ou dans le but de nous intimider. Souvent ses cavaliers lançaient des traits jusque dans l'intérieur des retranchements. Labiénus

restait immobile. Il faisait tout pour les pénétrer de plus en plus de l'idée qu'il avait peur.

LVIII. Pendant qu'Indutiomare continue à s'approcher des retranchements avec une présomption de jour en jour plus insultante, Labiénus, en une seule nuit, introduit dans le camp toute la cavalerie auxiliaire à laquelle il a donné l'ordre de le joindre. Il fait observer par les sentinelles une surveillance très rigoureuse pour empêcher personne de sortir ; de sorte que nul indice, nulle indiscrétion ne révèle à l'ennemi l'arrivée de ce renfort. Le lendemain, suivant sa tactique quotidienne, Indutiomare s'approche et passe autour du camp une grande partie de la journée. Ses cavaliers lancent des traits à nos soldats. Ils les provoquent au combat en les accablant d'outrages. Puis, voyant que toutes leurs provocations restent sans réponse, sur le soir, ils rompent les rangs et se retirent en marchant à la débandade. Aussitôt, Labiénus fait ouvrir les deux portes principales, et lance toute sa cavalerie. Il donne pour consigne expresse et formelle : « dès que l'ennemi sera culbuté et qu'il aura « commencé à fuir (la chose arriva comme il « l'avait prévue), négliger tout le reste et s'occuper « exclusivement d'Indutiomare... ne pas toucher

« à un seul des autres, avant d'avoir tué Indu-« tiomare. » Tant il craignait qu'en s'attardant à tuer les autres, on ne laissât au chef le temps de s'échapper ! Une magnifique prime est promise à ceux qui l'auront tué. Il fait appuyer la cavalerie par les cohortes. Le succès ne trompa pas son attente. Indutiomare, poursuivi seul par tous, fut atteint au milieu de la rivière, juste au moment où il la franchissait à gué. On l'égorgea et l'on rapporta sa tête au camp. En revenant, nos cavaliers poursuivirent les fuyards et en massacrèrent ce qu'ils purent. A la nouvelle de la mort d'Indutiomare, toutes les forces des Éburons et des Nerves coalisés se retirèrent. Bientôt César put constater que l'état de la Gaule était plus calme.

LIVRE VI

Guerre contre les Sénons — Guerre contre les Trévires et Ambiorix — 2e passage du Rhin — Mœurs des Gaulois ; mœurs des Germains — Poursuite d'Ambiorix — Épisode de cavalerie — Les Sicambres surprennent Cicéron — Exécution d'Acco.

(701 de Rome — 53 av. J.-C.)

I. César avait de nombreux motifs pour craindre une insurrection plus générale en Gaule. Il charge ses Lieutenants M. Silanus, C. Antistius, Réginus, et T. Sextius, de faire des levées. En même temps, il s'adresse au Proconsul Cn. Pompée, resté devant Rome avec le commandement suprême pour veiller à la sûreté de l'État. Tous les soldats de la Gaule Cisalpine assermentés sous le consulat de Pompée, César prie celui-ci de vouloir bien les rappeler sous les drapeaux et les lui envoyer. Il attachait une grande importance, même en vue de l'avenir, à inspirer aux Gaulois une haute opinion des ressources de

l'Italie. Il tenait à leur montrer avec quelle facilité, avec quelle promptitude, nous pouvions, en cas d'échec, non seulement réparer nos pertes, mais mettre en ligne des forces plus imposantes qu'avant. Pompée acquiesça à cette demande, tant dans l'intérêt de la République que par amitié pour César. Grâce à l'activité des Lieutenants chargés des levées, avant la fin de l'hiver trois légions nouvelles se trouvèrent formées et rendues. De cette manière le nombre des cohortes que César avait perdues avec Q. Titurius, se trouva doublé. Cette rapidité et ce déploiement de forces firent voir aux Gaulois quelles immenses ressources le Peuple Romain savait tirer de son organisation militaire et de sa puissance.

II. Après la mort d'Indutiomare, tué dans les circonstances qu'on a vues plus haut, les Trévires confièrent le pouvoir à ses proches. Ceux-ci firent de nouvelles démarches auprès des Germains ; ils leur offrirent des subsides. N'obtenant rien des nations Germaines voisines, ils s'adressent à d'autres plus éloignées. Ils parviennent à décider plusieurs d'entre elles. Ils échangent des serments avec elles, leur livrent des otages pour caution de l'argent qu'ils s'engagent à leur payer, font entrer dans cette ligue Ambiorix. De tous

côtés on se préparait à la guerre. Les Nerves, les Aduatukes et les Ménapes, augmentés de tous les Germains Cisrhénans, étaient en armes ; les Sénons refusaient de se rendre à l'injonction de César et se concertaient avec les Carnutes et les peuples voisins ; enfin les Trévires dépêchaient aux Germains députations sur députations pour les solliciter par des promesses... Dans ces conditions, César jugea qu'il ne pouvait trop tôt entrer en campagne.

III. En conséquence, il n'attend pas la fin de l'hiver ; mais réunissant les quatre légions les plus rapprochées de lui, il marche à l'improviste contre les Nerves. Il ne laisse à ceux-ci ni le temps de se rassembler pour la résistance, ni le temps de se dérober à ses coups par la fuite. Il s'empare d'une grande quantité d'hommes et de bestiaux, distribue le tout comme butin à ses soldats, ravage les champs, et force la nation à se soumettre et à livrer des otages. Après cette rapide expédition, il ramène ses légions dans leurs cantonnements. Suivant sa coutume, il convoqua l'Assemblée de la Gaule pour les premiers jours du printemps. Seuls, les Sénons, les Carnutes et les Trévires s'abstinrent de venir. César considéra leur abstention comme une déclaration de guerre.

Convaincu que toute autre préoccupation devait disparaître devant celle-là, il transféra l'Assemblée à Lutétia, chez les Parises. Les Parises et les Sénons sont deux peuples dont les territoires se touchent ; de mémoire d'homme, ils n'ont fait qu'un. Toutefois, on disait que dans le cas présent les Parises n'étaient nullement de connivence avec leurs frères. César, après avoir prononcé du haut de son siège cette translation, part le jour même avec ses légions et se dirige à marches forcées sur le territoire des Sénons.

IV. A la nouvelle de l'approche de César, Acco, le principal instigateur de l'insurrection, ordonna à la population de se retirer dans l'intérieur des oppides. Mais l'ordre n'avait pas encore eu le temps d'être exécuté, lorsque déjà l'arrivée des Romains était signalée. Forcés d'abandonner leur dessein, ils envoient des députés à César pour demander grâce. Ils ont recours pour cette négociation à l'entremise des Édues, leurs anciens alliés. Sur la demande des Édues, César ne fit aucune difficulté à accepter les excuses des Sénons et à leur pardonner. A la veille de la lutte qui allait s'engager, il ne voulait pas perdre une partie de l'été à rechercher les coupables ; il se borna à imposer aux Sénons des otages, qu'il

confia à la garde des Édues. Il reçut, en outre, les députés et les otages des Carnutes. Ceux-ci avaient eu recours à l'intercession des Rêmes, leurs patrons. César imposa aux Carnutes les mêmes conditions. Puis il alla clore l'Assemblée et fixa le contingent de cavaliers que les Cités auraient à fournir.

V. Après avoir ainsi pacifié cette partie de la Gaule, César pouvait maintenant se donner tout entier à la guerre contre les Trévires et Ambiorix. Il ordonna à Cavarin de le suivre avec la cavalerie Sénonne, dans la crainte que le ressentiment de ce chef envers ses compatriotes, ou la haine qu'il s'était attirée de leur part, ne devinssent des prétextes d'agitation dans le pays. Ces dispositions prises, César, ayant acquis la certitude qu'Ambiorix ne se proposait nullement de livrer bataille, chercha à pénétrer le plan de cet homme. Les Ménapes avaient pour voisins les Éburons. Ceux-ci étaient défendus par des marais sans fin et par des forêts. Seuls de tous les peuples de la Gaule, les Éburons n'avaient jamais envoyé de députés à César pour demander la paix. César savait qu'Ambiorix était uni avec eux par les liens de l'hospitalité ; il savait encore que, par l'entremise des Trévires, Ambiorix était entré en rap-

ports d'amitié avec les Germains. Avant de l'attaquer par les armes, César regardait comme une chose urgente de lui enlever ces appuis. Il ne voulait pas que, réduit à une situation désespérée, Ambiorix eut la ressource, soit de trouver asile chez les Ménapes, soit de former une ligue avec les peuples Transrhénans. Ce plan arrêté, il envoie à Labiénus, chez les Trévires, tous les bagages de l'armée avec deux légions. Il garde avec lui cinq légions sans bagages, et, à la tête de ces forces, marche contre les Ménapes. Ceux-ci, qui se fiaient aux avantages de leur position, n'avaient point rassemblé d'armée. Ils se réfugièrent dans leurs forêts et au milieu de leurs marais, et y transportèrent tout ce qu'ils possédaient.

VI. César partage son armée en trois colonnes, dont l'une commandée par lui, les deux autres par son Lieutenant C. Fabius et son Questeur M. Crassus. Il construit vivement des ponts, envahit la contrée sur trois points simultanément, brûle tout sur son passage, villages et habitations isolées, et fait main basse sur une grande quantité de bestiaux et d'hommes. Les Ménapes sont réduits à envoyer des députés et à faire leur soumission. César reçoit leurs otages, et leur déclare qu'ils continueront à être traités en

ennemis s'ils reçoivent sur leur territoire soit Ambiorix, soit ses lieutenants. Cette affaire terminée, César laisse chez les Ménapes de la cavalerie sous le commandement de l'Atrébate Comm, pour tenir la nation en respect. Après quoi, il marche contre les Trévires.

VII. Pendant que César était occupé par ces opérations, les Trévires rassemblaient des forces considérables, tant en infanterie qu'en cavalerie, et se disposaient à attaquer Labiénus, cantonné chez eux avec une seule légion. Ils n'étaient plus qu'à deux journées de marche de lui, lorsqu'ils apprirent l'arrivée des deux légions envoyées par César. Ils établirent leur camp à quinze mille pas (22 kilom.) de celui de Labiénus, et décidèrent d'attendre là les renforts des Germains. Labiénus fut informé de la cause de leur inaction. Comptant sur leur témérité, il conçut l'espoir de les amener à accepter la bataille. Il laisse au camp cinq cohortes pour garder les bagages, et s'avance vers l'ennemi à la tête de vingt-cinq cohortes et d'une nombreuse cavalerie. Il prend position à une distance de mille pas des Trévires, et se fortifie. Il y avait entre Labiénus et l'ennemi une rivière aux abords escarpés, d'un passage difficile. Labiénus ne songeait nullement à tenter le pas-

sage de cette rivière, et il ne supposait pas que l'ennemi y songeât plus que lui. Cependant le bruit de l'approche des Germains se confirmait de jour en jour. Labiénus dit à voix haute, en plein conseil : « Du moment que les Germains « approchent réellement, je ne veux exposer ni « moi, ni l'armée. Je décampe dès demain au « point du jour. » Dans un si grand nombre de Gaulois faisant partie de l'armée comme cavaliers auxiliaires, il était bien impossible qu'il ne s'en trouvât pas au moins quelques-uns fidèles, dans le fond de leur cœur, à la cause nationale. Aussi ce propos de Labiénus est-il immédiatement reporté à l'ennemi. Pendant la nuit, Labiénus assemble les Tribuns militaires et les Centurions de première classe. Il leur expose son plan. Puis, pour mieux persuader les Gaulois que c'est la peur qui le pousse, il donne ordre de lever le camp avec beaucoup de fracas et d'agitation, contrairement aux habitudes Romaines. Grâce à cet artifice, le départ à l'air d'une fuite. Les deux camps se trouvaient à une si petite distance l'un de l'autre, qu'avant l'aube l'ennemi était déjà au courant de tout cela par ses éclaireurs.

VIII. A peine notre arrière-garde avait-elle franchi les retranchements, et déjà les Gaulois

commençaient à s'exciter entre eux. « Cette proie « — disaient-ils — cette proie, si longtemps con- « voitée, la laisserons-nous ainsi échapper de nos « mains ? Les Romains sont terrifiés... Les Ger- « mains trop longs à venir. Est-il digne de « guerriers tels que nous d'hésiter à attaquer, « surtout étant si nombreux et ayant affaire à une « poignée de fuyards embarrassés de bagages ? » Là-dessus, ils franchissent la rivière et viennent se placer sur un terrain défavorable pour livrer bataille. Labiénus l'avait prévu, et pour mieux réussir à les attirer en deçà de la rivière, il continuait sa ruse, il reculait lentement devant eux, comme s'il battait vraiment en retraite. Il envoie ses bagages un peu en avant, et les fait placer sur une hauteur. Puis, tout à coup, s'adressant à ses soldats : « Soldats — s'écrie-t-il — vous avez ce « que vous demandiez ! Vous tenez enfin votre « ennemi dans une position désavantageuse pour « lui, excellente pour vous. Montrez devant le « Lieutenant de César la même valeur que vous « avez montrée tant de fois devant César en per- « sonne. Conduisez-vous comme si le Général « était présent, comme si vous combattiez sous « ses yeux ! » En même temps, il ordonne de faire demi-tour, de se former en bataille, et de

marcher à l'ennemi. Il envoie quelques escadrons pour garder les bagages, et dispose tout le reste de sa cavalerie sur ses deux ailes. Sans perdre un instant, nos soldats poussent un cri, et lancent leurs javelots. Trompés dans leur espoir, les Gaulois voient tout à coup devant eux des troupes à combattre, au lieu de fuyards qu'ils croyaient poursuivre. Leur surprise est telle qu'ils ne peuvent même pas supporter notre charge. Mis en déroute au premier choc, ils se sauvent dans les forêts voisines. Labiénus, à la tête de la cavalerie, s'élance à leur poursuite. Il en tue un grand nombre, et fait une multitude de prisonniers. Quelques jours après, il reçoit la soumission de la nation ; car, à la nouvelle de cette défaite, les Germains, qui s'avançaient, rebroussèrent chemin. Les parents d'Indutiomare, à l'instigation desquels les Trévires avaient pris les armes, quittèrent le pays à la suite et dans les rangs des Germains. Cingétorix, resté, comme on l'a dit plus haut, constamment fidèle aux Romains, fut mis par César à la tête de la nation et investi de l'autorité souveraine.

IX. Du pays des Ménapes César s'était rendu dans celui des Trévires. Une fois là, il conçut le projet de passer le Rhin, et pour deux motifs :

D'abord, les Germains avaient envoyé contre lui des renforts aux Trévires ; puis il fallait fermer cette retraite à Ambiorix. Cette expédition décidée, il fit construire un pont un peu au dessus de l'endroit où l'armée avait effectué son premier passage. Grâce à l'expérience acquise alors, grâce aussi au zèle des soldats, quelques jours suffirent pour ce travail. César laisse une garde solide à la tête du pont, côté des Trévires, pour le cas où ce peuple serait tenté de remuer de nouveau. Puis il franchit le Rhin avec le reste de l'armée et toute la cavalerie. Les Ubes, dont il avait reçu antérieurement la soumission et les otages, envoient des députés pour se disculper. Ils protestent « qu'ils n'ont envoyé aucuns renforts aux « Trévires, qu'ils n'ont en aucune façon trahi « leur foi envers les Romains. Ils conjurent César « de les épargner, de ne pas les confondre, dans « sa haine, avec les autres Germains ; de ne pas « les faire payer, eux innocents, pour les coupa- « bles. Si, d'ailleurs, il veut de nouveaux otages, « ils sont prêts à le satisfaire. » César se renseigne et apprend que, en effet, ce sont les Suèves, non les Ubes, qui ont envoyé les renforts. Il accepte les excuses des Ubes, et s'enquiert des chemins et des passages qui mènent chez les Suèves.

X. Au bout de quelques jours, les Ubes avertissent César que les Suèves concentrent toutes leurs forces, qu'ils ordonnent à tous les peuples placés sous leur domination de leur envoyer des contingents d'infanterie et de cavalerie. A cette nouvelle, César pourvoit aux approvisionnements, choisit une bonne position pour y établir son camp, puis ordonne aux Ubes d'évacuer les campagnes et de tout rentrer dans l'intérieur des oppides, bestiaux et récoltes. Il comptait prendre les Barbares par la famine, profiter de leur inexpérience, et les amener à la nécessité de livrer bataille dans de mauvaises conditions. Il enjoint, en outre, aux Ubes d'expédier force éclaireurs chez les Suèves, afin de se tenir au courant de tous leurs agissements. Les Ubes exécutent ces ordres. Quelques jours plus tard, ils lui font le rapport suivant : « Les « Suèves, en apprenant la marche de l'armée « Romaine, ont réuni toutes leurs forces, et toutes « celles de leurs alliés, et se sont retirés à l'ex- « trémité de leur territoire. Là, se trouve une im- « mense forêt, la forêt Bacénis (1). Elle s'étend fort

(1) La forêt Bacénis s'étendait à l'Est du Rhin et servait de frontières aux Suèves et aux Chéruskes. Au N.-O. se trouvait le *lucus Baduhennæ* (Tacite, Annales, l. IV, par. 73), qui

« avant dans le pays. Placée comme une barrière « naturelle entre les Suèves et les Chéruskes, elle « sépare ces deux peuples et les protège contre « leurs mutuelles incursions. C'est à l'entrée de « cette forêt que les Suèves ont décidé d'attendre « les Romains. »

XI. Voici, ce me semble, le moment de donner un aperçu des mœurs des Gaulois et de celles des Germains et de montrer les caractères propres qui distinguent ces deux races entre elles.

En Gaule, non seulement dans chaque État, mais dans chaque canton, mais dans chaque bourgade, on pourrait presque dire dans chaque maison, vous voyez toujours deux partis en face l'un de l'autre. A la tête de ces partis se placent les hommes dont le crédit est le plus considérable, et ce sont ces chefs que l'on prend pour conseils et pour juges dans la plupart des affaires et des projets. Le but de cette organisation, d'ailleurs fort ancienne, paraît avoir été d'assurer aux petits une protection contre les grands. Nul patron, en effet, ne laisserait ou maltraiter ou inquiéter son client sans le défendre. Celui qui agirait autrement, serait immédiatement déshonoré aux yeux

formait la tête des forêts de la Frise (A. Maury, *Forêts de la Gaule*).

de ses compatriotes. Cette règle est générale, et il n'y a pas une seule Cité Gauloise qui ne compte deux partis opposés l'un à l'autre.

XII. Quand César entra dans la Gaule, la Gaule tout entière se partageait entre deux grands partis ayant pour chefs respectifs les Édues et les Séquanes. Ces derniers étaient loin d'égaler en puissance leurs adversaires. Les Édues, en effet, exerçaient depuis un temps immémorial une grande influence dans la Gaule, et ils avaient pour les soutenir de très nombreuses alliances. Les Séquanes, ne se sentant pas assez forts par eux-mêmes, eurent l'idée d'appeler à leur aide Arioviste et les Germains. A force de récompenses et de promesses, ils l'attirèrent en Gaule. Ils furent vainqueurs dans plusieurs batailles, tuèrent toute la noblesse Éduenne, et réduisirent les Édues à un tel état d'infériorité qu'une grande partie des anciens clients des Édues quitta ceux-ci pour passer aux Séquanes. Les Édues furent forcés de livrer en otages les fils des premières familles de leur nation ; ils durent s'engager par un serment solennel à ne plus jamais entreprendre dans l'avenir aucune guerre contre les Séquanes. Enfin, les Séquanes annexèrent à leur propre territoire la portion du territoire Éduen

voisin du leur et dont ils s'étaient rendus maîtres par les armes. Tous ces succès eurent pour résultat de leur donner la suprématie de la Gaule. Ce fut à la suite de ces faits que Divitiac, poussé par la nécessité, se rendit à Rome et qu'il demanda au Sénat d'intervenir en faveur des Édues. Sa démarche n'aboutit pas. L'arrivée de César changea la face des choses. Grâce à lui, les Édues rentrèrent en possession des otages qu'ils avaient livrés ; non seulement ils virent revenir à eux leurs anciens clients, mais l'influence de César leur en valut de nouveaux, d'autant plus que ceux qui allaient à eux étaient — on s'en rendait bien compte — et plus heureux et mieux gouvernés. Bref, à mesure qu'ils grandirent en autorité et en crédit, la puissance des Séquanes alla en déclinant. Les Rêmes prirent la place de ces derniers. Quand on vit les Rêmes partager avec les Édues les bonnes grâces de César, tous ceux que d'anciennes inimitiés empêchaient de se rapprocher des seconds, se rallièrent aux premiers. Les Rêmes défendaient avec un grand zèle les intérêts de leurs clients. Aussi leur puissance, toute nouvelle, toute rapide qu'elle fût, avait-elle beaucoup de solidité. Telle était alors la situation politique de la Gaule. Parmi toutes les nations

Gauloises, les Édues occupaient incontestablement la première place ; la seconde appartenait aux Rêmes.

XIII. Il n'y a en Gaule que deux classes d'hommes qui soient comptées pour quelque chose et qui existent politiquement. Pour les gens du bas peuple, ils sont dans une condition qui ne s'éloigne pas beaucoup de celle des esclaves. Il ne prend aucune part aux affaires publiques et n'est admis à aucun conseil. Accablés de dettes, écrasés d'impôts, en but aux violences de la part des grands, la plupart d'entre eux se donnent volontairement à un noble. Les droits du noble sur l'homme qui s'est ainsi donné à lui, sont absolument les mêmes que ceux du maître sur l'esclave. Mais les deux classes d'hommes dont nous voulons parler, sont celles des Druides et des Chevaliers.

Les premiers sont les ministres des choses Divines. Ils président aux sacrifices, publics ou particuliers, et conservent le dépôt des doctrines religieuses. Ils sont entourés d'une nombreuse jeunesse qui accourt vers eux pour s'instruire et qui les vénère. Il n'est pris, pour ainsi, aucune résolution, soit publique, soit privée, sans que les Druides n'aient été appelés à se prononcer. Un

crime a-t-il été commis, un différend s'est-il élevé, soit pour un héritage, soit pour les limites d'un champ, c'est aux Druides qu'on remet l'affaire. Ce sont les Druides qui récompensent, les Druides qui punissent. Tout individu, soit simple particulier, soit magistrat, qui refuse de se soumettre à la sentence prononcée par un Druide, est frappé d'interdiction religieuse, châtiment qui, chez les Gaulois, est considéré comme le plus infamant. Ceux qui sont ainsi mis au ban de la religion sont regardés comme des impies, des scélérats. Tout le monde s'éloigne d'eux; on fuit leur approche; on évite de leur parler; être touché par eux passe pour porter malheur. On n'admet pas leurs plaintes en justice; ils sont exclus de toute charge publique. Le corps des Druides obéit à un chef suprême, qui exerce sur tous les Druides ensemble une autorité absolue. A sa mort, le premier en dignité lui succède. Si plusieurs sont égaux en dignité, c'est le suffrage de tous les Druides qui prononce entre les compétiteurs. Parfois il arrive que la place est disputée par les armes. Tous les ans, à une époque fixe, les Druides s'assemblent dans un lieu consacré. Ces assemblées ont lieu sur le territoire des Carnutes, qui passe pour être le point central

de la Gaule. Là se rendent de toutes les régions de la Gaule ceux qui ont entre eux des différents. Ils viennent soumettre leur affaire au jugement et à l'arrêt des Druides. On prétend que la science Druidique est originaire de Bretagne, d'où elle passa en Gaule. De nos jours encore, ceux qui veulent se livrer à une étude approfondie de ces connaissances, vont généralement en Bretagne pour y recevoir une instruction complète.

XIV. Les Druides ne vont pas à la guerre. Ils sont exempts des impôts, du service militaire et de toute charge en général. Attirés par des privilèges si importants, un grand nombre de jeunes gens entrent dans les Écoles Druidiques, ou de leur propre mouvement, ou à l'instigation de leurs parents et de leur famille. Ils y apprennent par cœur une grande quantité de vers. Aussi leur noviciat dure-t-il — à ce que l'on prétend — jusqu'à vingt années. Il leur est interdit de confier aucun de ces vers à l'écriture. Pour tout le reste, c'est-à-dire dans leurs relations privées ou publiques, ils écrivent et se servent des caractères Grecs. Cette défense a — je crois — un double but : rendre la science Druidique inaccessible au vulgaire, et, en même temps, empêcher ceux qui l'étudient de négliger leur mémoire en se fiant

sur l'écriture. C'est, en effet, ce qui se produit infailliblement, dès que l'on a la ressource d'écrire; on devient paresseux soit pour apprendre par cœur, soit pour développer sa mémoire. Le dogme fondamental des Druides est l'immortalité de l'âme. Ils croient que, après la mort, les âmes passent d'un corps dans un autre. Cette croyance est, suivant eux, éminemment propre à faire des guerriers braves, puisque elle supprime la crainte de la mort. Ils ont, en outre, une foule d'autres théories : sur les astres et leur cours, sur la grandeur de la terre et sur celle de l'univers, sur la nature des choses, sur la puissance et sur l'omnipotence des Dieux immortels. Ils transmettent aux jeunes gens leurs opinions sur tous ces sujets.

XV. L'autre classe est celle des Chevaliers. Dès qu'une guerre éclate (et avant l'arrivée de César, il en éclatait une à peu près tous les ans, soit offensive, soit défensive), les Chevaliers sont tous tenus de prendre les armes. Chacun d'eux, suivant sa naissance et sa fortune, traîne à sa suite un nombre plus ou moins grand de serviteurs et de clients. C'est pour eux la seule marque du crédit et de la puissance.

XVI. La race Gauloise est essentiellement

superstitieuse. En Gaule, toute personne attaquée d'une maladie grave, tout homme qui va combattre ou exposer ses jours d'une façon quelconque, immole ou fait vœu d'immoler des victimes humaines. Ces sacrifices ont lieu par le ministère des Druides. Suivant la croyance des Gaulois, la vie d'un homme ne saurait être rachetée que par celle d'un autre ; à ce prix-là seulement les Dieux immortels peuvent être apaisés. Parfois même, ces sortes de sacrifices ont un caractère public. A cet effet, les Gaulois construisent en osier un mannequin de proportions colossales. Ils bourrent l'intérieur de cette machine d'hommes vivants, y mettent le feu, et les victimes périssent ainsi, étouffées dans les flammes. Le sacrifice des voleurs, des malfaiteurs, des gens qui ont commis un crime, passe pour être plus particulièrement agréable aux Dieux ; mais, quand on n'a pas de coupables à brûler, faute de mieux, on brûle des innocents.

XVII. Le Dieu dont le culte est le plus répandu en Gaule est Mercure. On voit sa statue partout. Il passe pour avoir été l'inventeur de tous les arts, pour indiquer le chemin aux voyageurs, pour les protéger pendant la route, pour exercer une influence très efficace dans les rela-

tions de commerce et d'affaires. Après Mercure, les Gaulois adorent Apollon, Mars, Jupiter et Minerve. L'idée qu'ils se font de ces Dieux est à peu près celle qu'en ont les autres peuples : Apollon guérit les maladies ; Minerve enseigne les éléments de l'industrie et des arts mécaniques ; Jupiter est le souverain des cieux, et Mars préside à la guerre (1). D'ordinaire, avant de combattre, ils

(1) Voici les Dieux Celtiques qui correspondent aux assimilations théogoniques de César :

Mercure..	Ésus.
Apollon..	Bélen.
Mars.	Kamoul.
Jupiter. . . . , ...	Taran.
Minerve..	Bélisana.
Pluton.	Teutatès.

Ésus était le Dieu le plus généralement adoré en Gaule.

Bélen était le Soleil. On l'adorait plus spécialement à Aquilée, où l'on a retrouvé des inscriptions telles que les suivantes :

C. APPOLLINI BELENO AVG. IN HONOREM C. PETTI.	APOLLINI BELENO C. AQUILEIENS FELIX.

Suivant Selden, *Bel* ou *Belen* serait le Baal ou Bélus des Orientaux.

Kamoul était le Dieu de la guerre. Ce radical Kam se retrouve dans un très grand nombre de noms Gaulois, notamment dans Kamulogène. A. Maury voit de l'analogie et une filiation réelle entre ce radical exprimant une idée de combat et notre verbe *Chamailler*.

font vœu de consacrer à Mars les dépouilles de

L'inscription suivante a été trouvée à Rindern près de Clèves :

MARTI KAMULO
SACRVM PRO
SALVTE TIBERII
. . . .
CIVES REMI QVI
(T) EMPLVM CONSTITV
ERVNT

(*V.* Gruter — Inscrip. antiq.).

Taran — suivant Lucain — était « l'un des plus grands Dieux de la Gaule ». On sacrifiait à Taran, comme à Ésus et à Teutatès, des victimes humaines.

Après la conquête, Taran fut assimilé à Jupiter, témoin l'inscription Gallo-Romaine dédiée à *Jovi-Taranuco* (Orelli — n° 2956)).

Tar-an, signifie Dieu-Tonnerre. En irlandais *Torin*, en Gaël d'Écosse *Torum* signifient tonnerre. C'est probablement le *Thor* Scandinave.

Teut-tat, père des hommes.

Tels sont les Dieux Gaulois mentionnés et latinisés par César. Mais les Gaulois en avaient bien d'autres. Leurs divinités indigètes étaient innombrables et chaque nation adorait la sienne.

Les Voconces avaient *Rudian* (V. Divinités indigètes du Vocontium, par M. Patru, professeur des Lettres à la Faculté de Grenoble — Bull. Ac., Delphin. 1877). Ce Dieu Rudian est assimilé à Mars par M. Patru.

Les Arvernes avaient leur Dieu ethnique qu'ils appelaient le génie des Arvernes : GENIO ARVERNORVM...

Les Édues avaient la Déesse *Bibracte :* DEÆ BIBRACTI.

Les Arèkomikes, avaient le Dieu *Nèmausus*.

Les Helvètes, la déesse *Aventia*.

Enfin, les forêts et les montagnes étaient adorées et déifiées. Les Alpes étaient le Dieu *Pænin* ; les Vosges, le Dieu *Vosège* ;

l'ennemi. Après la victoire, tout ce qui respire est immolé ; le reste du butin va s'entasser dans des dépôts publics. Chez beaucoup de peuples Gaulois on peut voir de ces sortes de trophées placés dans des lieux consacrés. Il est extrêmement rare qu'un Gaulois commette l'impiété, soit de détourner furtivement le butin fait par lui, soit de voler quelque objet appartenant à ces trophées nationaux. Un tel crime est puni par le plus affreux supplice et par la torture.

XVIII. Les Gaulois se vantent de descendre tous de Pluton. C'est une tradition conservée — dit-on — par les Druides. De là vient que, dans la Gaule, on compte le temps, non par jours, comme nous faisons, mais par nuits. De même, dans le calcul des dates de naissance, dans celui des mois et des années, on part de la nuit, et non du jour. Pour les autres coutumes, je ne vois rien de particulier à signaler, si ce n'est que chez eux le fils ne saurait accompagner son père en public avant d'avoir atteint l'adolescence et d'être en état de porter les armes. Un Gaulois aurait

le Puy-de-Dôme, le Dieu *Dumias*, la forêt des Ardennes, la déesse *Arduinne*.

Terminons en disant que César ne parle pas d'*Ogmius*, de cette espèce d'Hercule Gaulois, qui fut peut-être, après Ésus, le Dieu le plus populaire de la Gaule.

honte de paraître en public avec un enfant en bas âge.

XIX. Quand un Gaulois se marie, il prend sur ses biens, suivant une estimation qui en est faite légalement, une valeur égale à celle que lui apporte sa femme à titre de dot. Ces deux valeurs réunies constituent entre l'homme et la femme un bien en communauté. On dresse un état du total, on met de côté les bénéfices, et le dernier survivant hérite du défunt non seulement les deux parts, mais encore tous les bénéfices réalisés en commun depuis le mariage. Le mari a droit de vie et de mort sur sa femme et sur ses enfants. Quand un chef de famille de rang élevé vient à mourir, la famille s'assemble, et, pour peu qu'il s'élève le moindre soupçon sur les causes de la mort, on donne la torture à ses femmes, comme si elles étaient de simples esclaves. Si elles sont reconnues coupables, on les fait périr par le feu et dans les plus cruels supplices. Les funérailles chez les Gaulois sont, eu égard à leur état de civilisation, magnifiques et somptueuses. Tout ce qui passe pour avoir été cher au mort durant sa vie est jeté au bûcher, tout jusqu'aux animaux. Il n'y a pas encore bien longtemps qu'une cérémonie eût été regardée comme incomplète, si

ceux des esclaves et des clients, pour qui le maître avait montré durant sa vie une affection particulière, n'avaient pas été brûlés avec lui.

XX. Chez les nations qui ont la réputation d'être le mieux administrées, la loi fait un devoir sacré à tout individu ayant appris soit chez les peuples voisins, soit par ouï-dire, une nouvelle de nature à intéresser l'État, d'en informer le magistrat, et ne la communiquer à personne autre qu'à lui. Plus d'une fois — on le sait trop bien — une fausse nouvelle a eu pour résultat d'effarer des gens irréfléchis et dénués de jugement, de les pousser à des violences, de leur inspirer des résolutions insensées. Les Magistrats gardent pour eux ce qu'ils croient dangereux de publier, et ne confient au public que ce qu'ils jugent opportun de lui confier. Une fois hors de l'assemblée, on n'a plus le droit de parler des affaires publiques.

XXI. L'organisation des Germains est très différente de celle des Gaulois. Chez les Germains, point de Druides à la tête de la religion ; point de sacrifices. Les Germains ne reconnaissent d'autres Dieux que ceux qu'ils voient de leurs yeux et dont les bienfaits ou l'énergie se

manifestent à eux d'une manière sensible : tels sont le Soleil, le Feu, la Lune. Quant aux autres Dieux, ils n'en ont même pas entendu parler. Toute leur existence se partage entre la chasse et les exercices militaires. Dès l'enfance, on les habitue au travail, on les endurcit à la fatigue. Arriver tardivement à la puberté est un grand mérite parmi eux ; cela passe pour faire grandir davantage, pour donner au corps plus de vigueur, aux muscles plus de puissance. En revanche, la pire honte, est de connaître les femmes avant l'âge de vingt ans. C'est, du reste, une chose dont ils ne peuvent faire mystère, car ils se baignent pêle-mêle dans les rivières, les hommes et les femmes. En outre, ils portent pour tout vêtement une peau de bête, on un manteau de renne extrêmement court et laissent à nu une grande partie du corps.

XXII. Les Germains ne s'appliquent pas à l'agriculture. Ils se nourrissent principalement de lait, de fromage et de viande. Personne chez eux ne possède ni champ ni propriété à lui. Chaque année, les magistrats et les chefs assignent à telle tribu, à telle famille la portion de territoire que celle-ci occupera pendant un an. L'année suivante, ils lui en assignent une autre et

l'obligent à se transporter ailleurs. Ils allèguent plusieurs raisons de cet usage. L'habitude les entraînerait peu à peu à négliger la guerre pour les champs ; l'ambition d'accroître les biens individuels aurait pour conséquence la spoliation du faible par le puissant ; on s'empresserait de bâtir des maisons pour se garantir du froid ou du chaud. Ils évitent par là d'introduire parmi eux l'amour des richesses, et avec lui les rivalités et les discordes, dont il est la source. Enfin, c'est pour eux une manière de contenir le peuple par le sentiment de l'égalité, chacun voyant que le premier de la nation n'est pas plus riche que les autres.

XXIII. Ces nations mettent leur plus grande gloire à s'entourer d'immenses solitudes, de grands territoires dévastés. A leur sens, la vraie marque de la puissance militaire d'une nation consiste à pouvoir ainsi étaler les preuves que tous ses voisins ont été chassés par elle, qu'aucun peuple n'a été assez hardi pour oser s'établir auprès d'elle. En même temps, ils croient par là assurer leur sécurité en se mettant à l'abri des incursions soudaines. Chaque fois que la nation entreprend une guerre, soit offensive, soit défensive, on nomme des magistrats chargés de diriger les opérations militaires. Ces magistrats ont droit

de vie et de mort. En temps de paix, la nation n'a à sa tête aucun chef qui la commande et la gouverne ; mais dans chaque clan, dans chaque tribu, les chefs particuliers rendent la justice et apaisent les différends. Les Germains n'attachent au brigandage aucune idée de déshonneur, pourvu que ce brigandage soit commis en dehors du territoire national. Ils le considèrent même comme un exercice utile à la jeunesse, comme une ressource qui lui est offerte pour combattre l'oisiveté. Dans une assemblée, un chef annonce-t-il qu'il se propose de faire une expédition, et demande-t-il qui veut le suivre, aussitôt ceux qui se déclarent et pour l'expédition et pour le chef se lèvent, promettent leur concours, et la multitude applaudit. Mais celui qui, après un tel engagement refuserait de faire partie de l'expédition, serait regardé comme déserteur, comme traître, et se déshonorerait aux yeux de tous. C'est un crime chez les Germains de violer l'hospitalité. Quelle que soit la cause qui amène un homme chez eux, ils défendent cet homme contre toute insulte. L'hôte devient pour eux un être sacré. Toutes les maisons lui sont ouvertes; chacun se fait un devoir de le nourrir.

XXIV. Il fut un temps où les Gaulois l'empor-

taient en valeur sur les Germains. Par suite d'un excédent de population, leurs propres terres devenant insuffisantes pour les nourrir, ils faisaient des expéditions en Germanie et envoyaient des colonies au-delà du Rhin. Ce fut ainsi que les Volkes Tectosages formèrent un établissement dans la contrée la plus fertile de la Germanie, aux environs de la forêt Hercynie. (Cette forêt Hercynie me paraît être celle dont Eratosthène et plusieurs autres Grecs avaient entendu parler et qu'ils désignent sous le nom de forêt Orcynie.) Les Volkes Tectosages se sont maintenus là jusqu'à nos jours, et jouissent d'une grande réputation de sagesse et de valeur. Aujourd'hui encore, ils vivent dans la pauvreté, la simplicité et la rudesse des populations Germaines. Manière de vivre, de se vêtir, ils ont tout des Germains. Quant aux Gaulois, ils doivent à l'importation de toutes les marchandises, qui entrent chez eux par mer, des habitudes de bien-être et de luxe. Peu à peu ils se sont accoutumés à avoir le dessous dans leurs guerres avec les Germains. Enfin, après avoir essuyé de nombreuses défaites, ils en sont venus aujourd'hui à ne plus oser se comparer eux-mêmes aux Germains sous le rapport du courage.

XXV. Cette forêt Hercynie (1), dont nous venons de parler, a une longueur de neuf journées de marche accélérée. Impossible de compter autrement, les Germains n'ayant aucune mesure itinéraire. Elle commence à la frontière des Helvètes, des Némètes et des Raurakes, s'étend suivant le cours du Danube jusque chez les Daces et les Anartes ; de là elle tourne à gauche, et

(1) Le nom de forêt *Hercynienne* fut souvent étendu par les anciens à l'ensemble des forêts qui occupaient le centre de la Germanie. César donne déjà à ce nom une acception générale, puisqu'il fait commencer la forêt qu'il appelle ainsi aux frontières des Helvètes, des Némètes et des Raurakes, et qu'il la prolonge suivant la direction du Danube jusqu'au pays des Daces et des Anartes. Il englobe donc dans la forêt Hercynienne la forêt Marciane et toutes les chaînes boisées de la Bavière et de l'Autriche.

Strabon ne lui assigne guère moins d'étendue, car il nous la représente comme occupant le territoire des Boïes et des Suèves.

Le poète Claudien la prolonge au Sud jusqu'à la Rhétie.

Cette élasticité topographique de la forêt Hercynienne s'explique par ce fait que toute la Germanie, du Sud-Ouest au Sud-Est, apparaissait comme une seule et même forêt, redoutable retraite qu'il fallait absolument traverser pour arriver aux frontières de la Sarmatie et de la Dacie (Alfred Maury — *Forêts de la Gaule*, p. 74).

Claudien mentionne en vers élégants le caractère sacré de la forêt Hercynienne.

Ut procul Hercyniæ per vasta silentia sylvæ
Venari tuto liceat, lucusque vetusta
Relligione truces et robora numimis instar.
(Claudian. de laud. Stilich. I — 228-30)

remonte en s'éloignant du Danube. Dans son immense parcours, elle sert de frontière à un grand nombre de peuples. Dans cette région de la Germanie, personne, même après soixante jours de marche, ne saurait dire ni où la forêt commence, ni où elle finit. On y trouve plusieurs espèces d'animaux inconnues ailleurs. Voici celles qui s'éloignent le plus des espèces connues et qui méritent d'être citées.

XXVI. D'abord, un grand animal ressemblant à un cerf, mais portant au milieu du front, à égale distance de l'une et de l'autre oreille, une corne unique. Cette corne est plus haute et plus droite que celles des bêtes que nous connaissons. Elle porte à son sommet de larges rameaux s'étendant en forme de palmes. Le mâle et la femelle se ressemblent exactement, et leurs cornes ne présentent entre elles aucune différence, ni pour la dimension, ni pour la forme.

XXVII. Puis, un animal qu'ils nomment Élan. Pour la forme, c'est à peu près le chevreau ; mais avec une fourrure mouchetée et une taille sensiblement plus élevée. En outre, l'Élan n'a pas de cornes, et ses jambes sont d'une seule pièce, sans articulations. Aussi est-il forcé de dormir debout. S'il vient à tomber, il ne peut

ni se relever, ni se remettre sur pattes. Ces animaux gîtent le long des arbres. Ils s'appuient contre les troncs, se tiennent légèrement inclinés, et dorment dans cette position. Quand les chasseurs ont dépisté un Élan et qu'ils ont découvert son gîte, ils déracinent ou sapent à rez terre tous les arbres de l'endroit, mais en ayant soin de ne pas les abattre et de leur laisser l'apparence d'arbres qui se tiennent parfaitement. L'Élan vient à son heure habituelle, s'appuie contre l'arbre. L'arbre cède sous le poids et roule en entraînant la bête avec lui.

XXVIII. Enfin, un troisième animal, l'Urus (1). L'Urus est d'une taille un peu au-dessous de celle de l'Éléphant. Sa couleur et son aspect sont ceux d'un taureau. Aussi vigoureux que rapide, il n'épargne ni hommes ni bêtes, attaque indistinctement tout ce qu'il aperçoit. On s'appli-

(1) Huit siècles plus tard, Charlemagne chassait encore l'*Urus* dans la forêt Hercynienne ; mais l'*Urus* avait changé de nom, et s'appelait de son temps le *Bubale*.

En allant porter la guerre en Bohème il traversa cette forêt et s'y livra au plaisir de la chasse.

Venationem *Bubalorum* cœterarumque ferarum per saltum Hircanum exercuit (Eckart. de rebus Franc. Orient. — T. II, p. 32).

Les *Bubales* ne sont pas autre chose que les *Urus* de César.

que à creuser des fosses pour le prendre et pour le détruire. Cette chasse offre aux jeunes gens un excellent exercice pour les endurcir aux fatigues. Ceux qui ont tué le plus d'Urus en exposent publiquement les cornes, comme preuves de leurs prouesses, et cela leur fait beaucoup d'honneur. L'Urus ne s'apprivoise pas : même pris tout petit, il reste farouche. Comme grandeur, comme forme et comme disposition, les cornes de l'Urus diffèrent essentiellement de celles du bœuf. Elles sont très recherchées. On les garnit d'un cercle d'argent et on s'en sert comme de coupes dans les grands festins.

XXIX. Quand César eut appris par les éclaireurs des Ubes que les Suèves s'étaient retirés dans les forêts, il craignit d'exposer son armée à la disette, car (on l'a dit plus haut) les Germains font très peu de culture. Il résolut donc de ne pas s'engager plus avant dans la contrée. Mais, pour maintenir les Germains sous le coup d'une nouvelle menace d'invasion, en même temps que pour retarder l'arrivée de leurs renforts en Gaule, après avoir fait repasser l'armée, il coupa son pont à un bout, du côté des Ubes, sur une longueur de deux cents pieds. A l'extrémité de la partie tronquée, il éleva une tour à quatre étages,

établit sur la rive Gauloise un poste de douze cohortes pour garder la tête du pont, et protégea le tout par de forts retranchements. Il confia au jeune C. Volcatius Tullus le commandement du poste et des troupes. Après quoi, les blés commençant à mûrir, il se porta de sa personne contre Ambiorix à travers la forêt des Ardennes. Cette forêt est la plus grande de toute la Gaule. Elle s'étend depuis les bords du Rhin et le territoire des Trévires jusqu'au pays des Nerves, sur une longueur de plus de cinq cent mille pas. Toute la cavalerie, sous les ordres de L. Minucius Basilus, part en avant pour tâcher de profiter des avantages d'un mouvement rapide et de saisir quelque occasion favorable. César recommande à Basilus de ne pas allumer de feux dans ses haltes, afin qu'aucun indice ne révèle son approche. Il lui donne l'assurance qu'il le suit de près.

XXX. Basilus exécute ponctuellement les ordres de César. Il s'avance rapidement, et, avant que sa marche ait été éventée, il tombe à l'improviste au milieu des Gaulois occupés dans leurs champs. Sur leurs indications, il va droit à une villa où Ambiorix se trouve — lui dit-on — en personne, entouré de quelques cavaliers seulement. Le

hasard est un grand maître, à la guerre comme ailleurs. D'un côté, ce fut pour Basilus un bonheur singulier de pouvoir ainsi arriver jusqu'à Ambiorix sans que celui-ci se doutât de rien, sans qu'il eût eu le loisir de se mettre en défense, sans que la nouvelle de l'approche des Romains lui eût été apportée ni par la rumeur publique, ni par des courriers. D'un autre côté, ce ne fut pas pour Ambiorix une moindre chance de pouvoir échapper à la mort dans les circonstances où il fut surpris, après s'être vu enlever tout son bagage, ses chevaux, ses voitures. Mais voici ce qui se passa. Les Gaulois, dans le but de rechercher la fraîcheur, choisissent volontiers le voisinage des bois et des rivières pour y construire leurs habitations. Comme toutes les autres, celle d'Ambiorix se trouvait située au milieu des bois. Ses gardes et seş amis arrêtèrent quelques instants nos cavaliers dans un défilé. Pendant cet engagement, un des gens de sa suite eut le temps de le faire sauter sur un cheval. Le bois protégea sa fuite. Et ce fut ainsi que le hasard, après l'avoir mis à deux doigts de sa perte, le tira d'affaire.

XXXI. Quelle raison empêcha Ambiorix de se mettre à la tête de ses forces? Jugea-t-il le moment inopportun pour livrer bataille? Pensa-

t-il qu'il n'aurait pas le temps nécessaire pour s'y préparer ? L'arrivée soudaine de notre cavalerie le força-t-il à renoncer à cette entreprise en lui faisant croire que le reste de notre armée était déjà là ? Toujours est-il qu'il dépêcha en secret des courriers dans les campagnes et ordonna un sauve-qui-peut général. Une partie des rebelles se réfugia dans la forêt des Ardennes, l'autre dans les marais contigus. Ceux qui habitaient le plus près de la mer cherchèrent un asile dans les îles qui se forment à marée haute. Un grand nombre abandonnèrent la contrée et se sauvèrent avec tous leurs biens. Catuvolke, roi de la moitié de la nation des Éburons, s'était associé aux projets d'Ambiorix. Accablé par l'âge, il ne se sentit plus assez de force pour supporter ni les fatigues de la guerre ni celles de la fuite. Maudissant mille fois Ambiorix qui l'avait embarqué dans cette aventure, il s'empoisonna avec de l'if, arbre très commun en Gaule et en Germanie.

XXXII. Deux populations d'origine Germanique, les Sègnes et les Condruses, établis entre les Éburons et les Trévires, envoyèrent des députés à César. Ils le prièrent de ne pas les compter au nombre de ses ennemis. « Ne croyez pas — « lui dirent-ils — que tous les Germains Cisrhé-

« nans fassent cause commune contre vous. Quant « à nous, jamais nous n'avons songé à faire la « guerre contre les Romains; jamais nous n'avons « fourni un seul homme à Ambiorix. » César interrogea les prisonniers pour savoir si telle était la vérité. Il ordonna aux Sègnes et aux Condruses de lui amener tous les Éburons réfugiés chez eux. A cette seule condition il promit de respecter leurs champs. Alors il divisa son armée en trois corps et fit transporter les bagages des trois corps à Aduatuka. Aduatuka est le nom d'un fort situé à peu près au centre du territoire des Éburons, celui dans lequel Titurius et Aurunculéïus avaient pris leurs quartiers (l'hiver d'avant). Cette position convenait à César sous plus d'un rapport, mais particulièrement en ce que les fortifications de l'année précédente étaient restées exactement dans le même état, ce qui allégeait d'autant le travail des troupes. Il confia la garde du bagage à la quatorzième légion : c'était l'une des trois récemment levées et reçues d'Italie. Il plaça cette légion et le fort sous le commandement de Q. Tullius Cicéron, avec deux cents chevaux.

XXXIII. César divise le reste de son armée en trois corps. Il ordonne à Titus Labiénus de s'avancer avec trois légions dans la direction de

l'Océan jusqu'au pays qui sert de limites à celui des Ménapes. Il envoie C. Trébonius avec trois autres légions ravager la contrée voisine des Aduatukes. Lui-même, à la tête des trois dernières, décide de se porter sur l'Escaut, rivière qui se jette dans la Meuse (1), pour atteindre l'extrémité de la forêt des Ardennes. Là — disait-on — s'était retiré Ambiorix, à la tête d'un parti de cavalerie. César, en partant, annonce que son absence ne se prolongera pas au-delà de sept jours, c'est-à-dire qu'il sera de retour précisément le jour où devra avoir lieu la distribution des vivres pour la légion demeurant à la garde du bagage. Il prescrit à Labiénus et à Trébonius de revenir, eux aussi, pour cette même date, à moins d'empêchements graves. « Alors — dit-il « — nous pourrons nous concerter de nouveau. « La pensée de l'ennemi étant mieux connue de « nous, il nous deviendra possible de combiner « un plan définitif de campagne. »

XXXIV. Nous l'avons dit, il n'y avait, du côté de l'ennemi, ni armée en ligne, ni forteresse mise en état de soutenir un siège et enfermant des défenseurs. C'était une multitude de détachements

(1) Sic.

dispersés sur tous les points. Partout où une vallée profonde, un bois touffu, un marais inaccessible leur offrait, soit un avantage pour la défense, soit une facilité pour la retraite, ils prenaient position là. Ces endroits étaient connus de tous les gens des environs, et il fallait déployer une activité incessante pour veiller, non au salut du corps d'armée lui-même (que pouvait-on redouter d'hommes démoralisés par la peur et combattant, pour ainsi dire, un à un?), mais à la sécurité de chaque soldat isolément, ce qui revenait à défendre l'armée en détail. Le désir de faire du butin entraînait souvent nos légionnaires un peu loin, et, dans une marche à travers bois, par des chemins à peine frayés, incertains, les troupes ne pouvaient pas s'avancer en corps. Voulait-on arriver à un résultat et exterminer ces bandits, il fallait, dans ce cas, disséminer les troupes, les former en pelotons isolés. Préférait-on garder l'armée massée et compacte, conformément à l'art militaire et à la tactique Romaine, alors la nature même de la contrée où l'on opérait, servait de défense aux Barbares. Pour nous dresser des embuscades, pour envelopper nos soldats isolés, l'ennemi retrouvait son audace. Au milieu de ces difficultés, César dut recourir à une extrême

prudence. Quel que fût le désir de vengeance qui l'animât, il se préoccupa moins de faire du mal aux ennemis qu'à empêcher ceux-ci de lui en faire. En conséquence, il expédie des courriers chez tous les peuples d'alentour. Il les attire par l'espoir du butin ; il les convie, tous en masse, à la curée des Éburons. Dans cette lutte sous bois, il aimait beaucoup mieux risquer la vie des Gaulois que celle des légionnaires. En même temps, il tenait à réunir assez de monde pour pouvoir tirer vengeance d'un si grand forfait en exterminant jusqu'au nom des Éburons. Bientôt une horde innombrable accourut de toutes parts à son appel (1).

XXXV. Telles étaient les opérations militaires qui avaient lieu sur les divers points du territoire des Éburons, et déjà approchait le septième jour, terme fixé par César pour le retour auprès des bagages et de la légion qui les gardait. A ce moment, la Fortune montra quel rôle elle joue à

(1) Détails abominables. La pensée d'exposer les auxiliaires, de les sacrifier pour épargner les légionnaires Romains, est d'un cynisme révoltant. Quant à cette chasse à l'homme, savamment organisée, quant à cette détermination arrêtée de supprimer par le fer toute une population jusqu'au dernier homme, c'est une grande honte pour la civilisation Italienne de l'an 53 av. J.-C.

la guerre, et quels graves incidents elle y produit parfois. On a vu plus haut que l'ennemi se trouvait dispersé, affolé par la terreur, sans un noyau d'armée à nous opposer, hors d'état de nous inspirer la moindre crainte. Cependant la nouvelle du sac des Éburons et de l'appel adressé à tous pour y prendre part, franchit le Rhin et arriva aux Germains. Les Sicambres, voisins du Rhin, ce même peuple que nous avons vu plus haut recueillir chez lui les Tenctères et les Usipètes vaincus, les Sicambres rassemblent immédiatement un corps de deux mille cavaliers. Cette cavalerie franchit le Rhin sur des bateaux et sur des radeaux, à trente mille pas au-dessous de l'endroit où César avait jeté un pont et établi un poste. Ils commencent par envahir l'extrémité du territoire des Éburons, ramassent une foule de fuyards, font main basse sur un nombreux bétail, sorte de butin dont les Barbares sont le plus avides. Peu à peu, cédant à l'attrait du pillage, ils s'avancent davantage. Nés dans la guerre et dans le brigandage, rien ne les arrête, ni bois, ni marais. Ils interrogent des prisonniers et leur demandent où est César? Les autres répondent: « César est bien loin d'ici. L'armée Romaine a « évacué le pays. » L'un d'eux ajoute: « Que

« perdez-vous votre temps à courir, comme vous « faites, après une proie chétive et misérable, « quand la fortune s'offre à vous ? En trois heures « de marche vous pouvez atteindre Aduatuka. « C'est là que l'armée Romaine a déposé toutes « ses richesses. La garnison est si faible qu'elle ne « pourra même pas border le rempart. Toute « sortie lui est absolument impossible. » Confiants dans cet espoir, les Germains cachent le butin déjà ramassé par eux et marchent sur Aduatuka, guidés par le prisonnier qui leur a fourni ces indications.

XXXVI. Conformément aux instructions de César, Cicéron avait, jusqu'alors, veillé avec le plus grand soin à tenir ses troupes renfermées dans l'intérieur du fort. Les valets eux-mêmes avaient été privés de la liberté de sortir du rempart. Quand le septième jour fut venu, César commença à se demander si César ne dépasserait pas le terme fixé. On disait que César s'était avancé très loin ; on n'avait aucun indice de son retour. En outre, Cicéron était influencé par les murmures de ses soldats. Ceux-ci critiquaient son obstination à les consigner dans les retranchements. « Nous sommes comme des assiégés » — disaient-ils. Il se voyait couvert par neuf légions,

soutenues par une nombreuse cavalerie ; il savait les forces des Eburons détruites et mises à néant. Dans ces conditions, il crut pouvoir sans imprudence s'éloigner du camp à une distance de trois mille pas. Il envoya donc cinq cohortes moissonner dans des champs tout proches de là, et dont il n'était séparé que par une colline. Toutes les légions avaient laissé leurs malades à Aduatuka et ils étaient en assez grand nombre; mais pendant cet intervalle de sept jours, environ trois cents de ces malades s'étaient rétablis. On les forma en une cohorte. Puis venaient une multitude de valets et une longue file de bêtes de somme, que l'on avait laissées en dépôt dans le fort. Tout cela profita de la permission et sortit avec les troupes.

XXXVII. Juste à ce moment, arrivent les cavaliers Germains. Sans s'arrêter, ils fondent d'un trait sur la porte Décumane et menacent d'en forcer l'entrée. Masqués par le bois, qui s'étendait de ce côté, ils ne furent aperçus que lorsque déjà ils étaient sur nous. Leur apparition fut si soudaine, que les vivandiers, dont les cantines étaient établies sur la contrescarpe, n'eurent même pas le temps de se réfugier dans le fort. Nos soldats, brusquement surpris, perdent la tête. La cohorte

de garde a beaucoup de peine à soutenir le premier choc. L'ennemi se répand de tous les côtés et tourne tout autour du camp pour chercher un passage. Nos soldats peuvent à peine défendre les portes. Quant à l'enceinte elle-même, elle est suffisamment défendue et par sa position et par les ouvrages. L'alarme est partout. Chacun demande à son voisin la cause du tumulte. On ne sait ni sur quel point porter les enseignes, ni comment distribuer les postes de combat. L'un crie : « Les Barbares sont maîtres du camp ! » l'autre : « L'armée est anéantie, César tué. Voici « les Gaulois qui arrivent sur nous après leur » avoir passé sur le corps. » La plupart, songeant au lieu où ils se trouvent, sont frappés d'une terreur superstitieuse. Ils se représentent le désastre de Cotta et de Titurius, massacrés précisément dans ce même fort. A la vue d'une terreur si profonde, les Barbares ne doutent plus de la vérité des assertions du prisonnier : ils se persuadent que le camp est sans défense. Ils redoublent d'efforts pour y pénétrer et s'encouragent mutuellement à ne pas laisser échapper une si belle occasion.

XXXVIII. Au nombre des malades laissés dans le camp se trouvait Publius Sextius Baculus,

ce même Primipile qui avait servi sous les ordres de César et dont il a été question dans le récit des précédents combats. Depuis sept jours il n'avait pris aucune nourriture. Inquiet pour lui-même et pour tous, il sort de sa tente et s'avance sans armes. Il voit que l'ennemi est menaçant, que la situation est des plus graves. Saisissant les armes du premier venu, il court se placer à l'une des portes. Il y est rejoint aussitôt par les Centurions de la cohorte de service. En réunissant leurs efforts, ils parviennent à organiser momentanément la résistance. Sextius reçoit plusieurs blessures graves. Il s'évanouit. On le passe de mains en mains et on ne le sauve qu'avec beaucoup de peine. Ce commencement de combat permet à nos hommes de se retrouver un peu et leur donne tout juste assez de courage pour oser se tenir sur le rempart et présenter un semblant de défense.

XXXIX. Cependant nos soldats avaient achevé leur moisson. En revenant, ils entendent des clameurs. Les cavaliers se portent en avant et voient le danger. Nuls retranchements pour s'abriter. Les soldats, nouvellement enrôlés, sans nulle expérience de la guerre, se tournent vers le Tribun et les Centurions et attendent des ordres.

Un danger imprévu déconcerte même les plus braves. Les Barbares, apercevant de loin nos enseignes, abandonnent l'offensive. Dans le premier moment, ils croient au retour de l'armée, contrairement au rapport des prisonniers qui la disaient loin. Mais bientôt, pleins de mépris pour cette poignée d'hommes, ils fondent sur nous de toutes parts.

XL. Les valets se sauvent à toutes jambes sur une hauteur voisine. Bientôt chassés par l'ennemi, ils se jettent affolés au milieu des manipules et sous les enseignes, et augmentent encore l'épouvante des soldats. Les uns disent : « Il faut nous « former en coin, faire une vigoureuse trouée à « travers la ligne ennemie et gagner le camp, « dont nous sommes si près. Quelques-uns péri- « ront, mais le reste sera sauvé. » D'autres soutiennent qu'il vaut mieux tenir ferme sur la colline et courir tous ensemble la même fortune. Ce dernier avis ne fut pas celui des vétérans, de ceux qui, ainsi qu'on l'a dit plus haut, avaient été réunis sous une enseigne commune. Ils s'encouragent entre eux, et, sous le commandement de Caïus Trébonius, Chevalier Romain, qui avait été mis à leur tête, ils se précipitent à travers les Germains et parviennent jusqu'au fort, sans avoir

perdu un seul homme. Les valets et les cavaliers s'élancent à leur suite et doivent leur salut à la vigueur de ces braves. Quant aux jeunes soldats qui étaient restés sur la colline, trop novices à la guerre, ils ne surent ni persister dans leur premier plan qui consistait à profiter des avantages de leur position, ni imiter le fougueux élan qu'ils avaient vu si bien réussir à leurs compagnons. En s'efforçant de se rapprocher du camp, ils s'engagèrent sur un terrain désavantageux. Leurs Centurions, dont plusieurs avaient mérité par leur courage d'être élevés des grades inférieurs d'autres légions aux grades supérieurs de celle-ci, ne voulurent pas déchoir. Ils se firent tuer en combattant avec la plus grande vigueur. Leur héroïque défense tint l'ennemi un peu en respect et permit à une partie des soldats de gagner le camp, où ils arrivèrent sains et saufs, comme par miracle. Le reste fut enveloppé et taillé en pièces par les Barbares.

XLI. Les Germains, voyant nos remparts garnis de défenseurs, renoncèrent à l'espoir d'emporter le fort. Ils reprirent le butin qu'ils avaient laissé en dépôt dans la forêt, et repassèrent le Rhin. Même après leur départ, la panique dura encore. Elle était si forte que Caïus Volusénus, qui mar-

chait en avant-garde avec la cavalerie, étant arrivé au camp cette nuit-là, eut toutes les peines du monde à persuader les soldats que César le suivait avec l'armée intacte. L'épouvante avait si bien bouleversé les esprits, que personne n'avait plus la tête à soi. « L'armée — disait-on — n'existe « plus... Seule, la cavalerie a pu échapper au « massacre par la fuite... S'il était vrai que l'ar« mée fût encore debout, est-ce que les Germains « auraient osé venir attaquer le camp ? » L'arrivée de César dissipa ces terreurs.

XLII. Une fois de retour, César, qui connaissait les hasards de la guerre, ne fit entendre aucuns reproches. Il se plaignit simplement que l'on eût fait sortir les cohortes du poste qu'elles étaient destinées à garder. On n'aurait pas dû s'exposer au moindre risque. Dans cette surprise, les Germains avaient été singulièrement favorisés par le hasard ; mais — au jugement de César — nous l'avions été nous-mêmes encore plus qu'eux. En effet, les Barbares étaient déjà à moitié maîtres de nos retranchements et il avait tenu à bien peu de chose qu'ils ne s'emparassent tout à fait du camp. Le plus curieux de tout ceci, ce fut que les Germains, venus en Gaule pour piller les Éburons, se trouvèrent, par suite de cette attaque du camp,

avoir agi, au contraire, comme les auxiliaires les plus dévoués du chef Gaulois. .

XLIII. César se remit en campagne pour porter de nouveaux coups à l'ennemi. En réunissant toutes les forces des nations d'alentour, il put disposer d'une armée innombrable, qu'il fit rayonner dans tous les sens. Au fur et à mesure que l'on rencontrait soit un village, soit une habitation quelconque, on l'incendiait. Pas un coin du territoire n'échappa au pillage. Cette immense multitude d'hommes et de chevaux consomma pour sa nourriture tout le blé du pays ; en outre, les récoltes sur pied furent versées par les orages et par les pluies. Par suite, même en admettant qu'un certain nombre d'Éburons eussent réussi à nous échapper pendant cette expédition, nous avions la presque certitude qu'ils mourraient de faim après notre départ. Notre cavalerie était tellement nombreuse, qu'elle battait le pays dans tous les sens. Maintes fois, des prisonniers affirmèrent avoir vu Ambiorix fuyant. « Nous venons de l'apercevoir... Il ne doit pas être loin ». Voilà ce qu'ils disaient, et nos soldats se donnaient un mal infini pour tâcher de l'atteindre. Ils savaient qu'une telle capture leur vaudrait la reconnaissance de César, et, stimulés par cette pensée, ils

faisaient de véritables prodiges. Il s'en fallait toujours d'un rien qu'ils ne missent la main sur Ambiorix, mais, en définitive, Ambiorix leur échappa. Il se cachait dans des cavernes et au fond des bois. La nuit, à la faveur des ténèbres, il réussit à gagner une autre région. Quatre cavaliers seulement l'accompagnaient dans sa fuite. C'étaient les seuls hommes à qui il osât confier sa vie.

XLIV. César, après avoir mis ainsi le pays à sac, ramena son armée, diminuée des deux cohortes perdues, à Durocortorum, chez les Rèmes. Il désigna cette ville comme le siège de l'Assemblée et décida d'instruire l'affaire de l'insurrection des Sénons et des Carnutes. Acco, celui qui avait été l'instigateur du mouvement, fut condamné à mort et exécuté suivant le mode Romain. Quelques-uns de ses compatriotes, dans la crainte de partager son sort, prirent la fuite. César leur interdit le feu et l'eau. Après quoi, il distribua ses légions pour les quartiers d'hiver. Il en plaça deux chez les Trévires, deux chez les Lingons, et les six autres à Agedicum (1), chez les Sénons.

(1) *Agedicum*. La majeure partie des éditions de César, ainsi que des itinéraires, donnent la leçon *Agendicum*. L'exa-

Puis, ayant pourvu aux approvisionnements de l'armée, il partit pour l'Italie — suivant sa coutume annuelle — pour y tenir les États.

men des manuscrits, tant des itinéraires que de César, et celui des monnaies, donne ΑΓΗΔ. La lecture *Agendicum* est donc fautive. On ne peut choisir aujourd'hui qu'entre les deux formes *Agedicum* ou *Agedincum*. La commission de la carte de la Gaule a préféré *Agedicum*, qui est la leçon de Ptolémée et celle des meilleurs manuscrits des Commentaires.

LIVRE VII

Soulèvement général des Gaules — Vercingétorix — Marche de César par les Cévennes — Prise de Vellaunodunum, de Génabum, de Noviodunum — Siège de Gergovie — Échec de César devant Gergovie — Défection des Édues — Campagne de Labiénus contre les Parises — Bataille de Lutétia et mort héroïque de Kamulogène — Jonction de César avec Labiénus — Opérations sur la Saône — Vercingétorix s'enferme dans Alésia — Siège d'Alésia — Double investissement — Armée de secours — Trois batailles successives — Défaite de l'armée de secours — Reddition de la place — Vercingétorix se rend à César.

(702 de Rome — 52 av. J.-C.)

I. La Gaule pacifiée, César, ainsi qu'il l'avait décidé, se rend en Italie pour y tenir les États. Là, il apprend le meurtre de P. Clodius. Il est, en outre, informé du Sénatus-Consulte qui appelle aux armes toute la jeunesse d'Italie. Il en profite pour faire faire une levée dans toute la Province. Ces nouvelles se répandent promptement dans la Gaule Transalpine. La vérité s'altère

en passant de bouche en bouche. Les imaginations travaillant, on arrive à se persuader (la chose ne manquait pas de vraisemblance) que César est retenu en Italie par les troubles de Rome, et que la gravité des événements le met dans l'impuissance de rejoindre l'armée. Les Gaulois, qui souffraient avec tant d'impatience le joug des Romains, saisissent ce prétexte pour songer à la guerre avec plus de liberté et d'audace. Les chefs provoquent des conciliabules dans les lieux écartés, au fond des forêts. Ils se plaignent de l'exécution d'Acco ; ils montrent que pareil sort les attend eux-mêmes ; ils déplorent le sort de toute la Gaule. Promesses et récompenses, ils mettent tout en œuvre dans le but de provoquer quelques-unes des nations à prendre l'initiative du mouvement et à se dévouer pour la cause de la liberté nationale. « Avant tout — disent-ils « — il s'agit d'isoler César de son armée avant « qu'il n'ait eu vent de nos desseins. La chose est « aisée. D'une part, les légions n'oseront pas « sortir de leurs cantonnements en l'absence de « leur Général ; de l'autre, le Général ne pourra « pas rejoindre ses légions sans le secours d'une « escorte. Enfin, mieux vaut mourir les armes à « la main, qu'abdiquer pour toujours et notre

« vieille gloire militaire, et notre liberté, ce « double héritage de nos ancêtres ! »

II. A la suite de ces délibérations, les Carnutes déclarent qu'ils sont disposés à affronter tous les périls pour le salut commun, et ils s'engagent à donner le signal de l'insurrection. On ne pouvait échanger des otages sans courir le risque d'ébruiter l'affaire. Pour remplacer cette garantie, les Carnutes demandèrent que toutes les Cités conjurées prêtassent serment sur les étendards réunis en commun. C'est, chez les Gaulois, la forme la plus sacrée du serment. Les Carnutes sont comblés d'éloges. Tous les Gaulois présents jurent de marcher avec eux, et, après avoir fixé la date précise de l'exécution, on se sépare (1).

III. Le jour dit, à un signal donné, les Carnutes, ayant à leur tête Cotuat et Conétodun,

(1) Tout se réunissait pour rendre cette guerre-ci terrible : une jeunesse nombreuse et brillante, un immense approvisionnement d'armes rassemblées de toutes parts, les fonds énormes accumulés dans ce but, les forteresses mises en état, les lieux inaccessibles où la population non militante s'était réfugiée. On était en plein hiver. Les rivières étaient prises, les forêts couvertes de neige, les campagnes changées en marais, les routes ou ensevelies sous les neiges, ou inondées par le débordement des rivières. Tout faisait croire aux Gaulois que César ne pourrait les attaquer (Plutarque — César — par. 28).

deux risque-tout, se portent sur Génabum et massacrent les citoyens Romains établis dans cette ville pour y faire du commerce. Au nombre des victimes se trouva C. Fusius Cita, honorable (1) Chevalier Romain, à qui César avait confié la direction de l'approvisionnement. Tous leurs biens furent livrés au pillage. La nouvelle de ce massacre se répandit rapidement dans toutes les Cités de la Gaule. Car, dès qu'il se passe un fait remarquable et d'une importance exceptionnelle, il est crié à travers la campagne et transmis à voix d'homme de proche en proche. Ce fut ainsi que le massacre, accompli à Génabum au lever du soleil, avant la fin de la première veille (8 h. du soir), était déjà connu chez les Arvernes, c'est-à-dire à une distance de cent soixante mille pas (236 kilom.).

IV. Il y avait alors chez les Arvernes un jeune chef jouissant d'une grande autorité, malgré son âge. C'était Vercingétorix, fils de Keltill (2). Keltill avait été élevé au premier rang dans la

(1) Formule honorifique.

(2) Ver-cingeto-righ (Kingeadh-*Irlandais*) — grand chef des braves. Kelt-ile (Irl.) — Celte fameux.

« Alors — dit Florus — parut ce guerrier à la haute « taille, aux armes et à l'air redoutables, et dont le nom seul « inspirait la terreur ».

Gaule ; mais ses compatriotes Arvernes l'avaient mis à mort pour le punir d'avoir visé à la Royauté. Vercingétorix, obéissant au même motif (que les Carnutes), appelle à lui ses clients et n'a pas de peine à les enflammer. Dès que l'on apprend sa résolution, on court aux armes. Son oncle Gobanition, d'accord avec les autres chefs Arvernes, ne juge nullement à propos de jeter la nation dans ces hasards et le chasse de Gergovie (1). Vercingétorix ne se tient pas pour battu. Il lève dans la campagne une troupe de gueux et de vagabonds. A la tête de cette bande, il entraine dans son parti tous ceux qu'il rencontre sur ses pas. Il les exhorte à s'armer pour la cause de l'indépendance nationale. Bientôt il se trouve à la tête de forces imposantes, et, prenant sa revanche sur ceux qui l'ont chassé de Gergovie, les en chasse à leur tour. Ses compatriotes le décorent du titre de Roi. Il expédie aussitôt des courriers dans toutes les directions et adjure tous les Gaulois de ne pas reculer. En peu de temps il a pour alliés les Sénons, les Parises, les Pictons, les

(1) Faut-il suivre ici un érudit local, le très savant, mais très audacieux Auguste Callet, et admettre comme étymologie du nom de Gergovie : ger ou ker (ville) et gof (forgeron), c'est-à-dire Cité des forgerons.

Cadurkes, les Turons, les Aulerkes, les Lemovikes, les Andes, ainsi que les autres peuples du littoral de l'Océan. D'un commun accord, on lui défère le souverain commandement militaire. Revêtu de cette autorité, il se fait livrer des otages par les nations coalisées et il leur ordonne de lui envoyer dans le plus bref délai un contingent de combattants qu'il leur fixe. Il règle la quantité d'armes que chacune d'elles devra fabriquer, la date précise à laquelle ces armes devront être prêtes. Il donne particulièrement ses soins à la formation de sa cavalerie. A une activité excessive il joint une excessive sévérité. Ceux qui hésitent, il les détermine à l'aide d'une pénalité effroyable. Pour une faute grave, la mort par le feu ou dans les supplices les plus cruels ; pour une faute plus légère, les oreilles coupées ou les yeux crevés, et le coupable renvoyé chez lui dans cet état afin que l'énormité de son châtiment y serve de leçon et d'épouvantail à ses compatriotes.

V. Grâce à ces moyens de terreur, Vercingétorix se trouve promptement à la tête d'une armée. Alors, il envoie chez les Rutènes, avec une partie de ses forces, le Cadurke Luctérie, homme d'une remarquable audace, et s'avance de sa personne contre les Bituriges. A son appro-

che, les Bituriges députent aux Édues, leurs alliés, et leur demandent des renforts qui les mettent à même d'opposer à l'ennemi une résistance sérieuse. Sur l'avis des Lieutenants, laissés par César à la tête de l'armée, les Édues envoyèrent effectivement de l'infanterie et de la cavalerie au secours des Bituriges. Mais, arrivées à la Loire, qui sépare le territoire des Bituriges de celui des Édues, ces troupes restèrent quelques jours immobiles, sans oser passer le fleuve. Elles finirent par rebrousser chemin et contèrent à nos Lieutenants que le soupçon d'une trahison de la part des Bituriges les avait empêchées d'aller plus loin. Elles prétendaient avoir découvert le plan de ceux-ci, plan qui, suivant leur dire, aurait con-consisté à laisser passer la Loire par les Édues pour les prendre ensuite entre deux armées, c'est-à-dire entre l'armée des Bituriges et celle des Arvernes. Cette explication qu'ils fournirent aux Lieutenants fut-elle sincère ? Ne doit-on pas plutôt imputer leur conduite à la trahison ? C'est ce qu'on ne saurait décider, faute de preuves. Quoi qu'il en soit, les Édues ne se furent pas plus tôt retirés que les Bituriges se réunirent aux Arvernes.

VI. César était encore en Italie, quand il reçut la nouvelle de ces événements. Voyant que, grâce

à l'attitude énergique de Cn. Pompée, les affaires de Rome commençaient à prendre une meilleure tournure, il partit pour la Gaule Transalpine. En y arrivant, il se trouva en présence d'une grosse difficulté. De quelle façon allait-il s'y prendre pour rejoindre l'armée? Faire venir à lui les légions, c'était les mettre dans la nécessité de livrer bataille sans leur Général; d'un autre côté, aller les retrouver lui-même, c'était se condamner à traverser des populations auxquelles, malgré leur apparente tranquillité, il ne jugeait pas prudent de confier sa personne.

VII. Sur ces entrefaites, le Cadurke Luctérie, envoyé en expédition chez les Rutènes, gagne cette nation à la cause des Arvernes. Il s'avance ensuite chez les Nitiobriges et chez les Gabales, reçoit les otages de ces deux nations, réunit de grandes forces, et marche sur la Province Romaine pour l'envahir du côté de Narbonne. A la nouvelle de ce mouvement, César jugea que le plus pressé était de partir pour cette ville. En y arrivant, il rassure les esprits, établit des postes chez les Rutènes Provinciaux, chez les Volkes Arékomikes, chez les Tolosates, et tout autour de Narbonne, c'est-à-dire sur toute la région menacée. Puis, il ordonne à une partie des troupes de

la Province et au renfort ramené par lui d'Italie d'opérer leur jonction sur le territoire des Helves, nation limitrophe des Arvernes.

VIII. Ces mesures arrêtent Luctérie et le forcent à s'éloigner, car il ne jugeait pas prudent de s'engager entre nos garnisons. César se rend chez les Helves. Les Arvernes et les Helves sont séparés par les Cévennes, et, dans cette saison, la plus rigoureuse de l'année, une neige de six pieds d'épaisseur rendait la route impraticable. César fait déblayer le terrain en marchant, et, à force de travail, ses troupes lui ouvrent un chemin. Il arrive sur le territoire des Arvernes, et tombe sur eux à l'improviste. Les Arvernes, en effet, se croyaient protégés par les Cévennes comme par une muraille, et il était sans exemple que même un voyageur isolé se fût aventuré à pareille époque de l'année dans les sentiers de la montagne. César ordonne à sa cavalerie de battre le pays aussi avant que possible pour frapper l'ennemi d'une plus grande terreur. Vercingétorix est promptement informé de ces événements et par la rumeur publique et par des courriers qu'on lui expédie. Les Arvernes, éperdus, accourent auprès de lui. Ils le conjurent de prendre en pitié leur situation, d'empêcher l'ennemi de con-

sommer leur ruine, de considérer que c'est sur eux seuls que porte tout le poids de la guerre. Il se laisse émouvoir, lève son camp, et quittant le pays des Bituriges, s'avance sur le territoire des Arvernes.

IX. César prévoyait bien le parti que prendrait le chef Gaulois. Il ne reste là que deux jours, et, sous le prétexte d'aller chercher des renforts et de la cavalerie, il quitte l'armée. Il en confie le commandement pendant son absence au jeune Brutus. Il donne pour instructions à Brutus de répandre la cavalerie de tous les côtés et le plus loin possible. Il fera tout pour ne pas prolonger son absence au delà de trois jours. Ces dispositions prises, il vole à Vienne, et y arrive inopinément. Il ramasse la cavalerie nouvellement levée, qu'il y a envoyée plusieurs jours auparavant, puis, sans s'arrêter ni jour ni nuit, traverse le territoire des Édues, et gagne celui des Lingons, où sont cantonnées deux légions. Dans le cas où les Édues auraient eu, eux aussi, la tentation de se soulever, il prévenait leur mouvement par la rapidité du sien. Arrivé chez les Lingons, il envoie des ordres aux autres légions et effectue la concentration de toutes ses forces avant que les Arvernes aient eu vent de sa marche. A la nouvelle du mouvement

de César, Vercingétorix ramène son armée chez les Bituriges. De là, il s'avance contre Gorgobine, oppide des Boïes, pour mettre le siège devant cette place. Les Boïes avaient été établis là par César, après leur défaite dans la guerre des Helvètes, et placés par lui sous la dépendance des Édues.

X. La manœuvre de Vercingétorix mettait César dans une extrême perplexité. S'il gardait le reste de l'hiver ses légions immobiles, il pouvait craindre qu'un oppide défendu par une nation tributaire des Édues ne fût forcé de se rendre, et que, à la suite de la prise de Gorgobine, la Gaule entière ne se soulevât en voyant que César laissait écraser les nations fidèles sans les secourir. Au contraire, s'il entrait trop tôt en campagne, il courait le risque de manquer de vivres par suite de la difficulté des transports en cette saison de l'année. Il jugea préférable de braver tout, plutôt que d'indisposer contre lui les alliés et de se couvrir d'une telle honte. En conséquence, il exhorte les Édues à fournir des vivres à l'armée, il expédie aux Boïes des courriers, les informe de sa marche, les encourage à rester fidèles et à soutenir vigoureusement l'attaque de l'ennemi. Puis, il laisse à Agedicum deux légions, avec les

bagages de l'armée, et se dirige sur le territoire des Boïes.

XI. Le lendemain, il arriva devant Vellaunodunum, oppide des Sénons. Pour éviter de laisser derrière lui le moindre ennemi qui pût inquiéter ses convois de vivres, il résolut de s'emparer de cette place. La circonvallation fut faite en deux jours. Le troisième jour, la place proposa de capituler. César ordonna de livrer les armes, les chevaux et six cents otages. Il laissa son Lieutenant C. Trébonius à Vellaunodunum pour veiller à l'exécution de ces conditions. Puis, pour perdre le moins de temps possible, il se mit immédiatement en marche sur Génabum, oppide des Carnutes. Ceux-ci venaient seulement d'apprendre que César avait mis le siège devant Vellaunodunum. Ils ne se doutaient pas que les choses iraient si vite, et ils en étaient encore à rassembler des troupes pour la défense de leur Genabum. César parvient à Genabum en deux étapes, et campe sous les murs. Le jour étant trop avancé, force lui est de remettre l'assaut au lendemain. Il ordonne de tout préparer. En outre, comme Génabum avait un pont sur la Loire, César craignit que les ennemis n'eussent l'idée d'évacuer la place pendant la nuit et il fit

veiller deux légions sous les armes. Effectivement, un peu avant minuit, les Génabiens sortirent silencieusement de la forteresse et commencèrent à passer le fleuve. César, averti par ses éclaireurs, fait mettre le feu aux portes, et lance dans la place les deux légions qui veillaient suivant ses ordres. Il s'empare de l'oppide, et toute cette multitude de fuyards, ou peu s'en faut, tombe en masse entre ses mains, embarrassée qu'elle est par le peu de largeur du pont et des issues. Il livre Génabum au pillage, le brûle, abandonne le butin aux soldats, puis franchit la Loire et envahit le territoire des Bituriges.

XII. A la première nouvelle de l'approche de César, Vercingétorix lève le siège de Gorgobine et marche droit aux Romains. César avait mis le siège devant Noviodunum, oppide des Bituriges, placé sur sa route. Des députés sortirent de la place et vinrent le supplier de faire grâce aux assiégés et de leur laisser la vie sauve. Pour terminer cette affaire avec la même célérité que les précédentes, il ordonne de livrer les armes, les chevaux et des otages. Déjà on avait pris possession d'une partie des otages; on s'occupait à faire exécuter les autres conditions; des Centurions, accompagnés d'un détachement, avaient

été introduits dans l'intérieur de la place pour prendre livraison des armes et des chevaux. Tout à coup des cavaliers Gaulois paraissent dans la plaine. C'est l'avant-garde de Vercingétorix. Les habitants ne les ont pas plus tôt aperçus, qu'ils reprennent courage, poussent de grands cris, courent aux armes, ferment leurs portes et s'élancent aux remparts. Les Centurions, enfermés dans l'intérieur de l'oppide, comprennent à l'action des Gaulois que ceux-ci viennent subitement de changer de dispositions. Ils mettent l'épée à la main, s'emparent de l'une des portes, et réussissent à opérer leur retraite sans avoir perdu un seul homme d'escorte.

XIII. César déploie sa cavalerie et l'oppose à la cavalerie ennemie. Les nôtres commençant à plier, il lance pour les appuyer le corps des six cents cavaliers Germains formé par lui au début de la campagne. Les Gaulois ne peuvent soutenir la fougue des Germains, et, mis en fuite, se replient sur le gros de l'armée, non sans avoir éprouvé des pertes sérieuses. Cette déroute de la cavalerie Gauloise terrifie de nouveau les assiégés. Ils saisissent ceux des leurs qu'ils considèrent comme les provocateurs de ce mouvement populaire, les livrent à César, et se rendent. Après

quoi, César marche sur Avaricum, le plus important et le mieux fortifié des oppides des Bituriges, situé dans la région la plus fertile de leur territoire. César se flattait que la prise de cette place entraînerait la soumission des Bituriges.

XIV. En présence de tant de revers successifs, qui livraient coup sur coup aux Romains Vellaunodunum, Genabum, Noviodunum, Vercingétorix assemble le Conseil et expose ses idées sur la situation.

« La tactique qu'il nous faut adopter aujour-
« d'hui doit — dit-il — différer entièrement de la
« vieille tactique traditionnelle suivie par nous
« dans les guerres précédentes. Notre plan actuel
« doit consister à empêcher par tous les moyens
« possibles les Romains de se procurer soit des
« vivres, soit du fourrage. Cela nous est aisé.
« Nous disposons d'une cavalerie nombreuse et la
« saison conspire avec nous. Le fourrage n'est
« pas encore bon à faucher ; l'ennemi sera donc
« forcé d'envoyer de côté et d'autre des détache-
« ments pour en chercher dans les habitations
« isolées. Avec notre cavalerie, nous aurons la
« facilité de les écraser chaque jour en détail.
« Que chacun de nous immole son intérêt per-
« sonnel au salut de tous ! Que l'on détruise par

« le feu tout village, toute habitation quelconque
« aux alentours de Boïa, et que les Romains, si
« loin qu'ils s'étendent dans la contrée, n'y trou-
« vent rien à fourrager. Nous autres, Gaulois,
« nous avons la certitude de ne jamais manquer
« de rien, puisque nous serons nourris par les
« nations mêmes chez lesquelles se fera la guerre;
« les Romains, au contraire, seront condamnés à
« mourir de faim, ou à courir les plus grands
« dangers en s'aventurant très loin de leurs camps.
« Qu'ils périssent sous nos coups, ou que nous
« leurs prenions leurs bagages, le résultat ne
« sera-t-il pas exactement le même, puisque,
« leurs bagages pris, la guerre deviendra
« impossible pour eux. Enfin, toute place que
« l'importance de ses fortifications ou l'avantage
« exceptionnel de sa position ne rend pas
« absolument inexpugnable, détruisons-la par le
« feu. C'est le seul moyen d'empêcher qu'elle ne
« devienne ou un lieu de refuge pour les Gau-
« lois qui refuseront de marcher avec nous, ou
« une ressource pour les Romains, qui y ramas-
« seraient des vivres et du butin. Ces sacrifices
« vous paraissent pénibles et durs ? Mais trouve-
« riez-vous plus doux de voir traîner en esclavage
« vos enfants et vos femmes ? Trouveriez-vous

« plus doux de périr vous-mêmes, égorgés par les « Romains ?... Or, tel est le sort qui vous attend, « si vous êtes vaincus. »

XV. Ces mesures furent votées sans opposition. Dans une seule journée, les Gaulois livrent aux flammes plus de vingt villes ouvertes du pays des Bituriges. On en fait autant chez les autres nations d'alentour. Tout l'horizon est en feu. Quelle que fût leur douleur, ces gens trouvaient la force de la supporter, dans la conviction où ils étaient que la victoire serait le prix de leurs sacrifices, et que cette victoire leur rendrait bientôt ce qu'ils abandonnaient ainsi (1). On agita en Conseil la question de savoir si Avaricum serait brûlé ou défendu. Les Bituriges se jetèrent aux pieds des autres Gaulois. « Ne nous forcez « pas — leur dirent-ils — à détruire de nos mains « une ville qui est peut-être la plus belle de toute « la Gaule, et qui fait la sûreté, comme l'orne- « ment de notre nation. La place est d'une défense « facile. Elle se trouve presque entièrement cou- « verte par un fleuve et un marais, et n'est abor- « dable que par une chaussée étroite. » On se rend à leurs supplications. Vercingétorix résistait.

(1) Quel admirable exemple de patriotisme !

Enfin, il se laissa fléchir par les prières de ces malheureux et par la commisération générale et donna son consentement à ce que la place fût épargnée. On choisit pour la défendre une garnison d'élite.

XVI. Vercingétorix suit César à petites journées. Il asseoit son camp (1) sur une position protégée par des marais et des bois, à seize mille pas (23 kilom. 1/2) d'Avaricum. Là, par le moyen d'éclaireurs, dont il était sûr, à toute heure du jour il pouvait être informé de ce qui se passait dans la place, et y expédier des ordres. Il guettait le moment où nous allions, soit au fourrage, soit aux vivres ; et, à la moindre imprudence, au moindre écart de nos hommes, tombait sur eux pendant qu'ils se trouvaient isolés. En vain s'arrangeait-on de manière à n'avoir aucune heure fixe pour les expéditions, à n'aller jamais deux jours de suite dans la même direction. Malgré les plus sages précautions, nous ne pouvions éviter qu'ils ne nous fissent beaucoup de mal.

XVII. César avait posé son camp à cet endroit où, comme on l'a dit, la défense naturelle formée par la rivière et par le marais offrait une solution

(1) Camp de Vercingétorix — Sainte-Radegonde.

de continuité et laissait subsister une chaussée étroite. La nature du lieu ne permettant pas de pratiquer une circonvallation, César fait tout de suite élever la terrasse, dresser les mantelets et construire deux tours. Il ne cesse pas de presser pour les vivres les Édues et les Boïes. Mais les premiers manquaient de zèle et fournissaient peu ; les seconds, en raison de leur peu d'importance comme nation, ne disposaient pas de grandes ressources et furent bien vite mis à sec. Le mauvais vouloir des Édues, la pauvreté des Boïes, la destruction par le feu de toutes les habitations de la contrée, tout cela réduisit l'armée à une situation extrêmement critique au point de vue de l'alimentation. Les hommes durent se passer de pain pendant plusieurs journées, et, pour les empêcher de mourir de faim, on fut obligé d'aller chercher des bestiaux jusque dans des villages situés à une distance considérable. Et pourtant, au milieu de ces souffrances, ils ne laissèrent échapper aucune parole qui fût indigne de la majesté du Peuple Romain ni de leurs précédentes victoires. Il y a plus. César se rendit dans les tranchées, et, s'adressant tour à tour à chacune de ses légions, il proposa à l'armée de lever le siège, dans le cas où elle ne se sentirait pas en

état de lutter plus longtemps contre la faim. Mais toute l'armée le conjura de n'en rien faire. « Depuis « nombre d'années que tu es notre Général — « disaient les soldats — jamais nous n'avons rien « fait dont nous eussions à rougir ; jamais entre- « prise commencée par nous n'est restée ina- « chevée. Nous nous regarderions comme perdus « d'honneur, si nous levions un siège sans avoir « pris la place. Mieux vaut pour nous endurer « toutes les souffrances, que de laisser sans ven- « geance le massacre des citoyens Romains lâche- « ment égorgés dans Génabum. » Ces assurances, ils les répétèrent encore aux Centurions, pour que ceux-ci les transmissent à César.

XVIII. Déjà on avait fait avancer les tours au pied des murs, quand César fut avisé par les prisonniers que Vercingétorix, manquant de fourrage pour sa cavalerie, avait levé son camp et l'avait rapproché d'Avaricum. Lui-même, avec sa cavalerie et ses troupes légères habituées à combattre au milieu d'elle, s'était dirigé, dans le but de nous dresser une embuscade, du côté où il supposait que nous irions fourrager le lendemain. A la nouvelle de ce mouvement, César part silencieusement, au milieu de la nuit, et arrive au matin devant le camp des Gaulois. Ceux-ci avaient

été informés promptement par leurs éclaireurs de l'approche de César. Ils cachèrent au plus épais des bois leurs chariots et leurs bagages et rangèrent toutes leurs forces en bataille sur un plateau découvert. César fait mettre sac à terre et préparer vivement les armes.

XIX. La colline montait en pente douce. Elle était presque entièrement entourée par un marais large tout au plus de cinquante pieds, mais formant un obstacle dangereux et difficile à aborder. Les Gaulois avaient coupé les ponts, s'étaient établis sur cette colline et demeuraient là, confiants dans la force de leur position. Rangés par tribus et par nationalités, ils avaient confié à des guerriers d'élite la défense de chaque gué, de chaque passage, et se tenaient prêts, dans le cas où nous essaierions de franchir le marais, à profiter de leur position dominante pour nous accabler au milieu des embarras de l'opération. A ne considérer que la distance insignifiante qui séparait les deux armées, on eût pu les croire l'une et l'autre animées du même courage et offrant le combat dans des conditions à peu près égales. Si l'on songeait, au contraire, à la différence de leurs positions respectives, on s'apercevait bientôt que cet air de résolution n'était de la part des

Gaulois qu'une vaine parade. Nos soldats s'indignaient de les voir braver impunément leurs regards à si petite distance et ils demandaient avec impatience le signal du combat. Mais César leur fit comprendre à quel prix serait achetée la victoire et du sang de combien de braves il faudrait nécessairement la payer. « Je vous vois — leur dit-il — « tellement résolus à ne reculer devant aucun « danger quand il s'agit de ma gloire, que je « serais un ingrat si votre vie ne m'était pas plus « chère que la mienne même (1) ». Après avoir ainsi consolé ses soldats, il les ramena au camp le même jour et acheva les travaux du siège.

XX. Aussitôt que Vercingétorix fut de retour auprès de son armée, on l'accusa de trahison. Il s'était rapproché des Romains ; il avait quitté le camp en emmenant avec lui sa cavalerie tout entière ; il avait laissé une si grande armée momentanément sans chef pour la commander ;

(1) Le Renard et les raisins.

Je ne dis pas que César n'ait pas agi avec habileté en évitant la bataille dans des conditions d'infériorité ; mais je dis que Vercingétorix s'est montré d'une habileté égale à la sienne en créant ces conditions. En réalité, le Proconsul cède devant le talent avec lequel le jeune chef Gaulois a choisi sa position. Pour la première fois peut-être depuis le commencement de la guerre de l'indépendance, César est mis en échec par un tacticien véritable.

enfin, c'était presque immédiatement après son départ du camp que les Romains s'étaient avancés contre nous avec tant de promptitude et d'à propos. « Un tel concours de circonstances ne « pouvait — disait-on — être imputé au hasard. Il « révélait un plan caché. Vercingétorix, la chose « était claire, aimait mieux tenir l'empire de la « Gaule des mains de César que de celles des « Gaulois. »

Voici comment Vercingétorix réfuta ces diverses accusations :

« J'ai — dit-il — levé mon camp et l'ai porté « ailleurs, parce que je n'avais plus de fourrage « là, où j'étais ; vous m'y avez engagé vous-mêmes. « Je n'ai pas craint de me rapprocher des Ro- « mains, parce que j'étais sûr que la forte posi- « tion sur laquelle je vous laissais se défendrait « d'elle-même. Quant à ma cavalerie, à quoi « m'eût-elle servi dans un marais ? Tandis que « là, où je l'emmenais, elle pouvait m'être d'une « grande utilité. Enfin, je me suis éloigné de « l'armée sans en avoir préalablement délégué le « commandement à personne, car je ne voulais « pas qu'en mon absence un autre chef cédât « aux obsessions de la foule et se laissât entraîner « par elle à livrer bataille. Or, cette impatience

« de combattre, dans laquelle je vous vois tous, « n'est, au fond, que faiblesse. Vous n'avez « pas l'énergie de supporter plus longtemps la « fatigue. De deux choses l'une : ou les Romains « sont venus d'eux-mêmes vous attaquer, et dans « ce cas ce fut pour vous une faveur de la for- « tune; ou bien ils ont été appelés ici par la « trahison, et dans ce second cas vous devez « remercier le traître, puisque, grâce à lui et « grâce à la position dominante que vous occupiez, « vous avez eu l'occasion de vous rendre compte « et de la faiblesse numérique de vos ennemis et « de leur prétendue vaillance. Les Romains n'ont « pas eu le courage de vous attaquer ; ils se sont « retirés ignominieusement dans leurs lignes. « Moi ! j'aurais conçu la pensée de demander à « César et à la trahison cet empire que je tien- « drai logiquement de la victoire?... de la victoire, « dont ni vous ni moi ne pouvons douter ! Mais « ce commandement suprême, si vous jugez qu'il « serve plus à ma gloire personnelle qu'au salut « de tous, je le dépose. Voulez-vous une preuve « de ma bonne foi ? Tenez, voici des soldats « Romains. Écoutez-les ! »

Alors, il produit devant eux des esclaves capturés par lui quelques jours auparavant parmi les

fourrageurs. Il les avait soumis au régime de la faim et du cachot, et avait pris soin de leur faire d'avance la leçon. « *Nous sommes* — disent les « esclaves — *des soldats légionnaires. Pressés par « la faim, manquant de tout, nous nous sommes « évadés du camp Romain pour tâcher de découvrir dans les champs quelque chose à manger, « grains ou viande. Toute l'armée est en proie « aux mêmes souffrances que nous. Le soldat est « à bout de forces, incapable de supporter plus « longtemps la fatigue du siège. Aussi le Général « a-t-il décidé que, si dans trois jours, la place « n'avait pas capitulé, il lèverait le siège.* » « Voilà « — reprit Vercingétorix — voilà ce que j'ai fait « pour vous, et c'est moi que vous accusez de « trahison ! Grâce à mes combinaisons, et sans « que vous ayez versé une seule goutte de « votre sang, vous voyez cette armée, naguère « triomphante et toute-puissante, déjà à demi-« détruite par la famine. J'ai pris mes mesures « pour que dans leur fuite honteuse les Romains « ne puissent trouver de refuge chez aucune « nation de la Gaule. »

XXI. La foule pousse des cris et, à la mode Gauloise, fait résonner ses armes : c'est leur manière d'applaudir l'orateur. « Vercingétorix est

« un grand chef — s'écrient toutes les voix — sa « loyauté est au-dessus de tous soupçons ; il « conduit la campagne avec un talent incompara- « ble. » On décide que l'on prendra dans l'armée dix mille hommes d'élite et qu'on les jettera dans la place. Il faut éviter que les Bituriges supportent à eux seuls tout le poids de la guerre nationale, car, s'ils réussissaient à défendre leur oppide sans le secours des Gaulois, ils ne manqueraient pas de s'attribuer à eux seuls tout l'honneur de la victoire.

XXII. A la valeur héroïque de nos soldats les assiégés opposaient toutes sortes de moyens de défense. Les Gaulois sont très adroits et doués d'une aptitude singulière à imiter tout ce qu'ils voient faire aux autres. Ils détournaient nos faux à l'aide de lacets ; une fois accrochées, ils les hissaient dans l'intérieur de leurs retranchements au moyen de machines. Ils creusaient des galeries souterraines jusque sous notre terrasse, et ils apportaient à ce genre d'ouvrages une habileté toute particulière en raison de leur grande expérience comme mineurs, les mines de fer étant nombreuses chez eux. Sur tout le périmètre de la défense, ils avaient élevé des tours à cheval sur la muraille et blindées de cuir. Ils faisaient des sor-

ties de jour et de nuit, tantôt mettant le feu à nos ouvrages, tantôt attaquant nos travailleurs. Chaque jour, ils mesuraient de l'œil de combien nos tours avaient monté, et, au moyen de grosses charpentes, élevaient les leurs au même niveau. Au fur et à mesure que nous ouvrions une mine, ils l'éventaient, et l'embarrassaient avec des pieux aiguisés et durcis au feu, avec de la poix brûlante, avec des blocs de pierre d'un volume énorme. Ils retardaient ainsi nos travaux d'approche.

XXIII. Voici le modèle suivant lequel sont généralement construites les murailles d'un oppide Gaulois (1). Des poutres sont posées horizontalement sur le sol, parallèlement les unes aux autres et séparées entre elles par un intervalle de deux pieds. On les relie intérieurement par des traverses et on les couvre d'une épaisse couche de terre. Sur le devant, les intervalles dont nous

(1) Tout ce passage — il faut le dire — était toujours demeuré bien obscur jusqu'à notre époque. Les archéologues sont venus au secours des traducteurs, et les fouilles ont servi de gloses pour l'intelligence définitive du texte.

On a découvert à Cras, canton de Lauzès, arrondissement de Cahors, dans le Lot, un oppide dont la muraille, côté Nord, se rapporte exactement à la description de César. Les poutres sont placées perpendiculairement au tracé de l'enceinte, et reliées entre elles par deux rangées de poutres longitudinales.

venons de parler sont remplis avec des pierres de grande dimension. Quand cette première assise est parfaitement établie et qu'elle forme un tout bien compact, on en recommence une seconde par dessus celle-là, exactement pareille, mais disposée de manière que les poutres reposent toujours sur les pierres et les pierres toujours sur les poutres, régulièrement. Ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on ait atteint la hauteur voulue. Ce système de construction ne manque pas de grâce. Rien de plus pittoresque que cette alternance des poutres et des pierres s'entrecroisant et formant entre elles des dessins symétriques. Elle offre, en outre, un très sérieux avantage au point de vue de la défense. La pierre défend la muraille contre l'incendie; le bois la défend contre le bélier. Cette charpente faite de poutres longues de quarante pieds, la plupart reliées entre elles à l'intérieur, est également impossible à renverser et à disjoindre.

XXIV. Tant d'obstacles réunis rendaient ce siège extrêmement laborieux. Ajoutez à cela le froid, les pluies continuelles qui retardaient nos travaux. Néanmoins, grâce à une activité sans relâche, nos soldats triomphèrent de tout. Au

bout de vingt-cinq jours, ils eurent élevé une terrasse de trois cent trente pieds de large sur quatre-vingts de haut. Elle touchait presque la muraille. Une nuit, vers la troisième veille, pendant que César, suivant sa coutume, veillait au milieu des travaux et encourageait les travailleurs à ne pas se relâcher un instant, on signala tout à coup de la fumée dans la terrasse. C'étaient les Gaulois qui, à l'aide d'une mine, venaient de mettre le feu à nos ouvrages. En même temps, une immense clameur retentit sur toute l'étendue de leurs murailles, et les assiégés, faisant une double sortie, s'élancent par deux portes à droite et à gauche de nos tours. Du haut des remparts, les uns jettent sur notre terrasse des torches enflammées et du bois sec, les autres activent l'incendie en répandant de la poix et d'autres matières inflammables. On ne savait ni où courir, ni où diriger les secours. Toutefois, comme, d'après les ordres de César, il y avait toujours deux légions de garde en avant du camp, pendant que d'autres se relayaient au travail, la défense fut promptement organisée. Les uns s'occupèrent à repousser les assaillants ; les autres ramenèrent les tours en arrière et firent la part du feu en coupant la terrasse. Enfin, la masse des troupes, qui se trouvait

dans l'intérieur du camp, accourut pour combattre l'incendie.

XXV. La nuit allait faire place au jour et sur tous les points on luttait encore. L'espoir de vaincre ranimait sans cesse le courage des Gaulois. Ils voyaient les mantelets de nos tours détruits par les flammes et par suite nos hommes forcés de marcher à découvert et très gênés pour se porter sur les points menacés. Ils remplaçaient continuellement leurs troupes fatiguées par des troupes fraîches. Dans leur pensée, cette heure allait décider du salut de la Gaule. A ce moment se produisit un fait vraiment digne d'être sauvé de l'oubli. Devant une porte de l'oppide, un Gaulois, posté au haut d'une tour, lançait sur le foyer de l'incendie des boules de suif et de poix, qu'on lui passait en faisant la chaîne. Cet homme est atteint au flanc droit par un trait de scorpion (1) et tombe mort. Aussitôt, le Gaulois le plus rapproché de lui enjambe par dessus son cadavre et le remplace. Celui-là est tué, à son tour, de la même manière et par le même scorpion. Il est remplacé par un troisième. A ce

(1) Le scorpion était une baliste de petit modèle, qui lançait des traits. Il faisait partie de l'artillerie de campagne.

troisième succède un quatrième, et ainsi de suite. Bref, le poste ne resta pas vide un seul instant, et il ne cessa d'être occupé qu'après l'extinction complète de l'incendie, la retraite des assaillants et la fin du combat.

XXVI. Les Gaulois, voyant qu'ils avaient tout essayé et que rien n'avait réussi, résolurent le lendemain, sur les instances de Vercingétorix et même d'après ses ordres, d'évacuer la place. Ils espéraient pouvoir, dans le silence de la nuit, exécuter cette opération sans grandes pertes, car le camp de Vercingétorix n'était pas éloigné et un marais s'étendant sans interruption entre eux et les Romains couvrirait leur retraite. La nuit venue, ils se disposaient à partir, quand tout à coup les mères de famille se précipitent dans les rues et se jettent éplorées à leurs pieds. « Allez-« vous donc — disaient-elles — livrer à la cruauté « de l'ennemi et vos femmes et vos petits enfants, « trop faibles pour fuir avec vous ? » Les autres restant inflexibles (tant la peur étouffe parfois toute pitié !), elles poussent de grands cris et nous avertissent de ce qu'ils veulent faire. Les Gaulois craignirent que la cavalerie Romaine n'eût intercepté les chemins, et ils renoncèrent à leur dessein.

XXVII. Le lendemain César avait fait avancer une tour et il dirigeait contre la place les ouvrages d'attaque construits d'après ses ordres, quand survint une pluie torrentielle. Il remarqua que les remparts ennemis étaient moins bien gardés que de coutume et jugea que ce mauvais temps serait peut-être favorable pour donner l'assaut. Il donne ordre aux soldats de se relâcher de leur côté dans leur travail et leur explique son plan. Il fait prendre les armes aux légions et les range en bataille en dehors du camp, cachées derrière les mantelets. Il les exhorte à profiter de ce jour pour forcer la victoire à les payer enfin de leurs fatigues, propose des récompenses pour ceux qui arriveront les premiers en haut des murs, et donne le signal. Nos soldats s'élancent de toutes parts, et, en un instant, couronnent les murs.

XXVIII. Épouvantés de cette attaque, à laquelle ils ne s'attendaient pas, culbutés de leurs remparts et de leurs tours, les Gaulois se formèrent en coin sur la place principale et aux carrefours, décidés à combattre en bataille rangée de quelque côté qu'on les attaquât. Qūand ils virent que nous refusions de les suivre et de descendre sur leur terrain, mais que nous nous étendions sur

tout le périmètre des remparts, ils craignirent d'être enfermés tout à fait. Jetant leurs armes, ils prirent leur course et arrivèrent tout d'une haleine à l'autre extrémité de la ville. Là, une partie d'entre eux furent tués aux portes dont ils encombraient les ouvertures trop étroites pour leur multitude; les autres, ceux qui réussirent à passer, tombèrent sous le sabre de nos cavaliers. Nul ne songea à faire de butin. Irrités par le souvenir de Génabum et par les fatigues du siège, nos soldats n'épargnèrent ni femmes, ni enfants. De toute cette armée, qui pouvait atteindre le chiffre de quarante mille combattants (1), huit cents à peine, échappés de la place au premier cri, arrivèrent sains et saufs auprès de Vercingétorix. Dans la crainte que l'aspect de ces gens entrant tous ensemble dans le camp n'excitât trop d'émotion et ne provoquât un mouvement, le chef Gaulois avait pris ses mesures d'avance pour recevoir les fuyards. En pleine nuit et dans le plus grand silence, il avait envoyé au-devant d'eux et échelonné sur la route des hommes à lui, ainsi que les différents chefs des nations alliées, avec

(1) Suivant Florus, il faut bien entendre 40,000 *combattants*. Et, en effet, ce chiffre paraît très conforme à l'importance de la place.

ordre de classer les arrivants par nationalités au fur et à mesure qu'ils se présenteraient, puis de les conduire par groupes distincts dans la partie du camp assignée à leurs compatriotes dès le début de la guerre.

XXIX. Le lendemain, Vercingétorix convoque une Assemblée. Il donne aux Gaulois des consolations et cherche à relever leur moral. « Que « ce revers — leur dit-il — ne vous abatte pas ! « Qu'il ne jette pas le trouble dans vos esprits ! « Songez que ce n'est ni à leur bravoure, ni à une « bataille que les Romains doivent cette victoire ; « ils la doivent uniquement à leurs machines, à « leur supériorité dans l'art d'assiéger les places, « art qui nous est totalement inconnu. On s'abu- « serait étrangement si à la guerre on ne comp- « tait jamais que sur des succès. Je me suis, « personnellement, toujours opposé à la défense « d'Avaricum, vous en êtes tous témoins. La « responsabilité de cette catastrophe doit donc « retomber tout entière sur l'imprudence des « Bituriges et sur la complaisante faiblesse des « alliés. Mais j'aurai bientôt fait de réparer ce « désastre et même de vous rendre plus que vous « n'avez perdu. Grâce à mes soins, les autres « nations Gauloises, jusqu'alors restées neutres,

« vont entrer dans notre coalition. Bientôt la « Gaule tout entière n'aura plus qu'une seule âme, « qu'une seule pensée, et quand elle sera ainsi « unie, le monde entier ne pourra lui résister. « C'est une chose que je considère dès mainte- « nant comme faite. Mais, avant tout, le salut « commun exige que vous adoptiez la méthode « de fortifier vos camps, afin de vous mettre en « garde contre les surprises de l'ennemi. »

XXX. Ce discours ravit les Gaulois. Ils surent gré à Vercingétorix de n'avoir rien perdu de son courage. Après un si grand revers il ne s'était pas dérobé aux regards, il n'avait pas craint de se montrer à l'armée. Sa réputation de prévoyance et de sagacité n'en paraissait que mieux établie, puisque c'était lui, chacun le savait bien, qui avant l'événement avait opiné une première fois pour qu'Avaricum fût abandonné. Aussi, au rebours des autres chefs d'armées qui voient leur crédit diminuer dans les revers, Vercingétorix voyait le sien grandir de jour en jour avec la mauvaise fortune. En même temps, les Gaulois croyaient, sur sa parole, que tout le reste de la Gaule allait se joindre à eux. Alors, pour la première fois, ils commencèrent à fortifier leurs camps ; et, ce qui montre bien à quel degré

d'aplatissement ils étaient tombés, c'est la soumission avec laquelle, eux, habitués jusque là à ne rien faire, ils exécutèrent tous les travaux qui leur furent imposés.

XXXI. Vercingétorix, fidèle à sa promesse, mettait tout en œuvre pour rallier à sa cause le reste de la Gaule. Il séduisait les chefs par des dons et par des promesses. Il choisissait pour négociateurs des affidés intelligents et chacun se laissait prendre à leurs belles paroles et à leurs avances. Aux fugitifs d'Avaricum il fait distribuer des vêtements et des armes. En même temps, pour combler les vides que nous avions faits dans son armée, il demande aux alliés des renforts, fixe les chiffres respectifs de ces contingents, ainsi que la date où ils devront être rendus au camp. Il ordonne, en outre, de réunir tous les archers (le nombre en est grand dans la Gaule) et de les lui envoyer. Grâce à ces mesures, il se récupère très rapidement de ses pertes d'Avaricum. Sur ces entrefaites, Teutomat, roi des Nitiobriges, dont le père Ollovicon avait reçu du Sénat le titre d'ami, vient le rejoindre à la tête d'une nombreuse cavalerie rassemblée tant dans sa propre nation que dans l'Aquitaine.

XXXII. César resta plusieurs jours à Avaricum. Il trouva dans cette place une abondante provision de blé et de vivres de toute espèce, et voulut remettre un peu son armée de tant de fatigues et de privations. On touchait à la fin de l'hiver et l'approche de la belle saison le conviait à entrer en campagne. Déjà il se préparait à marcher contre les Gaulois, soit pour les débusquer des marais et des bois où ils s'étaient retranchés, soit pour les y enfermer tout à fait, lorsqu'il reçut une députation composée des chefs Édues. Ils venaient implorer son aide en faveur de leur nation menacée en ce moment d'un très grand danger. Le péril était pressant, le cas des plus graves. Suivant leur Constitution, et de temps immémorial, chaque année ils nomment un Magistrat dont le pouvoir suprême doit expirer l'année suivante. « Or — disaient les chefs — « cette Magistrature suprême se trouve, à l'heure « qu'il est, exercée par deux personnages à la fois, « et chacun des deux prétend que c'est lui, et non « pas l'autre, qui est le Magistrat légitime. Ils se « nomment l'un Covictolitan, l'autre Cot. Le pre- « mier est un jeune homme de grand mérite et de « naissance illustre ; le second appartient à l'une « des plus anciennes familles du pays, jouit

« d'une grande influence personnelle, est à la tête « d'un parti puissant, et frère de Valétiac, le « Magistrat sortant. Toute la nation est en armes ; « le Sénat est partagé, le peuple partagé, chaque « client prenant parti pour son patron. Bref, pour « peu que la situation se prolonge, une moitié de « la nation va en venir aux mains avec l'autre. « Seule, l'autorité de César peut conjurer ce « malheur. Mais il n'y a pas un instant à per- « dre ».

XXXIII. César ne se dissimulait pas quels inconvénients il y aurait pour lui à interrompre ses opérations et à s'éloigner de l'ennemi ; mais il savait aussi quelles graves complications naissent souvent des discordes civiles. Il craignait de voir une nation si importante, si attachée aux Romains, une nation à laquelle il avait lui-même prodigué les faveurs et les honneurs, descendre aux violences et aux luttes sanglantes. Surtout il redoutait que celui des deux partis qui se sentirait le plus faible n'eût l'idée d'appeler Vercingétorix, et, à tout prix, voulait prévenir une telle éventualité. Les lois des Édues s'opposant à ce que les Magistrats suprêmes missent le pied hors du territoire, César, pour éviter tout ce qui eût pu ressembler à une violation des lois et des usages

locaux et pour avoir l'air de s'y conformer, prit le parti de se transformer lui-même chez les Édues. Une fois arrivé, il convoqua à Decetia le Sénat tout entier avec les deux antagonistes. La nation Éduenne presque tout entière se rendit à Decetia. Après enquête, César apprit dans quelles condition cette élection avait eu lieu. Cot avait été élu à huit clos par un petit groupe d'amis rendus à son appel. Cette élection n'avait été faite ni en temps, ni en lieu voulu. Suivant les lois du pays, deux membres d'une même famille n'ont pas le droit d'être Magistrats suprêmes, pas même celui d'être simples sénateurs, du vivant l'un de l'autre. En conséquence, César contraignit Cot à déposer ses pouvoirs et décida que la suprême Magistrature appartenait à Convictolitan, celui-ci ayant été élu régulièrement par les prêtres et en présence des Magistrats, conformément aux lois (1).

(1) « Il est probable — dit Henri Martin à cette occasion « — que les Magistrats, c'est-à-dire les chefs des cantons, « élisaient, et que les Druides sanctionnaient et proclamaient « l'élu. » Je ne puis admettre que les Druides, si puissants, si prépondérants, se soient contentés d'un rôle si platonique. Je m'en tiens à la lettre de la phrase de César, et à la traduction grecque qui dit textuellement *en présence des magistrats*, non *par les magistrats*.

XXXIV. Cet arrêt prononcé, César exhorta les Édues à oublier leurs mésintelligences, leurs divisions, et à s'unir tous pour l'aider dans la guerre actuelle. « Aussitôt après la soumission de « la Gaule, ils recevront — qu'ils le sachent bien « — le juste prix de leur dévouement ». Il les pria de lui envoyer en toute hâte tout ce qu'ils possédaient de cavalerie, plus dix mille hommes d'infanterie. Il destinait ces troupes à former les escortes de ses convois. Il partagea son armée en deux corps, envoya Labiénus avec quatre légions contre les Sénons et les Parises, et, à la tête des six autres, s'avança de sa personne contre Gergovie, oppide des Arvernes, en longeant la rivière d'Allier. Il avait laissé à Labiénus une partie de la cavalerie et gardé le reste. A la nouvelle de ce mouvement, Vercingétorix fait couper tous les ponts de l'Allier et se met en marche parallèlement à nous le long de la rive opposée.

XXXV. Les deux armées marchaient en vue l'une de l'autre. Chaque soir, elles campaient, pour ainsi dire, en face l'une de l'autre. Les éclaireurs disposés par Vercingétorix nous empêchaient d'établir un pont et d'effectuer notre passage. César se voyait dans un grand embarras.

Il craignait d'être condamné à rester la plus grande partie de l'été en deçà de l'Allier, cette rivière ne devenant guère guéable avant l'automne. Il voulut échapper à cette impasse et voici ce qu'il imagina dans ce but. Il alla camper dans un lieu boisé, en face de l'un de ces ponts coupés par l'ordre de Vercingétorix. Le lendemain, après s'être caché dans le bois avec deux légions, il fit partir le reste de l'armée, avec tous les bagages et dans l'ordre accoutumé. Il avait eu soin de composer son effectif de cohortes empruntées à chacune des quatre légions, de telle sorte que le nombre des légions restât toujours le même. Il ordonna à la colonne de marche de fournir l'étape la plus longue qu'elle pourrait. Dès qu'il eut conjecturé, d'après le temps écoulé, qu'elle était parvenue à son campement, mettant à profit les pilotis du pont restés instacts, il commença tout de suite à rétablir le pont. L'ouvrage fut achevé très rapidement, les cohortes passèrent sur l'autre rive, et César, ayant choisi une bonne position, rappela à lui le reste de l'armée. A cette nouvelle, Vercingétorix, qui ne voulait pas être forcé de livrer une bataille, se porta en avant, et s'éloigna de nous à marches forcées.

XXXVI. En cinq étapes César atteignit Ger-

govie. Le jour même de son arrivée, après un engagement de cavalerie sans importance, il reconnut la position de la place. Assise au sommet d'une montagne fort élevée, elle était également inaccessible de tous les côtés. César ne pouvait pas espérer l'emporter par un coup de main. Quant à entreprendre un siège en règle, c'était une chose à laquelle il ne devait pas songer avant d'avoir pourvu aux approvisionnements. Vercingétorix avait placé son camp tout près de la ville, sur la montagne même. Ses troupes étaient rangées par nations, et séparées les unes des autres par de faibles intervalles. Elles couvraient toutes les pentes, tous les mamelons de la montagne, et, dans l'espace que l'œil pouvait embrasser, présentaient un aspect formidable. Chaque matin, au point du jour, les chefs qu'il avait nommés pour faire partie de son conseil se rendaient auprès de lui, soit pour recevoir ses communications, soit pour prendre ses ordres. Presque journellement, pour éprouver la valeur et le moral de ses troupes, il engageait quelque action à l'aide de sa cavalerie mêlée d'archers.

En face de Gergovie, et au pied même de la montagne, s'élevait une colline. C'était une position naturellement forte et escarpée de toutes

parts. En l'occupant, nous gênerions beaucoup l'ennemi, soit pour son eau, soit pour son fourrage. Les Gaulois y avaient détaché un poste, mais peu important. Au milieu du silence de la nuit, César sort de son camp, et, avant que la place n'ait eu le temps d'envoyer des renforts au poste Gaulois, il le culbute, se rend maître de la colline, y établit deux légions et fait creuser un double fossé de douze pieds de large qui relie entre eux ce petit camp et son grand camp. De telle sorte que l'on pouvait communiquer, même individuellement, d'un camp à l'autre sans avoir à craindre aucune surprise de la part de l'ennemi.

XXXVII. Tandis que ces événements s'accomplissaient devant Gergovie, l'Édue Convictolitan, celui qui, ainsi qu'on l'a vu, devait sa Magistrature à César, se laisse gagner par l'argent des Arvernes. Il entre en relations avec plusieurs jeunes Gaulois, à la tête desquels se trouvent Litavic et ses frères, appartenant à l'une des plus illustres familles du pays. Il partage avec eux le prix (de la trahison) et leur parle en ces termes :

« Souvenez-vous que vous êtes nés libres, nés « pour commander. La nation des Édues est la

« seule qui fasse encore obstacle au triomphe
« assuré de la Gaule. L'autorité de votre exemple
« empêche l'adhésion des autres peuples. Le jour
« où vous vous déclarerez contre les Romains,
« ce jour-là les Romains n'auront plus en Gaule
« où poser leurs pieds. César m'a rendu un
« service, je ne dis pas non. Mais, en somme,
« qu'a-t-il fait de plus que me donner gain de
« cause dans une affaire où j'avais cent fois le
« bon droit de mon côté ? D'ailleurs, la li-
« berté de mon pays avant tout. Pourquoi donc
« les Édues quand il s'agit de leurs lois, de
« leur constitution, accepteraient-ils l'arbitrage
« des Romains, plutôt que les Romains celui
« des Édues ? »

Ces jeunes gens se laissent entraîner par les paroles de leur Magistrat et par l'argent qu'il leur avait distribué. Ils ne veulent céder à personne l'honneur de l'entreprise et ne songent plus qu'aux moyens de l'exécuter. Ils se défiaient des sentiments de la nation. Peut-être hésiterait-elle à adopter le parti de la guerre. Dans cette crainte, on arrêta que Litavic serait mis à la tête des dix mille hommes de renfort destinés à rejoindre César. Il les conduirait à destination

pendant que ses frères se rendraient d'avance auprès de César. On convint du reste.

XXXVIII. Litavic prend le commandement de ces troupes. On n'était plus qu'à trente mille pas (44 kilom. 1/2) environ de Gergovie, lorsque tout à coup il réunit ses hommes. « Soldats — « leur dit-il en pleurant — où allons-nous? « Toute notre cavalerie, toute notre noblesse ont « été égorgées par les Romains ; deux de nos « chefs, Éporédorix et Virdumar (1), arrêtés « sous prétexte de trahison et mis à mort sans « jugement. C'est ce que vous allez apprendre de « la bouche même de ceux qui ont échappé au « massacre. Écoutez-les, car pour moi, qui « compte au nombre des victimes mes frères et « tous mes proches, la douleur m'empêche de « vous en dire davantage ». Alors il produit devant eux des gens à qui il a fait la leçon. Ceux-ci racontent les détails de l'événement. « Les « Romains — disent-ils — ont fait périr en masse « nos cavaliers, sous prétexte que ceux-ci cons-« piraient avec les Arvernes. Nous-mêmes, qui « parlons, nous n'avons échappé à cette tuerie

(1) Eporédirix-*Ebol-redia-righ*-chef dompteur de poulains. C'est l'*Hippolyte* des grecs. *Ver-du-mar*-grand homme noir.

« qu'en nous cachant dans la foule des autres « troupes ». A ce récit, les soldats Édues poussent des cris d'indignation. Ils conjurent Litavic de ne pas les exposer à un tel danger. « Comme « s'il y avait — leur dit-il alors — à délibérer ! « Comme si nous avions un autre parti à prendre « que celui de nous rendre à Gergovie et de « réunir nos forces à celles des Arvernes ! Après « un pareil attentat contre nos frères, pouvons- « nous douter que les Romains ne soient déjà « en marche pour venir nous écraser nous- « mêmes ? Si nous avons un peu de cœur, ven- « geons nos frères lâchement assassinés ! Mort à « ces bandits ! » Et, en prononçant ces derniers mots, il désignait du geste les citoyens Romains qui voyageaient avec la colonne et sous sa sauvegarde. A l'instant même, le convoi de vivres et de blé, qui était considérable, est livré par lui au pillage et il fait mourir les Romains dans les plus cruelles tortures. Puis, il expédie des courriers sur le territoire des Édues, soulève la nation tout entière à l'aide du même mensonge et en répandant partout le bruit que les cavaliers et la noblesse Édues ont été massacrés. Bref, il les exhorte à imiter l'exemple qu'il leur donne et à tirer vengeance de tant d'affronts.

XXXIX. Les deux jeunes Édues, Éporédorix et Virdumar, faisaient tous deux partie de l'armée. L'un et l'autre avaient été désignés par César pour le suivre dans cette campagne et ils servaient dans la cavalerie. Le premier appartenait à l'une des plus puissantes familles de sa nation et jouissait parmi les Édues d'un très grand crédit. Le second, du même âge, égalait Éporédorix par l'influence personnelle, mais lui était de beaucoup inférieur par la naissance. Il était le protégé de Divitiac, et, sur cette recommandation, César l'avait élevé d'une condition obscure à une situation des plus brillantes. Ces deux jeunes gens se disputaient entre eux le premier rang. Dans la querelle des Magistrats, ils avaient, avec beaucoup de passion, pris fait et cause, l'un pour Convictolitan, l'autre pour Cot. En apprenant le dessein de Litavic, Éporédorix vient trouver César au milieu de la nuit. Il le met au courant de ce qui se passe. « Je vous en conjure — lui dit-il — ne « souffrez pas que, par suite des manœuvres « criminelles d'une poignée de jeunes écervelés, « la nation des Édues se laisse tout entière aller « à trahir la cause des Romains. Or, c'est ce qui « se produira infailliblement, si tant de milliers « d'hommes opèrent leur jonction avec l'ennemi;

« car les familles de tous ces gens-là prendront « naturellement parti pour eux et contre nous, et « la nation elle-même subira l'influence de cette « défection ».

XL. Cette révélation émut douloureusement César. De tout temps la nation des Édues avait été traitée par lui en favorite. Sans balancer, il fait immédiatement sortir du camp quatre légions sans bagages, avec toute la cavalerie. Il ne prend même pas le temps de faire plier les tentes, convaincu que tout va dépendre de la promptitude. Il laisse le camp sous la garde de deux légions commandées par Caïus Fabius. Il donne l'ordre d'arrêter les frères de Litavic. Malheureusement, ils venaient de s'échapper quelques instants auparavant pour passer à l'ennemi. Il exhorte ses soldats à ne pas s'effrayer de la fatigue de la marche ; il s'agit d'arriver à temps, coûte que coûte. L'armée le suit, pleine d'ardeur. Au bout de vingt-cinq mille pas (37 kilom.), on aperçoit les Édues en marche. César envoie en avant sa cavalerie pour leur barrer le chemin, mais avec défense expresse de répandre une goutte de sang. Puis, sur son ordre, Éporédorix et Virdumar, que les Édues croyaient morts, s'avancent au premier rang des cavaliers et interpellent leurs

compatriotes. Les Édues les reconnaissent. Ils comprennent qu'ils ont été joués par Litavic. Aussitôt, ils étendent les mains, font signe qu'ils se rendent, jettent leurs armes et demandent grâce. Litavic s'enfuit à Gergovie, accompagné de ses clients, car, suivant les mœurs Gauloises, le client ne doit en aucun cas abandonner son patron, et doit lui rester attaché jusque dans la situation la plus désespérée.

XLI. César dépêcha des courriers aux Édues pour les informer qu'il avait laissé la vie sauve à ceux que, d'après le droit de la guerre, il eût pu tuer légitimement. Il accorda à ses légions trois heures de nuit pour se reposer et reprit la route de Gergovie. A peu près à moitié chemin, des cavaliers envoyés par Fabius vinrent l'avertir de la situation critique où se trouvait le Lieutenant. « Le camp est attaqué par des forces considéra-« bles ; les Gaulois remplacent continuellement « par des troupes fraiches leurs troupes fatiguées ; « les nôtres, au contraire, s'épuisent à la longue, « parce que, en raison de l'immense étendue de « notre camp, ce sont toujours les mêmes qui « sont forcés de rester aux remparts. Accablés « sous une grêle de flèches et de projectiles de « toute sorte, ils ont déjà beaucoup de blessés.

« Les machines ont rendu de grands services
« pour la défense. Fabius, aussitôt après la
« retraite des Gaulois, a fait boucher toutes les
« portes, à l'exception de deux, et ajouter des
« parapets au rempart. Il s'attend à une nouvelle
« attaque pour le lendemain. »

César, grâce au dévouement de ses soldats, fut de retour au camp avant le lever du soleil.

XLII. Pendant que ceci se passait du côté de Gergovie, les Édues recevaient les premiers courriers de Litavic. Ils ne prennent pas le temps de réfléchir. Les uns cèdent à l'appât du gain, les autres agissent par emportement, par légèreté, le caractère des Gaulois les poussant toujours à accepter aveuglément pour vérités les récits les plus fantaisistes. Ils pillent les citoyens Romains, ils les égorgent ou les traînent en prison. Convictolitan est le premier à donner l'exemple. Il marche en tête de la populace, il la pousse lui-même aux violences, pour que, le crime une fois commis, elle n'ose plus reculer. Le tribun M. Aristius rejoignait sa légion. Ils le font sortir de Cabillonum sous la foi du serment. Ils en chassent ceux qui s'y étaient fixés pour faire du commerce. Mais, dès qu'ils sont en route, on les attaque sans relâche et on leur enlève tous leurs

bagages. Ils se défendirent et soutinrent un véritable siège durant tout un jour et toute une nuit. Enfin, après de nombreuses pertes de part et d'autre, les insurgés les laissèrent pour s'en aller soulever une plus grande multitude.

XLIII. Pendant ce délai, arrive le messager de César. Ils apprennent par lui que toutes leurs troupes sont au pouvoir des Romains. Aussitôt, les voici qui retournent en courant auprès d'Aristius. Ils lui expliquent que le gouvernement Édue est resté tout à fait étranger à ce mouvement. Ils font dresser l'inventaire des biens pillés, déclarent confisqués ceux de Litavic et de ses frères, et députent à César pour se disculper. Leur seul but était de rentrer en possession de leurs troupes. Mais, compromis par leur attentat, ne voulant pas renoncer aux bénéfices que le pillage avait procurés à une foule d'entre eux, enfin, épouvantés par la crainte du châtiment, ils ne tardent pas à ourdir en secret des projets de guerre, et ils envoient des députés aux autres peuples pour les entraîner à la révolte. César voyait clair à toutes ces machinations. Il répondit pourtant aux députés Édues avec la plus grande douceur. « J'attribue « tout ceci — leur dit-il — à la légèreté et à « l'ignorance de la populace. Quant à la nation

« elle-même, je ne la fais nullement responsable.
« Ma bienveillance pour elle n'en sera pas dimi-
« nuée ». Dans le fait, il s'attendait à une explosion générale. Aussi, craignant de se trouver enveloppé par toutes les nations coalisées, il ne songea plus qu'à trouver le moyen de s'éloigner de Gergovie et d'opérer la concentration de toute son armée sans que son départ, motivé seulement par la crainte d'une insurrection, pût être pris pour une fuite (1).

XLIV. Pendant qu'il était préoccupé de cette pensée, l'occasion qu'il cherchait parut s'offrir d'elle-même. Un jour qu'il était allé dans le petit camp pour inspecter les ouvrages, il remarqua que la colline dont l'ennemi était maître se trouvait complètement dégarnie de troupes. Or, les jours précédents, cette colline disparaissait, pour ainsi dire, sous les masses Gauloises. Il s'étonne d'un pareil changement. Il en demande le motif aux déserteurs, qui journellement affluaient dans nos lignes. Les réponses sont

(1) D'Ablancourt, dont les infidélités sont si haïssables, mais dont les grâces littéraires sont si séduisantes, a ici une expression délicieuse pour caractériser la retraite de César. « César — dit-il — cherchait un prétexte pour se retirer hon-
« nêtement ».

unanimes et elles concordent d'ailleurs avec les rapports des éclaireurs. « Le sommet de la mon-
« tagne est un plateau, mais il est boisé et étroit
« du côté où l'on arrive à l'autre extrémité de
« l'oppide. Or, les Gaulois tremblent pour ce
« côté-là. Ils redoutent que César, déjà maître
« de l'une des deux collines, ne vienne à s'empa-
« rer de la seconde, car, alors, ils se trouveraient
« presque complètement investis, ils ne possède-
« raient plus aucune issue libre pour faire des
« sorties et fourrager. Voilà pourquoi Vercin-
« gétorix s'est décidé à fortifier ce point, et dans
« ce but il y porte toutes ses troupes. »

XLV. Sur cet avis, César, vers le milieu de la nuit, lance de ce côté un certain nombre d'escadrons avec ordre de battre tous les environs avec fracas. Au point du jour, il fait sortir du camp en longue file les chevaux du train des équipages (1) et les mulets. Les bêtes débarrassées de leurs bâts et les muletiers affublés de casques contourneront les hauteurs et figureront de loin une troupe de cavalerie. Il leur adjoint quelques cavaliers véritables, qui devront se détacher et

(1) *Impedimentorum* signifie ici, bien évidemment, non les prolonges, mais les attelages, non les voitures, mais les bêtes de trait.

s'avancer plus près de la place, de manière à être distingués avec netteté. Tous se concentreront sur le même point après avoir fait un long circuit. Tous ces mouvements se voyaient parfaitement de la place, car Gergovie dominait le camp, mais l'éloignement empêchait les Gaulois de se rendre un compte exact de ce que nous faisions. César envoie dans la direction de cette même colline une légion. Mais, d'après ses ordres, cette légion s'arrête en chemin à une faible distance du camp et demeure immobile, cachée dans un repli de terrain et par un bois. Les soupçons des Gaulois redoublent. Ils portent toutes leurs troupes sur le point qu'ils croient menacé. César, voyant leur camp complètement évacué, fait défiler ses légions du grand camp dans l'autre, mais par petits pelotons, panaches retirés et drapeaux bas, de manière à ne pas éveiller l'attention de l'ennemi. Il expose son plan aux Lieutenants placés à la tête de chaque légion. Il leur recommande avant tout de contenir le soldat, de bien veiller à ce qu'il ne se laisse emporter ni par l'ardeur de la bataille, ni par l'appât du pillage. « Nous avons contre nous « — leur dit-il — le désavantage de la position. « Nous ne compenserons cette infériorité que « par la rapidité de l'action. Il s'agit ici, non

« d'une bataille, mais d'un coup de main ». Ces dispositions prises, il donne le signal. En même temps, il envoie le corps des Édues gravir la montagne sur la droite, pour faire diversion.

XLVI. Du mur de Gergovie au pied de la montagne, en droite ligne, et sans tenir compte des circuits, il y avait une distance de douze cents pas. Mais le trajet s'augmentait des détours que l'on était obligé de faire pour adoucir la montée. A peu près à mi-côte, les Gaulois avaient construit, dans le sens de la longueur, en profitant des accidents de terrain, un mur de six pieds de haut, en grosses pierres, et destiné à arrêter l'impétuosité de notre attaque. Ils avaient laissé vide toute la partie inférieure des pentes, mais dans la partie supérieure jusqu'aux murailles de l'oppide leurs divers camps s'entassaient les uns contre les autres. Le signal donné, en un instant nos soldats arrivent à ce mur, l'escaladent et sont maîtres des trois camps. La rapidité avec laquelle ils s'en emparèrent fut telle, que le roi des Nitiobriges, Teutomat, qui faisait sa méridienne, fut surpris sous sa tente par nos soldats occupés à piller. Il dut se sauver à moitié nu (1),

(1) Suivant Hatman, il faudrait entendre ici, non pas *sans* *''ement*, mais bien *sans cuirasse*. A tort.

eut un cheval tué sous lui et ne parvint qu'à grand'peine à s'échapper.

XLVII. César avait atteint son but. Il s'arrêta avec la dixième légion, qui marchait avec lui, et fit sonner la retraite. Malheureusement, une large vallée le séparait des autres légions, et la distance empêcha celles-ci d'entendre les trompettes. En vain les Tribuns et les Lieutenants, se conformant aux instructions du Général, s'efforcent de retenir les soldats. Ceux-ci, enivrés par l'espoir d'une victoire facile, par la fuite de l'ennemi, par le souvenir de leurs précédents succès, croient que leur valeur doit triompher de tous les obstacles. Ils vont toujours en avant et ne s'arrêtent qu'au pied des murailles et aux portes mêmes de Gergovie. Alors de tous les points de l'oppide s'élève une immense clameur. Ceux des assiégés qui se trouvent à l'extrémité opposée, épouvantés d'un tumulte si soudain, nous croient déjà dans la place et s'élancent au dehors. Les femmes jettent du haut des remparts des étoffes et de l'argent. Les seins découverts, les bras étendus vers nous, elles nous supplient de leur faire grâce, de ne pas agir comme à Avaricum, où nous n'avons épargné ni les femmes, ni les enfants. Quelques-unes se laissent glisser de mains en

mains du haut du rempart et se livrent à nos soldats. L. Fabius, Centurion de la huitième légion, avait dit le jour même devant ses hommes qu'il était excité par les récompenses d'Avaricum, et que personne n'arriverait premier avant lui en haut des murailles. Il prend trois de ses soldats, et, soulevé par eux, escalade le rempart. Cela fait, il leur tend la main et les aide à son tour à monter l'un après l'autre.

XLVIII. Cependant ceux des Gaulois qui, ainsi que nous l'avons dit, s'étaient portés de l'autre côté de la place pour travailler aux fortifications, entendent le cri des autres. Ils reçoivent d'eux messages sur messages. « Les Romains — « leur dit-on — sont dans la place ». La cavalerie part en avant. Elle est suivie de l'armée tout entière qui s'ébranle au pas de course. Chacun, à mesure qu'il arrive, prend position en avant des murs, et la masse des défenseurs grossit d'instant en instant. Dès que les troupes Gauloises se trouvent en forces, ces mêmes femmes qui, l'instant d'auparavant, nous tendaient du haut de leurs murs des mains suppliantes, se mettent à exciter leurs compatriotes au combat. Du haut des remparts, les cheveux épars, à la mode Gauloise, elles leurs montrent leurs petits enfants. La

position, le nombre, tout rend la lutte inégale. Les Romains sont épuisés tant par la course qu'ils ont fournie que par la durée de l'action. Ils ont beaucoup de peine à se maintenir contre des troupes toutes fraîches et sans blessures.

XLIX. César voyant que ses troupes combattent dans une situation défavorable, que les forces ennemies augmentent sans cesse, conçoit pour ses légions des inquiétudes sérieuses. Il envoie aussitôt des ordres au Lieutenant J. Sextius, laissé à la garde du petit camp : Sextius sortira en toute hâte avec ses cohortes, il ira prendre position au pied de la montagne, sur le flanc droit de l'ennemi, pour être prêt, en cas de besoin, à tenir les Gaulois en respect et à soutenir la retraite des nôtres. César lui-même porte sa légion un peu en avant (1) et attend l'issue du combat.

L. La lutte se prolongeait avec acharnement,

(1) Le général de Gœler propose de lire ici *regressus* au lieu de *progressus*. Il prétend que, conformément aux habitudes militaires, César, commandant la réserve, doit, non avancer, mais rétrograder. Sans être militaire, on peut se demander si le but de César n'est pas, au contraire, de faire avancer sa réserve afin d'en imposer aux Gaulois et de rendre courage aux troupes repoussées.

En tous cas, *Regressus* n'étant la leçon d'aucun manuscrit ne me paraît pas acceptable.

car l'ennemi sentait qu'il avait sur nous l'avantage du nombre et celui du terrain, et les nôtres étaient pleins de confiance dans leur valeur. Tout à coup, ce corps des Édues, qui, suivant les ordres de César, s'était porté sur la droite et avait gravi la montagne sur un autre versant dans le but d'opérer une diversion, débouche sur notre flanc découvert. L'apparition soudaine de ces troupes, armées à la Gauloise, jette le trouble parmi nos soldats. Ils voient bien que ces gens-là ont le bras droit nu, ce qui est le signe adopté pour distinguer les Gaulois auxiliaires, mais ils craignent que ce ne soit là une ruse de guerre. A ce moment, le Centurion Fabius et les soldats montés à sa suite sur les murailles sont enveloppés et massacrés, et leurs cadavres précipités du haut des remparts. Marcus Pétréius, Centurion de la même légion, cherchait à enfoncer l'une des portes; mais, accablé par le nombre, criblé de blessures, se voyant perdu sans ressources: « Soldats — dit-il à ses hommes — je ne puis « me sauver avec vous, mais je ne souffrirai pas « que vous périssiez par ma faute. C'est moi, « c'est ma passion pour la gloire qui vous a « entraînés ici. A moi de vous sauver. Laissez-« moi et ne pensez qu'à vous ». A ces mots,

il se précipite au milieu des Gaulois, leur tue deux hommes et écarte un moment les autres de la porte. Ses soldats veulent le secourir. « N'es-« sayez pas — leur dit-il — de me venir en aide. « Vos efforts seraient inutiles. Déjà mes forces « s'en vont avec mon sang. Partez, il en est « temps encore. Repliez-vous sur la légion ». Il tomba quelques instants plus tard, en donnant sa vie pour ses soldats.

LI. Les Romains, pressés de toutes parts, après avoir perdu quarante-six de leurs Centurions, sont enfin culbutés des hauteurs. La dixième légion, qui formait la réserve, s'était établie sur un terrain un peu plus plat. Elle arrêta les Gaulois lancés avec ardeur à la poursuite des nôtres. A son tour, elle fut soutenue par les cohortes de la treizième légion, qui, sous le commandement du Lieutenant T. Sextius, étaient sorties du camp et s'étaient rangées en bataille sur une hauteur. Les légions ne furent pas plus tôt arrivées dans la plaine qu'elles s'arrêtèrent pour faire face à l'ennemi. Mais Vercingétorix, parvenu au pied de la montagne, remonta la côte avec son armée et rentra dans ses lignes. Cette journée nous coûta environ sept cents hommes.

LII. Le lendemain César convoqua l'armée. Il réprimanda ses soldats pour leur conduite imprudente et pour leur désir immodéré de faire du butin. « Vous avez voulu — leur dit-il — être vos « propres chefs, régler jusqu'où vous deviez vous « avancer, décider de ce qu'il y avait à faire. « Après le signal de la retraite, vous avez con- « tinué à marcher en avant; vous n'avez écouté « ni Lieutenants ni Tribuns. Vous voyez par « vous-mêmes combien il en coûte de livrer « bataille, quand on a contre soi le désavantage « de la position. Chose que j'ai si bien sentie « récemment devant Avaricum, le jour où, ayant « surpris l'ennemi sans son chef et sans sa cavale- « rie, j'ai, malgré cela, renoncé à une victoire cer- « taine, parce que le désavantage de ma position « me l'aurait fait payer de quelques pertes. Autant « j'admire cette valeur héroïque qui vous a fait « franchir, comme d'un bond, les retranchements « d'un camp, la croupe d'une montagne et les « remparts d'une place, autant je blâme votre « désobéissance et votre présomption, vous qui « vous êtes crus plus habiles que votre Général, « et plus capables que lui d'organiser la bataille « et de préparer la victoire. Sachez-le, je ne fais « pas moins de cas chez le soldat de l'esprit de

« discipline et d'obéissance que de la vaillance et « du cœur ».

LIII. Ainsi parla César, mais en terminant il eut soin de relever le courage de ses soldats. « Que « ce revers ne vous abatte pas — leur dit-il — ce « n'est pas à sa valeur que l'ennemi doit son succès, « c'est uniquement à l'avantage de sa position ». L'intention de César était toujours de lever le camp. Mais, avant d'exécuter ce projet, il fit sortir les légions et les rangea en bataille sur un terrain avantageux. Vercingétorix refusant de descendre dans la plaine, César, après une escarmouche de cavalerie où nous eûmes le dessus, fit rentrer ses troupes. Il recommença le lendemain. Après quoi, jugeant cette double épreuve suffisante pour rabattre la jactance des Gaulois et pour raffermir le moral de l'armée, il se mit en marche et se dirigea vers le pays des Édues (1). Il ne fut même pas poursuivi par l'ennemi. Le troisième jour, ayant rétabli le pont de l'Allier, il transporta ses troupes de l'autre côté de la rivière.

LIV. Là, les Édues Virdumar et Éporédorix demandent à lui parler. « Litavic — disent-ils — « est parti à la tête de toute la cavalerie pour

(1) César, ayant perdu une grande partie de son armée à Gergovie, fut vaincu et prit la fuite (Orose).

« soulever les Édues. Il est urgent que nous « vous quittions pour pouvoir arriver là-bas « avant lui et prévenir une insurrection. » César avait plus d'un motif pour se défier de la sincérité des deux Édues, et il regardait leur départ comme devant être bien plus propre à provoquer le soulèvement qu'à l'empêcher. Il jugea pourtant à propos de les laisser partir, ne voulant être ni accusé de violence ni soupçonné de peur. Il se borna, en les congédiant, à rappeler sommairement devant eux tout ce que lui devaient les Édues. « Songez — leur dit-il — à ce que vous « étiez le jour où je vous ai pris sous ma protec- « tion ; dans quel état de faiblesse je vous ai « trouvés. Forcés de vous réfugier dans l'inté- « rieur de vos oppides, dépouillés de vos terres, « ne possédant pas un seul homme de troupes, « tributaires d'une autre nation et condamnés à « lui livrer ignominieusement des otages ! A quel « degré de prospérité et de puissance ne vous ai- « je pas élevés ? Grâce à moi, non seulement « vous avez reconquis votre ancienne situation, « mais vous jouissez même aujourd'hui de plus « de crédit et de puissance que vous n'en avez « jamais eu ». Après cette petite leçon, il les congédia.

LV. Noviodunum, oppide des Édues, s'élevait sur les bords de la Loire dans une forte position. C'était là que César avait transporté tous les otages de la Gaule, le blé, le trésor, une grande partie de ses bagages personnels et de ceux de l'armée. Il y avait envoyé, en outre, un nombre considérable de chevaux achetés pour les besoins de cette guerre en Italie et en Espagne. En arrivant à Noviodunum, Éporédorix et Virdumar apprirent la situation du pays. Les Édues avaient accueilli Litavic dans Bibrax, l'un de leurs principaux oppides. Leur premier Magistrat, Convictolitan, s'était rendu auprès de lui, accompagné du Sénat presque tout entier. On avait envoyé officiellement à Vercingétorix des députés pour conclure avec le chef Arverne paix et alliance. L'occasion parut trop belle aux deux jeunes gens pour la laisser échapper. Ils commencent par massacrer le poste laissé de garde à Noviodunum, ainsi que tous les Romains qui se trouvent là pour affaires de commerce. Puis, ils se partagent entre eux le trésor et la remonte. Ils font conduire à Bibrax et remettre au Magistrat les otages de la Gaule. Après quoi, ne se sentant pas en mesure de défendre la place, et ne voulant pas qu'elle soit utilisée par les Romains, ils la

brûlent, chargent à la hâte sur des bateaux la plus grande quantité de blé qu'ils peuvent, et jettent le reste, partie dans la rivière, partie dans le feu. Cela fait, ils lèvent des troupes dans les pays d'alentour, distribuent des postes et des vedettes le long de la Loire, et battent toute la contrée avec leur cavalerie. Ils espéraient ainsi nous intimider, nous couper les vivres, et nous forcer par la famine à évacuer le pays. Un tel espoir paraissait d'autant mieux fondé que la Loire, grossie alors par la fonte des neiges, ne semblait pas devoir nous offrir un seul endroit guéable.

LVI. A la nouvelle de ces mouvements, César jugea opportun de redoubler de vitesse. Dans le cas où il serait inquiété pour la réfection des ponts, il ne voulait pas attendre, pour livrer bataille, que l'ennemi eût le temps de se grossir encore. Quant à abandonner son plan pour se replier sur la Province, c'était là une mesure que la lâcheté elle-même eût à peine justifiée. La retraite, c'était le déshonneur. D'ailleurs, à peine était-elle possible avec les Cévennes devant nous, et par une route impraticable. Enfin, César se voyait coupé de Labiénus et des légions détachées sous les ordres de ce Lieutenant, et il était à leur sujet tourmenté d'une grande inquiétude. En

conséquence, il s'avança à marches forcées, sans s'arrêter ni jour ni nuit, et arriva inopinément sur les bords de la Loire. La cavalerie finit par découvrir un endroit à peu près guéable et dont il fallut se contenter, faute de mieux. Les soldats avaient de l'eau jusqu'au cou et ils étaient obligés de tenir les bras en l'air pour porter leurs armes. La cavalerie fut placée en amont dans le lit du fleuve pour briser la force du courant. A notre aspect, l'ennemi fut tout de suite épouvanté, et l'armée effectua son passage sans avoir perdu un seul homme. César trouva dans les champs du bétail et du blé à foison. Il en gorgea ses troupes, puis se mit en marche pour atteindre le territoire des Sénons.

LVII. Pendant ces opérations de César, Labiénus laissait à Agedicum (1), pour garder les bagages, les recrues récemment arrivées d'Italie, et, à la tête de quatre légions, s'avançait contre

(1) La position d'Agedicum a été l'objet de vives et interminables discussions. Les uns ont pris parti pour Agedicum-Sens, les autres pour Agedicum-Provins. Il semble que depuis le travail géographique de Léon Rénier sur cette question (V. *Bull. de la Soc. nat. des antiquaires de France*, 1848 et 1850), elle soit définitivement résolue en faveur d'Agedicum-Sens. Suivant le même savant, il est probable que Provins, dont l'antiquité ne fait aucun doute, répond à la Riobe de la Table Théodosienne.

Lutétia, oppide des Parises situé dans une île de la Seine. A la nouvelle de ce mouvement, les nations limitrophes réunirent des forces nombreuses. Elles en confièrent le commandement à l'Aulerke Kamulogène (1), élevé à cet honneur malgré son grand âge et en raison de ses talents militaires. Le chef Gaulois reconnut un marais (2) qui descendait jusqu'à la Seine sans solution de continuité et qui formait devant toute cette région comme une barrière infranchissable.

L'argument le plus concluant en faveur de Sens, c'est que César (L. 7 — Ch. 10-11) ne met que quatre étapes pour aller d'Agedicum à Genabum (Orléans). Ces quatre étapes répondent parfaitement à la distance qui sépare Orléans de Sens ; elles ne répondent pas du tout à la distance d'Orléans à Provins.

Mais une considération domine — à mon avis — toutes celles qui ont été mises en avant pour ou contre, c'est la suivante. Si l'on admet l'identité d'Agedicum-Provins, la campagne de Labiénus contre les Parises devient absolument inintelligible ; au contraire, tout le récit des opérations militaires devient absolument clair, si l'on admet que Labiénus part de Sens et revient à Sens.

(1) Kamulo-gène — fils de Kamoul, Dieu de la guerre. Mais, ici, la terminaison *Gène* ne vient ni du latin *Gigno* ni du grec γίγνομαι ; elle vient directement et sans intermédiaire du sanscrit *Jan* (produire).

Gana, engendrer, naître (vieil armoricain).

Genel, même signification (armoricain moderne).

(2) M. de Saulcy traduit *perpetua palus* par *marais constamment noyé*, autrement dit *marais perpétuel*. Lemaire, plus fidèle à la bonne latinité, remarque au contraire que

Il prit position derrière ce marais (1) et se prépara à disputer le passage aux Romains.

LVIII. Labiénus tenta d'abord de construire des mantelets et de combler le marais au moyen de claies et de fascines, de manière à y pratiquer un chemin. Mais, cette entreprise présentant trop de difficultés, à la troisième veille (minuit) il décampe en silence, et, reprenant la route par laquelle il est venu, rétrograde jusqu'à Métiosedum. Métiosedum est un oppide des Sénons situé pareillement dans une île de la Seine, comme nous l'avons dit de Lutétia. Là, il fait main basse sur une cinquantaine de bateaux, les lie ensemble en un clin d'œil, les remplit de soldats, et, avant que les habitants, dont une grande partie avaient quitté Métiosedum depuis plusieurs jours pour aller se joindre à l'armée de Kamulogène, soient revenus de leur surprise et de leur terreur, il s'empare de

perpetua palus est synonime de *continua palus*. Lemaire est dans le vrai. Nous avons vu tout à l'heure (l. 7 — ch. 23) *perpetuas trabes* dans le sens de *poutres d'une seule pièce, sans solution de continuité*. Au chapitre 26 du même livre, *perpetua palus* signifie encore *marais sans interruption*. Plus loin, au ch. 73, nous verrons *fossæ perpetuæ* signifier évidemment : fossés tirés *tout du long*, fossés *continus, sur toute la ligne*. Tel est le sens ici comme ailleurs.

(1) L'Orge, suivant les uns, l'Essonne, suivant les autres.

la place sans coup férir. Aussitôt, il rétablit le pont récemment coupé par l'ennemi, fait passer la Seine à son armée, et se remet en marche sur Lutétia en suivant le cours du fleuve. Les Gaulois furent informés de ces faits par les gens qui s'étaient sauvés de Métiosedum. Aussitôt, ils ordonnent de brûler Lutétia et d'en détruire les ponts. Puis ils s'éloignent du marais et viennent prendre position au bord de la Seine, en face de Lutétia et à l'opposite du camp de Labiénus.

LIX. Déjà le bruit courait que César avait levé le siège de Gergovie. Déjà se répandait la nouvelle que les Édues avaient fait défection, que l'insurrection triomphait. Les Gaulois, dans leurs conversations, affirmaient que César n'avait pu ni s'ouvrir un chemin, ni passer la Loire, et que, vaincu par la famine, il battait en retraite sur la Province. A la nouvelle de la défection des Édues, les Bellovakes, qui n'avaient pas attendu cet exemple pour se déclarer contre nous, se mirent à rassembler des troupes et à faire ouvertement des préparatifs de guerre. Alors Labiénus, voyant combien la situation était modifiée, sentit la nécessité de changer son plan. Il comprit qu'il n'était plus question pour lui ni de faire des conquêtes, ni de livrer des batailles,

mais simplement de sauver l'armée et de la ramener sans encombres à Agedicum. En effet, d'un côté il se trouvait menacé par les Bellovakes, nation jouissant en Gaule d'une grande réputation de vaillance; de l'autre, il avait sur les bras l'armée de Kamulogène tout organisée et prête au combat. Enfin, les légions se trouvaient séparées de leurs réserves et de leurs bagages par un très grand fleuve (1). En présence de difficultés si graves et si subites, Labiénus résolut de tenter un coup de hardiesse.

LX. A la tombée de la nuit, il convoque le Conseil. Il exhorte chacun à exécuter avec promptitude et adresse les ordres qu'il va donner. Il confie les (cinquante) bateaux, ramenés de Métiosedum, à autant de Chevaliers Romains. Les bateaux devront démarrer à la fin de la première veille (10 h. du soir), puis descendre bien silencieusement la rivière jusqu'à une distance de quatre mille pas (6 kilom.). Arrivés là, ils l'attendront. Cinq cohortes, jugées par lui trop peu solides pour être engagées, garderont le camp. Les cinq autres cohortes de la même légion se mettront en marche à minuit et remonteront la

(1) La Seine.

Seine, avec tous les bagages, en faisant beaucoup de fracas. Il rassemble, en outre, des barques et les envoie également remonter la rivière à grand bruit de rames. Peu après, lui-même, à la tête de trois légions, sort du camp sans bruit et gagne le lieu où il a ordonné aux bateaux de l'attendre.

LXI. En arrivant, grâce à un violent orage qui éclata tout à coup, il surprit et tua les éclaireurs que l'ennemi avait échelonnés sur la rive. Par les soins des Chevaliers Romains chargés du transport des troupes, légions et cavalerie passèrent rapidement. A l'aube, les Gaulois reçoivent presque simultanément les informations suivantes : il règne dans le camp Romain une agitation insolite... On signale une forte colonne remontant la rivière, et dans cette même direction on entend un bruit de rames.... D'autre part, un peu en aval, des troupes passent la Seine, à l'aide de bateaux. Ces rapports multiples font croire aux Gaulois que nous franchissons le fleuve à la fois sur trois points différents, et que, épouvantés par suite de la défection des Édues, nous ne songeons plus qu'à nous échapper (1). Aussitôt, ils font

(1) L'auteur de la *Vie de César* trouve ce passage inintelligible à cause du *fugam parare*. « Comment — dit-il — « les Gaulois pouvaient-ils croire à une fuite, quand ils voyaient

comme nous et partagent leur armée en trois corps. Ils en laissent un, comme réserve, en face de notre camp ; ils en détachent un autre dans la direction de Metiosedum (1) avec ordre de marcher aussi loin qu'iront nos embarcations ; le reste de leurs forces se porte contre Labiénus.

LXII. Au point du jour, toute notre armée se trouva en position sur l'autre rive de la Seine et l'ennemi parut en bataille. Labiénus exhorte ses troupes : « Soldats — leur dit-il — souvenez-vous

« les Romains prêts à passer de vive force ? » Ce raisonnement me paraît plus spécieux que solide.

D'abord Kamulogène pouvait très bien supposer que l'intention de Labiénus était, non de l'attaquer, mais simplement de lui échapper, d'opérer sa retraite, ce qui ne lui était possible qu'en passant la Seine.

En second lieu, Labiénus, pris entre deux armées, n'avait qu'une chose à faire, c'était de leur échapper, et son objectif véritable était bien réellement de se sauver, mais en passant sur le corps de l'armée Gauloise. *Fugam parare* me paraît donc très à sa place et très clair.

(1) Les plus vieux manuscrits donnent la leçon *Metiosedum*, non seulement ici, mais partout où on lit *Melodunum*.

Suivant Brunet de Presle et Haller, Metiosedum était le vrai nom de Melun au temps de César, et il faut lire partout Metiosedum au lieu de Melodunum. J'adopte d'autant plus volontiers cette leçon, que l'identité d'un prétendu Metiosedum, différent de Melun, n'avait jamais pu être établie, tandis que Metiosedum-Melun répond parfaitement aux conditions voulues.

Le très estimable historien de Melun, M. Leroy, se range

« de votre ancienne vaillance et de tant de com-
« bats où vous vous êtes couverts de gloire.
« Figurez-vous que César est là, lui, qui vous a
« tant de fois conduits à la victoire, et que vous
« combattez sous ses yeux ». Et il donne le signal. Au premier choc, l'aile droite, formée de la septième légion, enfonce l'ennemi et le met en déroute. L'aile gauche, formée de la douzième légion, renversa bien les premiers rangs des Gaulois à coups de javelots, mais les autres tinrent ferme et pas un seul ne faisait mine de vouloir lâcher pied. Le chef ennemi, le vieux Kamulogène, était là, au milieu des siens, les excitant au combat. La victoire restait indécise, quand les Tribuns de la septième légion, apprenant ce qui se passait à l'aile gauche, firent exécuter à leur légion un mouvement de conversion et vinrent prendre les Gaulois à dos. Même à ce moment, pas un Gaulois ne bougea du rang. Ils furent enveloppés et tués jusqu'au dernier homme. Kamulogène partagea leur sort. Les troupes Gauloises laissées comme réserve en face du camp de Labiénus, en apprenant que la bataille était

également à cet avis. Il admet que le Metiosedum et le Melodunum de César ne sont qu'une seule et même localité.

(Leroy — *Histoire de Melun* — 1887)

engagée, accoururent au secours de leurs frères et prirent position sur une colline; mais elles ne purent soutenir l'élan de nos soldats victorieux et allèrent grossir le nombre des fuyards. Tout ce qui ne parvint pas à se réfugier, soit dans les bois, soit sur les hauteurs, fut sabré par la cavalerie. Cette opération achevée, Labiénus regagna Agedicum, où était en dépôt le bagage de l'armée, puis il s'éloigna à la tête de toutes ses forces et opéra sa jonction avec César (1).

(1) En quel lieu s'est livrée la bataille de Kamulogène? Voilà l'un des points des Commentaires sur lesquels on a le plus discuté. La question n'est pas entièrement résolue, mais un certain nombre de vérités paraissent aujourd'hui hors de contestation. Je résumerai le débat en quelques mots.

Tout le monde est d'accord pour faire partir Labiénus de Sens, pour le faire marcher sur Paris par la rive gauche de la Seine.

Labiénus est arrêté dans sa marche par un marais derrière lequel Kamulogène est rangé en bataille. Les uns disent : ce marais est l'Orge, les autres disent : ce marais est l'Essonne. Cette seconde opinion a pour elle l'autorité de Napoléon Ier, qui doit peser fortement en sa faveur.

Labiénus rétrograde jusqu'à Melun, passe la Seine et reprend sa marche sur Paris en suivant maintenant la rive droite du fleuve.

Tout le monde d'accord.

Labiénus et Kamulogène établissent leurs camps respectifs en face l'un de l'autre, la Seine entre eux. Voici où l'accord cesse.

Quicherat fait camper Labiénus dans la plaine de Créteil, avant la Marne. Ce serait à Alfort que les Romains auraient



LXIII. La défection des Édues donne un grand

franchi la Seine et la bataille se serait donnée dans la plaine d'Ivry.

Tout autre est l'opinion de M. de Saulcy. Suivant M. de Saulcy, Labiénus a passé la Marne à l'aide de ses bateaux et a campé sur l'emplacement actuel du quartier de l'Hôtel-de-Ville. Le camp Gaulois occupait la rampe de la montagne Sainte-Geneviève, l'empiacement actuel du Musée de Cluny. La bataille a eu lieu à Issy.

Enfin le général Creuly s'accorde avec Quicherat pour placer la bataille en amont et non en aval de Paris, mais il s'écarte de lui pour les points où ont eu lieu les opérations. Suivant lui Labiénus a campé sous Draveil et Kamulogène à Athis. Le passage a eu lieu à Villeneuve-Saint-Georges et la bataille dans la plaine qui s'étend de Villeneuve-Saint-Georges à Villeneuve-le-Roy, Orly, etc... A moins toutefois que l'on ne préfère le camp de Labiénus à Villeneuve-Saint-Georges, le camp Gaulois étant à Villeneuve-le-Roy, Orly, etc... le passage de la Seine en aval de Choisy-le-Roy et la bataille à Vitry.

On voit que le plan du général Creuly est élastique.

Entre tant de solutions différentes on n'a que l'embarras du choix, mais cet embarras n'est pas médiocre.

Et pourtant, de tout ce débat contradictoire une vérité se dégage. C'est que la bataille doit être placée non sur la rive droite, mais sur la rive gauche. Est-ce en amont ? Est-ce en aval ? Voilà maintenant le seul point en litige.

Pour moi personnellement, je me range à l'opinion de MM. de Saulcy et Francis Monnier, et je n'hésite pas à voir Issy comme le lieu où Kamulogène et ses braves sont morts glorieusement pour la cause de l'indépendance nationale.

Tous les détails du récit de César s'adaptent à ce plan avec une parfaite logique. La seule objection serait le silence de César relativement au passage de la Marne ; mais M. de Saulcy y répond, suivant moi, d'une façon péremptoire en démontrant par des exemples et des citations que César ne

surcroît de force à la coalition. De tous les côtés s'entrecroisent les députations. Crédit, influence, argent, tout est mis en œuvre pour augmenter le nombre des adhérents. Les Édues, en possession des otages que César a laissés en dépôt chez eux, menacent de livrer ceux-ci aux supplices, et par là exercent une pression sur les peuples hésitants. Ils demandent à Vercingétorix de se rendre auprès d'eux à l'effet de combiner ensemble un plan de campagne. Celui-ci y consent. Ils réclament pour eux le commandement suprême de la guerre. Il y a entre eux et lui des contestations à ce sujet. Bref, une Assemblée générale de la Gaule est convoquée à Bibrax. De tous les points de la Gaule on y accourt en foule. C'est le suffrage universel qui est appelé à résoudre la question. A l'unanimité, Vercingétorix est maintenu généralissime des forces Gauloises. Trois peuples manquent au rendez-vous: les Rêmes, les Lingons, les Trévires. Les deux premiers, parce qu'ils nous restaient fidèles, les autres parce qu'ils étaient

mentionne jamais le passage d'une rivière, si ce passage a été effectué dans des conditions ordinaires, s'il n'a donné lieu à nul incident remarquable. Explication tout à fait plausible.

En l'état actuel de la question, on peut donc dire que, hypothèse pour hypothèse, celle qui met la bataille à Issy est la plus vraisemblable et la plus conforme au texte.

trop éloignés et que d'ailleurs ils avaient en ce moment les Germains sur les bras. Ce fut le seul motif qui empêcha les Trévires de prendre part à cette guerre et qui les condamna à rester neutres. Les Édues furent profondément blessés d'avoir subi un échec dans leur tentative de domination. Ils se plaignirent des vicissitudes de la fortune et commencèrent à regretter dans leur cœur les bienfaits de César. Toutefois, comme la guerre était commencée, ils n'osèrent pas se séparer positivement de la ligue ; mais, déçus de leur rêve de gloire, les deux jeunes ambitieux (1), Éporédorix et Virdumar, n'obéirent qu'à regret à Vercingétorix.

LXIV. Celui-ci impose à toutes les autres nations l'obligation de lui livrer des otages, et à jour fixe. Il ordonne à la cavalerie, forte de quinze mille chevaux, de se concentrer tout entière auprès de lui. « Pour l'infanterie — dit-il « — je me contenterai de celle que j'ai actuelle-

(1) Il y a deux manières d'entendre *summæ spei.*
Cela peut signifier :
Ou deux jeunes gens qui *donnent* de grandes espérances ;
Ou deux jeunes gens qui *nourrissent* de grandes espérances, autrement dit, deux ambitieux. N'est-ce pas plutôt ce que César a voulu dire ?

« ment, car je ne veux ni tenter la fortune ni « livrer bataille. Grâce à la nombreuse cavalerie « dont je dispose, il me sera facile d'affamer les « Romains, de leur couper les vivres et le four- « rage. Ayez donc le courage de détruire de vos « propres mains vos récoltes, de brûler vos « habitations. C'est au prix de ces sacrifices domes- « tiques que vous achèterez pour toujours la « puissance et la liberté ». Après avoir pris ces dispositions, il ordonne aux Édues et aux Ségusiaves, nation limitrophe de notre Province, de fournir dix mille fantassins, et il adjoint à ce corps huit cents cavaliers. Il confie le commandement de ces troupes au frère d'Éporédorix, avec ordre d'envahir le territoire des Allobroges. D'autre part, il fait marcher contre les Helves les Gabales ainsi que les cantons Arvernes les plus rapprochés. Enfin, d'après ses ordres, les Rutènes et les Cadurkes se portent sur le territoire des Volkes Arécomikes pour le ravager. En même temps, il expédie en secret chez les Allobroges députés et agents, dans l'espoir que le souvenir de leur ancienne lutte avec les Romains n'est pas encore effacé. Aux chefs il promet de l'argent ; à la nation, la souveraineté sur notre Province.

LXV. Pour faire face à tous ces dangers, le

Lieutenant Lucius César disposait en tout de vingt-deux cohortes levées par lui dans la Province même. Avec cette garnison il lui fallait tenir tête à l'ennemi sur tous les points menacés. Les Helves n'attendent pas qu'on vienne les attaquer. Ils prennent l'offensive contre leurs voisins et se font battre. Après avoir perdu leur chef, Caius Valérius Donotaurus, fils de Caburus, et un grand nombre des leurs, ils sont rejetés dans leurs oppides et réduits à se retrancher derrière leurs murailles. Quant aux Allobroges, ils distribuent des troupes tout le long du Rhône et organisent la défense de leur territoire avec beaucoup d'activité et de vigueur. César, voyant que sa cavalerie est inférieure à celle des Gaulois ; que, par suite de l'interruption des communications, il ne peut tirer aucun renfort ni de l'Italie, ni de la Province, dépêche en Germanie auprès des nations transrhénanes récemment soumises. Il leur demande de la cavalerie, et aussi de leur infanterie légère, de celle qui combat mêlée aux cavaliers. A leur arrivée, les trouvant trop mal montés, il prend les chevaux des Tribuns et des autres officiers, même ceux des Chevaliers et des Volontaires, et les distribue aux Germains.

LXVI. Pendant que César était occupé à

prendre ces dispositions, les troupes envoyées par les Arvernes et la cavalerie fournie par tous les États opérèrent leur concentration. Vercingétorix se mit en marche à la tête de cette grande armée. César, pour être mieux à portée de secourir la Province, se dirigeait vers le territoire des Séquanes en longeant la partie extrême (1) du territoire des Lingons, lorsque le chef Gaulois vint poser un triple camp (2) à une distance d'environ dix mille pas (15 kilom.) de l'armée Romaine. Il réunit en conseil les chefs de la cavalerie et leur parle ainsi : « Le jour de la vic-« toire est venu. Voici les Romains qui fuient « devant nous pour chercher un asile dans leur « Province. La Gaule va être évacuée par eux. « Cela suffit sans doute si nous ne songeons qu'à

(1) *Extremi fines* ne signifie pas toujours *frontières* César(l. 2 — ch. 5-6), place l'Aisne *in extremis finibus Remorum*, et en même temps il nous apprend que Bibrax, oppide des Rèmes, se trouve à 12 kilomètres au-delà de cette rivière.

(*Général Creuly — Examen de la carte de la Gaule* — p. 93).

(2) *Trinis castris.* Les uns ont entendu *trois étapes*, les autres *trois camps* distincts. La même expression est employée ailleurs par César, cette fois sans ambiguité possible, c'est pour nous dire qu'il distribue ses légions en trois cantonnements, en trois campements distincts, *trinis castris* (l. 5 — ch. 3).

« assurer momentanément notre indépendance. « Ce n'est point assez, si nous tenons à garantir « la sécurité de l'avenir. Ils vont revenir avec des « forces plus imposantes ; entre eux et nous ce « sera une guerre sans fin. Attaquons-les donc « tout de suite, pendant qu'ils sont en marche. « Ou les légions défendront le convoi, et, dans ce « cas, elles seront obligées de s'arrêter pour « combattre, ce qui les empêchera de continuer « leur route ; ou bien (et cette seconde éventualité « me paraît la plus probable) elles ne songeront « qu'à leur propre salut, et alors se trouveront du « même coup privées de ce qui leur est indis- « pensable et perdues d'honneur. Quant à leurs « cavaliers, pas un d'entre eux, soyez-en certains, « n'osera seulement se montrer en dehors de leurs « bataillons. Du reste, pendant l'action, j'aurai « soin de tenir toute mon infanterie en bataille « devant le camp, pour vous donner plus de con- « fiance et intimider l'ennemi ». Les chefs répondent par des acclamations. « Il faut — s'écrient-ils « — il faut que chaque cavalier s'engage par les « serments les plus sacrés à ne jamais revoir ni « son foyer, ni ses enfants, ni ses père et mère, ni « sa femme, s'il n'a fait passer deux fois son « cheval à travers l'armée Romaine ». Cette réso-

lution est adoptée, et le serment prononcé par chaque cavalier.

LXVII. Le lendemain, Vercingétorix forme sa cavalerie en trois corps. Deux de ces corps se portent sur nos flancs ; le troisième attaque de front, barrant la route à notre avant-garde. A la nouvelle de ce mouvement, César divise pareillement sa cavalerie en trois corps et il les oppose respectivement à chacune des divisions Gauloises. L'affaire s'engage sur tous les points. La colonne de route fait halte et le convoi est placé entre les légions. Là, où nos cavaliers paraissent fléchir, là, où ils sont trop vivement pressés, César fait porter les enseignes et avancer les cohortes. Cette manœuvre a pour double résultat d'arrêter la poursuite des cavaliers Gaulois et de rendre le courage aux nôtres qui se sentent appuyés. Enfin, sur notre flanc droit, les cavaliers Germains, ayant réussi à gagner une hauteur, débusquent les Gaulois, les poursuivent jusqu'à une rivière où Vercingétorix tenait son infanterie en bataille, et en tuent un grand nombre. A cette vue, les autres craignent de se trouver enveloppés et prennent la fuite. A partir de ce moment, ce n'est plus qu'une tuerie générale. Trois des principaux chefs Édues sont pris et amenés à César : Cot, le

commandant de la cavalerie et l'ex-rival de Convictolitan aux dernières élections ; Cavarill, qui, après la défection de Litavic, avait succédé à celui-ci dans le commandement de l'infanterie ; enfin, Éporédorix, un Éporédorix que les Édues avaient eu pour chef dans leur guerre contre les Séquanes, antérieurement à l'arrivée de César en Gaule.

LXVIII. Vercingétorix voyant toute sa cavalerie en fuite, se replia avec les troupes qu'il avait rangées en bataille en avant de son camp. Il donna aux équipages l'ordre de décamper en toute hâte et de le suivre, et se mit immédiatement en marche pour Alésia, oppide des Mandubes. César rangea ses bagages sur une hauteur voisine avec deux légions pour les défendre, poursuivit les Gaulois aussi longtemps que le jour le lui permit (1), leur tua environ trois mille hommes de leur arrière-garde, et le lendemain campa devant Alésia. Il reconnut la position de cette place. Puis, profitant de la démoralisation des Gaulois qui se voyaient battus dans la partie de leur armée sur laquelle ils avaient fondé le

(1) *Quantùm diei tempus est passum*, expression très différente du *quantùm fuit diei spatium* du livre 2, page 11.

plus d'espoir, je veux dire dans leur cavalerie, il exhorta les troupes à braver la fatigue et décida de faire le siège d'Alésia (1).

LXIX. Alésia occupait le sommet d'une montagne, dans une position si élevée que cet oppide semblait imprenable autrement que par un investissement complet. Deux rivières baignaient, de deux côtés opposés, le pied de la montagne. En avant de la place s'étendait une plaine mesurant à peu près trois mille pas de longueur (4 kil. 1/2). De tous les autres côtés, Alésia était enveloppée d'une ceinture de collines assez rapprochées les unes des autres et toutes de la même hauteur. En avant des murs de la place, toute la partie de la montagne tournée au Levant était occupée par l'armée Gauloise. Elle s'y était (2) retranchée

(1) Sans être militaire, Montaigne adresse ici à Vercingétorix une critique qui ne manque pas de justesse.

Un poinct — dit-il — qui semble estre contraire et à l'usage et à la raison de la guerre, c'est que Vercingétorix, qui estait nommé chef et général de toutes les parties des Gaules révoltées, print party de s'aller enfermer dans Alésia. Car celuy qui commande à tout un païs ne se doibt iamais engaiger. Il se doibt tenir libre pour avoir moyens de pourveoir en général à toutes les parties de son governement.

(Montaigne — *Essais* — l. 2, p. 34).

(2) Le duc d'Aumale remarque ici que l'emploi du plus-que-parfait indique un travail antérieur, une préparation ou

derrière un fossé et un mur en pierres sèches d'une hauteur de six pieds. La ligne de circonvallation entreprise par nous n'avait pas moins de onze mille pas (16 kilom.) de développement. Notre camp, dans une position très solide, était couvert par vingt-trois redoutes. Le jour, ces redoutes étaient occupées par des postes qui nous mettaient à l'abri de toute surprise; la nuit on y plaçait des sentinelles et une forte garde.

LXX. Pendant ces travaux, il se livra un combat de cavalerie dans la plaine (1) dont nous venons de parler et qui s'étendait entre les collines sur une longueur de trois mille pas. On combattit de part et d'autre avec une extrême vigueur. Les nôtres commençant à plier, César envoya les Germains pour les soutenir. En même temps, dans la crainte que l'infanterie Gauloise ne donnât à l'improviste, il rangea les légions en bataille devant le camp. Nos cavaliers, se sentant appuyés par les légions, reprennent confiance, et les Gaulois sont mis en déroute. Ils s'embarras-

mise en état de la forteresse en vue d'un investissement possible (Alésia).

Cette remarque si judicieuse du duc d'Aumale s'accorde bien avec ce que dit Plutarque : « Toutes les forteresses mises en état de défense. » (V. la note 1 de ce livre).

(1) Plaine des Laumes.

sent par leur propre multitude. Les ouvertures ménagées à leurs retranchements sont trop étroites pour eux ; ils s'y entassent. Ce que voyant, les Germains s'acharnent contre eux et les poursuivent jusqu'au pied de leurs fortifications. Ils en font un grand carnage. Un certain nombre de cavaliers Gaulois abandonnèrent leurs chevaux pour essayer de franchir le fossé et d'escalader le mur (de pierres sèches). A ce moment, César ordonna aux légions, en bataille devant nos remparts, de se porter un peu en avant. A cette vue, les Gaulois placés à l'intérieur du camp sont pris d'une terreur égale à celle des autres. Ils s'imaginent que notre intention est de les attaquer immédiatement. Ils crient aux armes. Quelques-uns, affolés de peur, se précipitent dans la place. Vercingétorix en fait fermer les portes, de peur que son camp ne soit déserté. Les Germains, après avoir tué une grande quantité d'hommes et enlevé beaucoup de chevaux, se retirèrent.

LXXI. Vercingétorix, avant que notre ligne de contrevallation ne fût terminée, résolut de renvoyer de nuit toute sa cavalerie. En congédiant ses cavaliers il leur donne les instructions suivantes : « Que chacun de vous — leur dit-il — se « rende dans son pays respectif, et qu'il force à

« marcher tout ce qui est d'âge à combattre. Songez « à ce que j'ai fait pour les Gaulois, et, je vous en « conjure, organisez tout pour assurer ma déli- « vrance. Me laisserez-vous mourir dans les tortu- « res, moi qui ai combattu avec tant de dévouement « pour la liberté de la Gaule ? De votre zèle vont « dépendre le sort de votre général et celui de « quatre-vingt mille hommes d'élite. D'après mes « calculs, je n'ai que bien juste pour trente jours de « vivres. Mais, à force de les ménager, peut-être « réussirai-je à traîner quelques jours au-delà ». Telles furent les instructions qu'il donna à ses cavaliers. Puis, à la seconde veille (9 h. soir), profitant de la solution de continuité qu'offrait encore notre circonvallation, il les fit partir silencieusement.

Il se fait remettre tout le blé. Défense d'en recéler, sous peine de mort. Il répartit par tête d'habitant (1) le nombreux bétail amené dans l'oppide par les Mandubes. Quant au blé, il se réserve de le ménager, de ne le distribuer que par petites rations, au jour le jour. Il fait rentrer

(1) *Viritim* — par homme : chacun recevant sa part.
Ce n'était donc pas de la viande sur pied. Et, en effet, comment aurait-on nourri ces animaux ?
(Général Creuly — *Examen de la C.* — p. 91).

dans l'intérieur de la place toutes les troupes bivouaquées au dehors. C'est par de telles dispositions qu'il compte se mettre en mesure d'attendre les secours de la Gaule et de soutenir la guerre.

LXXII. César fut mis au courant de tous ces préparatifs de défense par les déserteurs et les prisonniers. Voici de quelle façon il régla, de son côté, les travaux du siège. Il fit d'abord creuser un fossé de vingt pieds de large, à parois verticales, le fond égal à l'ouverture. Entre ce fossé et tous les autres ouvrages il laissa un intervalle de quatre cents pieds ; voici dans quel but. Par suite de l'immense développement de la ligne d'investissement, nos soldats avaient beaucoup de peine à garnir tout le périmètre des remparts. Or, le fossé nous mettrait à l'abri des surprises ; il nous défendrait, la nuit, contre les irruptions des assiégés, et, pendant le jour, permettrait à nos soldats de travailler à leur aise aux ouvrages sans avoir à craindre les traits des Gaulois. Dans l'espace intermédiaire, César fit tirer, en outre, deux autres fossés de quinze pieds de large et de la même profondeur que le premier. Le fossé intérieur, se trouvant dans un terrain plat et marécageux, fut inondé au moyen de rigoles faites à

la rivière. En arrière de ces deux fossés César éleva une terrasse et un rempart d'une hauteur totale de douze pieds. Il y ajouta un parapet avec des créneaux et garni de troncs d'arbres fourchus et saillants, pour empêcher l'escalade. L'ensemble de la fortification fut flanqué de tours placées à quatre-vingts pieds les unes des autres.

LXXIII. Il fallait tout à la fois aller au bois, aller au blé, et travailler à ces ouvrages gigantesques. Ces corvées affaiblissaient l'effectif des combattans, car nos hommes étaient obligés de s'éloigner beaucoup du camp. Les Gaulois en profitaient pour faire de fréquentes sorties. Ils s'élançaient par plusieurs portes à la fois, et, tombant sur nous avec vigueur, mettaient nos ouvrages en péril. En conséquence, César jugea nécessaire de compléter encore ses fortifications, de manière à pouvoir les défendre avec moins de monde. On coupa des troncs d'arbres, ou simplement de grosses branches, dont les extrémités furent écorcées et taillées en pointes. On creusa une tranchée de cinq pieds de profondeur et on les y enfonça. Pour qu'on ne pût les arracher, on les lia entre eux à leur partie inférieure; l'autre partie seule émergea du sol. Ou en fit ainsi cinq rangs qui se touchaient et s'entrelaçaient. Qui-

conque s'engageait là-dedans s'enfonçait le pied dans ces pointes aiguës. Le soldat appelait cela des *Bornes*. En avant de ces *Bornes*, on creusait des trous d'une profondeur de trois pieds, en entonnoirs, disposés en quinconces. On y plaçait des pieux ronds, gros comme la cuisse, et dont la pointe aiguisée et durcie au feu ne sortait que de quatre doigts hors de terre. On fixait et on consolidait ces pieux en foulant fortement le fond du trou; puis, pour dissimuler le piège, on recouvrait le tout de ronces et de broussailles. On faisait huit rangs de trous de ce genre, espacés à trois pieds les uns des autres. On les appelait des *Lis*, sous prétexte qu'ils figuraient une fleur de Lis. Enfin, en avant du tout, on fichait dans le sol des piquets d'un pied de long, armés d'hameçons de fer. On sema de ces hameçons à profusion et très rapprochés les uns des autres. On les appelait des *Aiguillons* (1).

LXXIV. Ces premières fortifications terminées, il traça sur un terrain aussi favorable que le lui permit la topographie des lieux, et sur un périmètre de quatorze mille pas, une seconde

(1) Napoléon Ier remarque ici que ces sortes d'ouvrages devaient être des inventions, puisque les soldats leur donnent des noms comme à des choses nouvelles pour eux.

ligne de circonvallation exactement semblable à la première, mais en sens inverse, c'est-à-dire tournant le dos à la place et faisant face à une armée de secours qui pourrait se présenter. Grâce à cette seconde ligne, il pourrait s'éloigner sans avoir à craindre que ses postes fussent enveloppés par une armée venant du dehors, si nombreuse qu'elle pût être. Enfin, pour épargner aux soldats les dangers auxquels ils étaient exposés en allant aux vivres dans la campagne, il ordonna que chaque soldat eut à se pourvoir de blé et de fourrage pour trente jours.

LXXV. Pendant que ces travaux s'accomplissent sous Alésia, les chefs Gaulois se réunissent en Assemblée. Ils décident qu'il faut, non pas, comme le demande Vercingétorix, lever tous les hommes en état de porter les armes, mais imposer à chaque nation son contingent de combattants. Ils craignaient, en effet, en réunissant des masses aussi énormes, les difficultés qui naitraient de l'indiscipline, de la confusion, et de la question des subsistances. Les Édues, avec leurs clients les Ségusiaves, les Ambivarètes, les Aulerkes Brannovikes et les Brannoves, fournirent trente-cinq mille hommes ; les Arvernes, avec leurs clients les Éleuthères Cadurkes, les Gabales et

les Vellaves, autant ; les Séquanes, les Sénons, les Bituriges, les Santons, les Rutènes et les Carnutes, chacun douze mille ; les Bellovakes, dix mille ; les Lémovikes, autant ; les Pictons, les Turons, les Parises et les Helves, chacun huit mille ; les Suessions, les Ambianes, les Médiomatrikes, les Pétrocores, les Nerves, les Morins, les Nitiobriges, chacun cinq mille ; les Aulerkes Cénomans, autant ; les Atrébates, quatre mille ; les Bellocasses, les Lexoves, les Aulerkes Éburovikes, chacun trois mille ; les Raurakes et les Boïes, chacun trois mille ; toutes les populations du littoral de l'Océan comprises chez les Gaulois sous la dénomination générique de *nations Armoricaines*, c'est-à-dire les Curiosolites, les Redons, les Ambibares, les Calètes, les Osismes, les Lémovikes et les Unelles, à eux tous trente mille. Les Bellovakes refusèrent de fournir leur contingent, prétendant qu'ils sauraient bien faire la guerre aux Romains, si cela leur faisait plaisir, et à leurs risques et périls, mais qu'ils ne reconnaissaient à personne le droit de les y contraindre. Néanmoins, à la prière de Comm, et par égard pour sa qualité d'hôte, ils voulurent bien envoyer deux mille hommes (1).

LXXVI. C'était ce même Comm, dont César,

(1) Total : 285,000 hommes.

ainsi qu'on l'a dit plus haut, avait eu quelques années auparavant l'occasion d'apprécier le dévouement et les services dans la guerre de Bretagne. A titre de récompense, Comm avait obtenu pour sa nation le privilège d'être affranchie de tout tribut et de rentrer en possession de ses droits et de ses lois, et pour lui personnellement la souveraineté sur les Morins. Mais, tel était alors l'élan de la Gaule pour reconquérir son indépendance et sa vieille réputation militaire, que, sans garder nul souvenir ni des bienfaits, ni de l'amitié de César, toutes les nations Gauloises indistinctement se jetaient corps et âme dans cette guerre. Ils réunissent huit mille cavaliers et environ deux cent quarante mille hommes d'infanterie. On fait le dénombrement et on passe la revue de ces forces chez les Édues. On nomme les chefs. Le commandement supérieur est partagé entre l'Atrébate Comm, les Édues Éporédorix et Virdumar, et l'Arverne Vergasillaun, cousin de Vercingétorix. On leur adjoint un comité composé des délégués de chaque nation et chargé de partager avec eux la direction des opérations militaires. Toute l'armée marche sur Alésia, pleine de confiance et d'enthousiasme. Le seul aspect d'une pareille multitude devait suffire

(tel était le sentiment général) pour avoir raison de nous ; surtout quand nous nous verrions pris entre deux armées, forcés de combattre tout à la fois et contre la place faisant des sorties, et contre l'armée de secours nous enveloppant par derrière avec de telles masses d'infanterie et de cavalerie.

LXXVII. Cependant les assiégés avaient vu expirer le délai dans lequel ils comptaient recevoir des secours. Leurs provisions étaient épuisées. Nulle nouvelle de ce qui se passait chez les Édues. Dans cette occurrence, ils tinrent conseil pour aviser aux moyens de sortir de cette situation. Les avis furent partagés. Les uns parlèrent de capituler ; les autres, de faire une sortie pendant qu'on en avait encore la force. Le discours prononcé dans cette circonstance par Critognat mérite, ce me semble, d'être consigné ici pour le caractère d'atrocité dont il est empreint. Ce Critognat appartenait à l'une des premières familles des Arvernes et il jouissait d'une grande autorité parmi ses compatriotes.

« Il en est — dit-il — qui parlent de se rendre, « qui décorent du nom de capitulation un hon-« teux esclavage. A ceux-là je ne daignerai pas « répondre. De tels gens, selon moi, ne sont

« dignes ni du nom de citoyens, ni de l'honneur
« d'émettre une opinion dans cette assemblée. Je
« ne répondrai qu'à ceux qui sont d'avis de faire
« une sortie. Cette résolution, nous en tombons
« tous d'accord, serait, en effet, bien conforme à
« notre vieille gloire militaire. Mais c'est faiblesse,
« et non courage, de ne pas savoir supporter un
« jour de privations. Vous ne manquerez jamais
« d'hommes capables de courir au devant de la
« mort ; vous en touverez bien peu pour avoir
« l'héroïque constance de souffrir sans se plaindre.
« Et moi aussi (tant l'honneur a de séductions !)
« je goûterais volontiers cet avis, s'il s'agissait
« uniquement de risquer nos jours. Mais, son-
« gez-y, dans le parti que nous allons prendre, ce
« n'est pas nous seuls, c'est la Gaule entière que
« nous devons avoir en vue, la Gaule, qui à notre
« appel se lève en masse pour nous secourir. De
« quel cœur pensez-vous que combattront nos
« compatriotes, nos frères, quand ils apprendront
« que quatre-vingt mille des leurs ont déjà suc-
« combé ici, et qu'ils ont à livrer bataille, pour
« ainsi dire, sur nos cadavres ? N'allez pas, par
« une mort inutile, priver de votre concours ceux
« qui n'ont pas craint d'accourir à votre secours
« au péril de leurs vies ! N'allez pas par folie et

« témérité, disons mieux, par manque de courage,
« compromettre le salut de la Gaule entière et la
« replonger pour toujours dans la servitude! Est-ce
« parce qu'ils ne sont pas arrivés jour pour jour,
« comme c'était convenu, que nous devons mettre
« en doute et leur fidélité et leur dévouement?
« Quoi donc! Pensez-vous que ce soit pour leur
« plaisir que les Romains s'épuisent à travailler
« du matin au soir pour se fortifier du côté de la
« campagne? Que si nos frères, par suite de
« l'interruption absolue de toutes communica-
« tions, se trouvent, en effet, dans l'impossibilité
« de nous faire parvenir des messages pour nous
« informer de leur approche, croyez-en du moins
« le témoignage de nos propres ennemis! Croyez-
« cette terreur qui les pousse à activer jour et
« nuit leurs travaux de défense! Mon avis?...
« Eh! bien, le voici. C'est de faire ce qu'ont fait
« jadis nos ancêtres dans une guerre moins terri-
« ble que celle-ci, dans la guerre des Kimbres et
« des Teutons. Enfermés comme nous dans leurs
« oppides, réduits comme nous à la dernière
« extrémité, ils soutinrent leur vie en mangeant
« ceux que l'âge rendait inutiles pour la défense,
« et ne capitulèrent pas. N'eussions-nous pas cet
« exemple, je dis que dans l'intérêt de la liberté,

« il serait beau à nous de le donner, il serait beau « à nous de le transmettre à nos descendants. « Aussi bien, y eut-il jamais guerre pareille à « celle-ci ? Après avoir saccagé la Gaule, après « nous avoir fait beaucoup de mal, les Kimbres, « du moins, évacuèrent notre territoire. Ils s'en « allèrent ailleurs, en nous laissant nos droits et « nos lois, et nos champs et la liberté. Mais les « Romains, eux, que demandent-ils? Quel est leur « but, sinon d'assouvir leur ambition ? Jaloux de « toute nation dont ils entendent vanter la gloire « et la puissance militaire, ils ne songent qu'à une « chose, c'est à s'établir à demeure sur son terri- « toire et dans ses villes et à la réduire pour « jamais à la servitude. Jamais guerre ne fut « entreprise par eux dans un autre but. Si vous « ignorez comment ils en usent avec les contrées « lointaines, regardez tout près de vous, voyez « cette fraction de notre Gaule devenue Province « Romaine ! Elle a perdu ses lois, elle a perdu ses « institutions, elle est asservie aux haches, cour- « bée sous le poids d'un esclavage qui ne doit pas « finir ! »

LXXVIII. On délibère sur cette motion et on adopte la résolution suivante : « Tous ceux « qui, soit en raison de leur âge, soit en raison de

« leur état de santé, ne peuvent être utilisés pour « la défense, auront à sortir de la place. On ten- « tera tous les moyens avant de mettre à exécution « le projet de Critognat ; toutefois, si les secours « tardent trop et si l'on en est réduit à une telle « nécessité, on s'y résoudra, plutôt que de capi- « tuler, plutôt que de subir les conditions du « vainqueur ». Les Mandubes, qui avaient reçu dans leurs murs l'armée Gauloise, sont forcés d'évacuer Alésia avec leurs femmes et leurs enfants. Ils s'approchent de nos retranchements, et avec des larmes et toutes sortes de supplications nous demandent l'esclavage et à manger. César fait placer des sentinelles sur le rempart avec consigne de les éloigner.

LXXIX. Cependant Comm et les autres chefs chargés avec lui du commandement de l'armée Gauloise arrivent devant Alésia avec toutes leurs forces. Ils prennent position sur l'une des collines qui nous entourent, à une distance de mille pas, au plus, de notre circonvallation. Le lendemain ils font sortir toute leur cavalerie. Elle couvrait entièrement la plaine, dont l'étendue était, nous l'avons dit, de trois mille pas. Leur infanterie s'établit un peu en arrière, sur les hauteurs et sans se montrer. Du haut d'Alésia, la vue plongeait sur la

campagne. Les assiégés aperçoivent l'armée de secours. Aussitôt on se porte en foule sur les remparts, on se réjouit, on échange des félicitations, tous les cœurs sont transportés d'allégresse. La garnison tout entière sort de la place. Elle se range en avant des murs, comble le premier fossé avec des fascines et de la terre et se prépare à une attaque générale et à toutes les chances d'une bataille.

LXXX. César répartit son armée sur ses deux lignes de défense, afin que chaque homme connaisse exactement son poste de combat, et, au besoin, soit en mesure d'y voler lui-même. Cela fait, il ordonne à la cavalerie de sortir du camp et d'engager l'action. Du sommet de toutes les hauteurs occupées par les divers camps on dominait le champ de bataille. Tous les yeux suivaient avec attention les péripéties de la lutte et en épiaient l'issue. Les Gaulois avaient mêlé à leur cavalerie un détachement d'archers et de fantassins armés à la légère avec mission d'appuyer ceux qui plieraient et d'arrêter le choc de la cavalerie Romaine. Plusieurs des nôtres, ne s'attendant pas à être attaqués ainsi, furent blessés par ces fantassins, et forcés de se retirer de la mêlée. Toutes les fois que nous paraissions avoir le dessous, ou

que l'on pouvait nous croire accablés par le nombre, Gaulois de l'armée bloquée, Gaulois de l'armée de secours, tous poussaient de grands cris et se mettaient à hurler pour exciter l'ardeur de leurs combattants. Comme la chose se passait en vue de tous, et que, honteuse ou brillante, nulle action ne pouvait rester inaperçue, des deux côtés on était excité à bien faire et par l'amour de la gloire et par la crainte du déshonneur. On avait combattu ainsi, sans succès décisif de part ni d'autre, depuis midi jusqu'au coucher du soleil, quand tout à coup les escadrons Germains se massent sur un seul point, se forment en colonne serrée, chargent l'ennemi et l'enfoncent. Dans la déroute des cavaliers, les archers se trouvent abandonnés à eux-mêmes ; on les enveloppe et on les taille en pièces. Sur les autres points, nos cavaliers poursuivent les fuyards jusqu'à leur camp sans leur donner le temps de se rallier. Quant à la garnison, qui était sortie d'Alésia, elle rentra dans la place, consternée et commençant à désespérer de la victoire.

LXXXI. Les Gaulois laissent passer un jour. Ils emploient ce délai à fabriquer une grande quantité de claies, d'échelles et de grappins. Puis, au milieu de la nuit, ils sortent de

leur camp silencieusement et s'approchent de nos retranchements de la plaine. Tout à coup, ils poussent un grand cri, en manière de signal, pour avertir les assiégés de leur mouvement. Puis, ils jettent leurs fascines dans le fossé, cherchent à éloigner nos soldats du rempart à coups de pierres, de flèches et de frondes, et prennent toutes leurs dispositions pour l'assaut. A ce cri poussé par eux, répondent immédiatement les trompettes de la place, et Vercingétorix fait une sortie à la tête de ses troupes. Nos soldats montent au rempart ; chacun d'eux prend de lui-même le poste qui lui a été assigné les jours précédents. Ils répandent le trouble parmi les Gaulois à l'aide des frondes, des fléaux, des boulets de plomb, et aussi des pieux, dont on avait amassé une provision dans les retranchements. Au milieu des ténèbres qui cachaient les coups, on éprouva des deux côtés de très grandes pertes. Les machines faisaient pleuvoir les traits. Les deux Lieutenants M. Antonius et C. Trébonius, à qui était échue la défense de ce quartier, empruntaient des renforts aux redoutes placées au delà, et les portaient sur les points les plus menacés.

LXXXII. Tant que les Gaulois se tinrent à distance de nos retranchements, ils nous firent

beaucoup de mal en raison de l'innombrable quantité de traits qu'ils pouvaient diriger sur nous. Dès qu'ils essayèrent de se rapprocher, tout changea : ou ils s'empêtraient dans nos *aiguillons,* dont ils ne se méfiaient pas, ou ils tombaient dans nos trous et s'y empalaient, ou ils étaient percés par nos javelots tirés sur eux à la fois du haut des remparts et du haut des tours. Au point du jour, voyant qu'ils avaient perdu beaucoup de monde sans réussir à forcer nos lignes sur un seul point, et craignant d'être pris en flanc et enveloppés par nos troupes campées sur les hauteurs, ils se retirèrent. Cependant, les assiégés s'évertuaient à transporter leur matériel d'attaque et à combler le premier fossé. Mais cette opération leur prit beaucoup de temps, si bien qu'ils n'avaient pas encore atteint le pied de nos remparts quand ils apprirent la retraite de leurs frères. Ils renoncèrent à leur entreprise et rentrèrent dans la place.

LXXXIII. Repoussés deux fois avec de grandes pertes, les Gaulois de l'armée de secours délibèrent sur le parti à prendre. Ils consultent des gens du pays, connaissant parfaitement la topographie locale. Ils apprennent par eux et la position exacte de nos camps établis sur les hau-

teurs, et le genre de défenses dont ces camps sont pourvus. Il y avait au Nord une colline qui, en raison de son étendue trop considérable, n'avait pas pu être comprise dans l'intérieur de nos lignes. Sur ce point on avait dû forcément établir le camp sur un terrain un peu en pente, dans une position désavantageuse. Les Lieutenants qui commandaient là étaient C. Antistius Réginus et C. Caninius Rébilus. Ils avaient sous leurs ordres deux légions. Après avoir fait reconnaître la région par leurs éclaireurs, les chefs Gaulois forment un corps d'élite de soixante mille hommes qu'ils empruntent aux nations réputées les plus vaillantes. Ils arrêtent secrètement entre eux leur plan d'attaque et décident que l'action sera engagée à Midi. Les troupes sont placées sous le commandement de l'Arverne Vergasillaun, cousin de Vercingétorix et l'un des quatre chefs de l'armée confédérée. Vergasillaun sort du camp à la première veille. Il arrive un peu avant l'aube, se cache derrière la montagne, et fait reposer ses troupes fatiguées de cette marche de nuit. Quand il voit approcher Midi, il s'avance contre cette partie du camp dont nous avons parlé. En même temps, la cavalerie Gauloise se déploie dans la plaine et devant nos retranchements, pendant que

le reste de l'armée de secours se montre en bataille devant le camp.

LXXXIV. Du haut de la citadelle d'Alésia, Vercingétorix les a aperçus. Il sort de la place, amenant avec lui ses perches, ses galeries roulantes, ses faux et le reste du matériel d'attaque préparé par lui en vue d'une sortie. Une lutte acharnée s'engage sur tous les points à la fois. Partout on tente les plus grands efforts. L'ennemi se porte en masse sur les points de nos lignes qui leur paraissent les plus attaquables. Les Romains sont en trop petit nombre pour la vaste étendue des retranchements qu'ils ont à défendre. Vainement ils se multiplient pour faire face aux assaillants de tous les côtés. Ce qui contribue encore à les déconcerter, ce sont les cris qu'ils entendent derrière eux et qui sont poussés par les assaillants auxquels ils tournent le dos. Ils sentent que leur sécurité personnelle repose uniquement sur la valeur de leurs camarades, et un danger qu'on ne voit pas n'en paraît que plus terrible (1).

(1) *Communi fit vitio naturæ ut invisis latitantibusque et ignotis rebus vehementiùs exterreamur.*

(César — *de Bello Civ.* — l. 2.

LXXXV. César choisit pour s'y poster un point d'où son regard embrasse toute la bataille. Il envoie des renforts partout où cela est nécessaire. Gaulois et Romains, tous sentent que l'heure est décisive, la lutte suprême. Les premiers, s'ils n'arrivent pas à forcer les lignes, n'ont plus rien à espérer ; les seconds, s'ils ont le dessus, vont trouver dans cette victoire un terme à tant de fatigues. L'endroit où nos soldats eurent le plus de peine à se défendre fut à nos retranchements supérieurs, à ceux contre lesquels, ainsi que nous l'avons vu, s'était porté Vergasillaun. Là, nous nous trouvions en contre-bas des assaillants et dominés par eux. Cette situation présentait pour nous un très grave danger. Les uns nous criblent de traits ; les autres, formés en tortue, montent au pied des remparts. Leurs troupes fatiguées sont sans cesse relevées par des troupes fraîches. La masse de terre qu'ils jettent à eux tous sur nos défenses extérieures leur permet de les franchir et rend inoffensifs les pièges cachés par nous dans le sol. Déjà nos soldats sont à bout de leurs forces, déjà les armes vont leur manquer.

LXXXVI. César, instruit de cette situation, envoie au secours de ses soldats épuisés Labiénus

avec six cohortes. Il lui ordonne, dans le cas où la défense lui paraîtra absolument impossible, de se replier avec ses cohortes, puis de faire avec elles une brusque sortie, mais seulement dans le cas d'une absolue nécessité. Il se rend de sa personne sur les autres points. Partout il exhorte les soldats à tenir énergiquement; il leur expose que de cette journée, que de cette heure qui s'écoule, dépend le fruit de tant de combats livrés par eux jusqu'ici. Les assiégés, renonçant à forcer les retranchements de la plaine, à cause de la puissance des ouvrages, tentent d'escalader ceux des hauteurs. Ils transportent là tout leur matériel, criblent de traits les défenseurs des tours et les éloignent, comblent les fossés avec de la terre et des fascines, s'ouvrent un passage, et, à l'aide de faux, réussissent à faire brèche dans le parapet et dans la palissade.

LXXXVII. César envoie successivement sur ce point d'abord le jeune Brutus avec des cohortes; puis le Lieutenant C. Fabius avec d'autres cohortes; enfin, l'affaire devenant de plus en plus chaude, il s'y porte de sa personne avec un renfort de troupes fraîches. Il rétablit le combat, repousse les assaillants, puis se dirige du côté où il a envoyé Labiénus. Il tire quatre cohortes du fort le plus

proche, ordonne à une partie de la cavalerie de le suivre, à l'autre de contourner les fortifications extérieures pour prendre l'ennemi à dos. Labiénus, voyant que ni fossés, ni remparts n'arrêtent l'impétuosité des assaillants, rallie trente-neuf cohortes sorties des redoutes voisines et que le hasard lui présente. Il envoie à César avis de son mouvement. César précipite sa marche pour l'appuyer.

LXXXVIII. On le reconnut tout de suite à la couleur de son *paludamentum*, qu'il portait de pourpre dans les batailles. Les Gaulois, des hauteurs où ils sont placés, dominent toutes les pentes. Ils le voient s'avancer à la tête des escadrons et des cohortes à qui il a ordonné de le suivre, et engagent la bataille. Un cri s'élève des deux côtés, et à ce cri en répond un autre qui part de nos retranchements et de tous nos ouvrages de défense. Nos soldats renoncent au javelot et tirent leurs épées. Soudain, on aperçoit la cavalerie qui arrive par derrière, et en même temps s'avancent les cohortes de Labiénus. Les Gaulois tournent les talons. Ils se heurtent à nos cavaliers. Le carnage est énorme. Sédulie, chef et prince des Lémovikes, est tué ; l'Arverne Vergasillaun est pris vivant dans la déroute. Soixante-quatorze éten-

dards sont apportés à César. De cette innombrable armée un bien petit nombre d'hommes seulement réussirent à rentrer dans leurs camps sans blessures. Les assiégés, qui, du haut de leurs murailles, avaient assisté au massacre et à la déroute de leurs frères, perdirent leur dernier espoir, et, renonçant à l'attaque de nos retranchements, firent rentrer leurs troupes dans Alésia. A cette nouvelle, les confédérés se sauvèrent précipitamment de leurs camps. Si nos soldats n'avaient pas été exténués par une journée entière passée à faire des marches et à combattre sans relâche, l'armée Gauloise eût certainement pu être anéantie jusqu'au dernier homme. Vers le milieu de la nuit, César lâcha toute sa cavalerie à la poursuite de l'arrière-garde. On fit une multitude de prisonniers, on tua beaucoup de monde. Les survivants se dispersèrent pour regagner individuellement leurs pays respectifs.

LXXXIX. Le lendemain, Vercingétorix convoque l'assemblée et parle en ces termes : « Ce « n'est pas dans un but d'intérêt personnel, c'est « pour la cause de l'indépendance nationale que « j'ai entrepris cette guerre. Mais, puisque j'ai été « trahi par la fortune, je m'offre à vous en sacri- « fice. Choisissez donc, ou de m'immoler vous-

« mêmes pour apaiser les Romains, ou de me « livrer à eux vivant ». On députe à César pour traiter de la reddition. César ordonne de livrer les armes et les chefs. Il fait dresser son Tribunal dans l'intérieur des retranchements, au front du camp. Là, on lui amène les chefs, on lui livre Vercingétorix, on jette à ses pieds les armes. A l'exception des Édues et des Arvernes, qu'il tenait à ménager dans l'espoir de ramener par leur influence les autres peuples de la Gaule, il distribue tous les prisonniers, par tête, à chaque soldat, à titre de butin.

XC. Après ces événements, César se porte chez les Édues, et reçoit leur soumission. Il y reçoit, en outre, les députés Arvernes, qui lui déclarent accepter d'avance toutes ses conditions. Il exige un grand nombre d'otages. Il envoie ses légions en quartiers d'hiver. Il fait remise aux Édues et aux Arvernes d'environ vingt mille prisonniers. Il ordonne à Labiénus de se rendre chez les Séquanes avec deux légions et de la cavalerie. Il lui adjoint M. Sempronius Rutilus. Il place Caïus Fabius et Lucius Minucius Basilus avec deux légions chez les Rêmes pour mettre ceux-ci à l'abri de toute attaque de la part de leurs voisins les Bellovakes. Il envoie C. Antistius Réginus

chez les Ambivarètes, T. Sextius chez les Bituriges, Caninius Rebilus chez les Rutènes, chacun avec une légion. Il place Q. Tullius Cicéron et P. Sulpicius à Cabillonum et à Matisco, chez les Édues, au bord de la Saône, avec mission d'assurer les subsistances de l'armée. Lui-même décide de passer l'hiver à Bibracte.

Quant on reçut à Rome la lettre de César qui rendait compte de ces événements, le Sénat ordonna vingt jours d'actions de grâces.

FIN.

NOTE DU TRADUCTEUR

Ici s'arrête le récit de César. On sait pourtant que l'année suivante fut encore remplie par de nouvelles guerres en Gaule, notamment par la campagne contre les Bellovakes et par le siège d'Uxellodunum. Peut-être le conquérant a-t-il pensé que, Vercingétorix défait, les événements ultérieurs ne présentaient plus qu'un intérêt secondaire.

Nous devons à Aulus Hirtius un huitième Livre. C'est un supplément précieux comme document historique. Mais, mon but étant de traduire Jules César, et non Hirtius, je ne crois pas devoir ajouter ici ces pages d'un autre écrivain.

J. B.

INDEX GÉOGRAPHIQUE

ADUATUKA. Tongres.

ADUATUKORUM OPPIDUM. Mont-Falhise (probable).

ADUATUKES (Belges) La partie de la vallée de la Meuse qui s'étend depuis Namur jusqu'à Maëstricht.

AGEDICUM ou AGEDINCUM. Sens.

ALÉSIA (Oppidum). Mont-Auxois (Alise Sainte-Reine).
Cette opinion, émise dès l'année 1741, par d'Anville, a été confirmée en 1860-65, par les fouilles exécutées d'après les ordres de Napoléon III. Les ouvrages de César ont été en grande partie retrouvés.
Suivant la commission du Dictionnaire archéologique, l'Alésia de Diodore de Sicile, fondée par Hercule, serait une autre Alésia que celle de César... peut-être Alais, dans le Gard.

ALLOBROGES. Dans la Province Romaine. A peu près le Dauphiné et la Savoie. *All-bro* — haut pays.

AMBARRES (Celtes). Autour d'Ambérieux et d'Ambronay, rive droite du Rhône.

AMBIANES (Belges). A peu près l'évêché actuel d'Amiens.

AMBIBARRES (Celtes). Population Armoricaine autour d'Avranches.

AMBILIATES (?). Probablement les mêmes que les Ambianes.

AMBIVARÈTES (?). Probablement les mêmes que les Ambianes et que les Ambiliates.

AMBIVARITES (Belges). Entre Meuse et Rhin, de Nimègue à Neuss.

ANARTES (Germains). Près de la Theiss.

ANCALITES (Bretons). Position inconnue.

ANDES ou ANDECAVES (Celtes). Populat. Armoric. L'Anjou.

AQUITAINS. Division ethnique : Gaulois du Sud-Ouest.

ARDENNES (Forêt des). V. note.

ARMORICAINES (Nations dites) ou maritimes (*Ar mor — ad mare*. De l'embouchure de la Loire à celle de la Seine.

On remarquera que César applique cette dénomination non seulement aux populations qui habitent au bord de l'Océan, mais encore à certaines populations voisines de l'Océan et communiquant directement avec la mer à l'aide d'un grand fleuve, par ex : aux Andes (l'Anjou).

ARVERNES (Celtes). Auvergne (*Ar verann* — hautes contrées).

ATRÉBATES (Belges). Autour d'Arras.

AULERKES
- **BRANNOVIKES** (Celtes). Semur et Brienne (fils du brouillard).
- **CÉNOMANS** (Celtes). Diocèse du Mans en partie.
- **ÉBUROVIKES** (Celtes). Diocèse actuel d'Évreux, à peu près (fils de l'Eure).

AUSKS (Aquitains). Auch.

AVARICUM (Oppidum). Bourges (*ava-rika* — reine des eaux).

BACÉNIS (Forêt). V. note.

BATAVES (Germains). « Les Bataves ne s'étendent pas « beaucoup au-delà du Rhin. Ils en occupent une île. Ils sont « une tribu des Kattes » (Tacite — mœurs des G.).

BATAVES (île des). Hollande mérid. et partie de la Gueldre.

BELGES. Division ethnique : Gaulois du Nord.

BELGIUM. Fraction de la Gaule Belgique comprenant les Bellovakes, les Ambianes et les Atrébates.

BELLOVAKES (Belges). Beauvais.

BIBRACTE (Oppidum). Mont-Beuvray (Autun). Suivant M. Bulliot, Autun a succédé au vieil oppide de Mont-Beuvray. Le Bibracte d'en haut est descendu dans la plaine.

BIBRAX (Oppidum). Vieux-Laon.

BIBROKES (Bretons). Comtés de Surrey et de Sussex.

BIGERRIONS (Aquitains). Bigorre.

BITURIGES (Celtes). Diocèse de Bourges (*Bitu-righ* — rois du monde).

BOIES (D'origine Celtique). Bohème et N.-O. de l'Autriche.

BOIES (D'origine Celtique). Établis, avec l'autorisation de César, au confluent de l'Allier et de la Loire.

BOIA. Probablement une interpolation. C'est Gorgobina, l'unique oppide des Boies.

BLANNOVES (Celtes). *Aliàs* Brannoves. Blannot.

BRATUSPANTIUM (Oppidum). Breteuil (?) (*Bratu-yspant* — Val du jugement).

BRETAGNE. Angleterre.

CABILLONUM (Oppidum). Châlon-sur-Saône.

CADURKES (Celtes). Évêché actuel de Cahors assez exactement.

CADURKES-ÉLEUTHÈRES (Celtes). Le Quercy — une partie du département du Lot.

CŒRÈSES (Belges dits Germains). Le Luxembourg (?) ; au nord de Bitbourg (?).

CALÈTES (Belges). Pays de Caux — Du Hâvre à Dieppe.

CANTABRES. Population Espagnole.

CANTIUM. Contrée maritime de la Bretagne — Pays de Kent.

CARNUTES (Celtes). Chartres — Eure-et-Loir — Loir-et-Cher — Loiret.

CASSES. Bretons — au Nord de la Tamise.

CATURIGES (Province Romaine). Embrun, Dauphiné. Population non soumise, quoique renfermée dans les limites des possessions Romaines.

CELTES. Division ethnique : Gaulois du Centre.

CÉNABUM (Oppidum). Orléans (non Gien).

CÉNIMAGNES (Bretons). Position inconnue. Peut-être Suffolk.

CEUTRONS (Belges). Entre Namur et Bavai (?).

CEUTRONS (Province Romaine). Population Alpine, la Tarentaise. Ceutron, village.

Suivant une inscription latine trouvée à Forclaz, l'orthographe est bien *Ceu*trones, non *Cen*trones (V. *Rev. Archéol.* 1859 — Art. Léon Rénier).

CHÉRUSKES (Germains). Weimar, Leipsik, au nord de la forêt Bacénis.

COCOSATES (Aquitains). Les Landes et la Gironde en partie.

CONDRUSES (Belges). Le Condroz, à côté des Éburons.

CURIOSOLITES (Celtes). Population Armoricaine — Côtes du Nord, village de Corseult.

DACES. Hongrie — Valachie – Moldavie.

DECETIA. Decize (Nièvre).

DUROCORTORUM. Reims.

DIABLINTRES (Celtes). Diocèse du Mans en partie, et autour de Jubleins dans la Mayenne.

DOUBS (Riv). La plupart des manuscrits donnent la leçon *Alduasdubis*, au lieu de *Dubis*. Les commentateurs voient là une interpolation : *al* pour *aliàs*, et *duas* comme variante de *Dubis*. Quoiqu'il en soit, l'accord de Strabon et de Ptolémée donnant tous deux la leçon *Dubis*, ne laisse aucun doute sur ce point.

ÉBURONS (Belges). Liège.

ÉDUES (Celtes). Bourgogne, Nivernais et Bourbonnais. V. pr. Autun, Châlon-sur-Saône, Macon, Nevers et Decize En somme, tout le diocèse primitif d'Autun (*Edh-blé* — population agricole). *Clarissimi Celtorum* (P. MÉLA).

ÉLUSATES (Aquitains). Condom. Éause, village.

ÉSUVES (Celtes). Aliàs Sésuves. Orne, Séez, village (probabilités).

GABALES (Celtes). Le Gévaudan — La Lozère.

GARITES aliàs GAITES (Aquitains). Autour de Garies (arr. Castel-Sarrazin).

GARUMNES (Aquitains). Vers les sources de la Garonne.

GEIDUNES (Belges). Autour de Gand (?).

GENÈVE (Oppidum). Aliàs **GENUA** — (*gen-ava* — tête de l'eau). Même nom que Cenabum.

GERMAINS. *Gher-man* (homme de guerre).

GERGOVIA (Oppidum). Mont-Gergoy, à 8 kilom. de Clermont-Ferrand.

GORGOBINA (Oppidum). Sancerre (?).

GRAIOCÈLES (Province Romaine). En Savoie. Population non soumise, quoique renfermée dans les limites des possessions Romaines.

GRUDES (Belges). Flandre Occidentale — Grooten-Berghe (?).

HARUDES (Germains). Entre le Danube, le Mein et le lac de Constance.

HELVÈTES (Celtes). Suisses. *Elva*-troupeau — peuple pasteur.

HELVES (Province Romaine). Le Vivarais. *Helwirs*-chasseurs.

HERCYNIE (Forêt). V. note.

ITIUS (Port). Suivant la Comm. du *Dict. arch.*, le port Itius est la baie d'Ambleteuse, et le port supérieur ou ultérieur Wissant.

Suivant M. de Saulcy, le port Itius est Wissant, le port supérieur Calais.

De son côté, Napoléon III ne peut admettre que deux génies militaires tels que Napoléon I[er] et Jules César soient en désaccord sur le choix du lieu d'embarquement le plus convenable à un projet de descente en Bretagne... et, puisque Napoléon I[er] a choisi Boulogne, César a dû partir de Boulogne et non d'ailleurs.

Enfin, arrive M. E. Desjardins qui met son habileté à ruiner ces diverses hypothèses pour leur substituer une hypothèse

absolument nouvelle. A l'en croire, ce serait à Isques que le Proconsul aurait embarqué.

Voilà bien des opinions contradictoires.

Le malheur est que chacune d'elles peut se défendre à l'aide de raisons à peu près également plausibles. Si bien que, dans cet interminable débat, plus les savants mettent de talent et d'ardeur à discuter, et plus la question s'embrouille.

A notre humble avis, la plus sage de toutes ces probabilités paraît être celle qui est soutenue par la Commission, et qui désigne Ambleteuse et Wissant comme les deux points répondant le mieux aux conditions voulues.

KIMBRES. Le Jutland et une partie du Holstein ; l'île de Séeland.

LATOBRIGES (Germains). Près des Tulinges, aux sources du Danube. Breggen.

LÉMOVIKES (Celtes). Limousins.

LEMOVIKES (Celtes). Population Armoricaine. à l'embouchure et sur la rive gauche de la Loire, entre les Namnètes et les Pictons.

LÉPONTES. Population Alpine. Les Grisons, aux sources du Rhin.

LEUKES (Belges). Départ. des Vosges, de la Meurthe et partie de la Meuse.

LÉVAKES (Belges). Autour de Louvain (?).

LÉXOVES (Celtes). Popul. Armor. Autour de Lisieux. Pays d'Auge.

LINGONS (Celtes). Autour de Langres. En partie : Haute-Marne, Aube, Yonne, Côte-d'Or.

LUTÉTIA (Oppidum). Paris (*Loukt-teith* — le lieu des marais).

MAGETOBRIGA. Mogte-de-Broie (?) près de Gray (Haute-

Saône. Suivant Dübner, il faut lire : *ad Magetobrigam*, et non : *Admagetobrigam*.

MANDUBES (Celtes). Mont-Auxois (Côte-d'Or).

MARCOMANS (Germains). Sur la rive droite du Mein.

MATISCO. Macon.

MÉDIOMATRIKES (Belges). En partie : Moselle — Meuse — Meurthe — Haut et Bas-Rhin.

MELDES (Celtes). Autour de Meaux.

MELDES (Belges). Entre Bruges et Ostende.

Melde-ghelt (terre des Meldes), village à 15 kilom. de Bruges.

Melde-ghem (demeure des Meldes), village à peu près au même lieu.

Melde-kerke (église des Meldes), village à 5 kilom. d'Ostende.

« La petite baie qui s'ouvre à Ostende est probablement — « dit M. de Saulcy — celle dans laquelle les 40 vaisseaux ont « été construits ».

MÉNAPES (Belges). Cassel. Depuis les Bouches de l'Escaut jusqu'à la Lippe, au-delà du Rhin.

METIOSEDUM (Oppidum). Aliàs *Melodunum*. Melun. V. note.

MONA (Ile de). Ile de Man (mer d'Irlande).

MORINS (Belges). Boulogne — Calais — Saint-Omer. *Mor*-mer (les gens de mer, les marins.

NAMNÈTES (Celtes). Population Armoricaine. Autour de Nantes.

NANTUATES (Province Romaine). Au sud du Léman.

NANTUATES (Germains). A l'est du Léman.

NÉMÈTES (Germains). Spire.

NÉMÉTACUM (Arras).

NERVES (Belges). Autour de Cambrai. Hainaut.

NITIOBRIGES (Celtes). Dans l'Agénois.

NORIQUE (le). Province de Germanie. Autriche, Styrie Bavière.

NORÉIA. Dans le Norique.

NOVIODUNUM Æduorum (Oppidum). Nevers.

NOVIODUNUM Biturigum (Oppidum). Sancerre (?).

NOVIODUNUM Suessionum (Oppidum). Soissons.

OCÈLUM. V. note.

OCTODURE· Martigny (Valais).

OSISMES (Celtes). Population Armoricaine. Finistère.

PŒMANES (Belges dits Germains). Le Luxembourg.

PARISES (Celtes). Parisiens — département de la Seine et partie de Seine-et-Oise

PÉTROCORES (Celtes). Périgord — département de la Dordogne.

PICTONS (Celtes). Populat. Armoric. Le Poitou.

PIRUSTES. En Illyrie.

PTIANES (Aquitains). Aliàs *Précianes*. Béarn.

PLEUMOXES (Belges). Tournay (?).

RAURAKES (Celtes). Autour de Bâle.

REDONS (Celtes). Autour de Rennes — à peu près le département d'Ille-et-Vilaine.

RÈMES (Belges). Reims — En partie : départements de la Marne, des Ardennes, de l'Aisne et de la Meuse.

RUTÈNES (Celtes). La Rouergue. Il y avait, en outre, les Rutènes Provinciaux.

SAONE (Riv). La Saône avait deux noms: Arar (*Araw*, tranquille, lent), et Saucona. C'est de Saucona que les Séquanes tirent leur nom.

SAMAROBRIVA. Amiens. *Samaræ-briga* (pont sur Somme).

SANTONS (Celtes). Populat. Armoric. Saintonge, départements Charente, Charente-Inférieure et partie du département Gironde.

SÉDUNS (Province Romaine). Autour de Sion. Valais.

SÉDUSES (Germains). Selz.

SÈGNES (Belges dits Germains). Autour de Ciney.

SÉGONTIAKES (Bretons).

SÈGUSIAVES (Celtes). Dans le Forez. Autour de Feurs.

SÉNONS(Celtes). Diocèse de Sens.

SÉQUANES (Celtes). Autour de Besançon. Franche-Comté.

SIBUZATES (Aquitains). Entre Dax et Bayonne.

SICAMBRES (Germains). Au sud de la Lippe, toute la région arrosée par la Rhur.

SOTIATES (Aquitains). Autour de Sos, village de l'arrondissement de Nérac.

SUESSIONS (Belges). Soissons.

SUÈVES (Germains). Au sud de la forêt Bacénis, duché de Saxe-Meiningen et de Saxe-Cobourg, Bavière et grande partie du Wurtemberg.

TARBELLES (Aquitains). Autour de Tarbes.

TARUSATES (Aquitains). Autour de Tartas, près Dax.

TENCTÈRES (Germains). La droite du Rhin depuis la Lippe jusqu'à l'embouchure du Rhin.

TEUTONS. Sur la Baltique.

TIGURINS (Celtes). L'un des quatre clans Helvètes : Vaud, Fribourg et en partie Lucerne.

TOLOSATES (Dans la Province Romaine). Autour de Toulouse.

TRÉVIRES (Belges). Autour de Trèves.

TRIBOKES (Belges). Autour de Strasbourg — rive gauche et rive droite du Rhin.

TRINOBANTES (Bretons). Au Nord de la Tamise, autour de Londres.

TULINGES (Germains). Stuhlingen. Partie méridionale du grand duché de Bade.

TURONS (Celtes). Tours.

UBES (Germains). Rive droite du Rhin, depuis l'Odenwald jusqu'à la ligne de partage des eaux de la Sieg et de la Ruhr.

UNELLES (Celtes). Populat. Armoric. Manche. Le Cotentin.

USIPÈTES (Germains). La droite du Rhin depuis la Lippe jusqu'à l'embouchure du Rhin.

VANGIONS (Germains). Worms.

VÉLAVES (Celtes). Velay.

VÉLIOCASSES (Belges). Vexin.

VELLAUNODUNUM (Oppidum). Château-Landon ou Montargis.

VÉNÈTES (Celtes). Popul. armoric. Vannes.

VÉRAGRES (Province Romaine). Valais.

VERBIGÈNES (Celtes). L'un des quatre clans Helvètes: Soleure, Argovie, Lucerne et (en partie) Berne.

VESONTIO (Oppidum). Besançon.

VIENNA (Province Romaine). Vienne en Dauphiné.

VIROMANDUES (Belges). Vermandois, Saint-Quentin.

VOCATES (Aquitains). Partie du département de la Dordogne, autour de Bazas.

VOCONCES (Province Romaine). Drôme.

VOLCŒ ou **VOLGŒ**, variante de Belgœ ou Bolgœ.

VOLKES { **ARÉKOMIKES** (Prov. Rom.). Bas Languedoc.
TECTOSAGES (Prov. Rom.). Narbonne, Carcassonne, Toulouse. }



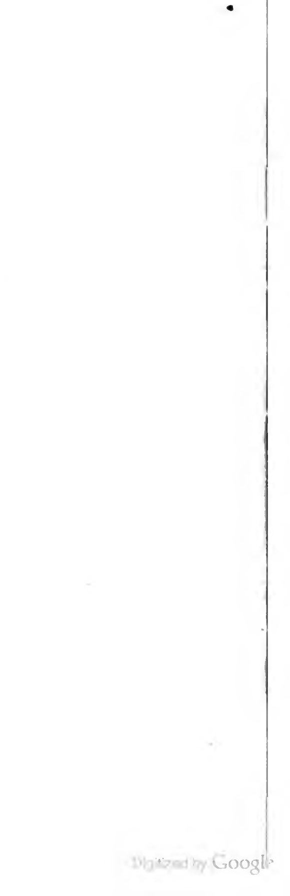
TABLE

DES

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS

	Pages
Guerre contre les Helvètes	10
Guerre contre Arioviste	48
Guerre contre les Belges — Bataille sur l'Aisne	93
idem. — Bataille sur la Sambre	101
Guerre contre les Venètes	131
P. Crassus bat les Aquitains	144
Défaite des Usipètes et des Tenctères	155
Premier passage du Rhin	171
Première expédition en Bretagne	177
Deuxième expédition en Bretagne	203
Massacre de Sabinus et de Cotta	226
Siège de Cicéron	239
Deuxième passage du Rhin	272
Siège de Génabum	325
Siège d'Avaricum	331
Siège de Gergovie	355
Campagne de Labiénus contre les Parises	379
Siège d'Alésia	397

Meulan, imp. de A. Masson.



JUSTIN BELLANGER

C.-J. CÉSAR
GUERRE DES GAULES

TRADUCTION NOUVELLE

Ouvrage couronné par l'*Académie Française*
par la *Société Nationale d'Instruction et d'Éducation*
et honoré de la Souscription du Ministre de l'Instruction Publique

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
A. FONTEMOING, ÉDITEUR
Ancienne Maison THORIN ET FILS
Libraire du Collège de France, de l'École normale supérieure
des Écoles françaises d'Athènes et de Rome
et de la Société des Études historiques
4, RUE LE GOFF, 4
1897

A LA MÊME LIBRAIRIE

HISTOIRE
DE LA
TRADUCTION EN FRANCE

PAR

JUSTIN BELLANGER

Ouvrage couronné par la Société des Études historiques
(Concours 1890. PRIX RAYMOND, mille francs)

GASTON PHÉBUS

Étude historique

PAR

JUSTIN BELLANGER

Grande Imprimerie de Meulan (S.-et-O.), A. RÉTY



